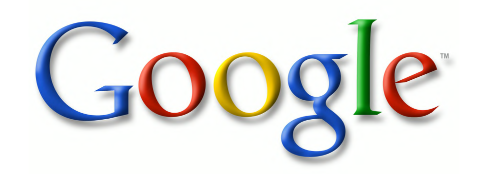


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

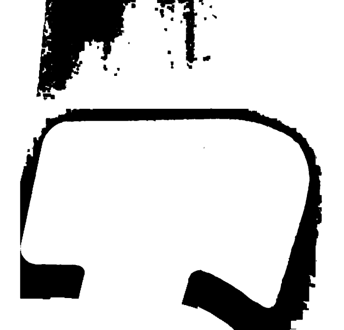
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/


L·O·R·R·A·I·N·E
E·D·W·A·R·D
W·A·L·T·E·R
EL
W
πάντα ῥεῖ



ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. HELVETIUS.

[illegible]

DE

L'HOMME,

Thomas Melvill Jr.

to

SES FACULTÉS

Allan Melvill

INTELLECTUELLES

77415

ET

DE SON ÉDUCATION.

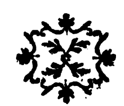
Ouvrage Posthume de M. HELVÉTIUS.

Honteux de m'ignorer,

Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.

VOLTAIRE, Disc. 6. de la nature de l'Homme.

TOME TROISIEME.



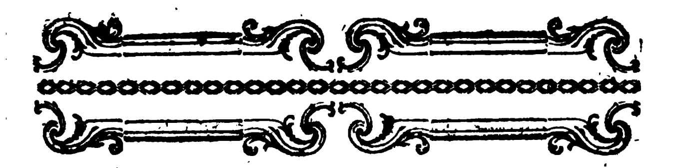
A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

× Born. 1715.

died 1771.

848
H49
Vol.3



DE
L'HOMME,
DE
SES FACULTÉS
INTELLECTUELLES
ET
DE SON ÉDUCATION.



INTRODUCTION.

La ſcience de l'homme priſe dans toute ſon étendue, eſt immenſe : ſon étude longue & pénible. L'homme eſt un modele expoſé à la vue des différents artiſtes : chacun en conſidere quelques faces : aucun n'en a fait le tour.

Le peintre & le muſicien connoiſſent l'homme ; mais relativement à l'effet des couleurs & des ſons ſur les yeux & ſur les oreilles.

Corneille, Racine & Voltaire l'étudient; mais relativement aux impressions qu'excitent en lui les actions de grandeur, de tendresse, de pitié, de fureur, &c. Les Moliere & les La Fontaine ont considéré les hommes sous d'autres points de vue.

Dans l'étude que le philosophe en fait, son objet est leur bonheur. Ce bonheur est dépendant & des loix sous lesquelles ils vivent, & des instructions qu'ils reçoivent. La perfection de ces loix & de ces instructions suppose la connoissance préliminaire du cœur, de l'esprit humain, de leurs diverses opérations, enfin des obstacles qui s'opposent aux progrès des sciences de la morale, de la politique & de l'éducation. Sans cette connoissance, quels moyens de rendre les hommes meilleurs & plus heureux! Le philosophe doit donc s'élever jusqu'au principe simple & productif de leurs facultés intellectuelles & de leurs passions, ce principe seul qui peut lui révéler le degré de perfection auquel peuvent se porter leurs loix & leurs instructions, & lui découvrir quelle est sur eux la puissance de l'éducation.

Dans l'homme j'ai regardé l'esprit, la vertu & le génie comme le produit de l'instruction. Cette idée présentée dans le livre de l'*Esprit*, me paroît toujours vraie; mais peut-être n'est-elle pas assez prouvée. On est convenu avec moi que l'éducation avoit sur le génie, sur le caractere des hommes & des peuples, plus d'influence qu'on ne l'avoit cru; c'est tout ce qu'on m'a accordé.

L'examen de cette opinion sera le premier de cet ouvrage. Pour élever l'homme, l'instruire & le rendre heureux, il faut savoir de quelle instruction & de quel bonheur il est susceptible. Avant d'entrer

est matiere, je dirai un mot. 1°. De l'importance de cette question. 2°. De la fausse science à laquelle on donne encore le nom d'éducation. 3°. De la sécheresse du sujet & de la difficulté de le traiter.

Importance de cette question.

S'il est vrai que les talents & les vertus d'un peuple assurent & sa puissance & son bonheur, nulle question plus importante que celle-ci.

SAVOIR:

Si dans chaque individu les talents & les vertus sont l'effet de son organisation ou de l'instruction qu'on lui donne. Je suis de cette derniere opinion, & me propose de prouver ici ce qui n'est peut-être qu'avancé dans le livre de l'*Esprit*.

Si je démontrois que l'homme n'est vraiment que le produit de son éducation, j'aurois sans doute révélé une grande vérité aux nations. Elles sauroient qu'elles ont entre leurs mains l'instrument de leur grandeur & de leur félicité, & que pour être heureuses & puissantes, il ne s'agit que de perfectionner la science de l'éducation.

Par quel moyen découvrir si l'homme est en effet le produit de son instruction? par un examen approfondi de cette question. Cet examen n'en donnât-il pas la solution, il faudroit encore le faire: il seroit utile, il nous nécessiteroit à l'étude de nous-mêmes. L'homme n'est que trop souvent inconnu à celui qui le gouverne. Cependant pour diriger les mouvements de la poupée humaine, il faudroit connoître les fils qui la meuvent. Privé de cette connois-

ſance, qu'on ne s'étonne point ſi les mouvements ſont ſouvent ſi contraires à ceux que le législateur en attend.

Un ouvrage où l'on traite de l'homme, s'y fût-il gliſſé quelques erreurs, eſt toujours un ouvrage précieux. Quelle maſſe de lumieres la connoiſſance de l'homme ne jetteroit-elle pas ſur les diverſes parties de l'adminiſtration ! L'habileté de l'écuyer conſiſte à ſavoir tout ce qu'il peut faire exécuter à l'animal qu'il dreſſe ; & l'habileté du miniſtre à connoître tout ce qu'il peut faire exécuter aux peuples qu'il gouverne.

La ſcience de l'homme * 1 fait partie de la ſcience du gouvernement. Le miniſtre doit y joindre celle des affaires * 2. C'eſt alors qu'il peut établir de bonnes loix.

Que les philoſophes pénetrent donc de plus en plus dans l'abyme du cœur humain : qu'ils y cherchent tous les principes de ſon mouvement, & que le miniſtre profitant de leurs découvertes, en faſſe, ſelon les temps, les lieux & les circonſtances, une heureuſe application.

Regarde-t-on la connoiſſance de l'homme comme abſolument néceſſaire au législateur ? rien de plus important que l'examen d'un problême qui la ſuppoſe.

Si les hommes perſonnellement indifférents à cette queſtion, ne la jugeoient que relativement à l'intérêt public, ils ſentiroient que de tous les obſtacles à la perfection de l'éducation, le plus grand, c'eſt de regarder les talents & les vertus comme un effet de l'organiſation. Nulle opinion ne favoriſe plus la pareſſe & la négligence des inſtituteurs. Si l'organi-

ſation nous fait preſque en entier ce que nous ſommes : à quel titre reprocher au maître l'ignorance & la ſtupidité de ſes éleves ? Pourquoi, dira-t-il, imputer à l'inſtruction les torts de la nature ? que lui répondre ? & lorſqu'on admet un principe, comment en nier la conſéquence immédiate.

Au contraire, ſi l'on prouve que les talents & les vertus ſont des acquiſitions, on aura éveillé l'induſtrie de ce même maître, & prévenu ſa négligence : on l'aura rendu plus ſoigneux, & d'étouffer les vices, & de cultiver les vertus de ſes diſciples. Le génie plus ardent à perfectionner les inſtruments de l'éducation, appercevra peut-être dans une infinité de ces attentions de détail, regardées maintenant comme inutiles, les germes cachés de nos vices, de nos vertus, de nos talents & de notre ſottiſe. Or, qui ſait à quel point le génie porteroit alors ſes découvertes * 3 ? Ce dont on eſt ſûr, c'eſt qu'on ignore maintenant les vrais principes de l'éducation, & qu'elle eſt juſqu'aujourd'hui preſque entiérement réduite à l'étude de quelques ſciences fauſſes, auxquelles l'ignorance eſt préférable.

De la fauſſe ſcience ou de l'ignorance acquiſe.

L'homme naît ignorant : il ne naît point ſot, & ce n'eſt pas même ſans peine qu'il le devient. Pour être tel & parvenir à éteindre en ſoi juſqu'aux lumieres naturelles, il faut de l'art & de la méthode : il faut que l'inſtruction ait entaſſé en nous erreurs ſur erreurs : il faut par des lectures multipliés avoir multiplié ſes préjugés.

Parmi les peuples policés, ſi la ſottiſe eſt l'état commun des hommes, c'eſt l'effet d'une inſtruc-

tion contagieuse : c'est qu'on y est élevé par de faux savants, qu'on y lit de sots livres. Or, en livre comme en homme, il y a bonne & mauvaise compagnie. Le bon livre est presque par-tout le livre défendu * 4. L'esprit & la raison en sollicitent la publication, la bigoterie s'y oppose ; elle veut commander à l'univers : elle est donc intéressée à propager la sottise. Ce qu'elle se propose, c'est d'aveugler les hommes, de les égarer dans le labyrinthe d'une fausse science. C'est peu que l'homme soit ignorant. L'ignorance est le point du milieu entre la vraie & la fausse connoissance. L'ignorant est autant au dessus du faux savant qu'au dessous de l'homme d'esprit. Ce que desire le superstitieux, c'est que l'homme soit absurde : ce qu'il craint, c'est que l'homme ne s'éclaire. A qui confie-t-il donc le soin de l'abrutir ? À des scholastiques. De tous les enfants d'Adam, ce sont les plus stupides & les plus orgueilleux * 5. » Le pur scholastique, selon Rabelais, tient entre » les hommes la place qu'occupe entre les animaux, » celui qui ne laboure point comme le bœuf ; ne » porte point le bât comme la mule, n'aboye point » au voleur comme le chien, mais qui semblable » au singe, salit tout, brise tout, mord le passant, » & nuit à tous «.

Le scholastique puissant en mots est foible en raisonnements : aussi que forme-t-il ? des hommes savamment absurdes & * 6 orgueilleusement stupides. En fait de stupidité, je l'ai déjà dit, il en est de deux sortes ; l'une naturelle, l'autre acquise ; l'une l'effet de l'ignorance, l'autre celui de l'instruction. Entre ces deux especes d'ignorance ou de stupidité, quelle est la plus incurable ? La derniere. L'homme

qui ne ſait rien peut apprendre ; il ne s'agit que d'en allumer en lui le deſir. Mais qui ſait mal & a par degrés perdu ſa raiſon en croyant la perfectionner, a trop chérement acheté ſa ſottiſe, pour jamais y renoncer (1). L'eſprit s'eſt-il chargé du poids d'une ſavante ignorance ? il ne s'éleve plus juſqu'à la vérité. Il a perdu la tendance qui le portoit vers elle. La connoiſſance de ce qu'il ſavoit eſt en partie attachée à l'oubli de ce qu'il ſait. Pour placer un certain nombre de vérités dans ſa mémoire, il faudroit ſouvent en déplacer le même nombre d'erreurs. Or ; ce déplacement demande du temps ; & s'il ſe fait enfin, c'eſt trop tard qu'on devient homme. On s'étonne de l'âge où le devenoient les Grecs & les Romains. Que de talents divers ne montroient-ils pas dès leur adoleſcence ? A vingt ans Alexandre déjà homme de lettres & grand capitaine entreprenoit la conquête de l'Orient. A cet âge les Scipion & les Annibal formoient les plus grands projets, & exécutoient les plus grandes entrepriſes. Avant la maturité des ans Pompée, vainqueur en Europe, en Aſie & en Afrique, rempliſſoit l'univers de ſa gloire. Or, comment ces Grecs & ces Romains à la fois hommes de lettres, orateurs, capitaines, hommes d'état, ſe rendoient-ils propres à tous les divers emplois de leurs républiques, les exerçoient-ils, & ſouvent même les abdiquoient-ils dans un âge où nul citoyen ne ſeroit maintenant capable de les rem-

(1) Un jeune peintre, d'après la mauvaiſe maniere de ſon maître, fait un tableau, le préſente à Raphaël : Que penſez-vous de ce tableau, lui dit-il : *Que vous ſauriez bientôt quelque choſe*, répond Raphaël, *ſi vous ne ſaviez rien*.

plir ? Les hommes d'autrefois étoient-ils différents de ceux d'aujourd'hui ? leur organisation étoit-elle plus parfaite ? non sans doute : car dans les sciences & les arts de la navigation, de la physique, de l'horlogerie, des mathématiques, &c, l'on sait que les modernes l'emportent sur les anciens.

La supériorité que ces derniers ont si long-temps conservée dans la morale, la politique & la législation, doit donc être regardée comme l'effet de leur éducation. Ce n'étoit point alors à des scholastiques, c'étoit à des philosophes qu'on confioit l'instruction de la jeunesse. L'objet de ces philosophes étoit de former des héros & de grands citoyens. La gloire du disciple réfléchissoit sur le maître : c'étoit sa récompense.

L'objet d'un instituteur n'est plus le même. Quel intérêt a-t-il d'exalter l'ame & l'esprit de ses éleves ? aucun. Que desire-t-il ? d'affoiblir leur caractere, d'en faire des superstitieux, d'éjointer, si je l'ose dire, les ailes de leur génie, d'étouffer dans leur esprit toute vraie connoissance * 7, & dans leur cœur toute vertu patriotique.

Les siecles d'or des scholastiques furent ces siecles d'ignorance, dont avant Luther & Calvin, les ténebres couvroient la terre. Alors, dit un philosophe Anglois, la superstition commandoit à tous les peuples. » Les hommes changés comme Nabuchodonosor en brutes & en mules, étoient scellés, bridés, chargés de pesants fardeaux ; ils gémissoient sous le faix de la superstition ; mais enfin, quelques-unes des mules venant à se cabrer, elles renverserent à la fois la charge & le cavalier «.

Nulle réforme à espérer dans l'éducation tant qu'elle sera confiée à des scholastiques. Sous de tels instituteurs, la science enseignée ne sera jamais qu'une science d'erreurs ; & les anciens conserveront sur les modernes, tant en morale qu'en politique & en législation, une supériorité qu'ils devront, non à la supériorité de l'organisation, mais, comme je l'ai déjà dit, à celle de leur instruction.

De la sécheresse de ce sujet & de la difficulté de le traiter.

L'examen de la question que je me suis proposé, exige une discussion fine & approfondie. Toute discussion de cette espece est ennuyeuse.

Qu'un homme vraiment ami de l'humanité & déjà habitué à la fatigue de l'attention, lise ce livre sans dégoût : je n'en serai pas surpris. Son estime, sans doute, me suffiroit, si, pour rendre cet ouvrage utile, je ne m'étois d'abord proposé de le rendre agréable. Or, quelles fleurs jetter sur une question aussi grave & aussi sérieuse. Je voudrois éclairer l'homme ordinaire ; &, chez presque toutes les nations, cet homme est incapable d'attention : ce qui l'applique le dégoûte ; c'est sur-tout en France que ces sortes d'hommes sont les plus communs.

Quant aux gens du monde, ils sont de plus en plus indifférents aux ouvrages de raisonnement. Rien ne les pique que la peinture d'un ridicule, * 8 qui satisfait leur malignité, sans les arracher à leur paresse. Je renonce donc à l'espoir de leur plaire. Quelque peine que je me donnasse, je ne répandrois jamais assez d'agrément sur un sujet aussi sec, aussi sérieux.

J'obſerverai cependant que ſi l'on juge des François par leurs ouvrages, ou ce peuple eſt moins léger & moins frivole * 9 qu'on ne le croit; ou l'eſprit de ſes ſavants eſt très-différent de l'eſprit de la nation. Les idées de ces derniers m'ont paru grandes & élevées. Qu'ils écrivent donc & ſoient aſſurés, malgré les partialités nationales, qu'ils trouveront par-tout de juſtes appréciateurs de leur mérite. Je ne leur recommande qu'une choſe, c'eſt d'oſer quelquefois dédaigner l'eſtime d'une ſeule nation, & de ſe rappeller qu'un eſprit vraiment étendu, ne s'attache qu'à des ſujets intéreſſants pour tous les peuples.

Celui que je traite eſt de ce genre. Je ne rappellerai les principes de l'*Eſprit* que pour les approfondir davantage, les préſenter ſous un point de vue nouveau, & en tirer de nouvelles conſéquences. En géométrie, tout problême non exactement réſolu, peut devenir l'objet d'une nouvelle démonſtration. Il en eſt de même en morale & en politique. Qu'on ne ſe refuſe donc pas à l'examen d'une queſtion ſi importante, & dont la ſolution, d'ailleurs, exige l'expoſition de vérités encore peu connues.

La différence des eſprits eſt-elle l'effet de la différence, ou de l'organiſation, ou de l'éducation? c'eſt l'objet de ma recherche.



SECTION I.

L'éducation néceſſairement différente des différents hommes eſt peut-être la cauſe de cette inégalité des eſprits juſqu'à préſent attribuée à l'inégale perfection des organes.



CHAPITRE I.

Nul ne reçoit la même éducation.

J'apprends encore : mon inſtruction n'eſt point encore achevée. Quand le ſera-t-elle ? lorſque je n'en ſerai plus ſuſceptible : à ma mort. Le cours de ma vie n'eſt proprement qu'une longue éducation.

Pour que deux individus reçuſſent préciſément les mêmes inſtructions, que faudroit-il ? qu'ils ſe trouvaſſent préciſément dans les mêmes poſitions, dans les mêmes circonſtances. Une telle hypotheſe eſt impoſſible. Il eſt donc évident que perſonne ne reçoit les mêmes inſtructions.

Mais pourquoi reculer le terme de notre éducation juſqu'au terme de notre vie ? Pourquoi ne la

pas fixer au temps ſpécialement conſacré à l'inſtruction, c'eſt-à-dire, à celui de l'enfance & de l'adoleſcence ? Je veux bien me renfermer dans cet eſpace de temps. Je prouverai pareillement qu'il eſt impoſſible à deux hommes d'acquérir précifément les mêmes idées.





CHAPITRE II.

Du moment où commence l'éducation.

C'est à l'instant même où l'enfant reçoit le mouvement & la vie qu'il reçoit ses premieres instructions. C'est quelquefois dans les flancs où il est conçu qu'il apprend à connoître l'état de maladie & de santé. Cependant la mere accouche ; l'enfant s'agite, pousse des cris ; la faim l'échauffe ; il sent un besoin ; ce besoin desserre ses levres, lui fait saisir & sucer avidement le sein nouricier. Quelques mois s'écoulent, ses yeux se dessilent, ses organes se fortifient : ils deviennent peu-à-peu susceptibles de toutes les impressions. Alors le sens de la vue, de l'ouïe, du goût, du toucher, de l'odorat, enfin toutes les portes de son ame sont ouvertes. Alors tous les objets de la nature s'y précipitent en foule, & gravent une infinité d'idées (1) dans sa mémoire. Dans ces premiers moments, quels peuvent être les vrais instituteurs de l'enfance ? les diverses sensations qu'elle éprouve. Ce sont autant d'instructions qu'elle reçoit.

A-t-on donné à deux enfants le même précepteur, leur a-t-il appris à distinguer leurs lettres, à lire, à réciter leur catéchisme, &c. on croit leur

(1) Voyez l'éloquent discours de M. de Buffon sur l'homme.

avoir donné la même éducation. Le philosophe en juge autrement. Selon lui, les vrais précepteurs de l'enfance sont les objets qui l'environnent : c'est à ces instituteurs qu'elle doit presque toutes ses idées.





CHAPITRE III.

Des instituteurs de l'enfance.

Une courte histoire de l'enfance de l'homme nous le fera connoître. Voit-il le jour ? mille sons frappent ses oreilles, & il n'entend que des bruits confus. Mille corps s'offrent à ses yeux, & ils ne lui présentent que des objets mal terminés. C'est insensiblement que l'enfant apprend à entendre, à voir, à sentir & à rectifier les erreurs d'un sens par un autre sens (1).

Toujours frappé des mêmes sensations à la présence des mêmes objets, il en acquiert un souvenir d'autant plus net, que la même action des objets sur lui est plus répétée. On doit regarder leur action comme la partie de son éducation la plus considérable.

Cependant l'enfant grandit : il marche, & marche seul. Alors une infinité de chûtes lui apprennent à

(1) Les sens ne nous trompent jamais. Les objets font toujours sur nous l'impression qu'ils doivent faire. Une tour quarrée me paroît-elle ronde à une certaine distance ? c'est qu'à cette distance les rayons réfléchis de la tour doivent se confondre, & me la faire paroître telle ; c'est qu'il est des cas où la forme réelle des objets ne peut être constatée que par le témoignage uniforme de plusieurs sens.

conserver son corps dans l'équilibre, & à s'assurer sur ses jambes. Plus les chûtes sont douloureuses, plus elles sont instructives, & plus, en marchant, il devient adroit, attentif & précautionné.

L'enfant s'est-il fortifié ? court-il ? est-il déjà en état de sauter les petits canaux qui traversent & arrosent les bosquets d'un jardin ? c'est alors que, par des essais & des chûtes répétées, il apprend à proportionner sa secousse à la largeur de ces canaux. Une pierre se détache-t-elle de leur pourtour ? la voit-il se précipiter au fond des eaux, lorsqu'un bois surnage sur leur surface ? il acquiert en cet instant la premiere idée de la pesanteur. Que, dans ces canaux, il repêche cette pierre & ce bois léger, & que, par hasard ou par mal-adresse, l'un & l'autre tombent sur son pied, l'inégal degré de douleur occasionnée par la chûte de ces deux corps, gravera encore plus profondément dans sa mémoire l'idée de leur pesanteur & de leur dureté inégale. Lance-t-il cette même pierre contre un des pots de fleurs ou une des caisses d'orangers placés le long de ces mêmes canaux ? il apprend que certains corps sont brisés du coup auquel d'autres résistent.

Il n'est donc point d'homme éclairé qui ne voie dans tous les objets, autant d'instituteurs chargés de l'éducation de notre enfance (1).

---

(1) Si je décris rapidement les divers états de l'enfance, c'est que je crains d'ennuyer le lecteur. Que lui importe le temps que l'enfant met à parcourir ces divers

Mais

Mais ces instituteurs ne sont-ils pas les mêmes pour tous ? non : le hasard n'est exactement le même pour personne ; & dans la supposition que ce soit à leur chûte que deux enfants doivent leur adresse à marcher, courir & sauter, je dis qu'il est impossible que leur faisant faire précisément le même nombre de chûtes & de chûtes aussi douloureuses, le hasard fournisse à tous les mêmes instructions.

Transportez deux enfants dans une plaine, un bois, un spectacle, une assemblée, enfin dans une boutique, ces enfants, par leur seule position physique, ne seront ni précisément frappés des mêmes objets, ni, par conséquent, affectés des mêmes sensations. D'ailleurs, que de spectacles différents seront par des accidents journaliers sans cesse offerts aux yeux de ces mêmes enfants !

Deux freres voyagent avec leurs parents, &, pour arriver chez eux, ils ont à traverser de longues chaînes de montagnes. L'aîné suit le pere par des chemins escarpés & courts. Que voit-il ? la nature sous toutes les formes de l'horreur ; des montagnes de glaces qui s'enfoncent dans les nues, des masses de rochers suspendues sur la tête du voyageur, des abymes sans fond, enfin les cimes de rocs arides, d'où les torrents se précipitent avec un bruit effrayant. Le plus jeune a suivi sa mere dans des routes plus fréquentées, où la nature se montre sous les formes les plus agréables. Quels objets se sont offerts à lui ? par-tout des côteaux plantés de

---

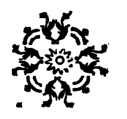
états ? il suffit qu'il les parcoure. Il n'est pas nécessaire que ma narration soit aussi longue que l'enfance de l'homme.

vignes & d'arbres fruitiers, par-tout des vallons où serpentent des ruisseaux, dont les rameaux entrelacés partagent des prairies peuplées de bestiaux.

Ces deux freres auront dans le même voyage vu des tableaux, reçu des impressions très-différentes. Or, mille hasards de cette espece peuvent produire les mêmes effets. Notre vie n'est, pour ainsi dire, qu'un long tissu d'accidents pareils. Qu'on ne se flatte donc jamais de pouvoir donner précisément les mêmes instructions à deux enfants.

Mais quelle influence peut avoir sur les esprits une différence d'instruction occasionnée par quelque légere différence dans les objets environnants ? Eh ! quoi, ignoreroit-on encore ce qu'un petit nombre d'idées différentes & combinées avec celles que deux hommes ont déjà en commun, peut produire de différence dans leur maniere totale de voir & de juger ?

Au reste, je veux que le hasard présente toujours les mêmes objets à deux hommes : les leur offrira-t-il dans le moment où leur ame est précisément dans la même situation, & où ces objets, en conséquence, doivent faire sur eux la même impression ?



CHAPITRE IV.

De la différente impression des objets sur nous.

Que des objets différents produisent sur nous des sensations diverses, c'est un fait. Ce que l'expérience nous apprend encore, c'est que les mêmes objets excitent en nous des impressions différentes, selon le moment où ils nous sont présentés : & c'est peut-être à cette différence d'impression qu'il faut principalement rapporter & la diversité & la grande inégalité d'esprit apperçue entre des hommes, qui, nourris dans les mêmes pays, élevés dans les mêmes habitudes & les mêmes mœurs, ont eu, d'ailleurs, à peu près les mêmes objets sous les yeux.

Il est pour l'ame des moments de calme & de repos, où sa surface n'est pas même troublée par le souffle le plus léger des passions. Les objets qu'alors le hasard nous présente, fixent quelquefois toute notre attention : on en examine plus à loisir les différentes faces, & l'empreinte qu'ils font sur notre mémoire en est d'autant plus nette & d'autant plus profonde.

Les hasards de cette espece sont très-communs ; sur-tout dans la premiere jeunesse. Un enfant fait une faute, &, pour le punir, on l'enferme dans sa chambre ; il y est seul. Que faire ? il voit des pots de fleurs sur la fenêtre : il les cueille ; il en consi-

dere les couleurs, il en obſerve les nuances; ſon déſœuvrement ſemble donner plus de fineſſe au ſens de ſa vue. Il en eſt alors de l'enfant comme de l'aveugle. Si, communément il a le ſens de l'ouïe & du tact plus fin que les autres hommes, c'eſt qu'il n'eſt pas diſtrait comme eux par l'action de la lumiere ſur ſon œil; c'eſt qu'il en eſt d'autant plus attentif, d'autant plus concentré en lui-même; & qu'enfin, pour ſuppléer au ſens qui lui manque, il a, comme le remarque M. Diderot, le plus grand intérêt de perfectionner les ſens qui lui reſtent.

L'impreſſion que font ſur nous les objets, dépend principalement du moment où ces objets nous frappent. Dans l'exemple ci-deſſus, c'eſt l'attention que l'éleve eſt, pour ainſi dire, forcé de prêter aux ſeuls objets qu'il ait ſous les yeux, qui, dans les couleurs & la forme des fleurs, lui fait découvrir des différences fines, qu'un regard diſtrait, ou un coup-d'œil ſuperficiel ne lui eût pas permis d'appercevoir. C'eſt une punition ou un haſard pareil, qui ſouvent décide le goût d'un jeune homme, en fait un peintre de fleurs, lui donne d'abord quelque connoiſſance de leur beauté, enfin l'amour des tableaux de cette eſpece. Or, à combien de haſards & d'accidents ſemblables l'éducation de l'enfance n'eſt-elle pas ſoumiſe? & comment imaginer qu'elle puiſſe être la même pour deux individus? Que d'autres cauſes, d'ailleurs, s'oppoſent à ce que les enfants, ſoit dans les colleges, ſoit dans la maiſon paternelle, reçoivent les mêmes inſtructions!



CHAPITRE V.

De l'éducation des Colleges.

On veut que les enfants aient reçu les mêmes instructions, lorsqu'ils ont été élevés dans les mêmes colleges. Mais à quel âge y entrent-ils ? à sept ou huit ans. Or, à cet âge, ils ont déjà chargé leur mémoire d'idées, qui, dues en partie au hasard, en partie acquises dans la maison paternelle, sont dépendantes de l'état du caractere, de la fortune & des richesses de leurs parents. Faut-il donc s'étonner si les enfants entrés au college avec des idées souvent si différentes, montrent plus ou moins d'ardeur pour l'étude, plus ou moins de goût pour certains genres de science, & si leurs idées déjà acquises, se mêlant à celles qu'on leur donne en commun dans les écoles, les changent & les alterent considérablement ? Des idées ainsi altérées se combinant de nouveau entre elles, doivent souvent donner des produits inattendus. Delà cette inégalité des esprits, & cette diversité de goûts observée dans les éleves du même college (1).

En est-il ainsi de l'éducation domestique ?

(1) J'observerai d'ailleurs que c'est au hasard, c'est-à-dire, à ce que le maître n'enseigne pas, que nous devons la plus grande partie de notre instruction. Celui dont le savoir se borneroit aux vérités qu'il tient de sa



CHAPITRE VI.

De l'Éducation domestique.

Cette sorte d'éducation est sans doute la plus uniforme : elle est plus la même. Deux freres élevés chez leurs parents ont le même précepteur, ont à peu près les mêmes objets sous les yeux ; ils lisent les mêmes livres. La différence de l'âge est la seule qui paroisse devoir en mettre dans leur instruction. Veut-on la rendre nulle ? suppose-t-on à cet effet deux freres jumeaux ? soit : mais auront-ils eu la même nourrice ? qu'importe ? il importe beaucoup. Comment douter de l'influence du caractere de la nourrice sur celui du nourrisson ? on n'en doutoit pas, du moins en Grece, & l'on en est assuré par le cas qu'on y faisoit des nourrices Lacédémoniennes.

En effet, dit Plutarque, si le Spartiate, encore à la mamelle, ne crie point ; s'il est inaccessible à la crainte, & déjà patient dans la douleur ; c'est sa nourrice qui le rend tel. Or, en France comme en Grece, le choix d'une nourrice ne peut donc être indifférent.

---

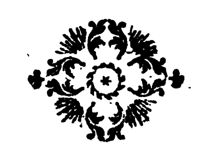
gouvernante ou de son précepteur, & aux faits contenus dans le petit nombre de livres qu'on lit dans les classes, seroit, sans contredit, le plus sot enfant du monde.

Mais je veux que la même nourrice ait allaité ces jumeaux, & les ait élevés avec le même soin. S'imagine-t-on que, remis par elle à leurs parents, les peres & meres aient pour ces deux enfants précisément le même degré de tendresse ; & que la préférence donnée, sans s'en appercevoir, à l'un des deux, n'ait nulle influence sur son éducation ? Veut-on encore que le pere & la mere les chérissent également ? en sera-t-il de même des domestiques ? le précepteur n'aura-t-il pas un bien-aimé ? l'amitié qu'il témoignera à l'un des deux enfants, sera-t-elle long-temps ignorée de l'autre ? l'humeur ou la patience du maître, la douceur ou la sévérité de ses leçons, ne produiront-elles sur eux aucun effet ? ces deux jumeaux enfin jouïront-ils tous deux de la même santé ?

Dans la carriere des arts & des sciences que tous deux parcouroient d'abord d'un pas égal, si le premier est arrêté par quelque maladie, s'il laisse prendre au second trop d'avance sur lui, l'étude lui devient odieuse. Un enfant perd-il l'espoir de se distinguer ? est-il forcé dans un genre de reconnoître un certain nombre de supérieurs ? il devient dans ce même genre incapable de travail & d'une application vive. La crainte même du châtiment est alors impuissante. Cette crainte fait contracter à un enfant l'habitude de l'attention, lui fait apprendre à lire, lui fait exécuter tout ce qu'on lui commande ; mais elle ne lui inspire pas cette ardeur studieuse, seul garant des grands succès. C'est l'émulation qui produit les génies, & c'est le desir de s'illustrer qui crée les talents. C'est du moment où l'amour de la gloire se fait sentir à l'homme, & se développe en

lui, qu'on peut dater les progrès de son esprit. Je l'ai toujours pensé, la science de l'éducation n'est peut-être que la science des moyens d'exciter l'émulation. Un seul mot l'éteint ou l'allume. L'éloge donné au soin avec lequel un enfant examine un objet, & au compte exact qu'il en rend, a quelquefois suffi pour le douer de cette espece d'attention à laquelle il a dû dans la suite la supériorité de son esprit. L'éducation reçue, ou dans les colleges, ou dans la maison paternelle, n'est donc jamais la même pour deux individus.

Passons de l'éducation de l'enfance à celle de l'adolescence. Qu'on ne regarde pas cet examen comme superflu. Cette seconde éducation est la plus importante. L'homme alors a d'autres instituteurs qu'il est utile de faire connoître. D'ailleurs, c'est dans l'adolescence que se décident nos goûts & nos talents. Cette seconde éducation, la moins uniforme & la plus abandonnée au hasard, est en même temps la plus propre à confirmer la vérité de mon opinion.





CHAPITRE VII.

De l'éducation de l'adolescence.

C'est au sortir du college, c'est à notre entrée dans le monde que commence l'éducation de l'adolescence. Elle est moins la même : elle est plus variée que celle de l'enfance, mais plus dépendante du hasard, & sans doute plus importante. L'homme alors est assiégé par un plus grand nombre de sensations. Tout ce qui l'environne le frappe, & le frappe vivement.

C'est dans l'âge où certaines passions s'éveillent, que tous les objets de la nature agissent & pesent le plus fortement sur lui. C'est alors qu'il reçoit l'instruction la plus efficace, que ses goûts & son caractere se fixent, & qu'enfin plus libre & plus lui-même, les passions allumées dans son cœur déterminent ses habitudes, & souvent toute la conduite de sa vie.

Dans les enfants, la différence de l'esprit & du caractere n'est pas toujours extrêmement sensible. Occupés du même genre d'études, soumis à la même regle, à la même discipline, & d'ailleurs sans passions, leur extérieur est assez le même. Le germe dont le développement doit mettre un jour tant de différence dans leurs goûts, ou n'est point encore formé, ou est encore imperceptible. Je compare deux enfants à deux hommes assis sur un même ter-

tre, mais dans une direction différente. Qu'ils se levent & suivent en marchant la direction dans laquelle ils se trouvent, ils s'éloigneront insensiblement, & se perdront bientôt de vue, à moins qu'en changeant de nouveau leur direction, quelque accident ne les rapproche.

La ressemblance des enfants est dans les colleges l'effet de la contrainte. En sortent-ils ? la contrainte cesse. Alors commence, comme je l'ai dit, la seconde éducation de l'homme ; éducation d'autant plus soumise au hasard, qu'en entrant dans le monde, l'adolescent se trouve au milieu d'un plus grand nombre d'objets. Or, plus les objets environnants sont multipliés & variés, moins le pere ou le maître peut s'assurer du résultat de leur impression ; moins l'un & l'autre ont de part à l'éducation d'un jeune homme.

Les nouveaux & principaux instituteurs de l'adolescent sont la forme du gouvernement sous laquelle il vit, & les mœurs que cette forme de gouvernement donne à une nation. Maîtres & disciples, tout est soumis à ces instituteurs ; ce sont les principaux : cependant ce ne sont pas les seuls de la jeunesse. Au nombre de ces instituteurs, je compte encore le rang qu'un jeune homme occupe dans le monde ; son état d'indigence ou de richesses, les sociétés dans lesquelles il se lie (1) ; enfin ses amis, ses lectures & ses maîtresses. Or, c'est du hasard

(1) Cherche-t-on la compagnie des hommes instruits ? vit-on habituellement avec ses supérieurs en esprit ? on s'éclaire ; c'est, me disoit un jour un auteur célebre, au

qu'il tient ſon état d'opulence ou de pauvreté : le haſard préſide au choix de ſes ſociétés * 10, de ſes amis, de ſes lectures & de ſes maîtreſſes. Il nomme donc la plupart de ſes inſtituteurs. De plus, c'eſt le haſard qui, le plaçant dans telles ou telles poſitions, allume, éteint ou modifie ſes goûts & ſes paſſions, & qui par conſéquent a la plus grande part à la formation même de ſon caractere. Le caractere eſt dans l'homme l'effet immédiat de ſes paſſions, & ſes paſſions ſouvent l'effet immédiat des ſituations où il ſe trouve.

Les caracteres les plus tranchés ſont quelquefois le produit d'une infinité de petits accidents. C'eſt d'une infinité de fils de chanvre que ſe compoſent les plus gros cables * 11. Il n'eſt point de changement que le haſard ne puiſſe occaſionner dans le caractere d'un homme. Mais pourquoi ces changements s'operent-ils preſque toujours à ſon inſu ? c'eſt que pour les appercevoir, il faudroit qu'il portât ſur lui-même l'œil le plus ſévere & le plus obſervateur. Or, le plaiſir, la frivolité, l'ambition, la pauvreté, &c, le détournent également de cette obſervation. Tout le diſtrait de lui-même. On a d'ailleurs tant de reſpect pour ſoi, tant de vénération pour ſa conduite; on la regarde comme le produit de réflexions ſi ſages & ſi profondes, qu'on s'en permet rarement l'examen. L'orgueil s'y refuſe, & l'on obéit à l'orgueil.

Le haſard a donc ſur notre éducation une in-

---

deſir que j'eus toujours de m'entretenir avec de tels hommes, que je dois mes foibles talents. —

fluence néceſſaire & conſidérable. Les événements de notre vie ſont ſouvent le produit des plus petits haſards. Je ſais que cet aveu répugne à notre vanité. Elle ſuppoſe toujours de grandes cauſes à des effets qu'elle regarde comme grands. C'eſt pour détruire les illuſions de l'orgueil, qu'empruntant le ſecours des faits, je prouverai que c'eſt aux plus petits accidents que les citoyens les plus illuſtres ont été quelquefois redevables de leurs talents. D'où je conclurai que le haſard agiſſant de la même maniere ſur tous les hommes, ſi ſes effets ſur les eſprits ordinaires ſont moins remarqués, c'eſt uniquement parce que ces ſortes d'eſprits ſont moins remarquables.





CHAPITRE VIII.

Des hasards auxquels nous devons souvent les hommes illustres.

Pour premier exemple, je citerai M. de Vaucanson. Sa dévote mere avoit un directeur : il habitoit une cellule à laquelle la salle de l'horloge servoit d'antichambre. La mere rendoit de fréquentes visites à ce directeur. Son fils l'accompagnoit jusque dans l'antichambre. C'est là que seul & désœuvré il pleuroit d'ennui, tandis que sa mere pleuroit de repentir. Cependant, comme on pleure & qu'on s'ennuie toujours le moins qu'on peut; comme dans l'état de désœuvrement il n'est point de sensations indifférentes, le jeune Vaucanson bientôt frappé du mouvement toujours égal d'un balancier, veut en connoître la cause. Sa curiosité s'éveille. Pour la satisfaire, il s'approche des planches où l'horloge est renfermée. Il voit à travers les fentes l'engrainement des roues, découvre une partie de ce méchanisme, devine le reste, projette une pareille machine, l'exécute avec un coûteau & du bois, & parvient enfin à faire une horloge plus ou moins parfaite. Encouragé par ce premier succès, son goût pour les méchaniques se décide; ses talents se développent, & le même génie qui lui avoit fait exécuter une horloge en bois, lui laisse entrevoir dans la perspective la possibilité du flûteur automate.

Un hasard de la même espèce alluma le génie de

Milton. Cromwel meurt : ſon fils lui ſuccéde : il eſt chaſſé de l'Angleterre. Milton partage ſon infortune, perd la place de ſecrétaire du protecteur ; il eſt empriſonné, puis relâché, puis forcé de s'exiler. Il ſe retire enfin à la campagne, & là, dans le loiſir de la retraite & de la diſgrace, il compoſe le poëme, qui, projetté dans ſa jeuneſſe, l'a placé au rang des plus grands hommes.

Si Shakeſpear eût, comme ſon pere, toujours été marchand de laine; ſi ſa mauvaiſe conduite ne l'eût forcé de quitter ſon commerce & ſa province; s'il ne ſe fût point aſſocié à des libertins, n'eût point volé des daims dans le parc d'un lord, n'eût point été pourſuivi pour ce vol, n'eût point été réduit à ſe ſauver à Londres, à s'engager dans une troupe de comédiens, & qu'enfin ennuyé d'être un acteur médiocre * 12, il ne ſe fût pas fait auteur, le ſenſé Shakeſpear n'eût jamais été le célebre Shakeſpear; & quelque habileté qu'il eût porté dans ſon commerce de laine, ſon nom n'eût point illuſtré l'Angleterre.

C'eſt un haſard à peu près ſemblable qui décida le goût de Moliere pour le théatre. Son grand-pere aimoit la comédie, il l'y menoit ſouvent ; le jeune homme vivoit dans la diſſipation : le pere, s'en appercevant, demande, en colere, ſi l'on veut faire de ſon fils un comédien. *Plût à Dieu!* répond le grand-pere, *qu'il fût auſſi bon acteur que Montroſe.* Ce mot frappe le jeune Moliere : il prend en dégoût ſon métier ; & la France doit ſon plus grand comique au haſard de cette réponſe. Moliere, tapiſſier habile, n'eût jamais été cité parmi les grands hommes de ſa nation.

Corneille aime : il fait des vers pour sa maîtresse, devient poëte, compose *Mélite*, puis *Cinna*, *Rodogune*, &c, il est l'honneur de son pays, un objet d'émulation pour la postérité. Corneille sage fut resté avocat : il eût composé des factums oubliés comme les causes qu'il eût défendu. Et c'est ainsi que la dévotion d'une mere, la mort de Cromwel, un vol de daims, l'exclamation d'un vieillard & la beauté d'une femme, ont, en des genres différents, donné cinq hommes illustres à l'Europe (1).

Je ne finirois pas si je voulois donner la liste de tous les écrivains célebres par leurs talents, & redevables de ces talents à de semblables hasards. Plusieurs philosophes adoptent sur ce point mon opinion. M. Bonnet (2), comme moi, compare le génie au verre ardent qui ne brûle communément que dans un point. Le génie, selon nous, ne peut être que le produit d'une attention forte & concentrée dans un art ou une science ; mais à quoi rapporter cette attention ? au goût vif qu'on se sent pour cet art ou cette science. Or, ce goût n'est pas un pur don de la nature (3). Naît-on sans idées ? on naît aussi sans goût. On peut donc les regarder comme

---

(1) On dira sans doute que de semblables hasards ne produisent de tels effets que sur des hommes organisés d'une certaine maniere. Je répondrai à cette objection dans la section suivante.

(2) Voyez son Essai analytique des facultés de l'ame.

(3) Si les enfants ont rarement le goût qu'on veut leur inspirer, c'est la faute de leurs instituteurs, & non celle de leur organisation.

des acquisitions (1) dues aux positions où l'on se trouve. Le génie est donc le produit éloigné d'événements ou de hasards à peu près pareils à ceux que j'ai cités * 14.

M. Rousseau n'est pas de cet avis. Lui-même cependant est un exemple du pouvoir du hasard.

En entrant dans le monde, la fortune l'attache à la suite d'un ambassadeur. Une tracasserie avec ce ministre lui fait abandonner la carrière politique * 15, & suivre celle des arts & des sciences; il a le choix entre l'éloquence & la musique. Egalement propre à réussir dans ces deux arts, son goût est quelque temps incertain : un enchaînement particulier de circonstances lui fait enfin préférer l'éloquence : un enchaînement d'une autre espece eût pu en faire un musicien. Qui sait si les faveurs d'une belle cantatrice n'eussent pas produit en lui cet effet * 16. Nul ne peut du moins assurer que du Platon de la France, l'amour alors n'en eût pas fait l'Orphée. Mais quel accident particulier fit entrer M. Rousseau dans la carriere de l'éloquence ? C'est son secret; je l'ignore. Tout ce que je puis dire, c'est qu'en ce genre son premier succès suffisoit pour fixer son choix.

L'académie de Dijon avoit proposé un prix d'élo-

---

(1) La seule disposition qu'en naissant l'homme apporte à la science, est la faculté de comparer & de combiner. En effet toutes les opérations de son esprit se réduisent nécessairement à l'observation des rapports que les objets ont entre eux & avec lui. J'examinerai dans la section suivante, ce qu'est en nous cette faculté.

quence.

quence. Le sujet étoit bizarre (1). Il s'agissoit de savoir, *si les sciences étoient plus nuisibles qu'utiles à la société*. La seule maniere piquante de traiter cette question, c'étoit de prendre parti contre les sciences. M. Rousseau le sentit. Il fit sur ce plan un discours éloquent qui méritoit de grands éloges, & qui les obtint. Ce succès fit époque dans sa vie. De là, sa gloire, ses infortunes & ses paradoxes.

Frappé des beautés de son propre discours, les maximes de l'orateur * 17 deviennent bientôt celles du philosophe; & de ce moment, livré à l'amour du paradoxe, rien ne lui coûte. Faut-il, pour défendre son opinion, soutenir que l'homme absolument brute, l'homme sans art, sans industrie, & inférieur à tout sauvage connu, est cependant & plus vertueux, & plus heureux que le citoyen policé de Londres & d'Amsterdam? Il le soutient.

Dupe de sa propre éloquence, content du titre d'orateur, il renonce à celui de philosophe, & ses erreurs deviennent les conséquences de son premier succès. De moindres causes ont souvent produit de plus grands effets. Aigri ensuite par la contradiction, ou peut-être trop amoureux de la singularité, M. Rousseau quitte Paris & ses amis. Il se retire à Montmorenci * 18. Il y compose, y publie son *Emile*, y est poursuivi par l'envie, l'ignorance & l'hypocrisie. Estimé de toute l'Europe pour son éloquence, il est persécuté en France. On lui applique ce pas-

(1) Celui qui proposa ce prix crut apparemment que le seul moyen d'être aussi estimable que tout autre, c'est que tout autre fût aussi ignorant que lui.—

fage : *Cruciatur ubi eſt, laudatur ubi non eſt* (1). Obligé enfin de ſe retirer en Suiſſe, de plus en plus irrité contre la perſécution, il y écrit la fameuſe lettre adreſſée à l'archevêque de Paris ; & c'eſt ainſi que toutes les idées d'un homme, toute ſa gloire & ſes infortunes, ſe trouvent ſouvent enchaînées par le pouvoir inviſible d'un premier événement. M. Rouſſeau, ainſi qu'une infinité d'hommes illuſtres, peut donc être regardé comme un des chefs-d'œuvre du haſard.

Qu'on ne me reproche point de m'être arrêté à conſidérer les cauſes auxquelles les grands hommes ont été ſi ſouvent redevables de leurs talents : mon ſujet m'y forçoit. Je ne me ſuis point appeſanti ſur les détails. Je ſavois qu'amoureux des grands talents, peu importe au public les petites cauſes qui les produiſent. Je vois avec plaiſir un fleuve rouler majeſtueuſement ſes flots à travers la plaine : mais c'eſt avec effort que mon imagination remonte juſqu'à ſes ſources, pour y raſſembler le volume des eaux néceſſaires à ſon cours. C'eſt en maſſe que les objets ſe préſentent à nous : c'eſt avec peine qu'on ſe prête à leur décompoſition. Je me perſuade difficilement que la comete qui traverſe impétueuſement notre univers, & le menace de ruine, ne ſoit qu'un compoſé plus ou moins grand d'atômes inviſibles.

En morale comme en phyſique, le grand ſeul nous frappe. On ſuppoſe toujours de grandes cauſes à de grands effets. On veut que des ſignes dans

(1) Cette ſentence eſt appliquable à preſque tous les philoſophes dont les écrits ont obtenu l'eſtime publique.

le ciel annoncent la chûte ou les révolutions des empires. Cependant que de croisades entreprises ou suspendues, de révolutions exécutées ou prévenues, de guerres allumées ou éteintes par les intrigues d'un prêtre, d'une femme, ou d'un ministre. C'est faute de mémoires, ou d'anecdotes secretes, qu'on ne retrouve pas par-tout le grand de la duchesse de Marleborough (1).

Qu'on applique aux simples citoyens ce que je dis des empires. L'on voit pareillement que leur élévation ou leur abaissement, leur bonheur ou leur malheur, sont le produit d'un certain concours de circonstances & d'une infinité de hasards imprévus & stériles en apparence. Je compare les petits accidents qui préparent les grands événements de notre vie, à la partie chevelue d'une racine, qui s'insinuant insensiblement dans les fentes d'un rocher, y grossit pour le faire un jour éclater.

Le hasard a (2) & il aura donc toujours part à notre éducation, & sur-tout à celle des hommes de

(1) Une grande âcreté dans la matiere séminale alluma, disent les médecins, la violente passion d'Henri VIII pour les femmes. C'est donc à cette âcreté que l'Angleterre dut la destruction du papisme. L'histoire perdroit peut-être de sa noblesse & de sa dignité, si l'on étoit toujours attentif à remonter ainsi jusqu'aux causes secretes des grands événements : mais elle en seroit bien plus instructive.

(2) J'avertis le lecteur que par ce mot de hasard, j'entends l'enchaînement inconnu des causes propres à produire tel ou tel effet, & que je n'emploie jamais ce mot dans une autre signification.

génie. En veut-on augmenter le nombre dans une nation ? qu'on observe les moyens dont se sert le hasard, pour inspirer aux hommes le desir de s'illustrer. Cette observation faite, qu'on les place à dessein & fréquemment dans les mêmes positions, où le hasard les place rarement, c'est le seul moyen de les multiplier.

L'éducation morale de l'homme est maintenant presque en entier abandonnée au hasard. Pour la perfectionner, il faudroit en diriger le plan relativement à l'utilité publique, la fonder sur des principes simples & invariables. C'est l'unique maniere de diminuer l'influence que le hasard a sur elle, & de lever les contradictions qui se trouvent & doivent nécessairement se trouver entre tous les divers préceptes de l'éducation actuelle.





CHAPITRE IX.

Des causes principales de la contradiction des préceptes sur l'éducation.

En Europe & sur-tout dans les pays catholiques, si tous les préceptes de l'éducation sont contradictoires, c'est que l'instruction publique y est confiée à deux puissances, dont les intérêts sont opposés, & dont les préceptes, en conséquence, doivent être contraires & différents :

L'une, est la puissance spirituelle :

L'autre, est la puissance temporelle.

La force & la grandeur de cette derniere dépend de la force & de la grandeur même de l'empire auquel elle commande. Le prince n'est vraiment fort que de la force de sa nation. Qu'elle cesse d'être respectée, le prince cesse d'être puissant. Il desire & doit desirer que ses sujets soient braves, industrieux, éclairés & vertueux. En est-il ainsi de la puissance spirituelle ? non : son intérêt n'est pas le même. Le pouvoir du prêtre est attaché à la superstition & à la stupide crédulité des peuples. Peu lui importe qu'ils soient éclairés ; moins ils ont de lumieres, plus ils sont dociles à ses décisions. L'intérêt de la puissance spirituelle n'est pas lié à l'intérêt d'une nation, mais à l'intérêt d'une secte.

Deux peuples sont en guerre ; qu'importe au pa-

pe lequel des deux ſera eſclave ou maître, ſi le vainqueur lui doit être auſſi ſoumis que le vaincu! Que les François ſuccombent ſous les efforts des Portugais; que la maiſon de Bragance monte ſur le trône des Bourbons, le pape ne voit dans cet événement qu'un accroiſſement à ſon autorité. Qu'eſt-ce que le ſacerdoce exige d'une nation? une ſoumiſſion aveugle, une crédulité ſans bornes & une crainte puérile & panique. Que cette nation, d'ailleurs, ſe rende célebre par ſes talents ou ſes vertus patriotiques, c'eſt ce dont le clergé s'occupe peu. Les grands talents & les grandes vertus ſont preſque inconnues en Eſpagne, en Portugal, & partout où la puiſſance ſpirituelle eſt la plus redoutée.

L'ambition, il eſt vrai, eſt commune aux deux puiſſances; mais les moyens de la ſatisfaire ſont bien différents. Pour s'élever au plus haut point de la grandeur, l'une doit exalter dans l'homme, & l'autre y détruire les paſſions.

Si c'eſt à l'amour du bien public, de la juſtice, de la richeſſe, de la gloire, que la puiſſance temporelle doit ſes guerriers, ſes magiſtrats, ſes négociants & ſes ſavants; ſi c'eſt par le commerce de ſes villes, la valeur de ſes troupes, l'équité de ſon ſénat, le génie de ſes ſavants, que le prince rend ſa nation reſpectable aux autres nations, les paſſions fortes & dirigées au bien général ſervent donc de baſe à ſa grandeur.

C'eſt, au contraire, ſur la deſtruction de ces mêmes paſſions que le corps eccléſiaſtique fonde la ſienne. Le prêtre eſt ambitieux; mais l'ambition lui eſt odieuſe dans le laïc. Elle s'oppoſe à ſes deſſeins. Le projet du prêtre eſt d'éteindre en l'homme

tout desir, de le dégoûter de ses richesses, de son pouvoir, & de profiter de son dégoût pour s'approprier l'un & l'autre * 19 : le systême religieux a toujours été dirigé sur ce plan.

Au moment où le christianisme s'établit, que prêcha-t-il ? *la communauté des biens*. Qui se présenta pour dépositaire des biens mis en commun ? le prêtre. Qui viola ce dépôt, & s'en fit propriétaire ? le prêtre. Lorsque le bruit de la fin du monde se répandit, qui l'accrédita ? le prêtre. Ce bruit étoit favorable à ses desseins ; il espéra que, frappés d'une terreur panique, les hommes ne connoîtroient plus qu'une seule affaire (affaire vraiment importante) celle de leur salut. La vie, leur disoit-on, n'est qu'un passage. Le ciel est la vraie patrie des hommes : pourquoi donc se livrer à des affections terrestres ? Si de tels discours n'en détacherent point entiérement le laïc, ils attiédirent du moins en lui l'amour de la parenté, de la gloire, du bien public & de la patrie. Les héros alors devinrent plus rares, & les souverains frappés de l'espoir d'une grande puissance dans les cieux, consentirent quelquefois à remettre au sacerdoce une partie de leur autorité sur la terre. Le prêtre s'en saisit, &, pour se la conserver, décrédita la vraie gloire & la vraie vertu. Il ne souffrit plus qu'on honorât les Minos, les Licurgue, les Codrus, les Aristides, les Timoléon, enfin tous les défenseurs & les bienfaiteurs de leur patrie. Ce furent d'autres modeles qu'il proposa. Il inscrivit d'autres noms dans le calendrier ; & on le vit, à ceux des anciens héros, substituer celui d'un St. Antoine, d'un St. Crépin, d'une Ste. Claire, d'un St. Fiacre, d'un St. François, enfin le

nom de tous ces solitaires qui, dangereux à la société par l'exemple de leurs folles vertus, se retiroient dans les cloîtres & dans les déserts, pour y végéter, & y mourir inutiles * 20.

D'après de tels modeles, le sacerdoce se flatta d'accoutumer les hommes à regarder la vie comme un court voyage. Il crut qu'alors sans desirs pour les biens terrestres, sans amitié pour ceux qu'ils rencontreroient dans leur voyage, ils deviendroient également indifférents à leur propre bonheur & à celui de leur postérité. En effet, si la vie n'est qu'une couchée, pourquoi mettre tant d'intérêt aux choses d'ici-bas ? Un voyageur ne fait pas réparer les murs du cabaret, où il ne doit passer qu'une nuit.

Pour assurer leur grandeur & satisfaire leur ambition, les puissances spirituelles & temporelles dûrent donc, en tous pays, employer des moyens très-différents. Chargées en commun de l'instruction publique, elles ne purent donc jamais graver dans les cœurs & les esprits que des préceptes contradictoires & relatifs à l'intérêt, que l'une eût d'allumer, & l'autre d'éteindre les passions (1).

C'est la probité cependant que prêchent également ces deux puissances; j'en conviens. Mais ni l'une ni l'autre ne peuvent attacher à ce mot la même signification; &, sous le gouvernement du pape, Rome moderne n'a certainement pas de la

(1) Vouloir détruire les passions dans les hommes, c'est vouloir y détruire l'action. Le théologien insulte-t-il aux passions ? c'est le pendule qui se moque de son ressort, & l'effet qui méconnoît sa cause.

vertu la même idée qu'en avoit l'ancienne Rome sous le consulat du premier des Brutus * 21.

Qu'on est donc loin encore d'un bon plan d'instruction ! peu d'accord avec eux-mêmes, les parents & les maîtres ignorent également ce qu'ils doivent enseigner aux enfants. Ils n'ont sur l'éducation que des idées confuses ; & delà la contradiction révoltante de tous leurs préceptes.





CHAPITRE X.

Exemple des idées ou préceptes contradictoires reçus dans la premiere jeunesse.

Qu'on me pardonne si, pour faire plus vivement sentir la contradiction de tous les préceptes de notre éducation, je suis forcé de descendre à un ton peu noble : le sujet l'exige. C'est dans les maisons religieuses & destinées à l'instruction des jeunes filles que ces contradictions sont les plus frappantes. J'entre donc au couvent. Il est huit heures du matin : c'est le temps de la conférence, celui où dans un discours sur la pudeur, la supérieure prouve qu'une pensionnaire ne doit jamais lever les yeux sur un homme. Neuf heures sonnent; le maître à danser est au parloir. Formez bien vos pas, dit-il, à son écoliere : levez cette tête, & regardez toujours votre danseur. Or, lequel croire du maître de danse ou de la prieure ? la pensionnaire l'ignore; & n'acquiert, ni les graces que le premier veut lui donner, ni la réserve que la seconde lui prêche. Or, à quoi rapporter ces contradictions dans l'instruction, sinon aux desirs contradictoires qu'ont les parents, que leur fille soit à la fois agréable & réservée, & qu'elle joigne la pruderie du cloître aux graces du théatre ? ils veulent concilier les inconciliables (1).

---

(1) On desire qu'une fille soit vraie & ingénue. On lui présente un époux : il ne lui plait pas : elle le dit : on le trouve mauvais. Les parents veulent donc qu'elle soit

L'instruction turque est peut-être la seule conséquente à ce qu'en ce pays l'on exige des femmes * 22.

Les préceptes de l'éducation seront incertains & vagues tant qu'on ne les rapportera point à un but unique. Quel peut être ce but ? le plus grand avantage public, c'est-à-dire, le plus grand plaisir & le plus grand bonheur du plus grand nombre de citoyens.

Les parents perdent-ils cet objet de vue ? ils errent çà & là dans les voies de l'instruction. La mode seule est leur guide. Ils apprennent d'elle que pour faire de leur fille une musicienne, il faut lui payer un maître de musique ; & ils ignorent que pour lui donner des idées nettes de la vertu, il faut pareillement lui payer un maître de morale.

Lorsqu'une mere s'est chargée de l'éducation de sa fille, elle lui dit le matin, en mettant son rouge, que la beauté n'est rien, que la bonté & les talents sont tout (1). L'on entre en ce moment à la toilette de la mere : chacun répete à la petite fille qu'elle est jolie : on ne la loue pas une fois l'an sur ses talents (2) & son humanité : d'ailleurs les seu-

---

vraie ou fausse, suivant l'intérêt qu'ils ont qu'elle soit l'une ou l'autre.

(1) Assure-t-on une fille que sans talents on reste sans époux ? elle apprendra demain que la plus sotte de ses compagnes a fait un excellent mariage, parce qu'elle avoit tant de dot, & qu'on n'épouse plus que la dot.

(2) Si l'on ne loue communément que la beauté dans une fille, c'est que la beauté est réellement la qualité la plus intéressante, la plus desirable dans celle à qui l'on fait visite, & dont on n'est ni le mari, ni l'ami, & que chez les femmes les hommes ne sont jamais qu'en visite.

les récompenses promises à son application, à ses vertus, sont des parures : & l'on veut cependant que la petite fille soit indifférente à sa beauté. Quelle confusion une telle conduite ne doit-elle pas jetter dans ses idées !

L'instruction d'un jeune homme n'est pas plus conséquente. Le premier devoir qu'on lui prescrit, c'est l'observation des loix : le second c'est leur violation, lorsqu'on l'offense ; il doit, en cas d'insulte, se battre sous peine de déshonneur. Lui prouve-t-on que c'est par des services rendus à la patrie qu'on obtient la considération de ce monde & la gloire céleste ? quels modeles d'imitation lui propose-t-on ? un moine, un dervis fanatique & fainéant, dont l'intolérance a porté le trouble & la désolation dans les empires.

Un pere vient de recommander à son fils la fidélité à sa parole. Un théologien survient & dit à ce fils, qu'on n'en est pas tenu envers les ennemis de Dieu; que Louis XIV par cette raison, révoqua l'édit, de Nantes donné par ses ancêtres ; que le pape a décidé cette question, en déclarant nul tout traité contracté entre les princes hérétiques & catholiques, en accordant enfin aux derniers le droit de le violer, s'ils sont les plus forts.

Un prédicateur prouve en chaire que le Dieu des chrétiens est un Dieu de vérité : que c'est à leur haine pour le mensonge qu'on reconnoît ses adorateurs * 23. Est-il descendu de chaire ? il convient qu'il est très-prudent de la taire * 24, que lui-même en louant la vérité se garde bien de la dire * 25. L'homme, en effet, qui dans les pays catholiques, écriroit l'histoire vraie de son temps, souleveroit

contre lui tous les adorateurs de ce Dieu de vérité * 26. Dans de tels pays, l'homme à l'abri de la persécution est le muet, le sot ou le menteur.

Qu'à force de soins un instituteur parvienne enfin à inspirer à son éleve la douceur & l'humanité, le directeur entre & dit à cet éleve, qu'on peut pardonner aux hommes leurs vices & non leurs erreurs; que dans ce dernier cas l'indulgence est un crime, & qu'il faut brûler quiconque ne pense pas comme lui.

Telle est l'ignorance & la contradiction du théologien, qu'il déclame encore contre les passions au moment même qu'il veut exciter l'émulation de son disciple. Il oublie alors que l'émulation est une passion, & même une passion très-forte, à en juger par ses effets.

Tout est donc contradiction dans l'éducation. Quelle en est la cause? l'ignorance où l'on est des vrais principes de cette science; l'on n'en a que des idées confuses. Il faudroit éclairer les hommes: le prêtre s'y oppose. La vérité luit-elle un moment sur eux? il en absorbe les rayons dans les ténebres religieuses de sa scholastique. L'erreur & le crime cherchent tous deux l'obscurité, l'une des mots * 27, l'autre de la nuit. Qu'au reste l'on ne rapporte point à la seule théologie toutes les contradictions de notre éducation: il en est aussi qu'on doit aux vices des gouvernements. Comment persuader à l'adolescent d'être fidele, d'être sûr dans la société, & d'y respecter les secrets d'autrui, lorsqu'en Angleterre même, le gouvernement, sous le prétexte même le plus frivole, ouvre les lettres des particuliers, & trahit la confiance publique? comment se flatter de lui

inſpirer l'horreur de la délation & de l'eſpionnage, s'il voit les eſpions honorés, penſionnés & comblés de bienfaits.

On veut qu'au ſortir du college, un jeune homme ſe répande dans le monde, qu'il s'y rende agréable, qu'il y ſoit toujours chaſte : eſt-ce au moment où le beſoin d'aimer ſe fait le plus vivement ſentir, qu'inſenſible aux attraits des femmes (1), un jeune homme peut vivre ſans deſir au milieu d'elles ? la ſtupidité paternelle s'imagineroit-elle, lorſque le gouvernement fait bâtir des ſalles d'opéra ; lorſque l'uſage en ouvre l'entrée à la jeuneſſe, que, jalouſe de ſa virginité, elle voie toujours d'un œil indifférent un ſpectacle où les tranſports, les plaiſirs & le pouvoir de l'amour, ſont peints des plus vives couleurs, & où cette paſſion pénetre dans les ames par les organes de tous les ſens (2) ?

---

(1) Je ſuppoſe qu'on voulût réellement attiédir dans les jeunes gens les deſirs de l'amour ; que faire ? inſtituer des exercices violents, & en inſpirer le goût à la jeuneſſe. L'exercice eſt en ce genre le ſermon le plus efficace. Plus on tranſpire, plus on dépenſe d'eſprits animaux, moins il reſte de force pour l'amour. La froideur & l'indifférence des ſauvages du Canada tiennent à la fatigue & à l'épuiſement éprouvés dans des chaſſes longues & pénbiles.

(2) Qu'on ne conclue point de ce texte, que je veuille détruire les ſalles d'opéra ou de la comédie. Je ne condamne ici que la contradiction entre nos uſages & les préceptes actuels de notre morale. Je ne ſuis ni ennemi des ſpectacles, ni ſur ce point de l'avis de Mr. Rouſſeau. Les ſpectacles ſont, ſans contredit, un plaiſir. Or il n'eſt

Je ne finirois pas si je voulois donner la liste de toutes les contradictions de l'éducation européenne, & sur-tout de la papiste. Dans le brouillard de ses préceptes, comment reconnoître le sentier de la vertu ? le catholique s'en écarte donc souvent. Aussi sans principes fixes à cet égard, c'est aux positions où il se trouve, aux livres, aux amis, & enfin aux maîtresses que le hasard lui donne, qu'il doit ses vices ou ses vertus. Mais est-il un moyen de rendre l'éducation de l'homme plus indépendante du hasard, & comment faire pour y réussir ?

N'enseigner que le vrai. L'erreur se contredit toujours : la vérité jamais.

Ne point abandonner l'éducation des citoyens à deux puissances qui, divisées d'intérêt, enseigneront toujours deux morales * 28 contradictoires.

Il est temps que sous le titre de saints ministres de la morale, les magistrats la fondent sur les principes simples, conformes à l'intérêt général, & dont tous les citoyens puissent se former des idées également justes & précises. Mais la simplicité & l'uniformité de ces principes conviendroit-elle aux différentes passions des hommes ?

Leurs desirs peuvent être différents ; mais leur maniere de voir est essentiellement la même : ils agissent mal, & voient bien. Tous naissent avec l'esprit juste ; tous saisissent la vérité, lorsqu'on la leur présente clairement. Quant à la jeunesse, elle en

---

point de plaisir qui, dans les mains d'un gouvernement sage, ne puisse devenir un principe productif de vertu, lorsqu'il en est la récompense.

est d'autant plus avide, qu'elle a moins d'habitudes à rompre, & d'intérêt à voir les objets différents de ce qu'ils sont. Ce n'est pas sans peine qu'on parvient à fausser l'esprit des jeunes gens. Il faut pour cet effet toute la patience & tout l'art de l'éducation actuelle : encore entrevoient-ils de temps en temps, à la lueur de la raison naturelle, la fausseté des opinions dont on a chargé leur mémoire. Quand en auront-ils de saines ? lorsque le systême religieux se confondra avec le systême du bonheur national; lorsque les religions, instruments habituels de l'ambition sacerdotale, le deviendront de la félicité publique.





CHAPITRE XI.

Des fausses Religions.

Toute religion, dit Hobbes, *fondée sur la crainte d'un pouvoir invisible, est un conte qui, avoué d'une nation, porte le nom de religion; désavoué de cette même nation, porte le nom de superstition.* Les neuf incarnations de Wistnou sont religion aux Indes, & & conte à Nuremberg.

Je ne m'autoriserai point de cette définition pour nier la vérité de la religion. Si j'en crois ma nourrice & mon précepteur, toute autre religion est fausse : la mienne seule est la vraie (1). Mais est-elle reconnue pour telle par l'univers? non; la terre gémit encore sous une multitude de temples consacrés à l'erreur. Il n'en est aucune qui ne soit la religion de quelques contrées.

L'histoire des Numa, des Zoroastres, des Mahomet, & de tant de fondateurs de cultes modernes, nous apprend que toutes les religions peuvent être considérées comme des institutions politiques, qui

(1) Peut-être cette assertion paroîtra-t-elle absurde. Au reste, cette absurdité m'est commune avec tous les hommes. Ce ridicule en moi, comme en eux, est l'effet de l'orgueil. Si chacun croit sa religion la meilleure, c'est que chacun se dit : *Qui ne pense pas comme moi a tort.* Je le dis donc comme les autres.

ont une grande influence ſur le bonheur des nations. Je penſe donc, puiſque l'eſprit humain produit encore de temps en temps des religions nouvelles, qu'il eſt important, pour les rendre le moins malfaiſantes poſſible, d'indiquer le plan à ſuivre dans leur création.

Toutes les religions ſont fauſſes, à l'exception de la religion chrétienne; mais je ne la confonds pas avec le papiſme.



CHAPITRE XII.

Le Papisme est d'institution humaine.

Le papisme n'est, aux yeux d'un homme sensé, qu'une pure idolâtrie * 29. L'église romaine n'y voyoit sans doute qu'une institution humaine, lorsqu'elle faisoit de cette religion un usage scandaleux, un instrument de son avarice & de sa grandeur; qu'elle s'en servoit pour favoriser les projets criminels des papes, & légitimer leur avidité & leur ambition. Mais ces imputations, disent les papistes, sont calomnieuses.

Pour en prouver la vérité, je demande s'il est vraisemblable que des chefs d'ordres monastiques regardassent la religion comme divine, lorsque, pour enrichir eux & leurs couvents, ils défendoient aux moines d'enterrer en terre sainte quiconque mouroit sans leur rien laisser; s'ils étoient eux-mêmes dupes d'une croyance publiquement professée, lorsqu'ils se rendoient * 30 propriétaires des biens qu'en qualité d'économes des pauvres, ils devoient leur distribuer; si les papes croyoient réellement pratiquer la justice & l'humilité, lorsqu'ils se déclaroient les distributeurs des royaumes de l'Amérique, sur lesquels ils n'avoient aucun droit; lorsque, par une ligne de démarcation, ils partageoient cette partie du monde * 31 entre les Espagnols & les Portugais; lorsqu'ils prétendoient enfin commander aux princes, ordonner de leur temporel, & disposer arbitrairement des couronnes.

O papistes ! examinez quelle fut en tous les siecles la conduite de votre église ! Eut-elle intérêt d'entretenir garnison romaine dans tous les empires, & de s'attacher un grand nombre d'hommes ? (c'est l'intérêt de toute secte ambitieuse.) Elle institua un grand nombre d'ordres religieux ; fit construire & renter un grand nombre de monasteres ; eut enfin l'adresse de faire soudoyer cette milice ecclésiastique par les nations même où elle l'établissoit.

Le même motif lui faisant desirer la multiplication du clergé séculier, elle multiplia les sacrements ; & les peuples, pour se les faire administrer, furent forcés d'augmenter le nombre de leurs prêtres. Il égala bientôt celui des sauterelles de l'Egypte. Comme elles, ils dévorerent les moissons ; & ces prêtres séculiers & réguliers, furent entretenus aux dépens des nations catholiques. Pour lier ces prêtres plus étroitement à ses intérêts, & jouir sans partage de leur affection, l'église voulut encore que célibataires forcés, ils vécussent sans femmes, sans enfants ; mais, d'ailleurs, dans un luxe & une aisance qui, de jour en jour, leur rendit leur état plus cher. Ce n'est pas tout : pour accroître encore & sa richesse & son pouvoir, l'église romaine tenta, sous le nom du denier St. Pierre, ou autre, de lever des impôts dans tous les royaumes. Elle ouvrit, à cet effet, une banque entre le ciel & la terre, & fit, sous le nom d'indulgences, payer argent comptant dans ce monde, des billets à ordre directement tirés sur le Paradis.

Or, lorsqu'en tous les siecles on voit le sacerdoce sacrifier constamment la vertu au desir de la grandeur & de la richesse : lorsqu'en étudiant l'histoire des papes, de leur politique, de leur ambition, de

leurs mœurs, enfin de leur conduite, on la trouve si différente de celle prescrite par l'évangile, comment imaginer que les chefs de cette religion aient vu en elle autre chose qu'un moyen d'envahir la puissance & les trésors de la terre * 32? D'après les mœurs & la conduite des moines, du clergé & des pontifes, un réformé peut, je crois, montrer pour la justification de sa croyance, & l'avantage des nations, que le papisme ne fut jamais qu'une institution humaine. Mais pourquoi les religions n'ont-elles été jusqu'à présent que locales? seroit-il possible d'en concevoir une qui devînt universelle?





CHAPITRE XIII.

De la Religion universelle.

Une religion universelle ne peut être fondée que sur des principes éternels, invariables, & qui, susceptibles comme les propositions de la géométrie, des démonstrations les plus rigoureuses, soient puisées dans la nature de l'homme & des choses. Est-il de tels principes, & ces principes connus peuvent-ils également convenir à toutes les nations? oui, sans doute : & s'ils varient, ce n'est que dans quelques-unes de leurs applications aux contrées différentes où le hasard place les divers peuples.

Mais entre les principes ou loix convenables à toutes les sociétés, quelle est la premiere & la plus sacrée? celle qui promet à chacun la propriété de ses biens, de sa vie & de sa liberté.

Est-on propriétaire incertain de sa terre? on ne laboure point son champ, on ne cultive point son verger. Une nation est bientôt ravagée & détruite par la famine. Est-on propriétaire incertain de sa vie & de sa liberté? l'homme toujours en crainte est sans courage & sans industrie : uniquement occupé de sa conservation personnelle & resserré en lui-même, il ne porte point ses vues au dehors, le bien public l'intéresse peu; il n'étudie point la science de l'homme; il n'en observe ni les desirs, ni les passions. Ce n'est cependant que dans cette connois-

ſance préliminaire qu'on peut puiſer celle des loix les plus conformes au bien public.

Par quelle fatalité de telles loix ſi néceſſaires aux ſociétés, leur ſont-elles encore inconnues ? pourquoi le ciel ne les leur a-t-il pas révélées ? le ciel, répondrai-je, a voulu que l'homme par ſa raiſon coopérât à ſon bonheur, & que dans les ſociétés nombreuſes * 33 le chef-d'œuvre d'une excellente légiſlation fût comme celui des autres ſciences, le produit de l'expérience & du génie.

Dieu a dit à l'homme, je t'ai créé, je t'ai donné cinq ſens, je t'ai doué de mémoire, & par conſéquent, de raiſon. J'ai voulu que ta raiſon d'abord éguiſée par le beſoin, éclairée enſuite par l'expérience, pourvût à ta nourriture, t'apprît à féconder la terre, à perfectionner les inſtruments du labourage, de l'agriculture, enfin toutes les ſciences de premiere néceſſité : j'ai voulu que, cultivant cette même raiſon, tu parvinſſes à la connoiſſance de mes volontés morales, c'eſt-à-dire, de tes devoirs envers la ſociété, des moyens d'y maintenir l'ordre, enfin à la connoiſſance de la meilleure légiſlation poſſible.

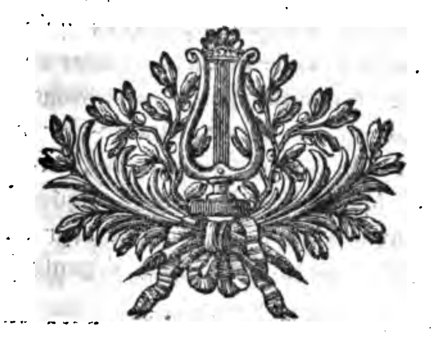
Voilà le ſeul culte auquel je veux que l'homme s'éleve, le ſeul qui puiſſe devenir univerſel, le ſeul digne d'un Dieu, & qui ſoit marqué de ſon ſceau & de celui de la vérité. Tout autre culte porte l'empreinte de l'homme, de la fourberie & du menſonge. La volonté d'un Dieu juſte & bon, c'eſt que les fils de la terre ſoient heureux, & qu'ils jouiſſent de tous les plaiſirs compatibles avec le bien public.

Tel eſt le vrai culte, celui que la philoſophie doit révéler aux nations. Nuls autres ſaints dans une

telle religion que les bienfaiteurs de l'humanité, que les Licurgue, les Solon, les Sydney, que les inventeurs de quelque art, de quelque plaisir nouveau, mais conforme à l'intérêt général: nuls autres réprouvés, au contraire, que les malfaiteurs envers la société & les attrabilaires ennemis de ses plaisirs.

Les prêtres seront-ils un jour les apôtres d'une telle religion? l'intérêt le leur défend. Les nuages répandus sur les principes de la morale & de la législation, (qui ne sont essentiellement que la même science) y ont été amoncelés par leur politique. Ce n'est plus désormais que sur la destruction de la plupart des religions, qu'on peut, dans les empires, jetter les fondements d'une morale saine. Plût à Dieu que les prêtres susceptibles d'une ambition noble, eussent cherché dans les principes constitutifs de l'homme, les loix invariables sur lesquelles la nature & le ciel veulent qu'on édifie le bonheur des sociétés! Plût à Dieu que les systêmes religieux pussent devenir le Palladium de la félicité publique! c'est aux prêtres qu'on en confieroit la garde. Ils jouiroient d'une gloire & d'une grandeur fondée sur la reconnoissance publique. Ils pourroient se dire chaque jour, c'est par nous que les mortels sont heureux. Une telle grandeur, une gloire aussi durable, leur paroît vile & méprisable. Vous pouviez, ô ministres des autels! devenir les idoles des hommes éclairés & vertueux! vous avez préféré de commander à des superstitieux & à des esclaves; vous vous êtes rendus odieux aux bons citoyens, parce que vous êtes la plaie des nations, l'instrument de leur malheur & les destructeurs de la vraie morale.

La morale fondée ſur des principes vrais, eſt la ſeule vraie religion. Cependant s'il étoit des hommes dont la crédulité avide * 34, ne trouvât à ſe ſatisfaire que dans une religion myſtérieuſe ; que les amis du merveilleux ſachent, du moins parmi les religions de cette eſpece, quelle eſt celle dont l'établiſſement ſeroit le moins funeſte aux nations.





CHAPITRE XIV.

Des conditions sans lesquelles une religion est destructive du bonheur national.

Une religion intolérante, une religion dont le culte exige une dépense considérable, est, sans contredit, une religion nuisible. Il faut qu'à la longue son intolérance dépeuple l'empire, & que son culte trop coûteux le ruine * 35. Il est des royaumes catholiques où l'on compte à peu près quinze mille couvents, douze mille prieurés, quinze mille chapelles, treize cents abbayes, quatre-vingt-dix mille prêtres employés à desservir quarante-cinq mille paroisses; où l'on compte, en outre, une infinité d'abbés, de séminaristes & d'ecclésiastiques de toute espece. Leur nombre total compose au moins celui de trois cents mille hommes. Leur dépense (1) suffi-

(1) Dans tout pays où l'on comptera 300,000 tant curés qu'évêques, prélats, moines, prêtres, chanoines, &c; il faut qu'en logement, chauffage, nourriture, vêtement, &c, chaque prêtre, l'un portant l'autre, coûte au moins par jour un écu à l'état. Or, pour subvenir à cet entretien, quelles sommes prodigieuses en fonds de terres, rentes, dîmes, pensions, impôts de messes, constructions de bâtiments, réparations de presbyteres & de chapelles, fonds de jardins, trésors de paroisses & de confrairies, ornements d'église, argenterie, aumônes, louages de chaises, baptêmes, offrandes, mariages, en-

roit à l'entretien d'une marine & d'une armée de terre formidable. Une religion aussi à charge à un état * 36, ne peut être long-temps la religion d'un empire éclairé & policé * 37. Un peuple qui s'y soumet, ne travaille plus que pour l'entretien du luxe & de l'aisance des prêtres, & chacun des citoyens n'est qu'un serf du sacerdoce.

Pour être bonne, il faut qu'une religion soit, &

---

terrements, services, quêtes, dispenses, honoraires de prédicateurs, missions, &c, le sacerdoce ne leve-t-il pas sur une nation ?

En dîmes seules le clergé tire des terres cultivées d'un royaume presqu'autant de produit que tous ses propriétaires. En France l'arpent de terre labourable loué six ou sept livres, rapporte à peu près vingt ou vingt-deux minots de bled à quatre au septier. Le prêtre pour sa dîme en récolte deux. Le prix de ces deux minots peut être bon au mal an, évalué à neuf ou dix livres. Le prêtre récolte en sus 50 bottes de paille estimées 6 livres. Plus la dîme de l'avoine & de sa paille estimées 40 ou 50 sols. Total, 17 livres 10 sous que le prêtre tire en trois ans du même arpent de terre, dont le propriétaire ne tire que 18 ou 21 livres, & sur laquelle somme ce propriétaire est obligé de payer le dixieme, d'entretenir sa ferme, de supporter les non-valeurs, les banqueroutes du fermier & les corvées.

D'après ce calcul qu'on juge de l'immense richesse des prêtres. En réduit-on le nombre à 200,000 mille ? leur entretien monteroit encore à 600,000 livres par jour, &, par conséquent, à deux cents dix millions par an. Or, quelle flotte & quelle armée de terre ne soudoieroit-on pas avec cette somme ? un gouvernement sage ne peut donc s'intéresser à la conservation d'une

peu coûteuse * 38 & tolérante. Il faut que son clergé ne puisse rien sur le citoyen. La crainte du prêtre dégrade l'esprit & l'ame, abrutit l'un, avilit l'autre. Armera-t-on toujours d'un glaive les ministres des autels ? ignore-t-on les barbaries commises par leur intolérance ? que de sang répandu par elle ! la terre en est encore abreuvée. Pour assurer la paix des nations, ce n'est point assez de la tolérance civile.

---

religion si dispendieuse & si à charge aux sujets. En Autriche, en Espagne, en Baviere, & peut-être même en France, les prêtres (déduction faite des intérêts payés aux rentiers) sont plus riches que les souverains.

Quel remede à cet abus ? il n'en est qu'un : c'est de diminuer le nombre des prêtres ; mais il est des religions (telle est la catholique) dont le culte en suppose un grand nombre. Il faut en ce cas changer ce culte, & du moins diminuer le nombre des sacremens. Moins il y aura de prêtres, moins il faudra de fonds pour leur entretien. Mais ces fonds sont sacrés. Pourquoi ? seroit-ce parce qu'ils sont en partie usurpés sur les pauvres ? le clergé n'en est que dépositaire. Il ne peut donc prélever sur ces mêmes biens que les gages absolument nécessaires à l'entretien des administrateurs. J'observerai même à ce sujet que la puissance temporelle étant spécialement chargée de veiller au bonheur temporel des peuples, elle a droit de se charger elle-même de l'administration des legs faits à l'indigence, & de rentrer dans tous les fonds que les moines ont volé aux pauvres. Mais quel usage en faire ? les employer exactement au soulagement des malheureux, soit par des aumônes, soit par des diminutions d'impôts, soit par l'acquisition de petits domaines, qui, distribués à ceux que leur misere en a dépouillés, les rendroit citoyens, en les rendant propriétaires.

L'eccléſiaſtique doit concourir au même but. Tout dogme eſt un germe de diſcorde & de crime jetté entre les hommes. Quelle eſt la religion vraiment tolérante ? celle, ou qui n'a, comme la païenne, aucun dogme, ou qui ſe réduit, comme celle des philoſophes, à une morale ſaine & élevée, qui, ſans doute, ſera un jour la religion de l'univers.

Il faut, de plus, qu'une religion ſoit douce & humaine ; que ſes cérémonies n'aient rien de triſte & de ſévere ; qu'elle préſente par-tout des ſpectacles pompeux & des fêtes * 39 agréables ; que ſon culte excite des paſſions, mais des paſſions dirigées au bien général ; la religion qui les étouffe produit des Talapoins, des Bonzes, des Bramines, & jamais de héros, d'hommes illuſtres & de grands citoyens.

Une religion eſt-elle gaie ? ſa gaieté ſuppoſe une noble confiance dans la bonté de l'Etre ſuprême. Pourquoi en faire un tyran oriental, lui faire punir des fautes légeres par des châtiments éternels ? Pourquoi mettre ainſi le nom de la divinité au bas du portrait du diable ? Pourquoi comprimer les ames ſous le poids de la crainte, briſer leurs reſſorts, & d'un adorateur de Jéſus faire un eſclave vil & puſillanime ? ce ſont les méchants qui peignent Dieu méchant. Qu'eſt-ce que leur dévotion ? un voile à leurs crimes.

Une religion s'écarte du but politique qu'elle ſe propoſe, lorſque l'homme juſte, humain envers ſes ſemblables ; lorſque l'homme diſtingué par ſes talents & ſes vertus, n'eſt point aſſuré de la faveur du ciel ; lorſqu'un deſir momentané, un mouvement de colere, ou l'omiſſion d'une meſſe, peut à jamais l'en priver.

Que les récompenses céleſtes ne ſoient point dans une religion le prix de quelques pratiques minutieuſes, qui donnent des idées petites de l'éternel, & fauſſes de la vertu : de telles récompenſes ne doivent point s'obtenir par le jeûne, le cilice, l'obéiſſance aveugle & la diſcipline.

L'homme qui place ces pratiques au nombre des vertus, y peut placer auſſi l'art de ſauter, de danſer, de voltiger ſur la corde. Qu'importe aux nations qu'un jeune homme ſe feſſe, ou faſſe le ſaut périlleux.

Si l'on a jadis diviniſé la fievre, pourquoi n'a-t-on pas encore diviniſé le bien public ? pourquoi ce Dieu n'a-t-il pas encore ſon culte, ſon temple & ſes prêtres * 40 ? Par quelle raiſon enfin faire une vertu ſublime de l'abnégation de ſoi-même ? l'humanité eſt dans l'homme la ſeule vertu vraiment ſublime : c'eſt la premiere & peut-être la ſeule que les religions doivent inſpirer aux hommes ; elle renferme en elle preſque toutes les autres.

Qu'au couvent l'on ait l'humilité en vénération : à la bonne heure. Elle favoriſe la vileté & la pareſſe * 41 monaſtique. Mais cette humilité doit-elle être la vertu d'un peuple ? non : le noble orgueil fut toujours celle d'une nation célebre. C'eſt le mépris des Grecs & des Romains pour les peuples eſclaves ; c'eſt le ſentiment juſte & fier de leurs forces & de leur courage, qui, concurremment avec leurs loix, leur ſoumit l'univers. L'orgueil, dira-t-on, attache l'homme à la terre. Tant mieux : l'orgueil a donc ſon utilité. Loin de combattre, que la religion fortifie dans l'homme l'attachement aux choſes terreſtres : que tout citoyen s'occupe du bon-

heur, de la gloire & de la puiſſance de ſa patrie : que la religion panégyriſte de toute action conforme à l'avantage du plus grand nombre, ſanctifie tout établiſſement utile, & ne le détruiſe jamais. Que l'intérêt des puiſſances ſpirituelle & temporelle ſoit un & toujours le même : que ces deux puiſſances ſoient réunies comme à Rome, dans les mains des magiſtrats * 42 : que la voix du ciel ſoit déſormais celle du bien public ; & que les oracles des dieux confirment toute loi avantageuſe au peuple.





CHAPITRE XV.

Parmi les fausses Religions quelles ont été les moins nuisibles au bonheur des sociétés ?

La premiere que je cite, c'est la religion païenne. Mais, lors de son institution, cette prétendue religion n'étoit proprement que le systême allégorisé de la nature. Saturne étoit le temps, Cérès la matiere, Jupiter l'esprit générateur * 43. Toutes les fables de la mythologie n'étoient que les emblêmes de quelques principes de la nature. En la considérant comme systême religieux, étoit-il si absurde (1) d'honorer sous divers noms les différents attributs de la divinité ?

Dans les temples de Minerve, de Vénus, de Mars, d'Apollon & de la Fortune, qu'adoroit-on ? Jupiter, tour-à-tour considéré comme sage, comme beau, comme fort, comme éclairant & fécondant l'univers. Est-il plus raisonnable d'édifier sous les noms de St. Eustache, de St. Martin ou de St. Roch, des églises à l'Etre suprême ? mais les païens s'agenouilloient devant des statues de bois ou de pierre. Les catholiques en font autant ; &, si l'on en juge par les signes extérieurs, ils ont souvent

(1) Nous sommes étonnés de l'absurdité de la religion païenne. Celle de la religion papiste étonnera bien davantage un jour la postérité.

pour

pour leurs saints plus de vénération que pour l'Eternel.

Au reste, je veux que la religion païenne ait été réellement la plus absurde : c'est un tort à une religion d'être absurde : son absurdité peut avoir des conséquences funestes. Cependant ce tort n'est pas le plus grand de tous, & si ses principes ne sont pas entiérement destructifs du bonheur public, & que ses maximes puissent s'accorder avec les loix & l'utilité générale, c'est encore la moins mauvaise de toutes.

Telle étoit la religion païenne. Jamais d'obstacles mis par elle aux projets d'un législateur patriote. Elle étoit sans dogmes, par conséquent humaine & tolérante. Nulle dispute, nulle guerre entre ses sectateurs que ne pût prévenir l'attention la plus légere des magistrats. Son culte, d'ailleurs, n'exigeoit point un grand nombre de prêtres, & n'étoit point nécessairement à charge à l'état.

Les dieux Lares & domestiques suffisoient à la dévotion journaliere des particuliers. Quelques temples élevés dans de grandes villes, quelques colleges de prêtres, quelques fêtes pompeuses suffisoient à la dévotion nationale. Ces fêtes célébrées dans les temps où la cessation des travaux de la campagne permet à ses habitants de se rendre dans les villes, devenoient pour eux des plaisirs. Quelque magnifiques que fussent ces fêtes, elles étoient rares, &, par conséquent, peu dispendieuses. La religion païenne n'avoit donc essentiellement aucun des inconvénients du papisme.

Cette religion des sens étoit d'ailleurs la plus faite pour des hommes, la plus propre à produire

ces impressions fortes, qu'il est quelquefois nécessaire au législateur de pouvoir exciter en eux. Par elle l'imagination toujours tenue en action soumettoit la nature entiere à l'empire de la poésie, vivifioit toutes les parties de l'univers, animoit tout. Le sommet des montagnes, l'étendue des plaines, l'épaisseur des forêts, la source des ruisseaux, la profondeur des mers, étoient par elle peuplés d'Oréades, de Faunes, de Nappées, de Hamadriades, de Tritons, de Néréides. Les dieux & les déesses vivoient en société avec les mortels, prenoient part à leurs fêtes, à leurs guerres, à leurs amours. Neptune alloit souper chez le roi d'Ethiopie. Les belles & les héros s'asseyoient parmi les dieux; Latone avoit ses autels : Hercule déifié épousoit Hébé. Les héros moins célebres habitoient les champs & les bocages de l'Elisée. Ces champs embellis depuis par l'imagination brûlante du prophete qui y transporta les Houris, étoient le séjour des guerriers & des hommes illustres en tous les genres. C'est là qu'Achille, Patrocle, Ajax, Agamemnon & tous les guerriers qui combattoient sous les murs de Troye, s'occupoient encore d'exercices militaires : c'est là que les Pindare & les Homere célébroient encore les jeux Olympiques & les exploits des Grecs.

L'espece d'exercice & de chant qui, sur la terre, avoit fait l'occupation des héros & des poëtes, tous les goûts enfin qu'ils y avoient contractés, les suivoient encore dans les enfers. Leur mort n'étoit proprement qu'une prolongation de leur vie.

Cette religion donnée, quel devoit être le desir le plus vif, l'intérêt le plus puissant des païens? celui de servir leur patrie par leurs talents, leur cou-

rage, leur intégrité, leur générosité & leurs vertus. Il étoit important pour eux de se rendre cher à ceux avec qui ils devoient dans les enfers continuer de vivre après leur mort. Loin d'étouffer l'enthousiasme qu'une législation sage donne pour la vertu & les talents, cette religion l'excitoit encore. Convaincus de l'utilité des passions, les anciens législateurs ne se proposoient point de les étouffer. Que trouver chez un peuple sans desir ? sont-ce des commerçants, des capitaines, des soldats, des hommes de lettres, des ministres habiles ? non : mais des moines.

Un peuple sans industrie, sans courage, sans richesses, sans science, est l'esclave né de tout voisin assez audacieux pour lui donner des fers. Il faut des passions aux hommes ; & la religion païenne n'en éteignoit point en eux le feu sacré & vivifiant. Peut-être celle des Scandinaves, peu différente de celle des Grecs & des Romains, portoit-elle encore plus efficacement les hommes à la vertu. La réputation étoit le dieu de ces peuples. C'étoit de ce seul dieu que les citoyens attendoient leur récompense. Chacun vouloit être le fils de la réputation. Chacun honoroit dans les Bardes les distributeurs de la gloire & les prêtres du temple de la Renommée (1). Le silence des Bardes étoit redouté des guerriers & des princes mêmes. Le mépris étoit le

(1) L'avantage de cette religion sur les autres est inappréciable : elle ne récompense que les talents & les actions utiles à la patrie : & le paradis est dans les autres le prix du jeûne, de la retraite, de la macération & de vertus aussi folles qu'inutiles à la société.

partage de quiconque n'étoit pas fils de la Réputation. Le langage de la flatterie étoit alors inconnu aux poëtes. Séveres & incorruptibles habitants d'un pays libre, ils ne s'étoient point encore avilis par la bassesse de leurs éloges. Nul d'entre eux n'eût osé célébrer un nom que l'estime publique n'eût pas déjà consacré. Pour obtenir cette estime, il falloit avoir rendu des services à la patrie. Le desir religieux & vif d'une renommée immortelle excitoit donc les hommes à s'illustrer par leurs talents & leurs vertus. Que d'avantages une telle religion, plus pure, d'ailleurs, que la païenne, ne pourroit-elle pas procurer à une nation.

Mais comment établir cette religion dans une société déjà formée ? on sait quel est l'attachement du peuple pour son culte, pour ses dieux actuels, & son horreur pour un culte nouveau. Quel moyen de changer à cet égard les opinions reçues ?

Ce moyen est peut-être plus facile qu'on ne pense. Que chez un peuple la raison soit tolérée, elle substituera la religion de la Renommée à toute autre. N'y substituât-elle que le déisme, quel bien n'auroit-elle pas fait à l'humanité ! mais le culte rendu à la divinité se conserveroit-il long-temps pur ? le peuple est grossier : la superstition est sa religion. Les temples élevés d'abord à l'Eternel, seroient bientôt consacrés à ses diverses perfections : l'ignorance en feroit autant des dieux. Soit ; & jusques-là que le magistrat la laisse faire. Mais, qu'arrivée à ce terme, ce même magistrat, attentif à diriger la marche de l'ignorance, & sur-tout de la superstition, ne la perde point de vue ; qu'il la reconnoisse, quelque forme qu'elle prenne ; qu'il s'op-

poſe à l'établiſſement de tout dogme, de tous principes contraires à ceux d'une bonne morale ; c'eſt-à-dire, à l'utilité publique.

Tout homme eſt jaloux de ſa gloire. Un magiſtrat, comme à Rome, réunit-il en ſa perſonne le double emploi de ſénateur & de miniſtre des autels * 44, le prêtre ſera toujours en lui ſubordonné au ſénateur, & la religion toujours ſubordonnée au bonheur public.

L'abbé de St. Pierre l'a dit : le prêtre ne peut être réellement utile, qu'en qualité d'officier de morale. Or, qui mieux que le magiſtrat peut remplir cette noble fonction ? Qui mieux que lui peut faire ſentir, & les motifs d'intérêt général ſur leſquels ſont fondées les loix particulieres, & l'indiſſolubilité du lien qui unit le bonheur des individus au bonheur général.

Quelle puiſſance n'auroit pas ſur les eſprits une inſtruction morale donnée par un ſénat ? avec quels reſpects les peuples n'en recevroient-ils pas les déciſions ? c'eſt uniquement du corps légiſlatif qu'on peut attendre une religion bienfaiſante, & qui, d'ailleurs, peu coûteuſe & tolérante, n'offriroit que des idées grandes & nobles de la divinité, n'allumeroit dans les ames que l'amour des talents & des vertus, & n'auroit enfin, comme la légiſlation, que la félicité des peuples pour objet.

Que des magiſtrats éclairés ſoient revêtus de la puiſſance temporelle & ſpirituelle, toute contradiction entre les préceptes religieux & patriotiques diſparoîtra : tous les citoyens adopteront les mêmes principes de morale, & ſe formeront la même idée

d'une ſcience, dont il eſt ſi important que tous ſoient également inſtruits.

Peut-être s'écoulera-t-il pluſieurs ſiecles avant de faire dans les fauſſes religions les changements qu'exige le bonheur de l'humanité. Qu'arrivera-t-il juſqu'à ce moment? que les hommes n'auront que des idées confuſes de la morale; idées qu'ils devront à la différence de leurs poſitions & au haſard, qui ne plaçant jamais deux hommes préciſément dans le même concours de circonſtances, ne leur permettra jamais de recevoir les mêmes inſtructions & d'acquérir les mêmes idées. D'où je conclus que l'inégalité actuelle apperçue entre l'eſprit des divers hommes, ne peut être regardée comme une preuve de leur inégale aptitude à en avoir.



NOTES.

1. La science de l'homme est la science des sages. Les intrigants se croient à cet égard fort supérieurs au philosophe. Ils connoissent en effet mieux que lui la cotterie du ministre : ils conçoivent en conséquence la plus haute idée de leur mérite. Sont-ils curieux de l'apprécier ? qu'ils écrivent sur l'homme, qu'ils publient leurs pensées ; & le cas qu'en fera le public, leur apprendra celui qu'ils doivent en faire eux-mêmes.

2. Le ministre connoît mieux que le philosophe le détail des affaires. Ses connoissances en ce genre sont plus étendues : mais ce dernier a plus le loisir d'étudier le cœur humain, & le connoît mieux que le ministre. L'un & l'autre par leurs divers genres d'étude sont destinés à s'entr'éclairer. Que l'homme en place qui veut le bien, se fasse ami & protecteur des lettres. Avant la défense faite à Paris de ne plus imprimer que des catéchismes & des almanachs, ce fut aux brochures multipliées des gens instruits que la France dut le bienfait de l'exportation des grains. Des savants en démontrerent les avantages. Le ministre qui se trouvoit alors à la tête des finances, profita de leurs lumieres.

3. A quelque degré de perfection qu'on portât l'éducation, qu'on n'imagine cependant pas qu'on fît des gens de génie de tous les hommes à portée de la recevoir. On peut par son secours exciter l'émulation des citoyens, les habituer à l'attention, ouvrir leurs cœurs à l'humanité, leur esprit à la vérité, faire enfin de tous les citoyens, si non des gens de génie, du moins des gens d'esprit & de sens. Mais, comme je le prouverai dans la suite de cet ouvrage, c'est tout ce que peut la science perfectionnée de l'éducation, & c'est assez. Une nation gé-

néralement composée de pareils hommes, seroit, sans contredit, la premiere de l'univers.

4. A Vienne, à Paris, à Lisbonne, & dans tous les pays catholiques, on permet la vente des opéras, des comédies, des romans, & même de quelques bons livres de géométrie & de médecine. En tout autre genre l'ouvrage supérieur & réputé tel du reste de l'Europe, est un ouvrage proscrit. Tels sont ceux des Voltaire, des Marmontel, des Rousseau, des Montesquieu, &c. En France l'approbation du censeur est pour l'auteur presque toujours un certificat de sottise. Elle annonce un livre sans ennemis, dont on dira d'abord du bien, parce qu'on n'en pensera point, parce qu'il n'excitera point l'envie, ne blessera l'orgueil de personne, & ne répétera que ce que tout le monde fait. L'éloge général & du moment est presque toujours exclusif de l'éloge à venir.

5. Le scholastique, dit le proverbe anglois, n'est qu'un pur âne, qui n'ayant, ni la douceur du vrai chrétien, ni la raison du philosophe, ni l'affabilité du courtisan, n'est qu'un objet ridicule.

6. Quelle est la science des scholastiques ? celle d'abuser des mots & d'en rendre la signification incertaine. C'étoit par la vertu de certains mots barbares qu'autrefois les magiciens édifioient, détruisoient des châteaux enchantés, ou du moins leur apparence. Les scholastiques, héritiers de la puissance des anciens magiciens, ont, par la vertu de certains mots inintelligibles, pareillement donné l'apparence d'une science aux plus absurdes rêveries. S'il est un moyen de détruire leurs enchantements, c'est de leur demander la signification précise des mots dont ils se servent. Sont-ils forcés d'y attacher des idées nettes ? le charme cesse, & le prestige de la science disparoît. Qu'on se défie donc de tout écrit où l'on fait trop fréquemment usage du langage de l'école. La langue usuelle suffit presque toujours à quiconque a des idées claires. Qui veut instruire & non duper les hommes, doit parler leur langue.

7. Il est peu de pays où l'on étudie la science de la morale & de la politique. On permet rarement aux jeunes gens d'exercer leur esprit sur des sujets de cette espece. Le sacerdoce ne veut pas qu'ils contractent l'habitude du raisonnement. Le mot *raisonnable* est aujourd'hui devenu synonyme d'*incrédule*. Le clergé soupçonne apparemment que les motifs de la foi, comme les petites ailes données à Mercure, sont trop foibles pour la soutenir *Pour être philosophe*, dit Mallebranche, *il faut voir évidemment; & pour être fidele il faut croire aveuglément.* Mallebranche ne s'apperçoit pas que de son fidele il fait un sot. En effet, en quoi consiste la sottise? à croire sans un motif suffisant pour croire: on me citera à ce sujet la foi du charbonnier. Il étoit dans un cas particulier: il parloit à Dieu; Dieu l'éclairoit intérieurement. Tout homme qui, sans être ce charbonnier, se vante d'une foi aveugle & d'une croyance sur *oui dire*, est donc un homme enorgueilli de sa sottise.

8. Qu'on s'amuse un moment de la peinture d'un ridicule; rien de mieux. Tout excellent tableau de cette espece suppose beaucoup d'esprit dans le peintre qui le dessine. Que lui doit la société? un tribut de reconnoissance & d'éloges proportionné au mal, dont la délivre le ridicule jetté sur tels défauts. Une nation qui mettroit de l'importance à ce service, se rendroit elle-même ridicule. » Qu'importe, dit un Anglois, que tel bourgeois » soit singulier dans son humeur, tel petit-maître recher- » ché dans ses habits; que telle coquette enfin soit mi- » naudiere? elle peut rougir, blanchir, moucheter son » visage, & coucher avec son amant, sans envahir ma » propriété, ou diminuer mon commerce. L'ennuyeux » froissement d'un éventail qui s'ouvre & se referme sans » cesse, n'ébranle point nos constitutions «. Une nation trop occupée de la coquetterie d'une femme ou de la fatuité d'un petit-maître, est à coup sûr une nation frivole.

9. Toutes les nations ont reproché aux François leur frivolité. » Si le François, disoit autrefois M. de Saville, » est si frivole, l'Espagnol si grave & si superstitieux, » l'Anglois si sérieux & si profond, c'est un effet de la » différente forme de leur gouvernement. C'est à Paris » que doit se fixer l'homme curieux de bijoux & de » parler sans rien dire : c'est Madrid & Lisbonne que » doit habiter quiconque aime à se donner la discipline » & à voir brûler ses semblables ; & c'est à Londres » enfin que doit vivre quiconque veut penser & faire » usage de la faculté qui distingue principalement l'homme » de la brute. Selon M. de Saville, il n'est que trois » objets dignes de réflexion ; la nature, la religion & » le gouvernement «.

10. Les jésuites offrent un exemple frappant du pouvoir de l'éducation. Si leur ordre a produit peu d'hommes de génie dans les arts & les sciences ; s'ils n'ont point eu de Newton en physique, de Racine dans le tragique, d'Huygens en astronomie, de Pott en chymie, de Locke, de Bacon, de Voltaire, de La Fontaine, &c; ce n'est pas que ces religieux ne se recrutassent parmi les écoliers de leurs colleges, qui annonçoient le plus de génie. On sait d'ailleurs que les jésuites dans le silence de leurs maisons, n'étoient distraits de leurs études par aucun soin ; que leur genre de vie enfin étoit le plus favorable à l'aquisition des talents. Pourquoi donc ont-ils donné si peu d'hommes illustres à l'Europe ? c'est qu'entourés de fanatiques & de superstitieux, un jésuite n'ose penser que d'après ses supérieurs : c'est que d'ailleurs forcés de s'appliquer quelques années à l'étude des casuistes & de la théologie, cette étude répugne à la saine raison, & doit la corrompre en lui. Comment conserver sur les bancs un esprit juste ? l'habitude de le sophistiquer le fausse.

11. Si tous les Savoyards ont, à certains égards, le même caractere, c'est que le hasard les place dans des dispo-

sitions à peu près semblables, & que tous reçoivent à peu près la même éducation. Pourquoi tous sont-ils voyageurs ? c'est qu'il faut de l'argent pour vivre, & qu'ils n'en ont point chez eux. Pourquoi sont-ils laborieux ? c'est que tous sont indigens ; c'est que sans secours & sans protection dans le pays où ils se transplantent, ils y ont faim, & que le pain ne s'acquiert que par le travail. Pourquoi sont-ils fidèles & actifs ? c'est que pour être employés de préférence aux nationaux, il faut qu'ils les surpassent en activité & fidélité. Pour quelle raison enfin sont-ils tous économes ? c'est qu'attachés, comme tous les hommes à leur pays natal, ils en sortent gueux pour y rentrer riches, & y vivre des épargnes qu'ils auront faites. Supposons donc qu'on eût le plus grand intérêt d'inspirer à un jeune homme les vertus du Savoyard : que faire ? le placer dans la même position ; confier quelque temps son éducation au malheur & à l'indigence. Le besoin & la nécessité sont de tous les instituteurs les seuls dont les leçons sont toujours écoutées, & les conseils toujours efficaces. Mais si les mœurs nationales ne permettent point de leur donner une pareille éducation, quelle autre y substituer ? Je l'ignore : nulle qui soit aussi sûre. Il ne faudra donc pas s'étonner s'il n'acquiert aucune des vertus qu'on desiroit en lui. Qui peut être surpris du peu de succès d'une éducation insuffisante ?

12. Shakespear ne jouoit bien qu'un seul rôle ; c'étoit le spectre dans *Hamlet*.

13. Voyez l'extrait du dictionnaire de Moréri ; l'extrait de la république des lettres (Janvier 1685) ; dans ce dernier ouvrage on lit cette phrase. » C'est à une dame » à laquelle on donnoit à Rouen le nom de Mélite, que » la France doit le grand Corneille «. C'est pareillement à l'amour que l'Angleterre doit son célebre Hogarth.

14. La plupart des hommes de génie veulent dès leur premiere jeunesse avoir annoncé ce qu'ils doivent être ;

c'est leur manie. Se prétendent-ils d'une race supérieure à celle des autres hommes? à la bonne heure : qu'on ne dispute pas sur ce point avec leur vanité : on les fâcheroit; mais qu'on ne les en croie pas sur leur parole, on se tromperoit. Rien de plus illusoire & de plus incertain que ces premieres annonces. Newton & Fontenelle n'étoient que des écoliers médiocres. Les classes sont peuplées de jolis enfants; le monde l'est de sots hommes.

15. La vie ou la mort, la faveur ou la disgrace d'un patron décide souvent de notre état & de nôtre profession. Que d'hommes de génie l'on doit à des accidents de cette espece. Le mensonge, la bassesse & la frivolité regnent-ils dans une cour? y vit-on sans respect pour la vérité, l'humanité & la postérité? qui doute qu'une disgrace, une injustice ne soit quelquefois salutaire au courtisan, qu'un exil qui lui rappelle ce que l'homme se doit à lui-même, qui l'enleve à la dissipation de la cour, au vuide de ses conversations, & le force enfin à l'étude & à la méditation, ne puisse quelquefois occasionner en lui le développement des plus grands talents.

16. M. Rousseau n'est point insensible; & la preuve sont les injures même qu'il dit aux femmes. Chacune lui peut appliquer ce vers :

Tout jusqu'à tes mépris, m'a prouvé ton amour.

17. M. Rousseau dans ses ouvrages m'a toujours paru moins occupé d'instruire, que de séduire ses lecteurs. Toujours orateur & rarement raisonneur, il oublie que dans les discussions philosophiques, s'il est quelquefois permis de faire usage de l'éloquence, c'est uniquement lorsqu'il s'agit de faire vivement sentir toute l'importance d'une opinion déjà reconnue pour vraie. Faut-il, par exemple, retirer les Athéniens de leur assoupissement, & les armer contre Philippe? c'est alors que Démosthene doit déployer toute la force de l'éloquence : mais s'il s'agit d'une opinion nouvelle, l'examen en appartient à la discussion.

Qui veut alors être éloquent, s'égare. Qui sait si dans la chambre des communes d'Angleterre, l'on est toujours assez attentif à l'usage différent qu'on doit y faire de l'éloquence & de l'esprit de discussion ?

18. M. Rousseau connut à Montmorency M. le maréchal de Luxembourg : ce seigneur l'aima, honora en lui les talents, le protégea, & par cette protection acquit un droit sur la reconnoissance de tous les gens de lettres. Que les savants ne rougissent point de louer un Grand. Pourquoi lui refuser les éloges qu'il mérite ? oublieroient-ils que si les nations ont besoin de lumieres, les savants ont besoin de protecteurs. L'amitié de M. de Luxembourg ne put, il est vrai, soustraire M. Rousseau à la persécution : mais peut-être le caractere de ce seigneur étoit-il foible ; peut-être l'hypocrisie des méchants est-elle plus puissante que la protection des bons & des Grands. On peut ajouter à la louange de M. de Luxembourg, qu'il ne prodigua jamais ses bienfaits à ces insectes de la littérature qui sont la honte de leur protecteur. Une faveur bannale accordée à ces écrivains médiocres & vils, qui s'introduisent par bassesse dans la familiarité d'un Grand, n'est pas une preuve de son amour pour les lettres. J'ai vu des gens en place s'annoncer comme des protecteurs des savants, & s'installer en cette qualité *Grands-maîtres de l'ordre des lettrés*. Leurs bienfaits trop souvent prodigués à la médiocrité, étoient plus nuisibles aux sciences que ne l'eût été leur indifférence. Des récompenses mal placées découragent les vrais talents. En vain, dira-t-on, que le mérite littéraire ne peut être connu des gens en place, qui l'aiment & le recherchent ; le public instruit leur indiquera toujours l'homme qu'ils doivent honorer de leur faveur. Le mérite ne souffre point, & n'est point *incognito* exposé ou sur la paille de la misere, ou sous le coûteau de la superstition. Les Grands, toujours à portée de le secourir, peuvent donc toujours prétendre à l'estime & à la

reconnoiſſance de la partie du genre humain la plus ſavante & la plus éclairée.

19. Douze ou 15 millions ſaiſis en Eſpagne ſur deux procureurs jéſuites du Paraguai, prouvent qu'en prêchant le détachement des richeſſes, les jéſuites n'ont jamais été dupes de leurs ſermons.

20. De tous les contes, les plus ridicules ſont ceux que les moines font de leurs fondateurs. Ils diſent, par exemple, » qu'à la vue d'une biche pourſuivie par des » loups, St. Lomer leur ordonna de s'arrêter, ce qu'ils » firent incontinent. Que St. Florent, faute de berger, » ordonna à un ours qu'il rencontra, de mener paître « ſes brebis, & que l'ours les menoit paître tous les » jours. Que St. François ſaluoit les oiſeaux, leur par» loit, leur faiſoit commandement d'ouir la parole de » Dieu, leſquels oiſeaux entendant parler St. François, » ſe réjouiſſoient d'une façon merveilleuſe, allongeant » le col, & entr'ouvrant le bec. Que ce même St. Fran» çois paſſa huit jours avec une cigale, chanta un jour » entier avec un roſſignol, guérit un loup enragé, & » lui dit : *Mon frere le loup, tu dois me promettre que » tu ne ſeras plus à l'avenir auſſi raviſſant que tu l'as » été ;* ce que le loup promit en inclinant la tête. Alors » le loup lui dit ; *Donne-moi ta foi :* ce que diſant, » St. François lui tendit la main, pour la recevoir, & » le loup levant doucement ſa patte droite, la mit entre » les mains de St. François «. On lit auſſi de pluſieurs autres ſaints qu'ils ſe plaiſoient à s'entretenir avec les brutes.

21. On n'attache certainement pas d'idée nette au mot *paſſions*, lorſqu'on les regarde comme nuiſibles. Ce n'eſt qu'une vraie diſpute de mots. Les théologiens eux-mêmes n'ont jamais dit que la paſſion vive de l'amour de Dieu fut un crime. Ils n'ont point condamné Décius pour s'être voué dans les champs de la guerre aux dieux infernaux. Ils n'ont point reproché à Pélopidas cet amour vif de la patrie, qui l'arma contre les tyrans, & l'engagea

dans l'entreprise la plus périlleuse. Nos desirs sont nos moteurs, & c'est la force de nos desirs qui détermine celle de nos vices & de nos vertus. Un homme sans desir & sans besoin, est sans esprit & sans raison. Nul motif ne l'engage à combiner, ni à comparer ses idées entre elles. Si les souverains de l'Orient sont, en général, si éclairés, c'est que l'esprit est fils du desir & du besoin. Exiger des lumieres d'un despote, c'est vouloir un effet sans cause. Compter dans un gouvernement arbitraire sur l'esprit d'un monarque né sur le trône, c'est folie. Aussi sauf le hasard d'une éducation singuliere, est-il peu de souverains absolus & éclairés : & l'histoire ne compte communément au nombre des grands rois que ceux d'entre les princes dont l'éducation fut dure, & qui d'ailleurs eurent une fortune à faire & mille obstacles à surmonter. Le propre des gouvernements despotiques est d'affoiblir dans l'homme le mouvement des passions. Aussi la consomption est-elle la maladie mortelle de ces empires : aussi les peuples soumis à cette forme de gouvernement, n'ont-ils communément ni l'audace, ni le courage des républicains. Ces derniers même n'ont excité notre admiration que dans ces moments de crise où leurs passions étoient le plus en effervescence. Dans quels temps les Hollandois & les Suisses faisoient-ils des actions surhumaines ? lorsqu'ils étoient animés de deux fortes passions : l'une, la vengeance ; l'autre, la haine des tyrans. Il faut des passions à un peuple : c'est une vérité qui n'est plus maintenant ignorée que du gardien des capucins.

22. Le Turc croit la femme formée pour le plaisir de l'homme, & créée pour irriter ses desirs. Tel est, dit-il, l'intention marquée de la nature. Or, qu'en Turquie l'on permette à l'art d'ajouter encore aux beautés des femmes ; qu'on leur ordonne même de perfectionner en elles les moyens de charmer ; rien de plus simple. Quel abus faire de la beauté dans le serrail où elle est renfermée ? supposons, si l'on veut, un pays où les femmes soient en

commun. Plus dans ce pays elles inventéroient de moyens de séduire, plus elles multiplieroient les plaisirs de l'homme. Quelque degré de perfection qu'elles atteignissent en ce genre, on peut assurer que leur coquetterie n'auroit rien de contraire au bonheur public. Tout ce que l'on pourroit encore exiger d'elles, c'est qu'elles conçussent tant de vénération pour leur beauté & leurs faveurs, qu'elles crussent n'en devoir faire part qu'aux hommes déjà distingués par leur génie, leur courage ou leur probité. Leurs faveurs par ce moyen deviendroient un encouragement aux talents & aux vertus. Mais en Turquie si les femmes peuvent, sans inconvénient, s'instruire de tous les arts de la volupté, en seroit-il de même dans un pays, où, comme en Europe, elles ne sont ni renfermées, ni communes; où, comme en France, toutes les maisons sont ouvertes? S'imagine-t-on qu'en multipliant dans les femmes les moyens de plaire, on augmentât beaucoup le bonheur des époux? J'en doute; & jusqu'à ce qu'on ait fait quelque réforme dans les loix du mariage, ce que l'art pourroit ajouter aux beautés naturelles du sexe, seroit peut-être en contradiction avec l'usage que les loix européennes lui permettent d'en faire.

23. Il est des hommes qui se croient vrais, parce qu'ils sont médisants. Rien de plus différent que la vérité & la médisance : l'une, toujours indulgente, est inspirée par l'humanité; l'autre, toujours aigre, est fille de l'orgueil, de la haine, de l'humeur & de l'envie. Le ton & les gestes de la médisance décelent toujours quel en est le pere.

24. Si l'on ne peut sans crime taire la vérité aux peuples & aux souverains, quel homme a toujours été juste & sans reproche à cet égard?

25. Qu'à la lecture de l'Histoire ecclésiastique un jeune Italien s'indigne des crimes & de la scélératesse des pontifes, qu'il doute de leur infaillibilité; quel doute impie, s'écrie son précepteur? mais répond l'éleve, je dis ce que je pense; ne m'avez-vous pas toujours défendu de mentir?

Oui

Oui, dans les cas ordinaires ; mais en faveur de l'églife le menfonge eft un devoir. Et quel intérêt prenez-vous au pape ? le plus grand, repliquera le maître. Si le pape eft reconnu infaillible, nul ne peut réfifter à fes volontès. Les peuples lui doivent être aveuglément foumis. Or, quelle confidération ce refpect pour le pape ne réfléchit-il pas fur tout le corps eccléfiaftique, &, par conféquent, fur moi ?

26. Quiconque en écrivant l'hiftoire, en altere les faits, eft un mauvais citoyen. Il trompe le public, & le prive de l'avantage ineftimable qu'il pourroit retirer de cette lecture. Mais dans quel empire trouver un hiftorien vrai & réellement adorateur du Dieu de vérité ? Eft-ce en France, en Portugal, en Efpagne ? Non : mais dans un pays libre & réformé.

27. Pourquoi les difputes théologiques font-elles interminables ? c'eft qu'heureufement pour les difputants, ni les uns, ni les autres n'ont d'idées nettes de ce dont ils parlent. Le cardinal du Perron, après avoir, dans un difcours, prouvé l'exiftence de Dieu à Henri III, lui dit, fi votre Majefté le defire, je lui en prouverai tout auffi évidemment la non-exiftence.

28. Pourquoi la plupart des hommes éclairés regardent-ils toute religion comme incompatible avec une bonne morale ? c'eft que les prêtres de toute religion fe donnent pour les feuls juges de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines : c'eft qu'ils veulent que les décifions théologiques foient regardées comme le vrai code de la morale. Or, les décifions de l'églife auffi variables que fes intérêts, y portent fans ceffe confufion, obfcurité & contradiction. Qu'eft-ce que l'églife fubftitue aux vrais principes de la juftice ? des obfervances & des cérémonies ridicules. Auffi dans fes difcours fur Tite-Live, Machiavel attribue-t-il l'exceffive méchanceté des

Italiens, à la fausseté & à la contradiction des préceptes moraux de la religion catholique.

29. L'homme, disoit Fontenelle, a fait Dieu à son image, & ne pouvoit faire autrement. C'est sur les cours orientales que les moines ont modélé la cour céleste. Le prince d'Orient, invisible à la plupart de ses sujets, n'est accessible qu'à ses seuls courtisans. Les plaintes du peuple ne parviennent à lui que par l'organe de ses favoris. Les moines, sous le nom de saints, ont pareillement environné de favoris le trône du monarque de l'univers, & ont voulu que les graces célestes ne s'obtinssent que par l'intercession de ces saints. Mais, pour se les rendre favorables, que faire ? les prêtres assemblés à cet effet, déciderent qu'en bois sculpté, ou non sculpté, l'on placeroit des images dans les églises, qu'on s'agenouilleroit devant elles, comme devant celles du très-Haut; que les signes extérieurs de l'adoration seroient les mêmes pour l'éternel & ses favoris, & qu'enfin, honorés par les chrétiens, comme les pénates & les fétiches par les païens & les sauvages, St. Nicolas en Russie, par exemple, & St. Janvier à Naples, auroient plus de considération, & attireroient plus de respect que Dieu lui-même. C'est sur ces faits que sont fondées les accusations portées contre les églises Grecque & Latine. C'est à la derniere sur-tout qu'on doit le rétablissement du fétichisme. Ainsi la France a, dans Saint-Denis, un fétiche national, dans Ste. Genevieve une fétiche de la capitale; & il n'est point de communauté ni de citoyen qui, sous le nom de Pierre, de Claude, ou de Martin, n'ait encore son fétiche particulier.

30. Point de ruses, de mensonges, de prestiges, d'abus de confiance, enfin de moyens vils & bas que les prêtres n'aient employés pour s'enrichir. Les capitulaires, recueillis par Baluze, T. II, nous instruisent de la maniere dont autrefois les ecclésiastiques parvinrent en France à se faire payer la dime. » Ils firent descendre

» du ciel une lettre de Jesus-Christ. Par cette lettre, le » Sauveur menace les païens, les sorciers & ceux qui ne » paient pas la dîme, de frapper leurs champs de stéri» lité, & d'envoyer dans leurs maisons des serpents ai» lés, pour dévorer les tettons de leurs femmes «. Cette premiere lettre n'ayant point réussi, les ecclésiastiques ont recours au diable : ils le produisent (voyez les mêmes capitulaires. T. I.) dans une assemblée de la nation, & le diable, devenu tout-à-coup apôtre & missionnaire, y prend à cœur le salut des François. Il tâche de les rappeller à leur devoir par des châtiments salutaires. » Ouvrez enfin les yeux, disoit le clergé, le diable lui» même est l'auteur de la derniere famine, lui-même a » dévoré les grains dans les épis ; redoutez sa fureur. Au » milieu des campagnes, il a déclaré par des hurlements » affreux qu'il exerceroit les plus cruels châtiments sur » les chrétiens endurcis, qui nous refusent la dîme «. Tant d'impostures de la part du clergé prouvent qu'au temps de Charlemagne, les gens pieux étoient les seuls qui payassent la dîme. Dans la supposition que le clergé eût eu le droit de la lever, il n'eût point eu recours successivement à Dieu & au diable. Ce fait m'en rappelle un autre de la même espece : c'est le sermon d'un curé sur le même sujet : » O mes chers paroissiens, di» soit-il, ne suivez point l'exemple de ce malheureux » Caïn, mais bien celui du bon Abel : Caïn ne vouloit » jamais payer la dîme, ni aller à la messe : Abel, au » contraire, la payoit, & toujours du plus beau & du » meilleur, & il ne failloit pas un seul jour d'ouir la » messe «. Grotius dit, au sujet de ces dîmes & donations, que le scrupule de Tibere, pour accepter de tels dons, devroit faire honte aux moines.

31. Les papes, par leurs prétentions ridicules sur l'Amérique, ont donné l'exemple de l'iniquité, ont légitimé toutes les injustices qu'y ont exercé les chrétiens. Un jour qu'on examinoit dans la chambre des communes, si

tel canton situé sur les confins du Canada, devoit appartenir à la France, un des membres de la chambre se leve & dit : » Cette question, Messieurs, est d'autant plus » délicate, que les François, ainsi que nous, sont très-» persuadés que ce terrein n'appartient point aux natu-» rels du pays «.

32. Si, d'après ces faits, les papistes vantent encore la grande perfection où leur religion porte les mœurs, qu'on se demande quel est l'objet de la science de la morale, l'on verra que ce ne peut être que le *bonheur général*; que si l'on exige des vertus dans les particuliers, c'est que les vertus des membres font la félicité du tout. On voit que le seul moyen de rendre à la fois les peuples éclairés, vertueux & fortunés, c'est d'assurer par de bonnes loix les propriétés des citoyens; c'est d'éveiller leur industrie, de leur permettre de penser & de communiquer leurs pensées. Or, la religion papiste est-elle la plus favorable à de telles loix ? les hommes sont-ils, en Italie & en Portugal, plus assurés qu'en Angleterre de leur vie & de leurs biens ? y jouissent-ils d'une plus grande liberté de penser ? le gouvernement y a-t-il de meilleures mœurs ? y est-il moins dur, par conséquent plus respectable ? l'expérience ne prouve-t-elle pas, au contraire, que les luthériens, les calvinistes de l'Allemagne, sont mieux gouvernés & plus heureux que les catholiques, & que les cantons protestants de la Suisse sont plus riches & plus puissants que les cantons papistes. La religion réformée tend donc plus directement au bonheur public que la catholique : elle est donc plus favorable à l'objet que se propose la morale. Elle inspire donc de meilleures mœurs, & dont l'excellence n'a d'autre mesure que la félicité même des peuples.

33. Il est de grandes, il est de petites sociétés. Les loix de ces dernieres sont simples; parce que leurs intérêts le sont : elles sont conformes à l'intérêt du plus grand nombre, parce qu'elles se font du consentement de tous;

elles sont enfin très-exactement observées ; parce que le bonheur de chaque individu est attaché à leur observation : c'est le bon sens qui dicte les loix des petites sociétés : c'est le génie qui dicte celles des grandes. Mais qui put déterminer les hommes à former des sociétés si nombreuses ? le hasard, l'ignorance des inconvénients attachés à de telles sociétés ; enfin, le desir de conquérir, la crainte d'être subjugué, &c.

34. Shaftesbury, dans son traité de l'enthousiasme, parle d'un évêque, qui ne trouvant point encore dans le catéchisme catholique de quoi satisfaire son insatiable crédulité, se mit encore à croire les contes des fées.

35. Il en est du papisme, comme du despotisme ; l'un & l'autre dévorent le pays où ils s'établissent. Le plus sûr moyen d'affoiblir les puissances de l'Angleterre & de la Hollande, seroit d'y établir la religion catholique.

36. Si notre religion, disent les papistes, est très-coûteuse, c'est que les instructions y sont très-multipliées. Soit : mais quel est le produit de ces instructions ? les hommes en sont-ils meilleurs ? non. Que faire pour les rendre tels ? Partager la dîme de chaque paroisse entre les paysans qui cultiveront le mieux leurs terres, & feront les actions les plus vertueuses. Le partage de cette dîme formera plus de travailleurs & d'hommes honnêtes, que les prônes de tous les curés.

37. L'histoire d'Irlande nous apprend, T. I, p. 303, que cette isle fut toujours exposée autrefois à la voracité d'un clergé très-nombreux. Les poëtes, prêtres du pays, y jouissoient de tous les avantages, immunités & privileges des prêtres catholiques. Comme ces derniers, ils y étoient entretenus aux dépens du public. Les poëtes, en conséquence, se multiplierent à tel point, que Hugh, alors roi d'Irlande, sentit la nécessité de décharger ses sujets d'un entretien si onéreux. Ce prince aimoit ses peuples : il étoit courageux, il entreprit de détruire les prêtres, ou du moins d'en diminuer extrêmement le nombre ; il

y réussit. En Pensilvanie, point de religion établie par le gouvernement : chacun y adopte celle qu'il veut. Le prêtre n'y coûte rien à l'état : c'est aux habitants à s'en fournir, selon leur besoin, à se cotiser à cet effet. Le prêtre y est comme le négociant, entretenu aux dépens du consommateur. Qui n'a point de prêtre & ne consomme point de cette denrée, ne paie rien. La Pensilvanie est un modele dont il seroit à propos de tirer copie.

38. Numa lui-même n'avoit institué que quatre vestales & un très-petit nombre de prêtres.

39. Entre la religion païenne & la papiste, je trouve, disoit un Anglois, la même différence qu'entre l'Albane & Calot. Le nom du premier me rappelle le tableau agréable de la naissance de Vénus; celui du second, le tableau grotesque de la tentation de St. Antoine.

40. Les Romains consacrerent sous le regne de Numa un temple à la bonne Foi : la dédicace de ce temple les rendit quelque temps fideles à leurs traités.

41. Quiconque affecte tant d'humilité, & s'accoutume de bonne heure à regarder la vie comme un pélerinage, ne sera jamais qu'un moine, & ne contribuera jamais au bonheur de l'humanité.

42. La réunion des deux puissances spirituelle & temporelle dans les mains d'un despote seroit, dit-on, dangereuse ; je le crois. En général, tout despote uniquement jaloux de satisfaire ses caprices, s'occupe peu du bonheur national : la félicité de ses sujets lui est indifférente. Il feroit souvent usage de la puissance spirituelle pour légitimer ses fantaisies & ses cruautés ; mais il n'en seroit pas de même, si l'on ne confioit cette puissance qu'au corps de la magistrature.

43. Pourquoi Jupiter étoit-il le dernier des enfants de Saturne ? c'est que l'ordre & la génération, successeurs du cahos & de la stérilité, étoient, selon les philosophes, le dernier produit du temps. Pourquoi Jupiter, en qualité de générateur, étoit-il le dieu de l'air ? C'est, disoient

ces philosophes, que les végétaux, les fossiles, les minéraux, les animaux, enfin tout ce qui existe, transpire, s'exhale, se corrompt, & remplit l'air de principes volatils. Ces principes échauffés & mis en action par le feu solaire, il faut que l'air dépense alors en nouvelles générations les sels & les esprits reçus de la putréfaction. L'air, principe unique de la génération & de la corruption, leur paroissoit donc un immense océan agité par des principes nombreux & différents. C'est dans l'air que nageoient, selon eux, les semences de tous les êtres, qui, toujours prêts à se reproduire, attendoient, pour cet effet, le moment où le hasard les déposât dans une matrice convenable. L'athmosphere, à leurs yeux, étoit, pour ainsi dire, toujours vivant, toujours chargé d'acide pour ronger, & de germes pour engendrer. C'étoit le vaste récipient de tous les principes de la vie. Les Titans & Janus, selon les anciens, étoient pareillement l'emblême du cahos; Vénus ou l'Amour, celui de l'attraction, ce principe productif de l'ordre & de l'harmonie de l'univers.

44. La réunion des puissances temporelle & spirituelle dans les mêmes mains est indispensable. On n'a rien fait contre le corps sacerdotal, lorsqu'on l'a simplement humilié. Qui ne l'anéantit point, suspend & ne détruit pas son crédit. Un corps est immortel: une circonstance favorable, la confiance d'un prince, un mouvement dans l'état, suffit pour lui rendre son premier pouvoir. Il reparoît alors armé d'une puissance d'autant plus redoutable, qu'instruit des causes de son abaissement, il est plus attentif à les détruire. Le clergé d'Angleterre est aujourd'hui sans puissance, mais il n'est point anéanti. Qui peut donc répondre que, reprenant son premier crédit, ce corps ne reprenne sa premiere férocité, & ne répande un jour autant de sang qu'il en a déjà fait couler. Un des plus grands services à rendre à la France, seroit d'employer une partie des revenus trop considérables du clergé

à l'extinction de la dette nationale. Que diroient les ecclésiastiques, si juste à leur égard, on leur conservoit leur vie durant tout l'usufruit de leurs bénéfices, & qu'on n'en disposât qu'à leur mort ? Quel mal de faire rentrer tant de biens dans la circulation ?





SECTION II.

Tous les Hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit.



CHAPITRE I.

Toutes nos idées nous viennent par les sens : en conséquence, on a regardé l'esprit comme un effet de la plus ou moins grande finesse de l'organisation.

Lorsqu'éclairé par Locke, l'on sait que c'est aux organes des sens qu'on doit ses idées, & par conséquent son esprit; lorsqu'on remarque des différences & dans les organes & dans l'esprit des divers hommes, l'on doit communément en conclure que l'inégalité des esprits est l'effet de l'inégale finesse de leurs sens.

Une opinion si vraisemblable & si analogue aux faits (1) doit être d'autant plus généralement adop-

(1) C'est par le moyen des analogies qu'on parvient quelquefois aux plus grandes découvertes; mais dans quels cas doit-on se contenter de la preuve des analogies ? Lors-

tée, qu'elle favorise la paresse humaine, & lui épargne la peine d'une recherche inutile.

Cependant si des expériences contraires prouvoient que la supériorité de l'esprit n'est point proportionnée à la plus ou moins grande perfection des cinq sens, c'est dans une autre cause qu'on seroit forcé de chercher l'explication de ce phénomene.

Deux opinions partagent aujourd'hui les savants sur cet objet. Les uns disent *l'esprit est l'effet d'une certaine espece de tempérament & d'organisation intérieure ;* mais aucun n'a, par une suite d'observations, encore déterminé l'espece d'organe, de tempérament ou de nourriture qui produit l'esprit (1). Cette assertion vague & destituée de preuves, se réduit donc à ceci : *L'esprit est l'effet d'une cause in-*

---

qu'il est impossible d'en acquérir d'autres. Cette espece de preuve est souvent trompeuse. A-t-on toujours vu les animaux se multiplier par l'accouplement des mâles avec les femelles ? On en conclut que cette maniere est la seule dont les êtres puissent se régénérer. Il faut, pour nous détromper, que des observateurs exacts & scrupuleux enferment un puceron dans un bocal ; qu'ils découpent des polypes, & prouvent, par des expériences réitérées, qu'il est encore dans la nature d'autres manieres dont les animaux peuvent se reproduire

(1) Quelques médecins, entre autres M. Lansel de Magny, ont dit que les tempéraments les plus forts & les plus courageux étoient les plus spirituels. Cependant on n'a jamais cité Racine, Boileau, Pascal, Hobbes, Toland, Fontenelle, &c, comme des hommes forts & courageux. D'autres ont prétendu que les bilieux & les sanguins étoient à la fois, & les plus ingénieux, & les moins ca-

connue ou d'une qualité occulte, à laquelle je donne le nom de tempérament ou d'organisation.

Quintilien, Locke & moi disons :

L'inégalité des esprits est l'effet d'une cause connue, & cette cause est la différence de l'éducation.

Pour justifier la premiere de ces opinions, il eût fallu montrer par des observations répétées que la supériorité de l'esprit n'appartenoit réellement qu'à telle espece d'organe & de tempérament. Or, ces expériences sont à faire. Il paroît donc que si des principes que j'ai admis, l'on peut clairement déduire la cause de l'inégalité des esprits ; c'est à cette derniere opinion qu'il faut donner la préférence.

Une cause connue rend-elle compte d'un fait ? pourquoi le rapporter à une cause inconnue, à une qualité occulte, dont l'existence toujours incertaine, n'explique rien qu'on ne puisse expliquer sans elle ?

---

pables d'une attention constante. Mais peut-on être en même temps incapable d'attention & doué de grands talents ? Croit-on que, sans application, Locke & Newton fussent jamais parvenus à leurs sublimes découvertes ?

Quelques-uns ont observé que le méditatif & le spirituel étoit ordinairement mélancolique. Ils ne se sont pas apperçus qu'ils prenoient en lui l'effet pour la cause ; que le spirituel n'étoit point tel parce qu'il étoit mélancolique, mais mélancolique, parce que l'habitude de la méditation le rendoit tel.

Plusieurs enfin ont fait dépendre l'esprit de la mobilité des nerfs ; mais les femmes sont très-vivement affectées. La mobilité de leurs nerfs devroit donc leur assurer une grande supériorité sur les hommes. Ont-elles en conséquence plus d'esprit ? Non : quelle idée nette, d'ailleurs, se former de cette mobilité plus ou moins grande des nerfs.

Pour montrer *que tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit* (1), il faut remonter au principe qui le produit : quel est-il ? Dans l'homme tout est sensation physique. Peut-être n'ai-je pas assez développé cette vérité dans

---

(1) M. Locke avoit sans doute entrevu cette vérité, lorsque parlant de l'inégale capacité des esprits, il croit appercevoir entre eux moins de différence qu'on ne l'imagine : » Je crois, dit-il, pag. 2. de son *Éducation*, pouvoir » assurer que de cent hommes, il y en a plus de nonante » qui sont ce qu'ils sont, bons ou mauvais, utiles ou nui- » sibles à la société, par l'instruction qu'ils ont reçue. C'est » de l'éducation que dépend la grande différence apperçue » entre eux. Les moindres & les plus insensibles impres- » sions reçues dans notre enfance, ont des conséquences » très-importantes & d'une longue durée. Il en est de » ces premieres impressions comme d'une riviere dont » on peut, sans peine, détourner les eaux en divers ca- » naux, par des routes tout-à-fait contraires ; de sorte » que par la direction insensible que l'eau reçoit au com- » mencement de sa source, elle prend différents cours, » & arrive enfin dans des lieux fort éloignés les uns des » autres : c'est, je pense, avec la même facilité qu'on » peut tourner les esprits des enfants du côté qu'on veut «. Dans ce passage, à la vérité, Locke n'affirme point expressément que tous les hommes communément bien organisés aient une égale aptitude à l'esprit ; mais il y dit ce dont il avoit été, pour ainsi dire, témoin, & ce que lui avoit appris l'expérience journaliere. Ce philosophe n'avoit point réduit toutes les facultés de l'esprit à la capacité de sentir, principe qui seul peut résoudre cette question.

Quintilien, qui, si long-temps chargé de l'instruction

le livre de l'*Esprit*. Que dois-je donc me proposer ? de démontrer rigoureusement ce que je n'ai peut-être fait qu'indiquer, & de prouver que toutes les opérations de l'esprit se réduisent à sentir. C'est ce principe qui seul nous explique comment il se peut que ce soit à nos sens que nous devions nos idées, & que ce ne soit cependant pas, comme l'expérience le prouve, à l'extrême perfection

---

de la jeunesse, avoit encore sur cet objet plus de connoissances pratiques que Locke, est aussi plus hardi dans ses assertions. Il dit, liv. I. *Inst. Orat.* » C'est une erreur » de croire qu'il y a peu d'hommes qui naissent avec la » faculté de bien saisir les idées qu'on leur présente, & » d'imaginer que la plupart perdent leurs temps & leurs » peines à vaincre la paresse innée de leur esprit. Le grand » nombre, au contraire, paroît également organisé pour » penser & retenir avec promptitude & facilité. C'est un » talent aussi naturel à l'homme que le vol aux oiseaux, » la course aux chevaux, & la férocité aux bêtes farou» ches. La vie de l'ame est dans son activité & son in» dustrie ; ce qui lui a fait attribuer une origine céleste. » Les esprits lourds & inhabiles aux sciences ne sont pas » plus dans l'ordre de la nature, que les monstres & les » phénomènes extraordinaires. Ces derniers sont rares. » D'où je conclus qu'il se trouve dans les enfants de gran» des ressources, qu'on laisse échapper avec l'âge. Alors » il est évident que ce n'est point à la nature, mais à notre » négligence qu'on doit s'en prendre «.

L'opinion de Quintilien, celle de Locke, également fondée sur l'expérience & l'observation & les preuves dont je me suis servi pour en démontrer la vérité, doivent, je pense, suspendre sur cet objet le jugement trop précipité du lecteur.

de ces mêmes ſens que nous devions la plus ou moins grande étendue de notre eſprit.

Si ce principe concilie deux faits en apparence ſi contradictoires, j'en conclurai que la ſupériorité de l'eſprit, n'eſt le produit ni du tempérament, ni de la plus ou moins grande fineſſe des ſens, ni d'une qualité occulte, mais l'effet de la cauſe très-connue de l'éducation; & qu'enfin, aux aſſertions vagues & tant de fois répétées à ce ſujet, l'on peut ſubſtituer des idées très-préciſes.

Avant d'entrer dans l'examen détaillé de cette queſtion, je crois, pour y jetter plus de clarté, & n'avoir rien à démêler avec les théologiens, devoir d'abord diſtinguer l'eſprit, de ce qu'on appelle l'ame.





CHAPITRE II.

Différence entre l'Esprit & l'Ame.

Il n'est point de mots parfaitement synonymes. Cette vérité, ignorée des uns, oubliée des autres, a fait souvent confondre l'esprit & l'ame. Mais quelle différence mettre entre eux, & qu'est-ce que l'ame? La regarde-t-on d'après les anciens & les premiers peres de l'église, comme une matiere extrêmement fine & déliée, & comme le feu électrique qui nous anime. Rappellerai-je ici tout ce qu'en ont pensé les divers peuples & les différentes sectes de philosophes? Ils ne s'en formoient que des idées vagues, obscures & petites. Les seuls qui, sur ce sujet, s'exprimoient avec sublimité, étoient les Parsis. Prononçoient-ils une oraison funebre sur la tombe de quelque grand homme! Ils s'écrioient: » O terre! ô mere commune des humains! reprends » du corps de ce héros ce qui t'appartient: que les » parties aqueuses renfermées dans ses veines, s'ex» halent dans les airs, qu'elles retombent en pluie » sur les montagnes, enflent les ruisseaux, fertili» sent les plaines, & se roulent à l'abîme des mers » d'où elles sont sorties! Que le feu concentré dans » ce corps se rejoigne à l'astre, source de la lumie» re & du feu! que l'air comprimé dans ses mem» bres rompe sa prison! Que les vents les disper» sent dans l'espace! Et toi enfin, souffle de vie, » si par impossible, tu es un être particulier, réu-

» nis-toi à la ſubſtance inconnue qui t'a produit !
» Ou ſi tu n'es qu'un mêlange des éléments viſi-
» bles, après t'être diſperſé dans l'univers, raſſem-
» ble de nouveau tes parties éparſes, pour former
» encore un citoyen auſſi vertueux « !

Telles étoient les images nobles & les expreſſions ſublimes qu'employoit l'enthouſiaſme des Parſis, pour exprimer les idées qu'ils avoient de l'ame. La philoſophie moins hardie dans ſes conjectures, n'oſe décrire ſa nature, ni réſoudre cette queſtion. Le philoſophe marche, mais appuyé ſur le bâton de l'expérience ; il avance, mais toujours d'obſervations en obſervations ; *il s'arrête où l'obſervation lui manque.* Ce qu'il ſait, c'eſt que l'homme ſent, c'eſt qu'il eſt en lui un principe de vie, & que, ſans les ailes de la théologie, on ne s'éleve point juſqu'à la connoiſſance & à la nature de ce principe.

Tout ce qui dépend de l'obſervation eſt du reſſort de la métaphyſique philoſophique ; au de-là tout appartient à la théologie (1) ou à la métaphyſique ſcholaſtique.

---

(1) Quelques-uns doutent que la ſcience de Dieu, ou la théologie ſoit une ſcience. Toute ſcience, diſent-ils, ſuppoſe une ſuite d'obſervations. Or, quelles obſervations faire ſur un Etre inviſible & incompréhenſible ? La théologie n'eſt donc point une ſcience. En effet, que déſigne le mot *Dieu ?* La cauſe encore inconnue de l'ordre & du mouvement. Or, que dire d'une cauſe inconnue ? Attache-t-on d'autres idées à ce mot *Dieu ?* On tombe, comme le prouve M. Robinet, dans mille contradictions. Un théologien obſerve-t-il les courbes décrites par les aſtres ? En conclut-il qu'il eſt une force qui les meut ? *Cœli enar-*

Mais

Mais pourquoi la raiſon humaine éclairée par l'obſervation, n'a-t-elle pas, juſqu'à préſent, pu donner une définition claire, ou, pour parler plus exactement, une deſcription nette & détaillée du principe de la vie? C'eſt que le principe échappe encore à l'obſervation la plus délicate : elle a plus de priſe ſur ce qu'on appelle l'eſprit. On peut, d'ailleurs, examiner le principe, & penſer ſur ce ſujet ſans avoir à redouter l'ignorance & le fanatiſme des bigots. Je conſidérerai donc quelques-unes des différences remarquables entre l'eſprit & l'ame.

PREMIERE DIFFÉRENCE.

L'ame exiſte en entier dans l'enfant comme dans l'adoleſcent. L'enfant eſt, comme l'homme, ſenſible au plaiſir & à la douleur phyſique : mais il n'a ni autant d'idées, ni, par conſéquent, autant d'eſprit que l'adulte. Or, ſi l'enfant a autant d'ame, ſans avoir autant d'eſprit, l'ame n'eſt donc pas l'eſprit (1). En effet, ſi l'ame & l'eſprit étoient un &

---

rant gloriam Dei ? Ce théologien n'eſt plus alors qu'un phyſicien ou un aſtronome. » Nul doute, diſent les lettrés Chinois, qu'il n'y ait dans la nature, *un principe* » *puiſſant & ignoré de ce qui eſt* : mais lorſqu'on diviniſe » ce principe inconnu, *la création d'un Dieu, n'eſt* » *alors que la déification de l'ignorance humaine* «. Je ne ſuis pas de l'avis des lettrés Chinois, quoique forcé de convenir avec eux, que la théologie, c'eſt-à-dire, la ſcience de Dieu ou de l'incompréhenſible, n'eſt point une ſcience particuliere. Qu'eſt-ce donc que la théologie ? Je l'ignore.

(1) On refuſe à l'enfant le pouvoir de pécher avant

la même chose, pour expliquer la supériorité de l'adulte sur celle de l'enfant, il faudroit admettre plus d'ame dans l'adulte, & convenir que son ame a pris une croissance proportionnée à celle de son corps : supposition absolument gratuite & inutile, lorsqu'on distingue l'esprit de l'ame ou du principe de vie.

SECONDE DIFFÉRENCE.

L'ame ne nous abandonne qu'à la mort. Tant que je vis, j'ai une ame. En est-il ainsi de l'esprit ? non : je le perds quelquefois de mon vivant ; parce que, de mon vivant, je puis perdre la mémoire, & que l'esprit est presque en entier l'effet de cette faculté. Si les Grecs donnoient le nom de Mnémosyne à la mere des Muses, c'est qu'observateurs attentifs de l'homme, ils s'étoient apperçus que son jugement, son esprit, &c., étoient en grande partie le produit de sa mémoire (1).

---

sept ans. Pourquoi ? c'est qu'avant cet âge, il est censé n'avoir encore aucune idée nette du bien & du mal. Cet âge passé, s'il est réputé pécheur, c'est qu'alors il est censé avoir acquis assez d'idées entre le juste & l'injuste. L'esprit est donc regardé par l'église même comme une acquisition, &, par conséquent, comme très-différent de l'ame.

(1) L'esprit ou l'intelligence est aussi dans les animaux l'effet de leur mémoire. Si le chien vient à mon appel, c'est qu'il se ressouvient de son nom. S'il m'obéit, lorsque je prononce ces mots : *Tout beau, prends garde à toi, ne touche pas là*, c'est qu'il se souvient que je suis fort, & que je l'ai battu. A la foire qui fait exécuter aux ani-

Qu'un homme ſoit privé de cet organe, de quoi peut-il juger? eſt-ce des ſenſations paſſées? non: il les a oubliées. Eſt-ce des ſenſations préſentes? mais, pour juger entre deux ſenſations actuelles, il faut encore que l'organe de la mémoire les prolonge du moins aſſez long-temps pour lui donner le loiſir de les *comparer entre elles*, c'eſt-à-dire, *d'obſerver alternativement la différente impreſſion qu'il éprouve à la préſence de deux objets*. Or, ſans le ſecours d'une mémoire conſervatrice des impreſſions reçues, comment appercevoir des différences, même entre des impreſſions préſentes, & qui, à chaque inſtant, ſeroient & ſenties & de nouveau oubliées. Il n'eſt donc point de jugement, d'idées, ni d'eſprit ſans mémoire. L'imbécille qu'on aſſied ſur le pas de ſa porte, n'eſt qu'un homme qui a peu ou point de mémoire. S'il ne répond pas aux queſtions qu'on lui fait, c'eſt ou parce que les diverſes expreſſions de la langue ne lui rappellent plus d'idées diſtinctes, ou parce qu'en écoutant les derniers mots d'une phraſe, il oublie ceux qui la précédent. Conſulte-t-on l'expérience? on reconnoît que c'eſt à la mémoire, (dont l'exiſtence ſuppoſe la faculté de ſentir) que l'homme doit & ſes idées & ſon eſprit. Point de ſenſations ſans ame; mais

---

maux tant de tours de ſoupleſſe? la crainte du fouet, dont le geſte, le regard, la parole du maître lui rappelle le ſouvenir. Si mon chien me fixe, c'eſt qu'il veut lire dans mes yeux ma colere ou mon contentement, & ſavoir, en conſéquence, s'il doit m'approcher ou me fuir. Mon chien doit donc ſon intelligence à ſa mémoire.

sans mémoire, point d'expérience, point de comparaison d'objets, point d'idées; & l'homme seroit, dans sa vieillesse, ce qu'il étoit dans son enfance (1).

On est réputé imbécille lorsqu'on est ignorant; mais on l'est réellement, lorsque l'organe de la mémoire ne fait plus ses fonctions (2). Or, sans perdre l'ame, on peut perdre la mémoire. Il ne faut, pour cet effet, qu'une chûte, une apoplexie, un accident de cette espece. L'esprit differe donc essentiellement de l'ame, en ce qu'on peut perdre l'un de son vivant, & qu'on ne perd l'autre qu'avec la vie.

TROISIEME DIFFÉRENCE.

J'ai dit que l'esprit de l'homme se composoit de l'assemblage de ses idées. Il n'est point d'esprit sans idées.

En est-il ainsi de l'ame? non: ni la pensée, ni l'esprit ne sont nécessaires à son existence. Tant que

---

(1) Si les théologiens conviennent que l'enfant & l'imbécille ne pèchent point, & que l'un & l'autre ont une ame, il faut que dans l'homme le péché n'appartienne point essentiellement à son ame.

(2) Le fameux M. Ernand, instituteur des muets & des sourds, dit dans un mémoire présenté à l'académie des sciences à Paris, que si les sourds & muets n'ont que de courts intervalles de jugement; s'ils réfléchissent peu, si leur esprit est foible & leur raison momentanée, c'est que la mémoire est presque toujours assoupie en eux, &, qu'en conséquence, leurs idées & leurs actions sont & doivent être sans suite.

l'homme est sensible, il a une ame. C'est donc la faculté de sentir qui en forme l'essence. Qu'on dépouille l'ame de ce qui n'est pas proprement elle, c'est-à-dire, de l'organe physique du souvenir, quelle faculté lui reste-t-il? celle de sentir. Elle ne conserve pas même alors la conscience de son existence; parce que cette conscience suppose enchaînement d'idées, & par conséquent mémoire. Tel est l'état de l'ame, lorsqu'elle n'a fait encore aucun usage de l'organe physique du souvenir.

L'on perd la mémoire par un coup, une chûte, une maladie. L'ame est-elle privée de cet organe? elle doit, sauf un miracle ou une volonté expresse de Dieu, se trouver alors dans le même état d'imbécillité où elle étoit dans le germe de l'homme. La pensée n'est donc pas absolument nécessaire à l'existence de l'ame. L'ame n'est donc en nous que la faculté de sentir, & c'est la raison pour laquelle, comme le prouve Locke & l'expérience, toutes nos idées nous viennent par nos sens.

C'est à ma mémoire que je dois mes idées comparées & mes jugements, & à mon ame que je dois mes sensations: ce sont donc proprement (1) mes

(1) M. Marion, régent de philosophie au college de Navarre, & plusieurs professeurs à son exemple, ont soutenu que toutes les opérations de l'esprit s'expliquoient par le seul mouvement des esprits animaux & les traces imprimées dans la mémoire. D'où il suit que les esprits animaux, mis en mouvement par les objets extérieurs, pourroient produire en nous des idées indépendamment de ce qu'on appelle l'ame. L'esprit, selon ces professeurs, est donc très-distincte de l'ame. —

sensations, & non mes pensées, comme le prétend Descartes, qui me prouvent l'existence de mon ame. Mais qu'est-ce en nous que la faculté de sentir ? Est-elle immortelle & immatérielle ? La raison humaine l'ignore, & la révélation nous l'apprend. Peut être m'objectera-t-on que si l'ame n'est autre chose que la faculté de sentir, son action, comme celle du corps frappant un autre corps, est toujours nécessitée, & que l'ame en ce sens doit être regardée comme purement passive. Aussi Mallebranche l'a-t-il crue telle (1), & son systême a été publiquement enseigné. Si les théologiens d'aujourd'hui le condamnent, ils tomberont avec eux-mêmes dans une contradiction dont sûrement ils s'embarrassent peu. Au reste, tant que les hommes naîtront sans idées du vice, de la vertu, &c, quelque systême qu'adoptent les théologiens, ils ne me prouveront jamais que la pensée soit l'essence de l'ame, & que l'ame ou la faculté de sentir ne puisse exister en nous, sans que cette faculté soit mise en action; c'est-à-dire, sans que nous ayions d'idées ou de sensations.

L'orgue existe, lors même qu'elle ne rend pas de sons. L'homme est dans l'état de l'orgue, lorsqu'il est dans le ventre de sa mere, lorsqu'accablé de fatigues & troublé par aucun rêve, il est enseveli dans

---

(1) Selon Mallebranche, c'est Dieu qui se manifeste à notre entendement; c'est à lui que nous devons toutes nos idées. Mallebranche ne croyoit donc pas que l'ame pût les produire par elle-même : il la croyoit donc uniquement passive. L'église catholique n'a pas condamné cette doctrine.

un ſommeil profond. D'ailleurs, ſi toutes nos idées peuvent être rangées ſous quelques-unes des claſſes de nos connoiſſances, & ſi l'on peut vivre ſans idées de mathématiques, de phyſique, de morale, d'horlogerie, &c, il n'eſt donc pas métaphyſiquement impoſſible d'avoir une ame ſans avoir d'idées.

Les Sauvages en ont peu, & n'en ont pas moins une ame. Il en eſt qui n'ont ni idées de juſtice, ni même de mots pour exprimer cette idée. On raconte qu'un ſourd & muet ayant tout-à-coup recouvré l'ouïe & la parole, avoua qu'avant ſa guériſon il n'avoit d'idées ni de Dieu, ni de la mort.

Le roi de Pruſſe, le prince Henri, Hume, Voltaire, &c, n'ont pas plus d'ame que Bertier, Lignac, Séguy, Gauchat, &c. Les premiers cependant ſont en eſprit auſſi ſupérieurs aux ſeconds, que ces derniers le ſont aux ſinges & aux autres animaux qu'on montre à la foire. Chaumeix, Caveirac, &c, ont ſans doute peu d'eſprit; & cependant l'on dira toujours d'eux, cela parle, cela écrit, & cela même a une ame. Or, ſi pour avoir peu d'eſprit on n'en a pas moins d'ame, les idées n'en ſont donc pas partie: elles ne ſont donc point eſſentielles à ſon être. L'ame peut donc exiſter indépendamment de toutes idées & de tout eſprit.

Raſſemblons à la fin de ce chapitre les différences les plus remarquables entre l'ame & l'eſprit. La premiere, c'eſt qu'on naît avec toute ſon ame, & non avec tout ſon eſprit. La ſeconde, c'eſt qu'on peut perdre l'eſprit de ſon vivant, & qu'on ne perd l'ame qu'avec la vie. La troiſieme, c'eſt que la penſée n'eſt pas néceſſaire à l'exiſtence de l'ame.

Telle étoit ſans doute l'opinion des théologiens,

lorſqu'ils ſoutenoient, d'après Ariſtote, que c'étoit aux ſens que l'ame devoit ſes idées. Qu'on n'imagine point en conſéquence pouvoir regarder l'eſprit comme entiérement indépendant de l'ame. Sans la faculté de ſentir, la mémoire productrice de notre eſprit feroit ſans fonctions : elle ſeroit nulle. L'exiſtence de nos idées & de notre eſprit ſuppoſe celle de la faculté de ſentir. Cette faculté eſt l'ame elle-même. D'où je conclus que ſi l'ame n'eſt pas l'eſprit, l'eſprit eſt l'effet de l'ame ou de la faculté de ſentir (1).

(1) On me demandera peut-être qu'eſt-ce que la faculté de ſentir, & qui produit en nous ce phénomene ? Voici ce qu'à l'occaſion de l'ame des animaux, penſe un fameux chymiſte Anglois. On reconnoît, dit-il, dans les corps, deux ſortes de propriétés, les unes dont l'exiſtence eſt permanente & inaltérable : telles ſont l'impénétrabilité, la peſanteur, la mobilité, &c. Ces qualités appartiennent à la phyſique générale. Il eſt dans ces mêmes corps d'autres propriétés, dont l'exiſtence fugitive & paſſagere, eſt tour-à-tour produite & détruite par certaines combinaiſons, analyſes, ou mouvements dans les parties internes. Ces ſortes de propriétés forment les différentes branches de l'hiſtoire naturelle, de la chymie, &c; elles appartiennent à la phyſique particuliere. Le fer, par exemple, eſt un compoſé de phlogiſtique & d'une terre particuliere. Dans cet état de compoſition, il eſt ſoumis au pouvoir attractif de l'aimant. Décompoſe-t-on le fer ? cette propriété eſt anéantie. L'aimant n'a nulle action ſur une terre ferrugineuſe dépouillée de ſon phlogiſtique. Lorſqu'on combine ce métal avec une autre ſubſtance, telle que l'acide vitriolique ; cette union détruit pareillement dans le fer la propriété d'être attiré par l'aimant.



CHAPITRE III.

Des objets sur lesquels l'Esprit agit.

Qu'est-ce que la nature ? L'assemblage de tous les êtres. Quel peut être dans l'univers l'emploi de l'esprit ? celui d'observateur des rapports que les objets ont entre eux & avec nous. Les rapports des objets avec moi sont en petit nombre. On me présente une rose : sa couleur, sa forme & son odeur

---

L'alkali-fixe & l'acide nitreux ont chacun en particulier une infinité de qualités diverses : mais il ne reste aucun vestige de ces qualités, lorsqu'unis ensemble, l'un & l'autre forment le salpêtre. Dans la chaleur ordinaire de l'athmosphere, l'acide nitreux se dégage de tout autre corps pour se combiner avec l'alkali-fixe. Que l'on expose cette combinaison au degré de chaleur propre à faire entrer le nitre en une fusion rouge, & qu'on y ajoute une matiere inflammable quelconque, l'acide nitreux abandonne l'alkali-fixe pour s'unir au principe inflammable, & dans l'acte de cette union naît cette force élastique dont les effets sont si surprenants dans la poudre à canon.

On détruit toutes les propriétés de l'alkali-fixe, lorsqu'on le combine avec du sable, & que l'on en forme du verre, dont la transparence & l'indissolubilité, la puissance électrique, &c. sont, si je l'ose dire, autant de nouvelles créations, qui, produites par ce mêlange, sont détruites par la décomposition du verre.

Or, dans le regne animal, pourquoi l'organisation ne

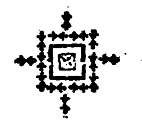
me plaisent ou me déplaisent. Tels sont ses rapports avec moi. Tout rapport de cette espece se réduit à la maniere agréable ou désagréable dont un objet m'affecte. C'est l'observation fine de tels rapports qui constitue & le goût & ses regles.

Quant aux rapports des objets entre eux, ils sont aussi multipliés qu'il est, par exemple, d'objets divers auxquels je puis comparer la forme, la couleur, ou l'odeur de ma rose. Les rapports de cette espece sont immenses, & leur observation appartient plus directement aux sciences.

---

produiroit-elle point pareillement cette singuliere qualité qu'on appelle faculté de sentir? Tous les phénomenes de médecine & d'histoire naturelle prouvent évidemment que ce pouvoir n'est dans les animaux que le résultat de la structure de leur corps; que ce pouvoir commence avec la formation de leurs organes, se conserve tant qu'ils subsistent, & se perd enfin par la dissolution de ces mêmes organes.

Si les métaphysiciens me demandent ce qu'alors devient dans l'animal *la faculté de sentir*; ce que devient, leur répondrai-je, dans le fer décomposé la qualité d'être attiré par l'aimant.





CHAPITRE IV.

Comment l'Esprit agit.

Toutes les opérations de l'esprit se réduisent à l'observation des ressemblances & des différences, des convenances & des disconvenances que les divers objets ont entre eux & avec nous. La justesse de l'esprit dépend de l'attention plus ou moins grande avec laquelle on fait ces observations.

Veux-je connoître les rapports de certains objets entre eux? que fais-je? je place sous mes yeux, ou rends présents à ma mémoire plusieurs, ou du moins deux de ces objets : ensuite je les compare. Mais qu'est-ce que comparer? *c'est observer alternativement & avec attention l'impression différente que font sur moi ces deux objets présents ou absents* (1). Cette observation faite, je juge, c'est-à-dire, *je rapporte exactement l'impression* que j'ai reçue. Ai-je, par exemple, grand intérêt de distinguer entre deux nuances presque imperceptibles de la même couleur, laquelle est la plus foncée; j'examine long-temps &

(1) Si la mémoire conservatrice des impressions reçues me fait éprouver dans l'absence des objets, à peu près les mêmes sensations qu'ont excitée en moi leur présence, il est indifférent relativement à la question que je traite, que les objets sur lesquels je porte un jugement, soient présents à mes yeux ou à ma mémoire.

successivement les morceaux de draps teints de ces deux nuances : *je les compare*, c'est-à-dire, *je les regarde alternativement*. Je me rends très-attentif à l'impression différente que font sur mon œil les rayons réfléchis des deux échantillons, & je juge enfin que l'un est plus foncé que l'autre, c'est-à-dire, je rapporte exactement l'impression que j'ai reçue. Tout autre jugement seroit faux. Tout jugement n'est donc *que le récit de deux sensations, ou actuellement éprouvées, ou conservées dans ma mémoire* (1).

Lorsque j'observe les rapports des objets avec moi, je me rends pareillement attentif à l'impression que j'en reçois. Cette impression est agréable ou desagréable. Or, dans l'un ou l'autre cas, qu'est-ce *que juger ? c'est dire ce que je sens*. Suis-je frappé à la tête ? la douleur est-elle vive ? le simple récit de la sensation que j'éprouve, forme mon jugement.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire, c'est qu'à l'égard des jugements portés sur les rapports que les objets ont entre eux ou avec nous, il est une différence qui, peu importante en apparence, mérite cependant d'être remarquée. Lorsqu'il s'agit de juger du rapport des objets entre eux, il faut pour cet effet en avoir au moins deux sous les yeux. Mais si je juge du rapport d'un objet avec moi, il est évident, puisque tout objet peut exciter une sensation, qu'un seul suffit pour produire un jugement.

Je conclus de cette observation que toute asser-

(1) Sans mémoire, comme je l'ai prouvé dans le chapitre précédent, point de jugement.

tion ſur le rapport des objets entre eux, ſuppoſe comparaiſon de ces objets; toute comparaiſon, une peine; toute peine, un intérêt puiſſant pour ſe la donner. Et, qu'au contraire, lorſqu'il s'agit du rapport d'un objet avec moi, c'eſt-à-dire, d'une ſenſation, cette ſenſation, ſi elle eſt vive, devient elle-même l'intérêt puiſſant qui me force à l'attention. Toute ſenſation de cette eſpece emporte donc toujours avec elle un jugement. Je ne m'arrêterai pas davantage à cette obſervation, & répéterai, d'après ce que j'ai dit ci-deſſus, que dans tous les cas, *juger* eſt *ſentir*.

Cela poſé, toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à de pures ſenſations. Pourquoi donc admettre en nous une faculté de juger diſtincte de la faculté de ſentir. Mais cette opinion eſt générale; j'en conviens; elle doit même l'être. L'on s'eſt dit, je ſens & je compare; il eſt donc en moi une faculté de juger & de comparer diſtincte de la faculté de ſentir. Ce raiſonnement ſuffit pour en impoſer à la plupart des hommes. Cependant pour en appercevoir la fauſſeté, il ne faut qu'attacher une idée nette au mot *comparer*. Ce mot éclairci, on reconnoît qu'il ne déſigne aucune opération réelle de l'eſprit; que l'opération de comparer, comme je l'ai déjà dit, n'eſt autre choſe *que ſe rendre attentif aux impreſſions différentes qu'excitent en nous des objets, ou actuellement ſous nos yeux, ou préſents à notre mémoire;* & qu'en conſéquence tout jugement ne peut être que le *prononcé des ſenſations éprouvées*.

Mais ſi les jugements, portés d'après la comparaiſon des objets phyſiques, ne ſont que de pures ſenſations, en eſt-il ainſi de toute autre eſpece de jugement?



CHAPITRE V.

Des jugements qui résultent de la comparaison des idées abstraites, collectives, &c.

Les mots *foiblesse*, *force*, *petitesse*, *grandeur*, *crime*, &c, ne sont représentatifs d'aucune substance, c'est-à-dire, d'aucun corps. Comment donc réduire à de pures sensations les jugements résultants de la comparaison de pareils mots ou idées ? Ma réponse, c'est que ces mots ne nous présentant aucune idée, il est impossible, tant qu'on ne les applique point à quelque objet sensible & particulier, qu'on porte sur eux aucun jugement. Les applique-t-on à dessein, ou sans s'en appercevoir, à quelque objet déterminé ? l'application faite, alors le mot de *grandeur* exprimera un rapport, c'est-à-dire, une certaine différence ou ressemblance observée entre des objets présents à nos yeux ou à notre mémoire. Or, le jugement porté sur des idées devenues physiques par cette application, ne sera, comme je le répete, que le *prononcé des sensations éprouvées*.

On me demandera peut-être par quels motifs les hommes ont inventé & introduit dans le langage, de ces expressions, si je l'ose dire, algébriques, qui jusqu'à leur application à des objets sensibles, n'ont aucune signification réelle, & ne sont représentatives d'aucune idée déterminée. Je répondrai que les hommes ont par ce moyen cru pouvoir se communiquer plus facilement, plus promptement, &

même plus clairement leurs idées. C'est la raison pour laquelle ils ont, dans toutes les langues, créé tant de ces mots adjectifs & substantifs à la fois si vagues (1) & si utiles. Prenons pour exemple de ces expressions insignifiantes, celle de *ligne* considérée en géométrie indépendamment de sa longueur, largeur & épaisseur. Ce mot en ce sens ne rappelle aucune idée à l'esprit. Une pareille ligne n'existe pas dans la nature : l'on ne s'en forme point d'idée. Que prétend donc le maître en se servant de cette expression ? simplement avertir son disciple de porter toute son attention sur le corps considéré comme long, & sans égard à ses autres dimensions.

Lorsque pour la facilité du calcul, on substitue dans cette science les lettres *A* & *B* à des quantités fixes ; ces lettres présentent-elles aucunes idées ? désignent-elles aucune grandeur réelle ? Non. Or, ce qui s'exprime dans la langue algébrique par *A* & par *B*, s'exprime dans la langue usuelle par les mots *foiblesse*, *force*, *petitesse*, *grandeur*, &c. Ces mots ne désignent qu'un rapport vague de choses entre elles, & ne nous présentent d'idées nettes & réelles

(1) Dans la composition de la langue d'un peuple civilisé, il entre toujours une infinité de pronoms, de conjonctions, enfin de ces mots qui, vuides de sens en eux-mêmes, empruntent leurs différentes significations des expressions auxquelles on les unit, ou des phrases dans lesquelles on les emploie. L'invention de la plupart de ces mots est due à la crainte qu'eurent les peuples de trop multiplier les signes de leurs langues & au desir de se communiquer plus facilement leurs idées. Si les hommes, en effet, eussent été obligés de créer autant de mots

qu'au moment où on les applique à un objet déterminé, & qu'on compare cet objet à un autre. C'est alors que ces mots mis, si je l'ose dire, en équation ou en comparaison, expriment très-précisément le rapport des objets entre eux. Jusqu'à ce moment, le mot de grandeur, par exemple, rappellera à mon esprit des idées très-différentes, selon que je les appliquerai à une mouche ou à une baleine. Il en est de même de ce qu'on appelle dans l'homme l'idée ou la pensée. Ces expressions sont insignifiantes en elles-mêmes. Cependant, à combien d'erreurs n'ont-elles pas donné naissance; combien de fois n'a-t-on pas soutenu dans les écoles que *la pensée n'appartenant pas à l'étendue & à la matiere*, il étoit évident que l'ame étoit spirituelle. Je n'ai, je l'avoue, jamais rien compris à ce savant galimatias. Que signifie en effet le mot *penser?* ou ce mot est vuide de sens, ou comme se *mouvoir*, il exprime simplement une maniere d'être de l'homme. Or, dire qu'un mode ou une maniere d'être, n'est point un corps, ou n'a point d'étendue, rien de plus clair: mais

---

qu'il est de choses auxquelles on peut appliquer, par exemple, les adjectifs, *blanc*, *fort*, *gros*, comme un *gros cable*, un *gros bœuf*, un *gros arbre*, &c. Il est évident que la multiplicité des expressions nécessaires pour rendre leurs idées, eût surchargé leur mémoire. Ils ont donc cru devoir inventer des mots qui, n'étant en eux-mêmes représentatifs d'aucune idée réelle, n'ayant qu'une signification locale, & n'exprimant enfin que le rapport des objets entre eux, rappelleroient cependant à leur esprit des idées distinctes au moment même, où ces mêmes mots seroient unis aux objets dont ils désignent les rapports.

faire

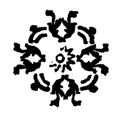
faire de ce mode un être & même un être ſpirituel, rien, ſelon moi, de plus abſurde.

Quoi de plus vague encore que le mot *crime?* Pour que ce terme collectif rappelle à mon eſprit une idée nette & déterminée, il faut que je l'applique à un vol, à un aſſaſſinat, ou à quelque action pareille. Les hommes n'ont inventé ces ſortes de mots que pour ſe communiquer plus facilement, ou, du moins, plus promptement leurs idées. Je ſuppoſe qu'on crée une ſociété où l'on ne veuille admettre que des honnêtes gens. Pour s'éviter la peine de tranſcrire le long catalogue de toutes les actions qui doivent en exclure, on dira en un ſeul mot, qu'on en bannit tout homme taché de quelque crime. Mais de quelle idée nette ce mot *crime* ſera-t-il alors repréſentatif? d'aucune. Ce mot uniquement deſtiné à rappeller au ſouvenir de cette ſociété les actions nuiſibles dont ſes membres peuvent ſe rendre coupables, l'avertit ſeulement d'inſpecter leur conduite. Ce mot enfin n'eſt proprement qu'un ſon & une maniere plus courte & plus abrégée de réveiller à cet égard l'attention de la ſociété.

Auſſi dans la ſuppoſition, où, forcé de déterminer les peines dues au crime, je duſſe m'en former des idées claires & préciſes, il faudroit alors que je rappellaſſe ſucceſſivement à ma mémoire les tableaux des différents forfaits que l'homme peut commettre; que j'examinaſſe leſquels de ces forfaits ſont les plus nuiſibles à la ſociété, & que je portaſſe enfin un jugement qui ne ſeroit, comme je l'ai dit tant de fois, que le *prononcé des ſenſations reçues à la préſence des divers tableaux de ces crimes.*

Toute idée quelconque peut donc, en derniere analyse, se réduire toujours à des faits ou sensations physiques. Ce qui jette quelque obscurité sur les discussions de cette espece, est la signification incertaine & vague d'un certain nombre de mots, & la peine qu'il faut quelquefois se donner pour en extraire des idées nettes. Peut-être est-il aussi difficile d'analyser quelques-unes de ces expressions, & de les rappeller, si je l'ose dire, à leurs idées constituantes, qu'il l'est en chymie de décomposer certains corps. Qu'on emploie cependant à cette décomposition la méthode & l'attention nécessaire, l'on est sûr du succès.

Ce que j'ai dit suffit pour convaincre le lecteur éclairé, que toute idée & tout jugement peut se ramener à une sensation. Il seroit donc inutile, pour expliquer les différentes opérations de l'esprit, d'admettre en nous une faculté de juger & de comparer distincte de la faculté de sentir. Mais quel est, dira-t-on, le principe ou le motif qui nous fait comparer les objets entre eux, & qui nous doue de l'attention nécessaire pour en observer les rapports? L'intérêt, qui est pareillement, comme je vais le montrer, un effet de la sensiblité physique.





CHAPITRE VI.

Point d'intérêt, point de comparaison des objets entre eux.

Toute comparaison des objets entre eux suppose attention : toute attention suppose peine, & toute peine un motif pour se la donner. S'il étoit un homme sans desir, & qu'un tel homme pût exister, il ne compareroit point les corps entre eux, il ne prononceroit aucun jugement. Mais, dans cette supposition, il pourroit encore juger l'impression immédiate des objets sur lui : oui, lorsque cette impression seroit forte. Sa force, devenue un *motif d'attention*, emporteroit avec elle un *jugement*. Il n'en seroit pas de même si cette sensation étoit foible : il n'auroit alors ni conscience, ni souvenir des jugements qu'elle auroit occasionnés. Un homme est environné d'une infinité d'objets ; il est nécessairement affecté d'une infinité de sensations ; il porte donc une infinité de jugements ; mais il les porte à son insçu. Pourquoi ? c'est que la nature de ses jugements suit celle de ses sensations. Ne font-elles sur lui qu'une trace légere, effacée aussitôt que sentie ? Les jugements portés sur ces sortes de sensations sont de la même espece ; il n'en a point de conscience. Il n'est point d'homme, en effet, qui, sans s'en appercevoir, ne fasse tous les jours une infinité de raisonnements dont il n'a pas de conscience. Je prends pour exemple, ceux qui

précedent presque tous les mouvements rapides de notre corps.

Lorsque dans un ballet, Vestris fait plutôt une cabriole qu'un entrechat; lorsque, dans la salle d'armes, Moté tire plutôt la tierce que la quarte, il faut, s'il n'est point d'effet sans cause, que Vestris & Moté y soient déterminés par un raisonnement trop rapide, pour être, si je l'ose dire, apperçu. Tel est celui que je fais, lorsque j'oppose ma main au corps prêt à frapper mon œil. Il se réduit à peu près à ceci.

L'expérience m'apprend que ma main résiste sans douleur au choc d'un corps qui me priveroit de la vue: mes yeux, d'ailleurs, me sont plus chers que ma main: je dois donc exposer ma main pour sauver mes yeux.

Il n'est personne qui ne fasse, en pareil cas, le même raisonnement: mais ce raisonnement d'habitude est si rapide, qu'on a plutôt mis la main devant les yeux, qu'on ne s'est apperçu & de l'action & du raisonnement dont cette action est l'effet. Or, que de sensations, de la nature de ces raisonnements habituels! que de sensations foibles qui, ne fixant pas notre attention, ne peuvent produire en nous, ni conscience, ni souvenir!

Il est des moments où les plus fortes sont, pour ainsi dire, nulles. Je me bats; je suis blessé. Je poursuis le combat, & ne m'apperçois pas de ma blessure. Pourquoi? c'est que l'amour de ma conservation, la colere, le mouvement donné à mon sang, me rendent insensible au coup qui, dans tout autre moment, eût fixé toute mon attention. Il est, au contraire, des moments où j'ai la conscience des

ſenſations les plus légeres ; c'eſt lorſque des paſſions, telles que la crainte, l'amour de la gloire, l'avarice, l'envie, &c, concentrent tout notre eſprit ſur un objet. Suis-je conjuré ? il n'eſt point de geſte, de regard qui échappe à l'œil inquiet & ſoupçonneux de mes complices. Suis-je peintre ? Tout effet ſingulier de lumiere me frappe. Suis-je jouaillier ? Il n'eſt point de tache dans un diamant que je n'apperçoive. Suis-je envieux ? Il n'eſt point de défaut dans un grand homme que mon œil perçant ne découvre. Au reſte, ces mêmes paſſions qui, concentrant toute mon attention ſur certains objets, me rendent, à cet égard, ſuſceptible des ſenſations les plus fines, m'endurciſſent auſſi contre toute autre eſpece de ſenſations. —

Que je ſois amant, jaloux, ambitieux, inquiet ; ſi, dans cette ſituation de mon ame, je traverſe les magnifiques palais des ſouverains ; en vain, ſuis-je frappé par les rayons réfléchis des marbres, des ſtatues, des tableaux qui m'environnent : il faut, pour réveiller mon attention, qu'un objet inconnu, nouveau, & tout-à-coup offert à mes yeux, faſſe ſur moi une impreſſion vive. Faute de cette impreſſion, je marche ſans voir, ſans entendre & ſans conſcience des ſenſations que j'éprouve.

Au contraire ſi, dans le calme des deſirs, je parcours ces mêmes palais, ſenſible alors à toutes les beautés dont l'art & la nature les embelliſſent, mon ame ouverte à toutes les impreſſions, ſe partagera entre toutes celles qu'elle reçoit. Je ne ſerai pas, à la vérité, doué, comme l'amant & l'ambitieux, de cette vue aiguë & perçante qu'ils portent ſur tout ce qui les intéreſſe ; je n'appercevrai point,

comme eux, ce qui n'est, pour ainsi dire, visible qu'aux yeux des passions. Je serai moins finement, mais plus généralement sensible.

Qu'un homme du monde & qu'un botaniste se promenent le long d'un canal ombragé de chênes antiques & bordé d'arbustes & de fleurs odorantes; le premier uniquement frappé de la limpidité des eaux, de la vétusté des chênes, de la variété des arbustes, de l'odeur suave des fleurs, n'aura pas les yeux du botaniste, pour observer les ressemblances & les différences qu'ont entre eux ces fleurs & ces arbustes. Sans intérêt pour les remarquer, il sera sans attention pour les appercevoir. Il recevra des sensations, il portera des jugements, & n'en aura point de conscience. C'est le botaniste jaloux de la réputation, le botaniste, scrupuleux observateur de ces fleurs & de ces arbustes divers, qui seul peut se rendre attentif aux différentes sensations qu'il en éprouve, & aux divers jugements qu'il en porte (1). —

Au reste, si la conscience, ou la non-conscience de telles impressions ne changent point leur nature, il est donc vrai, comme je l'ai dit plus haut, que toutes nos sensations emportent avec elles un jugement dont l'existence ignorée, lorsqu'elles n'ont pas fixé notre attention, n'en est cependant pas moins réelle.

Il résulte de ce chapitre que tous les jugements occasionnés par la comparaison des objets entre

---

(1) Il n'est point, en effet, de souvenir sans attention, ni d'attention sans intérêt.

eux, suppoſent en nous intérêt de les comparer. Or, cet intérêt néceſſairement fondé ſur l'amour de notre bonheur, ne peut être qu'un effet de la ſenſibilité phyſique; puiſque toutes nos peines & nos plaiſirs y prennent leur ſource. Cette queſtion examinée, j'en conclurai que la douleur & le plaiſir phyſique eſt le principe ignoré de toutes les actions des hommes.





CHAPITRE VII.

La sensibilité physique est la cause unique de nos actions, de nos pensées, de nos passions & de notre sociabilité.



ACTION.

C'est pour se vêtir, pour parer sa maîtresse ou sa femme, leur procurer des amusements, nourrir soi & sa famille, & jouir enfin du plaisir attaché à la satisfaction des besoins physiques, que l'artisan & le paysan pensent, imaginent & travaillent. La sensibilité physique est donc l'unique moteur de l'homme (1). Il n'est donc susceptible, comme je

(1) Ce qu'on appelle peine ou plaisir intellectuel peut toujours se rapporter à quelque peine ou à quelque plaisir physique. Deux exemples seront la preuve de cette vérité.

Qui nous fait aimer jusqu'au petit jeu ? seroient-ce les sensations agréables qu'il excite en nous ? non : on l'aime, parce qu'il nous délivre de la peine de l'ennui, & nous soustrait à cette absence d'impression toujours sentie comme un mal-aise & une douleur physique.

Qui nous fait aimer le gros jeu ? l'amour de l'argent. Qui nous fait aimer l'argent ? le goût des commodités, le besoin des amusements, le desir de s'arracher à des peines, & de se procurer des plaisirs physiques. Ne peut-on pas encore aimer dans le gros jeu l'émotion qu'il produit en nous ? sans doute. Mais l'émotion sentie au moment où

vais le prouver, que de deux especes de plaisirs & de peines; l'une sont les peines & les plaisirs physiques; l'autre, sont les peines & les plaisirs de prévoyance ou de mémoire.

DOULEUR.

Je ne connois que deux sortes de douleurs, la douleur actuelle & la douleur de prévoyance. Je

---

je vais perdre ou gagner mille, deux mille, ou si l'on veut, dix mille louis, prend sa source, ou dans la crainte d'être privé des plaisirs dont je jouis, ou dans l'espoir de goûter ceux que me procureroit un accroissement dans ma fortune. Cette émotion ne seroit-elle pas aussi dans quelques hommes l'effet de l'orgueil? Il en est d'assez superbes pour se sentir humiliés, lorsque la fortune les abandonne; fût-ce au jeu des épingles. Mais cet orgueil est rare. D'ailleurs, ce même orgueil, comme la preuve s'en trouve dans le livre de l'*Esprit*, chap. XIII, Disc. 3, n'est encore qu'un des effets de la sensibilité physique. L'amour du jeu a donc pour principe, ou la crainte de l'ennui, par conséquent de la douleur, ou l'espoir du plaisir physique.

En est-il ainsi du plaisir intérieur éprouvé, lorsqu'on secourt un malheureux, lorsqu'on fait un acte de libéralité? ce plaisir, sans doute, est très-vif. Toute action de cette espece doit être louée de tous, parce qu'elle est utile à tous. Mais qu'est-ce qu'un homme humain? celui pour qui le spectacle de la misere d'autrui est un spectacle douloureux.

Né sans idée, sans vice & sans vertu, tout jusqu'à l'humanité est dans l'homme une acquisition; c'est à son éducation qu'il doit ce sentiment. Entre tous les divers moyens de l'inspirer, le plus efficace, c'est à l'aspect d'un malheureux, d'accoutumer l'enfant, pour ainsi dire, dès le

meurs de faim ; j'éprouve une douleur actuelle. Je prévois que je mourrai bientôt de faim ; j'éprouve une douleur de prévoyance dont l'impression est d'autant plus forte que cette douleur doit être plus

---

berceau, à se demander par quel hasard il n'est point exposé, comme cet infortuné, aux intempéries de l'air, à la soif, à la faim, à la douleur, &c. L'enfant a-t-il contracté l'habitude de s'identifier avec les malheureux ? cette habitude prise, il est d'autant plus touché de leur misere, qu'en déplorant leur sort, c'est sur l'humanité en général, & par conséquent sur lui-même en particulier qu'il s'attendrit. Une infinité de sentiments divers se mêlent alors à ce premier sentiment, & de leur assemblage se compose ce sentiment total de plaisir dont jouit une ame noble en secourant un misérable ; sentiment qu'elle n'est pas toujours en état d'analyser.

On soulage donc les malheureux.

1. Pour s'arracher à la douleur physique de les voir souffrir.

2. Pour jouir du spectacle d'une reconnoissance qui produit du moins en nous l'espoir confus d'une utilité éloignée.

3. Pour faire un acte de puissance dont l'exercice nous est toujours agréable, parce qu'elle rappelle à notre esprit l'image des plaisirs attachés à cette puissance.

4. Parce que l'idée de bonheur s'associe toujours dans une bonne éducation avec l'idée de bienfaisance, & que cette bienfaisance, en nous conciliant l'estime & l'affection des hommes, peut, ainsi que les richesses, être regardée comme un pouvoir ou un moyen de se soustraire à des peines, & de se procurer des plaisirs. Voilà comme d'une infinité de sentiments divers, se forme le sentiment total de plaisir qu'on éprouve dans l'exercice de la bienfaisance.

prochaine & plus vive. Le criminel qui marche à l'échafaud, n'éprouve encore aucun tourment; mais la prévoyance qui lui rend son supplice présent, le commence (1).

REMORDS.

Le remords n'est que la prévoyance des peines physiques auxquelles le crime nous expose. Le remords est, par conséquent, en nous l'effet de la sensibilité physique. Je frissonne à l'aspect des feux, des roues, des fouets qu'allument, courbent & tressent au tartare l'imagination du peintre ou du poëte. Un homme est-il sans crainte; est-il au dessus des loix? c'est sans repentir qu'il commet l'action malhonnête qui lui est utile; pourvu néanmoins qu'il n'ait point encore contracté d'habitude vertueuse. Cette habitude prise, on n'en change point sans éprouver un mal-aise & une inquiétude secrete à laquelle on donne encore le nom de remords. L'expérience nous apprend que toute action qui ne nous expose ni aux peines légales, ni

(1) Nul doute que la prévoyance ne nous fasse, dans ces affreux moments, éprouver une sensation physiquement douloureuse. Qu'est-ce que la prévoyance? un effet de la mémoire. Or, le propre de la mémoire est de mettre jusqu'à un certain point les organes dans la contraction où les mettra plus fortement le supplice. Il est donc évident que toutes les peines & les plaisirs réputés intérieurs, sont autant de sensations physiques, & qu'on ne peut entendre par ces mots *d'intérieurs* ou *d'extérieurs*, que les impressions excitées ou par la mémoire, ou par la présence même des objets.

à celle du déshonneur (1), est, en général, une action toujours exécutée sans remords. Solon & Platon aimoient les femmes & même les jeunes gens, & l'avouoient (2). Le vol n'étoit point puni à Sparte, & les Lacédémoniens voloient sans remords. Les princes d'Orient peuvent impunément charger leurs sujets d'impôts, & ils les en accablent. L'inquisiteur peut impunément brûler quiconque ne pense pas comme lui, sur certains points métaphysiques, & c'est sans remords qu'il venge par des tourments affreux, l'offense légere que fait à sa vanité la contradiction d'un juif, ou d'un incrédule. Les remords doivent donc leur existence à la crainte du supplice ou de la honte toujours réductible, comme je l'ai déjà dit, à une peine physique.

AMITIÉ.

C'est pareillement de la sensibilité physique que découlent les larmes dont j'arrose l'urne de mon

(1) Si le déshonneur ou le mépris des hommes nous est insupportable, c'est qu'il nous présage des malheurs; c'est que le déshonoré est en partie privé des avantages attachés à la réunion des hommes en société; c'est que le mépris annonce peu d'empressement de leur part à nous obliger; c'est qu'il nous présente l'avenir comme vuide de plaisirs, & rempli de peines, qui toutes sont réductibles à des peines physiques.

(2) Les Gaulois étoient autrefois divisés en une infinité de *clubs* ou *sociétés particulieres*. Ces sociétés étoient composées d'une douzaine de ménages, dont les femmes étoient en commun. L'on vivoit avec elles sans remords: mais l'on n'eût osé aimer une femme d'un autre club: la loi le défendoit, & le remords commence où l'impunité cesse.

ami. La mort me l'a-t-elle enlevé ? Je regrette en lui l'homme dont la conversation m'arrachoit à l'ennui, à ce mal-aise de l'ame qui, réellement, est une peine physique : je pleure celui qui eût exposé sa vie & sa fortune pour me soustraire à la mort & à la douleur, & qui, sans cesse occupé de ma félicité, vouloit, par des plaisirs de toute espece, donner sans cesse plus d'extensité à mon bonheur. Qu'on descende, qu'on fouille au fond de son ame, l'on n'apperçoit dans tous ces sentiments que les développements du plaisir & de la douleur physique. Que ne peut cette douleur ? Par elle le magistrat enchaîne le vice, & désarme l'assassin.

PLAISIR.

Il est deux sortes de plaisirs, comme il est deux sortes de douleurs : l'un est le plaisir physique ; l'autre, le plaisir de prévoyance. Un homme aime-t-il les belles esclaves & les beaux tableaux ? s'il découvre un trésor, il est transporté. Cependant, dira-t-on, il n'éprouve encore aucun plaisir physique : j'en conviens. Mais il acquiert en ce moment les moyens de se procurer les objets de ses desirs. Or, cette prévoyance d'un plaisir prochain, est déjà un plaisir. Sans amour pour les belles esclaves & les beaux tableaux, il eût été indifférent à la découverte de ce trésor.

Les plaisirs de prévoyance supposent donc toujours l'existence des plaisirs des sens. C'est l'espoir de jouir demain de ma maîtresse qui me rend heureux aujourd'hui. La prévoyance ou la mémoire convertit en jouissance réelle l'acquisition de tout moyen propre à me procurer des plaisirs. Par quel

motif, en effet, éprouvai-je une sensation agréable, chaque fois que j'obtiens un nouveau degré d'estime, de considération, de richesses, & surtout de pouvoir ? c'est que je regarde le pouvoir comme le plus sûr moyen d'accroître mon bonheur.

POUVOIR.

Les hommes s'aiment eux-mêmes : tous desirent d'être heureux, & croient qu'ils le seroient parfaitement, s'ils étoient revêtus du degré de puissance nécessaire pour leur procurer toute espece de plaisir. Le desir du pouvoir prend donc sa source dans l'amour du plaisir.

Supposons un homme absolument insensible. Mais il seroit, dira-t-on, sans idées, par conséquent, une pure statue. Soit. Admettons cependant qu'il pût exister & même penser : Quel cas feroit-il du pouvoir & du sceptre des rois ? aucun. En effet, quel degré de bonheur cet immense pouvoir ajouteroit-il à la félicité d'un homme impassible !

Si la puissance est si desirée de l'ambitieux, c'est comme un moyen d'acquérir des plaisirs. Le pouvoir est comme l'argent, une monnoie. L'effet du pouvoir & de la lettre de change est le même. Suis-je muni d'une telle lettre ! je touche à Londres, ou à Paris, cent mille francs ou cent mille écus, &, par conséquent, tous les plaisirs dont cette somme est représentative. Suis-je muni d'une lettre de commandement ou de pouvoir ? Je tire pareillement à vue sur mes concitoyens telle quantité de denrées ou de plaisirs. Les effets de la richesse & du pouvoir sont à peu près semblables ; parce que la richesse est un pouvoir.

Dans un pays où l'argent feroit inconnu, de quelle maniere percevroit-on les impôts? en nature, c'eſt-à-dire, en bled, vin, beſtiaux, fourages, graine, gibier &c. — De quelle maniere y feroit-on le commerce? par échange. L'argent doit donc être regardé comme une marchandiſe portative avec laquelle on eſt convenu, pour la facilité du commerce, d'échanger toutes les autres marchandiſes. En feroit-il de même des dignités & des honneurs avec leſquels les peuples policés récompenſent les ſervices rendus à la patrie? Pourquoi non? Que ſont les honneurs? une monnoie pareillement repréſentative de toute eſpece de denrées & de plaiſirs. Suppoſons un pays où la monnoie des honneurs n'eût point cours; ſuppoſons un peuple trop libre & trop fier pour ſupporter une trop grande inégalité dans les conditions des citoyens, & donner aux uns trop d'autorité ſur les autres: de quelle maniere ce peuple récompenſeroit-il les actions grandes & utiles à la patrie? Par des biens & des plaiſirs en nature, c'eſt-à-dire, par le tranſport de tant de grains, biere, foin, vin, &c. dans la cave ou le grenier d'un héros, par le don de tant d'arpents de terre à défrîcher, ou de tant de belles eſclaves. C'étoit par la poſſeſſion de Brizéis (1), que les Grecs récompenſoient la valeur d'Achille. Quelle étoit chez les Scandinaves, les Saxons, les

(1) Dans l'isle de Rimini, nul ne peut ſe marier qu'il n'ait tué un ennemi, & n'en ait apporté la tête. Le vainqueur de deux ennemis a droit d'épouſer deux femmes; ainſi de ſuite juſqu'à cinquante. A quelle cauſe attribuer l'établiſſement d'une pareille coutume? à la poſition de

Scythes, les Celtes, les Samnites, les Arabes (1), la récompense du courage, des talents & des vertus ? tantôt le don d'une belle femme, tantôt une invitation à des festins, où nourris de mets délicats, abreuvés de liqueurs agréables, les guerriers écoutoient avec transport les chansons des Bardes.

Il est donc évident que, si l'argent & les honneurs sont chez la plupart des peuples policés les récompenses des actions vertueuses, c'est comme représentatifs des mêmes biens & des mêmes plaisirs que les peuples pauvres & libres accordoient en nature à leurs héros, &, pour l'acquisition desquels ces héros s'exposoient aux plus grands dangers. Aussi, dans la supposition où ces dignités & ces honneurs ne fussent plus représentatifs de ces denrées & de ces plaisirs, dans l'hypothese où ces honneurs ne seroient que de vains titres (2), ces titres, appréciés à leur juste valeur, cesseroient bientôt d'être un objet de desir. Il faut, pour aller à la sappe, que

---

ces insulaires, qui, par-tout, environnés de nations ennemies, ne pourroient leur résister, si, pour exciter perpétuellement la valeur de leurs citoyens, ils n'attachoient les plus grandes récompenses au courage.

(1) Entre les présents que les caravanes font encore aujourd'hui aux Arabes du désert, les plus agréables sont des filles nubiles. C'étoit le tribut que les Sarrasins vainqueurs exigeoient jadis des vaincus. Abdérame, après la conquête des Espagnes, exigea du petit prince des Asturies un tribut annuel de cent belles filles.

(2) Si, dans les pays despotiques, le ressort de la gloire est communément très-foible, c'est que la gloire n'y donne aucune espece de pouvoir : c'est que tout pou-

l'écu

l'écu donné au soldat, soit représentatif d'une pinte d'eau-de-vie, & de la nuit d'une vivandiere. Les soldats d'autrefois & les soldats d'aujourd'hui sont les mêmes (1). L'homme n'a pas changé, & pour les mêmes récompenses il fera en tous les temps à peu près les mêmes actions. Le suppose-t-on indifférent au plaisir & à la douleur ? il est sans action; il n'est susceptible ni de remords, ni d'amitié,

---

voir est absorbé dans le despote : c'est qu'en ces pays, un héros couvert de gloire n'est point à l'abri de l'intrigue du plus vil courtisan; c'est qu'il n'a la propriété ni de ses biens, ni de sa liberté; c'est qu'enfin il est, à l'ordre du souverain, jetté dans les prisons, dépouillé de ses richesses, de ses honneurs, & privé de la vie même. Pourquoi l'Anglois ne voit-il dans la plupart des seigneurs étrangers que des valets décorés & des victimes parées de guirlandes ? c'est qu'un paysan est plus vraiment grand en Angleterre, que ne l'est ailleurs un homme en place. Ce paysan est libre; il peut être impunément vertueux: il ne voit rien au dessus de lui que la loi. C'est le desir de la gloire qui, dans les républiques pauvres, doit être le plus puissant principe de leur activité, & c'est le desir de l'argent, fondé sur l'amour du luxe, qui, dans les pays despotiques, est le principe d'action & la force motrice des nations soumises à ce gouvernement.

(1) On sait que l'irruption de Brennus en Italie ne fut pas la premiere, mais la cinquieme qu'y firent les Gaulois. Avant lui, Bellovesus y étoit descendu. Mais comment ce chef engageoit-il ses compatriotes à le suivre au-delà des Alpes ? en leur envoyant du vin d'Italie. » Goûtez ce vin, leur écrivoit-il, & si vous le trouvez bon, venez avec moi faire la conquête du pays » qui le produit «.

ni enfin de l'amour des richesses & du pouvoir; parce qu'on est nécessairement insensible aux moyens d'acquérir du plaisir, lorsqu'on l'est au plaisir même. Ce qu'on cherche dans la richesse & la puissance, c'est le moyen de se soustraire à des peines, & de se procurer des plaisirs physiques. Si l'acquisition de l'or & du pouvoir est toujours un plaisir, c'est que la prévoyance & la mémoire convertissent en plaisir réel tous les moyens d'en avoir. Dans l'homme, tout est de sentir; sa sociabilité même n'est en lui qu'une conséquence de cette faculté.





CHAPITRE VIII.

De la Sociabilité.

L'Homme est de sa nature & frugivore & carnacier. Il est d'ailleurs foible, mal armé, par conséquent exposé à la voracité des animaux plus forts que lui. L'homme, ou pour se nourrir, ou pour se soustraire à la fureur du tigre & du lion, dut donc se réunir à l'homme. L'objet de cette union fut d'attaquer, de tuer les animaux (1), ou pour les manger, ou pour défendre contre eux les fruits ou les légumes qui lui servoient de nourriture. Cependant l'homme se multiplia, & pour vivre il lui fallut cultiver la terre. Pour l'engager à semer, il falloit que la récolte appartînt à l'agriculteur. A cet effet, les citoyens firent entre eux des conventions & des loix. Ces loix resserrerent les liens d'une union qui, fondée sur leurs besoins, étoit l'effet immédiat de la sensibilité physique (2). Mais leur sociabilité ne

(1) Il y a, dit-on, en Afrique, une espece de chiens sauvages, qui, par le même motif, vont en meute ; faire la guerre aux animaux plus forts qu'eux.

(2) De ce que l'homme est sociable, on en a conclu qu'il étoit bon ; on s'est trompé. Les loups font société, & ne sont pas bons. J'ajouterai même que, si l'homme, comme le dit M. de Fontenelle, a fait Dieu à son image, le portrait effrayant qu'il fait de la divinité, doit rendre la bonté de l'homme très-suspecte. On reproche

peut-elle pas être regardée comme une qualité innée (1), une espece de beau moral ? Ce que l'expérience nous apprend à ce sujet, c'est que dans l'homme, comme dans l'animal, la sociabilité est l'effet du besoin. Si celui de se défendre rassemble en troupeau ou société les animaux pâturants, tels que les bœufs, les chevaux, &c.; le besoin d'attaquer, chasser & combattre leur proie, réunit pareillement en société les animaux carnaciers, tels que les renards & les loups.

L'intérêt & le besoin sont le principe de toute sociabilité. Ce principe (dont peu d'écrivains ont donné des idées nettes) est donc le seul qui unisse les hommes entre eux. Aussi la force de leur union est-elle toujours proportionnée à celle & de l'habitude & du besoin. Du moment où le jeune sauvage (2) & le jeune sanglier sont en état de pourvoir

---

à Hobbes cette maxime : *l'Enfant robuste est l'enfant méchant :* il n'a fait cependant que répéter en d'autres termes ces vers si admirés de Corneille :

» *Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que ce qu'il doit* «.

Et cet autre vers de La Fontaine :

» *La raison du plus fort est toujours la meilleure* «.

Ceux qui font le roman de l'homme blâment cette maxime de Hobbes : ceux qui en font l'histoire l'admirent, & la nécessité des loix en prouve la vérité.

(1) La curiosité, que certaines gens regardent comme une passion innée, est en nous l'effet du desir d'être heureux, & d'améliorer de plus en plus notre état ; elle n'est que le développement de la sensibilité physique.

(2) Il en est, disent la plupart des voyageurs, de

à leur nourriture & à leur défenſe, ils quittent, l'un la cabane, l'autre la bauge de ſes parents (1). L'aigle méconnoît ſes aiglons au moment qu'aſſez rapides pour fondre ſur leur proie, ils peuvent ſe paſſer de ſon ſecours.

Le lien qui unit les enfants au pere, & le pere aux enfants, eſt moins fort qu'on ne l'imagine. La

---

l'attachement des negres pour leurs enfants, comme de celui des animaux pour leurs petits. Cet attachement ceſſe lorſque les petits peuvent eux-mêmes pourvoir à leurs beſoins. (Voyez T. I. des Mêlanges intéreſſants des voyages d'Aſie, d'Amérique, &c.) Les Anxicos, dit à ce ſujet Drapper dans ſon voyage d'Afrique, mangent leurs eſclaves; la chair humaine n'eſt pas moins commune dans leurs marchés que la chair de bœuf dans nos boucheries. Le pere ſe repaît de la chair de ſon fils, le fils de celle de ſon pere; les freres & ſœurs ſe mangent, & la mere ſe nourrit ſans horreur de l'enfant qui vient de naître. Les negres enfin, dit le P. Labbat, ſans reconnoiſſance, ſans affection pour leurs parents, ſont auſſi ſans compaſſion pour les malades : c'eſt chez ces peuples, ajoute-t-il, qu'on voit des meres aſſez inhumaines pour abandonner dans les campagnes leurs enfants à la voracité des tigres.

(1) Rien de plus commun en Europe que de voir des fils délaiſſer leur pere, lorſque vieux, infirme, incapable de travailler, il ne vit plus que d'aumônes. On voit dans les campagnes un pere nourrir ſept ou huit enfants, & ſept ou huit enfants ne pouvoir nourrir un pere. Si tous les fils ne ſont pas auſſi durs, s'il en eſt de tendres & d'humains, c'eſt à l'éducation & à l'exemple qu'ils doivent leur humanité. La nature en avoit fait de petits ſangliers.

trop grande force de ce lien feroit même funeste aux états. La premiere paffion du citoyen doit être celle des loix & du bien public. Je le dis à regret, l'amour filial doit être fubordonné dans l'homme à l'amour patriotique. Si ce dernier amour ne l'emporte fur tous les autres, où trouver une mefure du vice & de la vertu ? Dès-lors il n'en eft plus, & toute morale eft détruite.

Par quelle raifon, en effet, auroit-on par deffus tout recommandé aux hommes l'amour de Dieu ou de la juftice ? C'eft qu'on a confufément fenti le danger auquel les expoferoit un trop exceffif amour de la parenté. Qu'on en légitime l'excès, qu'on le déclare le premier des amours, un fils eft dès-lors en droit de piller fon voifin, ou de voler le tréfor public, foit pour foulager le befoin d'un pere, foit pour augmenter fon aifance. Autant de familles, autant de petites nations qui, divifées d'intérêt, feront toujours armées les unes contre les autres.

Tout écrivain qui, pour donner bonne opinion de fon cœur, fonde la fociabilité fur un autre principe que fur celui des befoins phyfiques & habituels, trompe les efprits foibles, & leur donne de fauffes idées de la morale.

La nature a voulu fans doute que la reconnoiffance & l'habitude fuffent dans l'homme une efpece de gravitation qui le portât à l'amour de fes parents; mais elle a voulu auffi que l'homme trouvât, dans le defir naturel de l'indépendance, une force répulfive qui diminuât du moins la trop grande force de cette gravitation (1). Auffi la fille fort-elle

(1) L'homme hait la dépendance. De-là peut être fa

joyeuse de la maison de sa mere, pour passer dans celle de son mari. Aussi le fils quitte-t-il avec plaisir les foyers paternels, pour occuper une place dans l'Inde, exercer une charge en province, ou simplement pour voyager.

Malgré la prétendue force du sentiment & de l'amitié & de l'habitude, l'on change à Paris tous les jours de quartier, de connoissances & d'amis. Veut-on faire des dupes ? l'on exagere la force du sentiment & de l'amitié; l'on traite la sociabilité d'*amour ou de principe inné*. Peut-on de bonne foi oublier qu'il n'est qu'un principe de cette espece, la sensibilité physique ?

C'est à ce seul principe que l'on doit & l'amour de soi, & l'amour si puissant de l'indépendance : si les hommes étoient, comme on le dit, portés l'un vers l'autre par une attraction forte & mutuelle, le législateur céleste leur eût-il commandé de s'aimer, leur eût-il ordonné d'aimer leurs peres & meres (1) ? Ne se fût-il pas reposé de ce soin sur la nature, qui, sans le secours d'aucune loi, force l'homme de manger & boire, lorsqu'il a faim & soif, d'ouvrir ses yeux à la lumiere, & de retirer son doigt du feu ?

Les voyageurs ne nous apprennent point que

---

haine pour ses peres & meres, & ce proverbe fondé sur une observation commune & constante, *l'amour des parents descend, & ne remonte pas.*

(1) Le commandement d'aimer ses peres & meres, prouve que l'amour des parents est plus l'ouvrage de l'habitude & de l'éducation que de la nature.

l'amour de l'homme pour ses semblables soit si commun qu'on le prétend. Le navigateur échappé du naufrage, & jetté sur une côte inconnue, ne va pas, les bras ouverts, se jetter au col du premier homme qu'il y rencontre. Il se tapit, au contraire, dans un buisson : c'est de là qu'il étudie les mœurs des habitants, & de là qu'il sort tremblant pour se présenter à eux.

Mais qu'un de nos vaisseaux Européens aborde une isle inconnue, les Sauvages, dira-t-on, n'accourent-ils pas en foule vers le navire ? Cette vue sans doute les surprend. Les Sauvages sont frappés de la nouveauté de nos habits, de nos parures, de nos armes, de nos outils. Ce spectacle excite leur étonnement. Mais quel desir succéde en eux à ce premier sentiment ? Celui de s'approprier les objets de leur admiration. Devenus alors moins gais & plus rêveurs, ils s'occupent des moyens d'enlever par adresse ou par force ces objets de leurs desirs : ils épient à cet effet le moment favorable de voler, piller & massacrer les Européens qui, dans leur conquête du Mexique & du Pérou, leur ont d'avance donné l'exemple de pareilles injustices & cruautés.

La conclusion de ce chapitre, c'est que les principes de la morale & de la politique, comme tous les principes des autres sciences, doivent s'établir sur un grand nombre de faits & d'observations. Or, que résulte-t-il des observations faites jusqu'à présent sur la morale ? c'est que l'amour des hommes pour leurs semblables est un effet de la nécessité de s'entre-secourir, & d'une infinité de besoins dépendants de cette même sensibilité physique, que je re-

garde comme le principe de nos actions, de nos vices & de nos vertus.

En conservant mon opinion sur ce point, je crois devoir défendre le livre de l'*Esprit* contre les imputations odieuses du cagotisme & de l'ignorance.





CHAPITRE IX.

*Justification des principes admis dans le livre de l'*Esprit.

Lorsque le livre de l'*Esprit* parut, les théologiens me traiterent de corrupteur des mœurs. Ils me reprochoient d'avoir soutenu d'après Platon, Plutarque & l'expérience, que l'amour des femmes avoit quelquefois excité les hommes à la vertu.

Le fait cependant est notoire : leur reproche est donc absurde. Si le pain, leur dit-on, peut être la récompense du travail & de l'industrie, pourquoi pas les femmes (1) ? Tout objet desiré peut devenir un encouragement à la vertu, lorsqu'on n'en obtiendra la jouissance que par des services rendus à la patrie.

(1) Si le besoin de la faim est le principe de tant d'actions, & s'il a tant de pouvoir sur l'homme, comment imaginer que le besoin des femmes soit sur lui sans puissance ? qu'au moment où l'adolescent est échauffé des premiers rayons de l'amour, on lui en propose les plaisirs comme prix de son application : qu'on lui rappelle jusques dans les bras de sa maîtresse, que c'est à ses talents & à ses vertus qu'il doit ses faveurs, ce jeune homme docile, appliqué, vertueux, goûtera alors d'une maniere utile à sa santé, à son ame, à son esprit, enfin au bien public, les mêmes plaisirs dont il n'eût joui dans une autre position, qu'en s'épuisant, en s'abrutissant, en se ruinant, & en vivant dans la crapule.

Dans les ſiecles où les invaſions des peuples du Nord, & les incurſions d'une infinité de brigands tenoient toujours les citoyens en armes, où les femmes ſouvent expoſées aux inſultes d'un raviſſeur, avoient perpétuellement beſoin de défenſeurs; quelle vertu devoit être la plus honorée ? La valeur. Auſſi les faveurs des femmes étoient-elles la récompenſe des plus vaillants : auſſi tout homme jaloux de ces mêmes faveurs, devoit-il, pour les obtenir, s'élever à ce haut degré de courage qui animoit encore, il y a quatre ſiecles, tous les preux chevaliers.

L'amour du plaiſir fut donc en ces ſiecles le principe productif de la ſeule vertu connue, c'eſt-à-dire, de la valeur. Auſſi lorſque les mœurs changerent, lorſque la police plus perfectionnée mit la vierge timide à l'abri de toute inſulte, alors la beauté (car tout ſe tient dans un gouvernement) moins expoſée aux outrages d'un raviſſeur, honora moins ſes défenſeurs. Si l'enthouſiaſme des femmes pour la valeur décrut alors dans la proportion de leur crainte; ſi l'eſtime, conſervée encore aujourd'hui pour le courage, n'eſt plus qu'une eſtime de tradition; ſi dans ce ſiecle l'amant le plus jeune, le plus aſſidu, le plus complaiſant, & ſur-tout le plus riche, eſt communément l'amant préféré, qu'on ne s'en étonne point; tout eſt ce qu'il doit être.

Les faveurs des femmes, ſelon les changements arrivés dans les mœurs & les gouvernements, ou ſont, ou ceſſent d'être des encouragements à certaines vertus. L'amour en lui-même n'eſt donc point un mal. Pourquoi regarder ſes plaiſirs comme la cauſe de la corruption politique des mœurs ? Les hommes ont eu dans tous les temps à peu près les

mêmes besoins, & dans tous les temps ils les ont satisfaits. Les siecles où les peuples ont été plus adonnés à l'amour, furent ceux où les hommes étoient les plus forts & les plus robustes. L'Edda, les poésies Erses, enfin toute l'histoire nous apprend que les siecles réputés héroïques & vertueux, n'ont pas été les plus tempérants.

La jeunesse est fortement attirée vers les femmes: elle est plus avide de plaisir que l'âge avancé; cependant elle est communément plus humaine & plus vertueuse; elle est au moins plus active, & l'activité est une vertu.

Ce n'est ni l'amour, ni ses plaisirs qui corrompirent l'Asie, amollirent les mœurs des Medes, des Assyriens, des Indiens, &c. Les Grecs, les Sarrasins, les Scandinaves n'étoient ni plus réservés, ni plus chastes que ces Perses & ces Medes, & cependant ces premiers peuples n'ont jamais été cités parmi les peuples efféminés & moux.

S'il est un moment où les faveurs des femmes puissent devenir un principe de corruption, c'est lorsqu'elles sont vénales; lorsqu'on achete leur jouissance, lorsque l'argent, loin d'être la récompense du mérite & des talents, devient celle de l'intrigue, de la flatterie, & qu'enfin un satrape ou un Nabab peut, à force d'injustices & de crimes, obtenir du souverain le droit de molester, de piller les peuples de son gouvernement, & de s'en approprier les dépouilles.

Il en est des femmes comme des honneurs, ces objets communs du desir des hommes; les honneurs sont-ils le prix de l'iniquité; faut-il, pour y parvenir, flatter les Grands, sacrifier le foible au puis-

ſant, & l'intérêt d'une nation à l'intérêt d'un ſoudan ? Alors les honneurs, ſi heureuſement inventés pour la récompenſe & la décoration du mérite & des talents, deviennent une ſource de corruption. Les femmes, comme les honneurs, peuvent donc, ſelon les temps & les mœurs, ſucceſſivement devenir des encouragements au vice ou à la vertu.

La corruption politique des mœurs ne conſiſte donc que dans la dépravation des moyens employés pour ſe procurer des plaiſirs. Le moraliſte auſtere qui prêche ſans ceſſe contre les plaiſirs, n'eſt que l'écho de ſa mie ou de ſon confeſſeur. Comment éteindre tout deſir dans les hommes, ſans détruire en eux tout principe d'action ! Celui qu'aucun intérêt ne touche, n'eſt bon à rien, & n'a d'eſprit en rien.





CHAPITRE X.

Que les plaisirs des sens sont à l'insu même des Nations leurs plus puissants moteurs.

Les moteurs de l'homme sont le plaisir & la douleur physique. Pourquoi la faim est-elle le principe le plus habituel de son activité? c'est qu'entre tous les besoins, ce dernier est celui qui se renouvelle le plus souvent, & qui commande le plus impérieusement. C'est la faim & la difficulté de pourvoir à ce besoin, qui, dans les forêts donne aux animaux carnaciers tant de supériorité d'esprit sur l'animal pâturant. C'est la faim qui fournit aux premiers cent moyens ingénieux d'attaquer, de surprendre le gibier : c'est la faim qui retenant six mois entiers le Sauvage sur les lacs & dans les bois, lui apprend à courber son arc, à tresser ses filets, à tendre des pieges à sa proie. C'est encore la faim qui chez les peuples policés, met tous les citoyens en action, leur fait cultiver la terre, apprendre un métier, & remplir une charge. Mais dans les fonctions de cette charge, chacun oublie le motif qui la lui fait exercer; c'est que notre esprit s'occupe, non du besoin, mais des moyens de le satisfaire. Le difficile n'est pas de manger, mais d'apprêter le repas (1). Si le

(1) Si les besoins sont nos moteurs uniques, c'est donc à nos divers besoins qu'il faut rapporter l'inven-

ciel eût pourvu à tous les besoins de l'homme ; si la nourriture convenable à son corps eût été, comme l'air & l'eau, un élément de la nature, l'homme eût à jamais croupi dans la paresse.

La faim, par conséquent, la douleur est le principe d'activité du pauvre, c'est-à-dire, du plus grand nombre ; & le plaisir est le principe d'activité de l'homme au dessus de l'indigence, c'est-à-dire, du riche. Or, entre tous les plaisirs, celui qui sans contredit agit le plus fortement sur nous, & communique à notre ame le plus d'énergie, est le plaisir des femmes. La nature en attachant la plus grande yvresse à leur jouissance, a voulu en faire un des plus puissants principes de notre activité (1).

---

tion des arts & des sciences. C'est à celui de la faim qu'on doit l'art de défricher, de labourer la terre, de forger le soc, &c. C'est au besoin de se défendre contre les rigueurs des saisons qu'on doit l'art de bâtir, se vêtir, &c.

Quant à la magnificence dans les équipages, les étoffes, les ameublements ; quant à la musique, aux spectacles, enfin à tous les arts du luxe, c'est à l'amour, au desir de plaire & à la crainte de l'ennui qu'il faut pareillement en rapporter l'invention. Sans l'amour, que d'arts encore ignorés ! quel assoupissement dans la nature ! l'homme sans besoins seroit sans principe d'action ; c'est au besoin du plaisir que la jeunesse doit en partie son activité & la supériorité qu'à cet égard elle a sur l'âge avancé.

(1) Parmi les savants, il en est, dit-on, qui, loin du monde, se condamnent à vivre dans la retraite. Or, comment se persuader que dans ceux-ci l'amour des talents ait été fondé sur l'amour des plaisirs physiques ?

Nulle passion n'opere de plus grand changement dans l'homme. Son empire s'étend jusques sur les brutes. L'animal timide & tremblant à l'approche de l'animal même le plus foible, est enhardi par l'amour. A l'ordre de l'amour l'animal s'arrête, dépouille toute crainte, attaque & combat des animaux ses égaux ou même ses supérieurs en force. Point de dangers, point de travaux dont l'amour s'étonne. Il est la source de la vie. A mesure que ses desirs s'éteignent, l'homme perd son activité; & par degrés la mort s'empare de lui.

Plaisir & douleur physique, voilà les seuls & vrais ressorts de tout gouvernement. On n'aime point proprement la gloire, les richesses & les honneurs, mais les plaisirs seuls dont cette gloire, ces richesses & ces honneurs sont représentatifs. Et quoiqu'on dise, tant qu'on donnera pour boire à l'ouvrier pour

---

& sur-tout sur celui des femmes? Comment concilier ces inconciliables? Pour cet effet, supposons qu'il en soit d'un homme à talents comme d'un avare. Si ce dernier se prive aujourd'hui du nécessaire, c'est dans l'espoir de jouir demain du superflu. L'avare desire-t-il un beau château, & l'homme à talents une belle femme? si, pour acheter l'un & l'autre, il faut de grandes richesses & une grande réputation, ces deux hommes travaillent chacun de leur côté à l'accroissement, l'un de son trésor, l'autre de sa renommée. Or, dans l'espace de temps employé à l'acquisition de cet argent & de cette renommée, s'ils ont vieilli, s'ils ont contracté des habitudes qu'ils ne puissent rompre sans des efforts dont l'âge les ait rendus incapables, l'avare & l'homme à talents mourront, l'un sans château, l'autre sans maîtresse. Ce n'est pas uniquement entre ces deux hommes,

l'exciter

l'exciter au travail, il faudra convenir du pouvoir qu'ont sur nous les plaisirs des sens.

Que s'ensuit-il? que ce n'est point dans la jouissance de ces mêmes plaisirs que peut consister la dépravation politique des mœurs. Qu'est-ce, en effet, qu'un peuple efféminé & corrompu? celui qui s'approprie par des moyens vicieux les mêmes plaisirs que les nations illustres acquierent par des moyens vertueux.

L'homme est une machine qui mise en mouvement par la sensibilité physique, doit faire tout ce qu'elle exécute. C'est la roue qui mue par un torrent, éleve les pistons, & après eux les eaux destinées à se dégorger dans les bassins préparés à la recevoir.

Après avoir ainsi montré qu'en nous tout se réduit à sentir, à se ressouvenir, & qu'on ne sent que par les cinq sens; pour découvrir ensuite si le

---

mais entre la coquette & ce même avare qu'on rencontre encore, une infinité de ressemblance. Tous deux, plus heureux qu'on ne le pense, le sont de la même maniere. L'avare, en comptant son or, jouit de la possession prochaine de tous les objets dont l'or peut être l'échange; & la coquette se mirant dans sa glace, jouit pareillement d'avance de tous les hommages que lui procureront ses graces & sa beauté. L'état de desir est un état de plaisir. Les châteaux, les amants & les femmes, que les richesses, la beauté & les talents peuvent leur procurer, est un plaisir de prévoyance sans doute moins vif, mais plus durable que le plaisir réel & physique; le corps s'épuise, l'imagination jamais. Aussi, de tous les plaisirs, ces derniers sont-ils, en général, ceux qui, dans le total de notre vie, nous donnent la plus grande somme de bonheur.

tude par un exercice journalier. Or, le temps passé à méditer n'est point employé à placer des faits dans mon souvenir. L'homme qui compare & médite beaucoup a donc communément d'autant moins de mémoire qu'il en fait moins d'usage. Au reste, que sert une grande mémoire ? la plus ordinaire suffit au besoin d'un grand homme. Qui sait sa langue a déjà beaucoup d'idées. Pour mériter le titre d'homme d'esprit, que faut-il ? les comparer entre elles, & parvenir par ce moyen à quelque résultat neuf & intéressant, ou comme utile, ou comme agréable. La mémoire, chargée de tous les mots d'une langue, &, par conséquent, de toutes les idées d'un peuple, est la palette chargée d'un certain nombre de couleurs. Le peintre a, sur cette palette, la matiere premiere d'un excellent tableau ; c'est à lui à les mêler & à les étendre, de maniere qu'il en résulte une grande vérité dans sa teinte, une grande force dans son coloris, enfin un beau tableau.

La mémoire ordinaire a même plus d'étendue qu'on ne pense. En Allemagne & en Angleterre, presque point d'homme bien élevé qui ne sache trois ou quatre langues. Or, si l'étude de ces langues est comprise dans le plan ordinaire de l'ins-

gens. L'esprit profond n'est pas au ton du plus grand nombre. Si l'homme du monde n'est ni bon poëte, ni bon peintre, ni bon philosophe, ni grand capitaine, il est du moins très-aimable. Si sa réputation ne s'étend point au-delà de son cercle, c'est qu'il n'écrit point, c'est qu'il ne perfectionne aucune science, & qu'il ne se rend point utile aux hommes, & ne doit, par conséquent, en obtenir que peu d'estime.

truction, elle ne suppose donc qu'une organisation commune : tous les hommes sont donc doués, par la nature (1), de plus de mémoire que n'en exige la découverte des plus grandes vérités. Sur quoi j'observerai que si la supériorité de l'esprit, comme le remarque M. Hobbes, consiste principalement dans la connoissance de la vraie signification des mots, & s'il n'est point d'homme qui, dans la seule méditation de ceux de sa langue, ne trouve plus de questions à discuter qu'il n'en résoudroit dans le cours d'une longue vie, personne ne peut se plaindre de sa mémoire. Il en est, dit-on, de vives & de lentes. On a, à la vérité, une mémoire vive des mots de sa propre langue, une mémoire plus lente de ceux d'une langue étrangere, sur-tout si on la parle rarement. Mais qu'en conclure ? si-non qu'on a un souvenir plus ou moins prompt des objets, selon qu'ils sont plus ou moins familiers. Il n'est qu'une différence réelle & remarquable entre

---

(1) La nature, dit-on, donne à chaque nation quelque qualité, ou quelque génie particulier. Point de nation en Europe qui, d'après les Prussiens, n'ait fait des changements dans ses exercices, dans ses évolutions militaires, & ne l'ait fait avec succès. Mais trop frappées du brillant de ces évolutions, les nations se sont-elles occupées des moyens d'exciter le courage de leurs soldats. J'en doute. Les Européens n'ont pas les mêmes motifs qu'avoient les Grecs & les Romains pour exposer leur vie dans les combats. Aussi le courage des armées ne se manifeste-t-il plus par des entreprises aussi hardies, & se réduira-t-il peut-être dans chaque guerrier à ce seul point, de n'être pas le premier à fuir.

les différentes mémoires, c'eſt l'inégalité de leur étendue. Or, ſi tous les hommes communément bien organiſés ſont, comme je l'ai prouvé, doués d'une mémoire ſuffiſante pour s'élever aux plus hautes idées, le génie n'eſt donc pas le produit de la grande mémoire. Qu'on liſe le chapitre III, diſcours III de l'*Eſprit*. J'y conſidere cette queſtion ſous toutes les faces. L'expérience prouve, qu'en général, ce n'eſt point au défaut de mémoire qu'il faut rapporter le défaut d'eſprit.

Le regardera-t-on comme un effet de l'inégale perfection des autres organes ? je vais l'examiner.





CHAPITRE XII.

De l'inégale perfection des organes des Sens.

Si dans les hommes tout est *sentir physiquement*, ils ne different donc entre eux que dans la nuance de leurs sensations. Les cinq sens en sont les organes : ce sont les cinq portes par où les idées vont jusqu'à l'ame. Mais ces portes sont-elles également ouvertes dans tous, & selon la structure différente des organes de la vue, de l'ouïe (1), du toucher, du goût & de l'odorat, chacun ne doit-il pas sentir, goûter, toucher, voir & entendre différemment ? Entre les hommes enfin ne sont-ce pas les plus finement organisés qui doivent avoir le plus d'esprit (2) & peut-être les seuls qui puissent en avoir ?

(1) Qu'on ne suppose pas néanmoins une extrême différence dans l'organisation commune des hommes : tous n'ont pas les mêmes oreilles ; cependant dans un concert, au mouvement de certains airs, tous les musiciens, tous les danseurs d'un opéra & tous les soldats d'un bataillon partent également en mesure.

(2) Entre les hommes les plus parfaitement organisés, s'il en est peu de spirituels, c'est, dit-on, parce que que l'esprit est l'effet combiné de la finesse des sens & de la bonne éducation. Soit : mais dans cette supposition, il seroit du moins impossible qu'une bonne éducation, sans une finesse particuliere & remarquable des sens, pût former de grands hommes. Or, ce fait est démenti par l'expérience.

L'expérience, répondrai-je, n'est pas sur ce point d'accord avec le raisonnement : elle démontre bien que c'est à nos sens que nous devons nos idées ; mais elle ne démontre point que l'esprit soit toujours en nous proportionné à la finesse plus ou moins grande de ces mêmes sens. Les femmes, par exemple, dont la peau plus délicate que celle des hommes, leur donne plus de finesse dans le sens du toucher, n'ont pas plus d'esprit (1) qu'un Voltaire.

Homere & Milton furent aveugles de bonne heure. Un aveuglement si prématuré supposoit quelque vice dans l'organe de leur vue : cependant quelle imagination plus forte & plus brillante ! On en peut dire autant de M. de Buffon ; il a les yeux myopes ; & cependant quelle tête plus vaste & quel style plus coloré (2) ! De quelque maniere

(1) L'organisation des deux sexes est, sans doute très-différente à certains égards : mais cette différence doit-elle être regardée comme la cause de l'infériorité de l'esprit des femmes ? non : la preuve du contraire c'est que nulle femme n'étant organisée comme un homme, nulle, en conséquence, ne devroit avoir autant d'esprit. Cependant que de femmes célebres ne le cedent point aux hommes en génie ! Si elles leur sont, en général, inférieures, c'est qu'en général, elles reçoivent encore une plus mauvaise éducation. Comparons ensemble des personnes de conditions très-différentes, telles que les princesses & les femmes-de-chambre. Je dis qu'en ces deux états les femmes ont communément autant d'esprit que leurs maris. Pourquoi ? c'est que les deux sexes y reçoivent une aussi mauvaise éducation.

(2) On n'a point observé que le sens de la vue fut dans

qu'on interroge l'expérience, elle répondra toujours que la plus ou moins grande supériorité des esprits est indépendante de la plus ou moins grande perfection des organes des sens, & que tous les hommes communément bien organisés, sont doués par la nature de la finesse des sens nécessaire pour s'élever aux plus grandes découvertes en mathématique, chymie, politique, physique, &c. (1).

---

les plus grands peintres de beaucoup supérieur en finesse à celui des autres hommes

(1) Dans la supposition où le plus ou moins d'esprit dépendît de la finesse plus ou moins grande des sens, il est probable que les diverses températures de l'air, la différence des latitudes & des aliments auroient quelque influence sur les esprits; qu'en conséquence la contrée la plus favorisée du ciel produiroit les habitants les plus spirituels. Or, depuis le commencement des siecles, comment imaginer que ces habitants n'eussent pas acquis une supériorité marquée sur les autres nations, qu'ils ne se fussent pas donné les meilleures loix, qu'ils n'eussent pas en conséquence été les mieux gouvernés, qu'ils n'eussent pas à la longue asservi les autres nations, & enfin produit en tous les genres le plus grand nombre d'hommes célebres? Le climat générateur d'un tel peuple est encore inconnu. L'histoire ne montre en aucun d'eux une constante supériorité d'esprit sur les autres: elle prouve au contraire que depuis Deli jusqu'à Pétersbourg, tous les peuples ont été successivement imbécilles & éclairés; que dans les mêmes positions, toutes les nations, comme le remarque M. Robertson, ont les mêmes loix, le même esprit, & qu'on retrouve par cette raison chez les Américains les mœurs des anciens Germains. La différence de la latitude & de la nourriture n'a donc aucune influence sur les esprits; & peut-être en a-t-elle moins qu'on ne pense sur les corps.

Si la sublimité de l'esprit supposoit une si grande perfection dans les organes ; avant d'engager un homme dans des études difficiles & de le faire entrer, par exemple, dans la carriere des lettres ou de la politique, il faudroit donc examiner s'il a l'œil de l'aigle, le tact de la sensitive, le nez du renard & l'oreille de la taupe.

Les chiens & les chevaux sont, dit-on, d'autant plus estimés qu'ils sortent de telle ou telle race. Avant d'employer un homme, il faudroit donc encore demander s'il est fils d'un pere spirituel ou stupide. On ne fait aucune de ces questions ; pourquoi ? c'est que les peres les plus spirituels n'engendrent souvent que de sots enfants ; c'est que les hommes les mieux organisés n'ont souvent que peu d'esprit, & qu'enfin l'expérience prouve l'inutilité de pareilles questions. Ce qu'elle nous apprend, c'est qu'il est des hommes de génie de toute espece de taille & de tempérament, qu'il en est de sanguins, de bilieux, de flegmatiques, de grands, de petits, de gras, de maigres, de robustes, de délicats, de mélancoliques, * 2, & que les hommes les plus forts & les plus vigoureux, ne sont pas toujours les plus spirituels (1).

---

(1) M. Rousseau, pag. 300 & 323 de son *Emile*, dit: » Plus un enfant se sent fort & robuste, plus il devient » censé & judicieux. Pour tirer parti des instruments de » notre intelligence, il faut que le corps soit robuste & » sain «. La bonne constitution du corps rend les opérations de l'esprit faciles & sûres. Mais que M. Rousseau consulte l'expérience, il verra que les maladifs, les déli-

Mais ſuppoſons dans un homme un ſens extrêmement fin ; qu'arriveroit-il ? Que cet homme éprouveroit des ſenſations inconnues au commun des hommes ; qu'il ſentiroit ce qu'un moindre degré de fineſſe dans l'organiſation ne permet pas aux autres de ſentir. En auroit-il plus d'eſprit ? non : parce que ces ſenſations, toujours ſtériles juſqu'au moment où l'on les compare, conſerveroient toujours entre elles les mêmes rapports (1). Suppoſons l'eſprit proportionné à la fineſſe des ſens. Il eſt des vérités qui ne pourroient être apperçues que de dix ou douze hommes de la terre les mieux organiſés. L'eſprit humain ne ſeroit donc point ſuſceptible de perfectibilité. J'ajouterai même que ces hommes ſi finement organiſés parviendroient néceſſairement dans les ſciences à des réſultats incommuniquables aux hommes ordinaires. Or, on ne connoît point de tels réſultats.

Il n'eſt point de vérités renfermées dans les ouvrages des Locke & des Newton qui ne ſoient maintenant ſaiſies de tous les hommes, qui, communément bien organiſés, n'ont cependant rien de ſupérieur dans les ſens de la ſaveur, de l'odorat, de la vue, de l'ouïe & du toucher.

---

cats & les boſſus ont autant d'eſprit que les droits & les bien portants. Paſcal, Pope, Boileau, Scaron en ſont la preuve.

(1) Une ſenſation n'eſt dans la mémoire qu'un fait de plus, qu'on y peut remplacer par un autre. Or, un fait n'ajoute rien à l'aptitude que les hommes ont à l'eſprit ; parce que cette aptitude n'eſt autre choſe que le pouvoir d'obſerver les rapports qu'ont entre eux les objets divers.

Je pourrois même ajouter (puisqu'il n'est rien de similaire dans la nature) (1), qu'entre les hommes les plus finement organisés, il faut, qu'à certains égards, chacun le soit encore supérieurement aux autres. Tout homme, en conséquence, devroit donc éprouver des sensations, acquérir des idées incommuniquables à ses compatriotes. Or, il n'est point d'idées de cette espece. Quiconque en a de nettes, les transmet facilement aux autres. Il n'en est donc point auxquelles ne puissent atteindre les hommes communément bien organisés.

La cause qui pourroit le plus efficacement influer sur les esprits, seroit, sans doute, la différence des latitudes & de la nourriture. Or, comme je l'ai déjà dit, le gras Anglois qui se nourrit de beurre & de viandes sous un climat de brouillards, n'a certainement pas moins d'esprit que le maigre Espa-

(1) La dissemblance des êtres existe-t-elle dans leurs germes ou dans leur développement ? je l'ignore. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la même race de bestiaux se fortifie ou s'affoiblit, s'éleve ou s'abaisse selon l'espece ou l'abondance des pâturages. Il en est de même des chênes. Si l'on en voit de petits, de grands, de droits, de courbés, aucun enfin qui soit absolument semblable à un autre; c'est peut-être qu'aucun ne reçoit exactement la même culture, n'est placé à la même exposition, frappé du même vent, & semé dans la même veine de terre; or, dans les êtres inanimés, le temps de leur développement répond à celui de l'éducation des hommes, qui, peut-être, ne sont jamais les mêmes, parce qu'aucun, comme je l'ai prouvé, Section I, ne peut recevoir précisément les mêmes instructions.

gnol qui ne vit que d'ail & d'oignons dans un climat très-sec. M. Schaw, médecin Anglois, qui, par la fidélité & l'exactitude de ses observations, ne mérite pas moins notre croyance, que par la date peu éloignée de son voyage en Barbarie, dit au sujet des Maures : » Le peu de progrès de ces peu- » ples dans les arts & dans les sciences n'est l'ef- » fet d'aucune incapacité ou stupidité naturelle. Les » Maures ont l'esprit délié & même du génie. S'ils » ne l'appliquent point à l'étude des sciences, c'est » que, sans motifs d'émulation, leur gouvernement » ne leur laisse ni la liberté, ni le repos nécessaire » pour les cultiver & les perfectionner. Les Mau- » res, nés esclaves, comme la plupart des Orien- » taux, doivent être ennemis de tout travail, qui » n'a pas directement leur intérêt personnel & pré- » sent pour objet «.

Ce n'est qu'à la liberté qu'il appartient d'allumer chez un peuple le feu sacré de la gloire & de l'émulation. S'il est des siecles où, semblables à ces oiseaux rares apportés par un coup de vent, les grands hommes apparoissent tout-à-coup dans un empire ; qu'on ne regarde point cette apparition comme l'effet d'une cause physique, mais morale. Dans tout gouvernement où l'on récompensera les talents ; ces récompenses, comme les dents du serpent de Cadmus, produiront des hommes. Les grands hommes, quelque chose qu'on ait dit, n'appartiennent ni au regne d'Auguste, ni à celui de Louis XIV, mais au regne qui les protege.

Soutient-on que c'est au premier feu de la jeunesse, &, si je l'ose dire, à la fraîcheur des organes, qu'on doit les belles compositions des grands

hommes ; l'on se trompe. Racine, avant trente ans, donna l'*Alexandre* & l'*Andromaque*; mais à cinquante, il écrivit *Athalie*, & cette derniere piece n'est certainement pas inférieure aux premieres. Ce ne sont pas même les légeres indispositions qu'occasionne une santé plus ou moins délicate, qui peuvent éteindre le génie. On ne jouit pas tous les ans de la même santé ; & cependant l'avocat gagne ou perd tous les ans à peu près le même nombre de causes ; le médecin tue ou guérit à peu près le même nombre de malades, & l'homme de génie que ne distraient ni les affaires ni les plaisirs, ni les passions vives, ni les maladies graves, rend tous les ans à peu près le même nombre de productions.

Quelque différente que soit la nourriture des nations, la latitude qu'elles habitent (1), enfin leur

(1) L'aptitude à l'esprit, comme je le montrerai ci-après, n'est que l'aptitude à voir les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances qu'ont entre eux les objets divers. Que la diversité des températures, la différence des climats en occasionnent dans les mœurs & les inclinations d'un peuple ; que les sauvages, chasseurs dans les pays de bois, deviennent pasteurs dans les pays de pâturages, cela se peut : mais il n'en est pas moins vrai qu'en toutes les diverses contrées, les peuples appercevront toujours les mêmes rapports entre les objets. Aussi du moment où les hommes errants se sont réunis en nations, où les marais ont été desséchés & les forêts abbattues, la diversité des climats n'a point eu d'influence sensible sur les esprits ; aussi trouve-t-on en Suede & en Dannemarck d'aussi bons géometres, chymistes, physiciens, moralistes, &c,

tempérament ; ces différences n'augmentent, ni ne diminuent l'aptitude que les hommes ont à l'esprit. Ce n'est donc ni de la force du corps (1), ni de la fraîcheur des organes, ni de la plus ou moins grande finesse des sens que dépend la plus ou moins grande supériorité de l'esprit. Au reste, c'est peu que l'expérience démontre la vérité de ce fait ; je puis encore prouver que si ce fait existe, c'est qu'il ne peut exister autrement ; & qu'ainsi c'est dans une cause encore inconnue qu'il faut chercher l'explication du phénomene de l'inégalité des esprits.

---

qu'en Grece & en Egypte. » Le climat de la Perse, dit » Chardin, est le plus propre à entretenir la vigueur du » corps & de l'esprit «. Ce climat cependant ne donne point au Persan plus de génie qu'au François.

(1) La supériorité de l'esprit est-elle indépendante, & de la plus ou moins grande force de tempérament, & de la finesse plus ou moins grande des sens ; où chercher la cause de cette supériorité ? dans la perfection, dira-t-on, de l'organisation intérieure. Mais, répondrai-je, si, dans la pendule, la perfection intérieure de la machine se manifeste par la précision avec laquelle elle marque l'heure ; dans l'homme la perfection intérieure de son organisation se manifeste pareillement (du moins quant à l'esprit) par celle des cinq sens auxquels il doit toutes ses idées. La perfection de l'organisation extérieure suppose donc celle de l'intérieur. Or, pour prouver que cette derniere espece de perfection ne peut rien sur les esprits, il suffit de montrer (conformément à l'expérience) que leur supériorité est entiérement indépendante de la plus ou moins grande finesse des cinq sens.

Pour confirmer la vérité de cette opinion, je crois qu'après avoir démontré que dans les hommes tout est sentir, il faut penser que s'ils différent entre eux, ce n'est jamais que dans la nuance de leurs sensations.



CHAPITRE XIII.

De la maniere différente de sentir.

Les hommes ont des goûts différents ; mais ces goûts peuvent être également l'effet, ou de leur habitude & de leur éducation diverse, ou de l'inégale finesse de leur organisation. Que le Negre, par exemple, se sente plus de desir pour le teint noir d'une beauté Africaine, que pour les lys & les roses de nos Européenes, c'est en lui l'effet de l'habitude. Que l'homme, selon le pays qu'il habite, soit plus ou moins sensible à tel ou tel genre de musique, & devienne en conséquence susceptible de telles ou telles impressions, c'est encore un effet de l'habitude. Tous les goûts factices & produits par une éducation différente ne sont point ici l'objet de mon examen : je n'y traiterai que de la différence des goûts occasionnés par la pure différence des sensations reçues à la présence des mêmes objets.

Pour savoir exactement quelle peut être cette différence, il faudroit avoir été successivement soi & les autres. Or, on n'a jamais été que soi. Ce n'est donc qu'en considérant avec une très-grande attention les impressions diverses que les mêmes objets paroissent faire sur les différents hommes, qu'on peut parvenir à quelque découverte. S'examine-t-on soi-même sur ce point ? on sent que si son voisin voyoit quarré ce qu'on voit rond ; si le lait paroissoit blanc à l'un, & rouge à l'autre, & qu'enfin certains hommes n'apperçussent qu'un chardon dans une

rose, & que deux monstres dans une d'Egmont & une Forcalquier, il seroit impossible que les hommes pussent s'entendre & se communiquer leurs idées. Or, ils s'entendent, & se les communiquent. Les mêmes objets excitent donc en eux à peu près les mêmes impressions.

Pour jetter plus de clarté sur cette question, voyons dans un même exemple en quoi les hommes différent, & se ressemblent.

Ils se ressemblent tous en ce point : c'est que tous veulent se soustraire à l'ennui ; c'est qu'en conséquence tous veulent être émus ; c'est que plus une impression est vive, plus elle leur est agréable, si cette impression néanmoins n'est pas portée jusqu'au terme de la douleur.

Ils différent en ceci, c'est que le degré d'émotion que l'un regarde comme l'excès du plaisir, est quelquefois pour l'autre un commencement de douleur. L'œil de mon ami peut être blessé du degré de lumiere qui m'est agréable ; & cependant lui & moi convenir que la lumiere est le plus bel objet de la nature. Or, d'où vient cette uniformité de jugement avec cette différence dans la sensation ? De ce que cette différence est peu considérable, & de ce qu'une vue tendre éprouve, dans un plus foible degré de lumiere, le même plaisir, qu'une vue forte ressent à la clarté d'un plus grand jour. Que je passe du physique au moral, j'apperçois encore moins de différence dans la maniere dont les hommes sont affectés des mêmes objets, & je retrouve en conséquence chez les Chinois (1) tous les proverbes de notre

(1) Dans tout ce qui n'a point un rapport immédiat

Europe. D'où je conclus que de légeres différences dans l'organisation des divers peuples, ne doivent être comptées pour rien; puisqu'en comparant les mêmes objets, tous les peuples parviennent aux mêmes résultats.

L'invention des mêmes arts par-tout où l'on a eu les mêmes besoins, où ces arts ont été également encouragés par le gouvernement, est une nouvelle preuve de l'égalité essentielle des esprits. Pour confirmer cette vérité, je pourrois encore citer la ressemblance apperçue entre les loix & les gouvernements des divers peuples. L'Asie, dit M. Poivre, peuplée, en grande partie, par les Malais, est gouvernée par nos anciennes loix féodales. Le Malais, comme nos ancêtres, n'est point agricole, mais il a, comme eux, la valeur la plus déterminée (1),

---

& particulier aux mœurs & au gouvernement oriental; point de proverbes plus semblables que les proverbes Allemands & Chinois.

(1) Si les Malais, dit M. Poivre, eussent été plus voisins de la Chine, cet empire eût été bientôt conquis, & la forme de son gouvernement changée. Rien, dit cet auteur, n'égale l'amour des Malais pour le pillage & la rapine: mais sont-ils les seuls peuples voleurs? Qui lit l'histoire, apprend que cet amour du vol est malheureusement commun à tous les hommes: il est fondé sur leur paresse. En général, ils aiment mieux vivre de rapines, d'incursions, & s'exposer trois ou quatre mois de l'année aux plus grands dangers, que de s'assujettir aux travaux journaliers de la culture. Mais pourquoi tous les peuples ne sont-ils pas voleurs? c'est que pour voler, il faut être environné de nations volables, c'est-à-dire,

& la plus téméraire. Le courage n'eſt donc point un effet particulier de l'organiſation européenne. Les hommes ſont plus ſemblables entre eux qu'on ne l'imagine. S'ils différent, c'eſt dans la nuance de leurs ſenſations. La poéſie, par exemple, fait ſur preſque tous une impreſſion agréable. Chacun récite avec un enthouſiaſme preſque égal cet hymne à la lumiere, qui commence le troiſieme chant du Paradis perdu. Mais, ſi ce morceau admiré de tous, plaît également à tous, c'eſt que, peignant les magnifiques effets de la lumiere, le poëte ſe ſert d'un mot qui, n'exprimant aucune nuance de jour en particulier, permet à chacun de colorer les objets de la teinte de lumiere la plus agréable à ſes yeux. Soit; mais cependant ſi la lumiere ne faiſoit pas ſur tous une impreſſion vive & forte, ſeroit-elle univerſellement regardée comme l'objet le plus admirable de la nature? Le tourbillon de feu où preſque toutes les nations ont placé le trône de la divinité, ne prouve-t-il pas l'uniformité d'impreſſions (1) reçues

---

de peuples agriculteurs & riches; faute de quoi, un peuple n'a que le choix de labourer, ou de mourir de faim.

Chaque pays a ſes Malais. Dans les pays catholiques, le clergé pille, comme eux, les dîmes des récoltes: & ce que le Malais exécute par violence & par la force des armes, le prêtre le fait par la ruſe & la terreur panique.

(1) Pour preuve de la différence des ſenſations éprouvées à la vue des mêmes objets, on cite l'exemple des peintres, qui donnent une teinte de jaune ou de gris à toutes leurs figures: ſi ce défaut dans leur coloris étoit l'effet d'un vice dans l'organe de leurs yeux, & qu'ils

à la présence des mêmes objets. Sans cette uniformité que des philosophes peu exacts ont pris pour la notion du beau & du bon absolu, sur quel fondement eût-on établi les regles du goût?

Les simples & magnifiques tableaux de la nature frappent tous les hommes. Ces tableaux font-ils sur chacun d'eux précisément la même impression? non; mais, comme l'expérience le prouve, une impression à peu près semblable. Aussi les objets extrêmement agréables aux uns, sont-ils toujours plus ou moins agréables aux autres. En vain répéteroit-on que l'uniformité d'impressions produites par la beauté des descriptions de la poésie, n'est qu'apparente; qu'elle est en partie l'effet de la signification incertaine des mots, & d'un vague dans les expressions (1), parfaitement correspondant aux diverses sensations éprouvées à l'aspect des mêmes objets. En admet-

---

vissent réellement du jaune & du gris dans tous les objets, ils en verroient aussi dans le blanc de leur palette; & peindroient blanc, quoiqu'ils vissent gris.

(1) Si l'on me redemandoit encore pourquoi l'on a dans chaque langue créé tant de mots dont la signification est incertaine; j'ajouterois à ce que j'ai dit à ce sujet, chap. v. de cette Section, que le besoin a présidé à la formation des langues, qu'en cherchant dans l'invention des mots, à se communiquer plus facilement leurs idées, les hommes ont senti que s'ils créoient autant de mots, qu'il est, par exemple, de degrés différents de grandeur, de lumiere, de grosseur, &c. leur multiplicité surchargeroit leur mémoire; qu'il falloit, par conséquent, conserver à certains mots cette signification vague, qui rend leur application plus générale & l'étude des langues plus courte.

tant ce fait, il feroit encore vrai qu'il eſt des ouvrages généralement eſtimés, & par conſéquent des regles de goût dont l'obſervation produit ſur tous la ſenſation du beau. Qu'on examine profondément cette queſtion, & l'on appercevra, dans la maniere différente dont les hommes ſont affectés des mêmes objets, que cette différence d'impreſſion appartient moins encore à leur phyſique qu'à leur moral.

Le réſultat de ce chapitre, c'eſt que la diverſité des goûts des hommes ne ſuppoſe que peu de différence dans la nuance de leurs ſenſations : c'eſt que l'uniformité de leurs jugements prouvée par l'uniformité des proverbes des nations, par la reſſemblance de leurs loix & de leurs gouvernements, par le goût que toutes ont pour la poéſie, & pour les ſimples & magnifiques tableaux de la nature, démontrent que les mêmes objets font à peu près les mêmes impreſſions ſur tous les hommes; que s'ils different, ce n'eſt jamais que dans la nuance de leurs ſenſations.





CHAPITRE XIV.

La petite différence, apperçue entre nos ſenſations, n'a nulle influence ſur les eſprits.

Les hommes à la préſence des mêmes objets peuvent ſans doute éprouver des ſenſations différentes; mais peuvent-ils, en conſéquence, appercevoir des rapports différents entre ces mêmes objets? Non: & ſuppoſé, comme je l'ai dit ailleurs, que la neige parût aux uns d'une nuance plus blanche qu'aux autres; tous conviendroient également que la neige eſt le plus blanc de tous les corps.

Pour que les hommes apperçuſſent des rapports différents entre les mêmes objets, il faudroit que ces objets excitaſſent en eux des impreſſions d'une nature tout-à-fait particuliere; que le charbon en feu glaçât les uns; que l'eau condenſée par le froid brûlât les autres; que tous les objets de la nature s'offriſſent à chaque individu dans une chaîne de rapports tout-à-fait différente, & qu'enfin les hommes fuſſent les uns à l'égard des autres, ce qu'ils ſont par rapport à ces inſectes dont les yeux taillés en facettes voient les objets ſous des formes ſans contredit très-diverſes.

Dans cette ſuppoſition, les individus n'auroient nulle analogie dans leurs idées & leurs ſentiments. Les hommes ne pourroient ni ſe communiquer leurs lumieres, ni perfectionner leur raiſon, ni travailler en commun à l'immenſe édifice des arts & des

ſciences. Or, l'expérience prouve que les hommes font tous les jours de nouvelles découvertes, qu'ils ſe communiquent leurs idées, & que les arts & les ſciences ſe perfectionnent. Les hommes apperçoivent donc les mêmes rapports entre les objets.

La jouiſſance d'une belle femme peut porter dans l'ame de mon voiſin plus d'ivreſſe que dans la mienne; mais cette jouiſſance eſt pour moi, comme pour lui, le plus vif des plaiſirs. Que deux hommes reçoivent le même coup, ils éprouvent peut-être deux impreſſions différentes; mais qu'on double, triple, quadruple la violence de ce coup, la douleur qu'ils reſſentiront ſera dans chacun d'eux pareillement double, triple, quadruple.

Suppoſons la différence de nos ſenſations à l'aſpect des mêmes objets plus conſidérable qu'elle ne l'eſt réellement, il eſt évident que les objets, conſervant entre eux les mêmes rapports, nous frapperoient dans une proportion toujours conſtante & uniforme. Mais, dira-t-on, cette différence dans nos ſenſations ne peut-elle changer nos affections morales, & ce changement produire & la différence & l'inégalité des eſprits? Je réponds à cette objection que toute diverſité d'affection (1) occaſionnée par quelque différence dans l'organiſation phyſique, n'a, comme l'expérience le prouve, nulle influence ſur les eſprits. On peut donc préférer le verd au jaune, & comme d'Alembert & Clairaut, être également grand géometre; on peut donc, avec

(1) Les ſeules affections dont l'influence ſur les eſprits ſoit ſenſible, ſont les affections dépendantes de l'éducation & des préjugés.

des palais inégalement délicats, être également bon poëte, bon dessinateur, bon physicien. On peut donc enfin, avec un goût pour le doux ou le salé, le lait ou l'anchois, être également grand orateur & grand médecin, &c. — Tous ces goûts divers ne sont en nous que des faits isolés & stériles. Il en est de même de nos idées, jusqu'au moment où on les compare entre elles. Or, pour se donner la peine de les comparer, il faut y être excité par quelque intérêt. Cet intérêt donné & ces idées comparées, pourquoi les hommes parviennent-ils aux mêmes résultats? c'est que, malgré la différence de leurs affections & l'inégale perfection de leurs organes, tous peuvent s'élever aux mêmes idées. En effet, tant que l'échelle des proportions dans laquelle les objets nous frappent, n'est pas rompue, nos sensations conservent toujours entre elles le même rapport. Une rose d'une couleur très-foncée & comparée à une autre rose, paroît foncée à tous les yeux. Nous portons les mêmes jugements sur les mêmes objets; nous pouvons donc toujours acquérir le même nombre d'idées, par conséquent, la même étendue d'esprit.

Les hommes communément bien organisés, sont comme certains corps sonores, qui, sans être exactement les mêmes, rendent cependant le même nombre de sons (1).

---

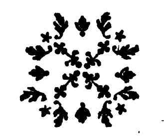
(1) Certains corps sonores rendent le même nombre de sons, mais non des sons du même genre : il en est de même de notre esprit. Il rend, si je l'ose dire, des idées ou des images également belles, mais différentes,

Les hommes appercevant donc toujours les mêmes rapports entre les mêmes objets, l'inégale perfection de leurs sens, ne doit avoir nulle influence sur leurs esprits. Rendons cette vérité plus frappante, en attachant une idée nette au mot *Esprit*.

---

selon les objets divers dont le hasard à chargé notre mémoire.

N'ai-je présent à mon souvenir que les neiges, les glaçons, les tempêtes du Nord, que les laves enflammées du Vésuve ou de l'Ecla ? avec ces matériaux, quel tableau composer ? celui des montagnes qui défendent l'entrée des jardins d'Armide. Mais si ma mémoire, au contraire, ne me rappelle que des images riantes, que les fleurs du printemps, les ondes argentées des ruisseaux, la mousse des gazons & le dais odoriférant des orangers, que composerai-je avec ces objets agréables? le bosquet où l'Amour enchaîne Renaud. Le genre de nos idées & de nos tableaux ne depend donc point de la nature de notre esprit, le même dans tous les hommes; mais de l'espece d'objets que le hasard grave dans leur mémoire, & de l'intérêt qu'ils ont de les combiner.





CHAPITRE XV.

De l'Esprit.

Qu'est-ce que l'esprit en lui-même ? *l'aptitude à voir les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances qu'ont entre eux les objets divers.* Mais quel est dans l'homme le principe productif de son esprit ? Sa sensibilité physique, sa mémoire, & sur-tout l'intérêt qu'il a de combiner ses sensations entre elles (1). L'esprit n'est donc en lui que *le résultat de ses sensations comparées*, & le bon esprit consiste dans la justesse de leur comparaison.

Tous les hommes, il est vrai, n'éprouvent pas précisément les mêmes sensations ; mais tous sentent les objets dans une proportion toujours la même. Tous ont donc une égale aptitude à l'esprit (2).

---

(1) Supposons qu'en chaque genre de science & d'art, les hommes eussent comparé entre eux tous les objets & tous les faits déjà connus, & qu'ils fussent enfin parvenus à découvrir tous leurs divers rapports : les hommes alors n'ayant plus de nouvelles combinaisons à faire, ce qu'on appelle l'*Esprit*, n'existeroit plus ; alors tout seroit science, & l'esprit humain, nécessité à se reposer jusqu'à ce que la découverte de faits inconnus lui permît de nouveau de les comparer & de les combiner entre eux, seroit la mine épuisée qu'on laisse reposer jusqu'à la formation de nouveaux filons.

(2) Il suit de cette définition de l'esprit, que si tou-

En effet si, comme l'expérience le prouve, chaque homme apperçoit les mêmes rapports entre les mêmes objets; si chacun d'eux convient de la vérité des propositions géométriques; si, d'ailleurs, nulle différence dans la nuance de leurs sensations, ne change leur maniere de voir; si (pour en donner un exemple sensible) au moment où le soleil s'éleve du sein des mers, tous les habitants des mêmes côtes, frappés au même instant de l'éclat de ses rayons, le reconnoissent également pour l'astre le plus brillant de la nature, il faut avouer que tous les hommes portent ou peuvent porter les mêmes

---

tes ses opérations se réduisent à voir les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances qu'ont entre eux les objets divers, les hommes, comme on l'a tant de fois répété, ne naissent point avec tel ou tel génie particulier. L'acquisition des divers talents est dans les hommes l'effet de la même cause, c'est-à-dire, du desir de la gloire & de l'attention dont ce desir les doue. Or, l'attention peut également se porter à tout, s'appliquer indifféremment aux objets de la poésie, de la géométrie, de la physique, de la peinture, &c, comme la main de l'organiste peut indifféremment se porter sur chacune des touches de l'orgue. Si l'on me demande pourquoi les hommes ont rarement du génie en différents genres, c'est, répondrai-je, que la science est en chaque genre la matiere premiere de l'esprit, comme l'ignorance, si je l'ose dire, la matiere premiere de la sottise, & qu'on est rarement savant en deux genres.

Je ne répéterai donc point d'après l'ancien proverbe, *qu'on naît poëte, & qu'on devient orateur;* mais j'assurerai au contraire, puisque toutes nos idées nous viennent par les sens, *qu'on ne naît point, mais qu'on devient ce qu'on est.*

jugements sur les mêmes objets ; qu'ils peuvent atteindre aux mêmes vérités (1), & qu'enfin si tous n'ont pas dans le fait également d'esprit (2), tous du moins en ont également en puissance, c'est-à-dire, en aptitude à en avoir (3).

Je n'insisterai pas davantage sur cette question ; je me contenterai de rapporter à ce sujet une observation que j'ai déjà faite dans le livre de l'*Esprit*. Elle est vraie.

---

(1) Pour atteindre à certaines idées, il faut méditer. C'est la méditation qui seule peut nous révéler ces vérités premieres, générales, les clefs & les principes des sciences. C'est à la découverte de ces vérités qu'on devra toujours le titre de grand philosophe ; parce qu'en tout genre de science ce sera toujours la généralité des principes, l'étendue de leur application, & enfin la grandeur des ensembles qui constituera le génie philosophique.

(2) Quelques-uns, comme je l'ai déjà dit, attribuent au physique différent des latitudes la différence des esprits. Mais pour prouver ce fait, il faudroit, d'après la définition donnée de l'esprit, pouvoir nommer un pays où les hommes n'apperçussent ni la différence, ni la ressemblance, ni la convenance, ni la disconvenance des objets entre eux & avec nous. Or, ce climat est encore à découvrir.

(3) C'est parce que l'esprit est rare qu'on le prend pour un don particulier de la nature. Un alchymiste, un joueur de gobelets, étoient des hommes rares dans les siecles d'ignorance. Aussi les prenoit-on pour des sorciers, ou des êtres surnaturels. Ce n'est cependant pas qu'il soit très-difficile d'éblouir & de duper des sots par des prestiges ou des tours d'adresse. L'étonnant en ce genre, c'est que des hommes puissent s'occuper sérieusement de tours & d'arts aussi futiles.

Qu'on présente, dis-je, à divers hommes une question simple, claire, & sur la vérité de laquelle ils soient indifférents ; tous porteront le même jugement (1), parce que tous appercevront les mêmes rapports entre les mêmes objets. Tous sont donc nés avec l'esprit juste. Or, il en est du mot *esprit juste*, comme de celui d'*humanité éclairée*. Cette espece d'humanité condamne-t-elle un assassin au supplice ? elle ne s'occupe en cet instant que du salut d'une infinité de citoyens honnêtes. L'idée de justice, &, par conséquent, de presque toutes les vertus, se trouve donc comprise dans la signification étendue du mot *humanité*. Il en est de même du mot *esprit juste*. Cette expression prise dans sa signification étendue, renferme pareillement toutes les différentes sortes d'esprit ; ce qu'au moins l'on peut assurer, c'est qu'en nous, si tout est sensation & comparaison entre nos sensations, il n'est d'autre sorte d'esprit que celui qui compare, & compare juste.

Mais, dira-t-on, si l'on regarde le témoignage universel rendu à la vérité des propositions géométriques, comme une preuve démonstrative que tous les hommes communément bien organisés apperçoivent les mêmes rapports entre les objets,

---

(1) Les hommes sont-ils d'avis différent sur la même question ? cette différence est toujours l'effet, ou de ce qu'ils ne s'entendent pas, ou de ce qu'ils n'ont pas les mêmes objets présents à leurs yeux & à leur souvenir, ou enfin de ce qu'indifférents à la question même, ils mettent peu d'intérêt à son examen, & peu d'importance à leur jugement.

pourquoi ne pas regarder pareillement la différence d'opinions en matiere de morale, politique & métaphysique, comme la preuve, qu'au moins dans ces dernieres sciences, les hommes n'apperçoivent plus les mêmes rapports entre les mêmes objets.





CHAPITRE XVI.

Cause de la différence d'opinions en morale, politique & métaphysique.

La marche de l'esprit humain est toujours la même. L'application de l'esprit à tel ou tel genre d'étude ne change point cette marche. Les hommes apperçoivent-ils dans certaines sciences les mêmes rapports entre les objets qu'ils comparent, ils doivent nécessairement appercevoir ces mêmes rapports dans toutes. Cependant l'observation ne s'accorde point avec le raisonnement. Mais cette contradiction n'est qu'apparente; la vraie cause en est facile à découvrir; en la cherchant, on voit, par exemple, que si tous les hommes conviennent de la vérité des démonstrations géométriques; c'est qu'ils sont indifférents à la vérité ou à la fausseté de ces démonstrations; c'est qu'ils attachent non-seulement des idées nettes, mais encore les mêmes idées aux mots employés dans cette science; c'est qu'enfin ils se font la même image du cercle, du quarré, du triangle, &c; au contraire, en morale, politique & métaphysique, si les opinions des hommes sont très-différentes; c'est qu'ils n'ont pas toujours intérêt de voir les choses telles qu'elles sont réellement; c'est qu'ils n'ont souvent que des idées obscures & confuses des questions qu'ils traitent; c'est qu'ils pensent plus souvent d'après les autres que d'après eux; c'est qu'enfin ils n'attachent point les mêmes idées aux mêmes mots.

Je choisis pour exemple ceux de *bon*, *intérêt* & *vertu*.

DU MOT *BON*.

Prend-on ce mot dans toute l'étendue de sa signification ? Pour s'assurer si les hommes peuvent s'en former la même idée, sachons la maniere dont l'enfant l'acquiert.

Pour fixer son attention sur ce mot, on le prononce en lui montrant quelque sucrerie, ou ce qu'on appelle des *bons-bons*. Ce mot, pris dans sa signification la plus simple, n'est d'abord appliqué qu'à ce qui flatte le goût de l'enfant, & excite une sensation agréable dans son palais.

Veut-on ensuite donner à ce mot une idée un peu plus étendue ? on l'applique indifféremment à tout ce qui plaît à cet enfant, c'est-à-dire, à l'animal, à l'homme, au camarade avec lequel il joue & s'amuse. En général, tant qu'on n'attache cette expression qu'à des objets physiques, tels sont, par exemple, une étoffe, un outil, une denrée, les hommes s'en forment à peu près la même idée, & cette expression rappelle, du moins confusément, à leur mémoire l'idée de tout ce qui peut être immédiatement bon (1) pour eux.

Prend-on enfin ce mot dans une signification

---

(1) C'est de cet adjectif *bon*, qu'on a fait le substantif *bonté*, pris par tant de gens pour un être réel ; ou du moins pour une qualité inhérente à certains objets. Devroit-on encore ignorer que dans la nature, il n'est point d'être nommé *bonté* : que cette bonté n'est qu'un nom donné par les hommes à ce que chacun d'eux regarde

encore plus étendue ; l'applique-t-on à la morale & aux actions humaines ? on sent qu'alors cette expression doit nécessairement renfermer l'idée de quelque utilité publique, & que pour convenir en ce genre de ce qui est bon, il faut être précédemment convenu de ce qui est utile. Or, la plupart des hommes ignorent même que l'avantage général soit la mesure de la bonté des actions humaines.

Faute d'une éducation saine, les hommes n'ont de la bonté morale que des idées obscures. Ce mot *bonté*, arbitrairement employé par eux, ne rappelle à leur souvenir que les diverses applications qu'ils en ont entendu faire * 3 ; applications toujours différentes & contradictoires, selon la diversité & des intérêts & des positions de ceux avec lesquels ils vivent. Pour convenir universellement de la signification du mot *bon*, appliqué à la morale, il faudroit qu'un excellent dictionnaire en eût déterminé le sens précis. Jusqu'à la rédaction de cet ouvrage, toute dispute sur ce sujet est interminable. Il en est de même du mot *intérêt*.

INTÉRÊT.

Parmi les hommes peu sont honnêtes ; & le mot *intérêt* doit en conséquence réveiller dans la plupart d'entre eux l'idée d'un intérêt pécuniaire, ou d'un objet aussi vil & aussi méprisable. Une ame noble

---

comme *bon* pour lui, & qu'enfin ce mot *bonté*, comme celui de *grandeur*, est une de ces expressions vagues, vuides de sens, & qui ne présentent d'idée distincte qu'au moment où, malgré soi & sans s'en appercevoir, on en fait l'application à quelque objet particulier.

& élevée en a-t-elle la même idée ? non : ce mot lui rappelle uniquement le ſentiment de l'amour de ſoi. Le vertueux n'apperçoit dans l'*intérêt* que le reſſort puiſſant & général qui, moteur de tous les hommes, les porte tantôt au vice, tantôt à la vertu ; mais les jéſuites attachoient-ils à ce mot une idée auſſi étendue, lorſqu'ils combattoient mon opinion ? Ce que je ſais, c'eſt qu'alors banquiers, commerçants, banqueroutiers, ils devoient avoir perdu de vue toute idée d'intérêt noble : c'eſt que ce mot ne devoit réveiller en eux que l'idée d'intrigue & d'intérêt pécuniaire.

Or, un ſi vil intérêt leur ordonnoit de pourſuivre un homme perſécuté, même en adoptant en ſecret ſes opinions. La preuve en eſt un ballet donné à Rouen en 1750, dont l'objet étoit de montrer que *le plaiſir forme la jeuneſſe aux vraies vertus*, c'eſt-à-dire, *premiere entrée, aux vertus civiles ; ſeconde entrée, aux vertus guerrieres ; troiſieme entrée, aux vertus propres à la religion*. Ils avoient dans ce ballet prouvé cette vérité par des danſes. La religion perſonnifiée y avoit un pas de deux avec le plaiſir, & pour rendre le plaiſir plus piquant, diſoient alors les janſéniſtes, les jéſuites l'ont mis en culotte (1). Or, ſi le plaiſir, ſelon eux, peut tout

(1) Il faut rendre juſtice aux jéſuites : cette accuſation eſt fauſſe ; ils ſont rarement libertins. Le jéſuite contenu par ſa regle, indifférent au plaiſir, eſt tout entier à l'ambition ; ce qu'il deſire, c'eſt de s'aſſervir par la force, ou la ſéduction, les riches & les puiſſants de la terre. Né pour leur commander, les Grands ſont à ſes yeux des Pantins, qu'il fait mouvoir par les fils de la direc-

sur l'homme, que ne peut sur lui l'intérêt! Tout intérêt ne se réduit-il pas en nous à la recherche du plaisir (1)?

Plaisirs & douleurs sont les moteurs de l'univers. Dieu les a déclarés tels à la terre, en créant le paradis pour les vertus, & l'enfer pour les crimes. L'église catholique elle-même en est convenue, lorsque dans la dispute de Mrs. Bossuet & Fénélon, elle décida qu'on n'aimoit point Dieu * 4 pour lui-

---

tion & de la confession. Son mépris intérieur pour eux se cache sous les apparences du respect. Les Grands s'en contentent, & sont, sans s'en appercevoir, réduits par lui à l'état de marionnettes. Ce que le jésuite ne peut opérer par la séduction, il l'exécute par la force. Qu'on ouvre les annales de l'histoire, on y voit ces mêmes jésuites allumer les flambeaux de la sédition à la Chine, au Japon, en Ethiopie, & dans tous les pays où ils prêchent l'évangile de paix. On apprend qu'en Angleterre, ils chargerent la mine destinée à faire sauter le parlement; qu'en Hollande, ils firent assassiner le prince d'Orange; en France, Henri IV; qu'à Geneve, ils donnerent le signal de l'escalade; que leur main souvent armée du stylet, a rarement cueilli les plaisirs, & qu'enfin leurs péchés ne sont pas des foiblesses, mais des forfaits.

(1) Pourquoi donc les jésuites s'éleverent-ils alors avec tant de fureur contre moi? Pourquoi alloient-ils dans toutes les grandes maisons déclamer contre l'*Esprit*, en défendre la lecture, & répéter sans cesse, comme le pere Canaye au maréchal d'Hocquincourt, *point d'esprit, Messeigneurs, point d'esprit?* c'est qu'uniquement jaloux de commander, le jésuite desira toujours l'aveuglement des peuples.

même, c'eſt-à-dire, indépendamment des peines & des récompenſes dont il eſt le diſpenſateur. L'on a donc toujours été convaincu que l'homme, mû par le ſentiment de l'amour de ſoi, n'obéit jamais qu'à la loi de ſon intérêt (1).

Que prouve ſur ce ſujet la diverſité d'opinions ? Rien, ſinon qu'on ne s'entend point. L'on ne s'entend guere mieux, lorſqu'on parle de vertu.

VERTU.

Ce mot rappelle ſouvent des idées très-différentes, ſelon l'état & la poſition où l'on ſe trouve, la ſociété où l'on vit, le pays & le ſiecle où l'on naît. Que dans la coutume de Normandie, un cadet profitât, comme Jacob, de la faim ou de la ſoif de ſon frere, pour lui ravir ſon droit d'aineſſe, ce ſeroit un frippon déclaré tel dans tous les tribunaux. Qu'un homme, à l'exemple de David, fît périr le mari de ſa maîtreſſe ; on ne le citeroit point au nombre des vertueux, mais des ſcélérats. On auroit beau dire qu'il a fait une bonne fin : les aſſaſſins en font quelquefois une pareille, & ne font point donnés pour des modeles de vertu.

Juſqu'à ce qu'on ait attaché des idées nettes à ce mot, on dira donc toujours de la vertu ce que

---

(1) Le guerrier veut-il s'avancer ? Il deſire la guerre. Mais qu'eſt-ce que le ſouhait de la guerre dans l'officier ſubalterne ? C'eſt le ſouhait d'une augmentation de ſix ou ſept cent francs d'appointements, le ſouhait de la dévaſtation des empires, de la mort des amis, des connoiſſances avec leſquelles il vit, & qui lui ſont ſupérieurs en grade.

les Pirroniens disoient de la vérité : *Elle est comme l'Orient, différente selon le point de vue d'où on la considere.*

Dans les premiers siecles de l'église, les chrétiens étoient en horreur aux nations : ils craignoient de n'être point tolérés : que prêchoient-ils alors ? l'indulgence & l'amour du prochain. Le mot *vertu* rappelloit alors à leur mémoire l'idée d'humanité & de douceur. La conduite de leur maître les confirmoit dans cette idée. Jesus doux avec les Esséniens, les juifs & les payens, ne portoit point de haine aux Romains. Il pardonnoit aux juifs leurs injures, à Pilate ses injustices : il recommandoit partout la charité ; en est-il de même aujourd'hui ? non : la haine du prochain, la barbarie sous les noms de zele & de police, sont en France, en Espagne & en Portugal maintenant comprises dans l'idée de vertu.

L'église naissante, quelque fût la religion d'un homme, honoroit en lui la probité, & s'occupoit peu de sa croyance. « Celui-là, dit St. Justin, est » chrétien qui est vertueux ; fût-il d'ailleurs athée ». *Et quicumque secundum rationem & verbum vixêre, Christiani sunt, quamvis athei.*

Jesus préféroit (1) dans ses paraboles, l'incrédule Samaritain au dévot Pharisien. St. Paul n'étoit guere

(1) Jesus se déclare par-tout ennemi des prêtres juifs. Il leur reproche par-tout leur avarice & leur cruauté ; Jesus fut puni de sa véracité. O prêtres catholiques ! vous êtes-vous montrés moins barbares que les prêtres juifs ? Et le sincere adorateur de Jesus vous doit-il moins de haine ?

plus difficile que Jesus & St. Justin. Cornelius, (ch. x. v. 2. des Actes des Apôtres) est cité comme un homme religieux, parce qu'il étoit honnête * 5: néanmoins il n'étoit pas encore chrétien. Il est dit pareillement d'une certaine Lidie, (chap. XVI. v. 14 des mêmes Actes) qu'elle servoit Dieu: elle n'avoit cependant pas encore entendu St. Paul, & ne s'étoit point convertie.

Du temps de Jesus, l'ambition & la vanité n'étoient point comptées parmi les vertus. Le royaume de Dieu n'étoit pas de ce monde. Jesus n'avoit desiré ni richesses, ni titres, ni crédit en Judée. Il ordonnoit à ses disciples d'abandonner leurs biens pour le suivre. Quelles idées a-t-on maintenant de la vertu? Point de prélat catholique qui ne brigue des titres, des honneurs; point d'ordre religieux qui ne s'intrigue dans les cours, qui ne fasse le commerce, qui ne s'enrichisse par la banque. Jesus & ses Apôtres n'avoient pas cette idée de l'honnêteté.

Du temps de ces derniers, la persécution ne portoit point encore le nom de charité. Les apôtres n'excitoient point Tibere à emprisonner le gentil ou l'incrédule; celui qui, dans ce siecle, eût voulu s'asservir les opinions d'autrui, regner par la terreur, élever le tribunal de l'inquisition, brûler ses semblables & s'en approprier les richesses, eût été déclaré infame. L'on n'eût point lu sans horreur les sentences dictées par l'orgueil, l'avarice & la cruauté sacerdotale. Aujourd'hui l'orgueil, l'avarice & la cruauté sont, dans les pays d'inquisition, mis au rang des vertus.

Jesus haïssoit le mensonge; il n'eût donc point, comme l'église, obligé Galilée de venir, la torche

au poing, retracter aux autels du Dieu de vérité, celles qu'il avoit découvertes. L'église n'est plus ennemie du mensonge : elle canonise les fraudes pieuses * 6.

Jesus, fils de Dieu, étoit humble * 7; & son orgueilleux vicaire prétend commander aux souverains, légitimer à son gré le crime, rendre les assassinats méritoires; il a béatifié Clément. Sa vertu n'est donc pas celle de Jesus.

L'amitié honorée comme vertu chez les Scythes, n'est plus regardée comme telle dans les monasteres; la regle l'y rend même criminelle * 8. Le vieillard, malade & languissant dans sa cellule, y est délaissé par l'amitié & l'humanité; eût-on fait aux moines un précepte de la haine mutuelle, il ne seroit pas plus fidellement observé dans le cloître.

Jesus vouloit qu'on rendît à César ce qui appartient à César; il défendoit de s'emparer par ruse ou par force du bien d'autrui. Mais le mot de *vertu*, qui rappelloit alors à la mémoire l'idée de justice, ne la rappelloit plus du temps de St. Bernard, lorsqu'à la tête des Croisés, il ordonnoit aux nations de déserter l'Europe pour ravager l'Asie, pour détrôner les sultans & briser des couronnes sur lesquelles ces nations n'avoient aucun droit.

Lorsque, pour enrichir son ordre, ce saint promettoit cent arpents dans le ciel à qui lui en donneroit dix sur la terre; lorsque par cette promesse ridicule & frauduleuse, il s'approprioit le patrimoine d'un grand nombre d'héritiers légitimes; il falloit que l'idée de vol & d'injustice fût alors comprise dans la notion de vertu * 9.

Quelle autre idée pouvoient s'en former les Es-

pagnols, lorſque l'égliſe leur permettoit d'attaquer Montézuma & les Incas, de les dépouiller de leurs richeſſes, & de s'aſſeoir ſur les trônes du Mexique & du Pérou? les moines, maîtres alors de l'Eſpagne, euſſent pu la forcer de reſtituer aux Mexiquains & aux Péruviens * 10, leur or, leur liberté, leur pays & leur prince : ils pouvoient du moins hautement condamner la conduite des Eſpagnols. Que firent alors les théologiens? ils ſe tûrent. Ont-ils, en d'autres temps, montré plus de juſtice? non. Le P. Hennepin, récolet, répete ſans ceſſe qu'il n'eſt qu'un ſeul moyen de convertir les Sauvages, c'eſt de les réduire à l'eſclavage (1). Un moyen auſſi injuſte, auſſi barbare, ſe fût-il préſenté au récolet Hennepin, ſi les théologiens actuels avoient de la vertu, les mêmes idées que Jeſus? St. Paul dit expreſſément que la perſuaſion eſt la ſeule arme que l'on puiſſe employer à la converſion des gentils. Quel homme recourroit à la violence pour prouver les vérités géométriques? Quel homme ne ſait pas que la vertu ſe recommande d'elle-même? Quel eſt donc le cas où l'on peut faire uſage des priſons, des tortures & des bûchers? Lorſqu'on prêche le crime, l'erreur & l'abſurdité.

C'eſt le fer en main que Mahomet prouvoit la vérité de ſes dogmes. Une religion, diſoient alors les chrétiens, qui permet à l'homme de forcer la croyance de l'homme, eſt une religion fauſſe; ils condamnoient Mahomet dans leurs diſcours, & le juſ-

---

(1) Voyez *Deſcription des mœurs des Sauvages de la Louïſiane*, pag. 105.

tifioient par leur conduite; ce qu'ils appelloient vice en lui, ils l'appelloient vertu en eux. Croiroit-on que le Musulman, si dur dans ses principes, fût dans ses mœurs plus doux que le catholique? Faut-il que le Turc soit tolérant envers le chrétien * 11, l'incrédule, le juif, le gentil, & que le moine, à qui sa religion fait un devoir de l'humanité, brûle en Espagne ses semblables, & précipite en France dans les cachots le janséniste & le déïste?

Le chrétien commettroit-il autant d'abominations, s'il avoit de la vertu les mêmes idées que le fils de Dieu, & si le prêtre docile aux seuls conseils de son ambition, n'étoit sourd à ceux de l'évangile * 12.





CHAPITRE XVII.

La vertu ne rappelle au Clergé que l'idée de sa propre utilité.

Si presque tous les corps religieux, dit l'illustre & malheureux procureur-général du parlement de Bretagne, sont par leur institution animés d'un intérêt contraire au bien public, comment se formeroient-ils des idées saines de la vertu ? Parmi les prélats, il est peu de Fénélons * 13 ; peu d'entre eux ont ses vertus, son humanité & son désintéressement. Parmi les moines, on compte peut-être beaucoup de saints, mais peu d'honnêtes gens. Tout corps religieux est avide de richesses & de pouvoir; nulle borne à son ambition. Cent bulles ridicules rendues par les papes en faveur des jésuites en sont la preuve. Mais si le jésuite est ambitieux, l'église l'est-elle moins ? Qu'on ouvre l'histoire, c'est-à-dire, celle des erreurs & des disputes des peres, des entreprises du clergé & des crimes des papes, par-tout l'on voit la puissance spirituelle ennemie de la temporelle (1), oublier que son royaume n'est

(1) L'église en se déclarant seule juge de ce qui est péché ou non péché, crut à ce titre pouvoir s'attribuer la souveraine puissance & la suprême jurisdiction. En effet, si nul n'a droit de punir une bonne action, & d'en récompenser une mauvaise, le juge de leur bonté ou de leur méchanceté est le seul juge légitime d'une nation ;

pas de ce monde, tenter par des efforts toujours nouveaux, de s'emparer des richesses & du pouvoir de la terre, vouloir non-seulement enlever à César ce qui est à César, mais vouloir frapper impunément César. S'il étoit possible que des catholiques superstitieux conservassent quelque idée du juste & de l'injuste, ces catholiques, révoltés à la lecture d'une pareille histoire, auroient le sacerdoce en horreur.

Un prince a-t-il promis telle année la suppression de tel impôt? L'année révolue, manque-t-il hautement à sa parole; pourquoi l'église ne lui reproche-t-elle pas publiquement la violation de cette parole? C'est qu'indifférente au bonheur public, à la justice, à l'humanité, elle ne s'occupe uniquement que de

---

les magistrats & les princes ne sont plus que les exécuteurs de ses sentences; leur fonction se réduit à celle de bourreau. Ce projet étoit grand; il étoit couvert du voile de la religion; il n'allarma pas d'abord les magistrats. L'église soumise en apparence à leur autorité, attendoit pour les en dépouiller, qu'universellement reconnue pour seule juge du mérite des actions humaines, cette reconnoissance légitimât ses prétentions. Quel pouvoir les rois eussent-ils opposé à celui de l'église? nul autre que la force des armées. Alors esclaves de deux puissances, dont les volontés & les loix eussent été souvent contradictoires, le peuple incertain eût attendu que la force décidât entre elles, à laquelle seroit due son obéissance.

Ce projet du clergé n'a point eu, j'en conviens, sa pleine exécution. Mais toujours est-il vrai, malgré la distinction insignifiante du temporel & du spirituel, qu'en tout état catholique, il est réellement deux royaumes & deux maîtres absolus de chaque citoyen.

son intérêt. Que le prince soit tyran, elle l'absout. Mais qu'il soit ce qu'elle appelle hérétique, elle l'anathématise, elle le dépose, elle l'assassine. Qu'est-ce cependant que le crime d'hérésie ? Ce mot *hérésie* prononcé par un homme sage & sans passion, ne signifie autre chose qu'*opinion particuliere*. Est-ce d'une telle église qu'il faut attendre des idées nettes de l'équité ? A quelle cause, si ce n'est à l'intérêt du prêtre, attribuer les décisions contradictoires (1) de la Sorbonne ? Sans cet intérêt eût-elle soutenu dans un temps, & toléré dans tous, la doctrine régicide des jésuites ?

Il est vrai qu'en recevant cette doctrine, ses docteurs ont montré plus de sottise que de méchanceté. Qu'ils soient sots, j'y consens : mais peut-on les supposer honnêtes, lorsqu'on considere la fureur avec laquelle ils se sont élevés contre les livres des philosophes, & le silence qu'ils ont gardé sur ceux des jésuites. En approuvant dans leur assemblée la morale de ces religieux ; ou les docteurs la jugeoient saine * 14, sans l'avoir examinée ; (en ce cas quelle opinion avoir de juges si étourdis ?) ou ils la jugeoient saine après l'avoir examinée & reconnue telle ; (en ce cas, quelle opinion avoir de juges aussi ignorants ?) ou ces docteurs enfin après l'avoir examinée, & l'avoir trouvée mauvaise, l'approuvoient par crainte * 15, intérêt ou ambition ; (en ce

(1) Ce seroit un recueil piquant, que celui des condamnations contradictoires portées par la Sorbonne avant & depuis Descartes, contre presque tout ouvrage de génie.

dernier cas, quelle opinion avoir de juges aussi frippons ?)

Ce n'est donc plus aux Sorbonistes à prétendre au titre de moralistes ; ils en ignorent jusqu'aux principes. L'inscription de quelques cadrans solaires : *Quod ignoro, doceo ; ce que j'enseigne, je l'ignore*, devroit être la devise de la Sorbonne. Ses docteurs sont des guides infideles qui n'ont d'idées de la vertu que celle de leur intérêt, & cet intérêt varie selon les temps ; au lieu que la vraie vertu est la même dans tous les siecles & les pays * 16. C'est conséquemment à son intérêt que le prêtre a par-tout sollicité le privilege exclusif de l'instruction publique. Des comédiens François élevent un théatre à Séville : le chapitre & le curé le font abattre : ici, leur dit un des chanoines, notre troupe n'en souffre point d'autre.

O ! homme, s'écrioit autrefois un sage, qui saura jamais jusqu'où tu portes la folie & la sottise ? Le théologien le sait, en rit, & en tire bon parti. —

Sous le nom de religion, ce fut donc toujours l'accroissement de ses richesses (1) & de son autorité que le théologien poursuivit. Qu'on ne s'étonne donc point si ses maximes changent selon sa position ; s'il n'a plus maintenant de la vertu les idées qu'il en avoit autrefois, & si la morale de Jésus n'est plus celle de ses ministres.

---

(1) Pourquoi tout moine qui défend avec un emportement ridicule, les faux miracles de son fondateur, se moque-t-il de l'existence attestée des Vampires ? c'est qu'il est sans intérêt pour le croire. Otez l'intérêt, reste la raison ; & la raison n'est pas crédule.

Ce n'est point uniquement la secte catholique, mais toutes les sectes & tous les peuples qui, faute d'idées nettes de la probité, en ont eu selon les siecles & les pays divers, des notions très-différentes * 17.





CHAPITRE XVIII.

Des idées différentes que les divers Peuples se sont formé de la vertu.

En Orient, & sur-tout en Perse, le célibat est un crime. Rien, disent les Persans, de plus contraire aux vues de la nature & du créateur que le célibat (1). L'amour est un besoin physique, une sécrétion nécessaire. Doit-on, par le vœu d'une continence perpétuelle, s'opposer au vœu de la nature? Le Dieu qui créa en nous des organes, ne fit rien d'inutile ; il voulut qu'on en fît usage.

Le sage législateur d'Athenes, Solon faisoit peu de cas de la chasteté monacale * 18. Si dans ses loix, dit Plutarque, il défendit expressément aux esclaves de se parfumer & d'aimer les jeunes gens, c'est, ajoute cet historien, que même dans l'amour grec, Solon n'appercevoit rien de déshonnête. Mais ces fiers républicains, qui se livroient sans honte à toutes sortes d'amours, ne se fussent point abaissés au vil métier d'espion & de délateur ; ils n'eussent point trahi l'intérêt de la patrie, ni attenté à la propriété des biens & de la liberté de leurs concitoyens. Un Grec ou un Romain n'eût point, sans rougir, reçu les fers de l'esclavage. Le vrai Romain ne suppor-

(1) En Perse, au moment que les enfants atteignent l'âge de puberté, on leur donne une concubine.

toit

voit pas même ſans horreur la vue d'un deſpote d'Aſie.

Du temps de Caton le cenſeur, Euménès vient à Rome; à ſon arrivée, toute la jeuneſſe s'empreſſe autour de lui : le ſeul Caton l'évite * 19. Pourquoi, lui demande-t-on, Caton fuit-il un ſouverain qui le recherche, un roi ſi bon, ſi ami des Romains ? Si bon qu'il vous plaira, répond Caton, *tout prince deſpote eſt un mangeur de chair humaine* * 20, *que tout homme vertueux doit fuir*.

En vain on eſſayeroit de nombrer les différentes idées qu'ont eu de la vertu les peuples * 21, & les particuliers divers * 22. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que le catholique, qui ſe ſent plus de vénération pour le fondateur d'un ordre de fainéants, que pour un Minos, un Mercure, un Licurgue, &c, n'a ſûrement pas d'idées juſtes de la vertu. Or, tant qu'on n'en attachera pas de nettes à ce mot, il faut, ſelon le haſard de ſon éducation, que tout homme s'en forme des idées différentes.

Une jeune fille eſt élevée par une mere ſtupide & dévote : cette fille n'entend appliquer ce mot *vertu* qu'à l'exactitude avec laquelle les religieuſes ſe feſſent, jeûnent & récitent leur roſaire. Le mot *vertu* ne réveillera donc en elle que l'idée de diſcipline, de haire & de patenôtres.

Une autre fille, au contraire, eſt-elle élevée par des parents inſtruits & patriotes ? N'ont-ils jamais cité devant elle comme vertueuſes que les actions utiles à la patrie ? N'ont-ils loué que les Aricies, les Porcies, &c. ? Cette fille aura néceſſairement de la vertu des idées différentes de la premiere ; l'une admirera dans Aricie & la force de la vertu,

& l'exemple de l'amour conjugal ; l'autre ne verra dans cette même Aricie qu'une païenne, une femme mondaine, suicide & damnée, qu'il faut fuir & détester.

Qu'on répete sur deux jeunes gens l'expérience faite sur deux filles ; que l'un d'eux, lecteur assidu de la Vie des Saints, & témoin, pour ainsi dire, des tourments que leur fait éprouver le démon de la chair, les voie toujours se fouetter, se rouler dans les épines, se paîtrir des femmes de neige, &c, il aura de la vertu des idées différentes de celui qui, livré à des études plus honnêtes & plus instructives, aura pris pour modeles, les Socrate, les Scipions, les Aristides, les Timoléon, & pour me rapprocher de mon fiecle, les Mirons, les Harlais, les Pibracs, les Barillons * 23 : » Ce furent ces magistrats respectables, ces illus- » tres victimes de leur amour pour la patrie, qui » par leurs bonnes & sages maximes, dissiperent, » dit le cardinal de Retz, plus de factions que » n'en put allumer tout l'or de l'Espagne & de » l'Angleterre «. Il est donc impossible que ce mot *vertu* ne réveille en nous des idées diverses * 24, selon qu'on lit Plutarque, ou la *Légende dorée*. Aussi a-t-on dans tous les siecles & les pays élevé des autels à des hommes d'un caractere tout-à-fait différent.

Chez les païens, c'étoit aux Hercule, aux Castor, aux Cérès, aux Bacchus, aux Romulus qu'on rendoit les honneurs divins ; & chez les musulmans, comme chez les catholiques, c'est à d'obscurs Dervis, à des moines vils, enfin à un Do-

minique, à un Antoine qu'on décerne ces mêmes honneurs.

C'étoit après avoir dompté les monſtres & puni les tyrans; c'étoit par leur courage, leurs talents, leur bienfaiſance & leur humanité que les anciens héros s'ouvroient les portes de l'Olympe : c'eſt aujourd'hui par le jeûne, la diſcipline, la poltronnerie, l'aveugle ſoumiſſion & la plus vile obéiſſance que le moine s'ouvre celle du ciel.

Cette révolution dans les eſprits frappa ſans doute Machiavel; auſſi, dit-il, Diſcours IV : » Toute religion qui fait un devoir des ſouffrances & de l'humilité, n'inſpire aux citoyens qu'un courage paſſif; elle énerve leur eſprit, l'avilit, le prépare à l'eſclavage «. L'effet ſans doute eût ſuivi de près cette prédiction, ſi les mœurs & les loix des ſociétés, ne modifioient le caractere & le génie des religions.

On attache donc des idées bien peu nettes aux mots *bon*, *intérêt*, *vertu*; ces mots toujours arbitrairement employés, rappellent & doivent rappeller des idées différentes ſelon la ſociété dans laquelle on vit, & l'application qu'on en entend faire. Qui veut examiner une queſtion de cette eſpece, doit donc convenir d'abord de la ſignification des mots. Sans cette convention préliminaire, toute diſpute de ce genre devient interminable. Auſſi les hommes ſur preſque toutes les queſtions morales, politiques & métaphyſiques, s'entendent-ils d'autant moins, qu'ils en raiſonnent plus.

Les mots une fois définis, une queſtion ſeroit réſolue preſque auſſi-tôt que propoſée. Preuve que tous les eſprits ſont juſtes, que tous apperçoivent

les mêmes rapports entre les objets; preuve qu'en morale, politique & métaphysique *25, la diversité d'opinions est uniquement l'effet de la signification incertaine des mots, de l'abus qu'on en fait, & peut-être de l'imperfection des langues; mais quel remede à ce mal?





CHAPITRE XIX.

Du seul moyen de fixer la signification incertaine des Mots.

Pour déterminer la signification incertaine des mots, il faudroit un dictionnaire dans lequel on attacheroit des idées nettes aux différentes expressions * 26. Cet ouvrage difficile ne peut s'exécuter que chez un peuple libre. L'Angleterre est peut-être en Europe la seule contrée dont l'univers puisse attendre & tenir ce bienfait. Mais l'ignorance y est-elle sans protecteur ? Il n'est guere de pays où quelques particuliers n'aient intérêt d'entremêler les ténebres du mensonge aux lumieres de la vérité. Le desir des aveugles, c'est que l'aveuglement soit universel ; le desir des fripons, c'est que la stupidité s'étende, & que les dupes se multiplient ; en Angleterre, comme en Portugal, il est des Grands ignorants & ennemis des lumieres ; mais que peuvent-ils à Londres contre un écrivain ? Point d'Anglois qui, derriere le rempart de ses loix, ne puisse braver leur pouvoir, insulter à l'ignorance, à la superstition & à la sottise. L'Anglois est né libre ; qu'il profite donc de cette liberté pour éclairer le monde ; qu'il contemple dans les hommages rendus encore aujourd'hui aux peuples ingénieux de la Grece, ceux que lui rendra la postérité, & que ce spectacle l'encourage.

Ce siecle est, dit-on, le siecle de la philosophie.

Toutes les nations de l'Europe ont en ce genre produit des hommes de génie ; toutes ſemblent aujourd'hui s'occuper de la recherche de la vérité. Mais il n'y a qu'un ſeul pays où l'on puiſſe impunément le publier ; c'eſt en Angleterre.

Anglois (1), uſez de cette liberté, de ce don qui diſtingue l'homme de l'eſclave vil & de l'animal domeſtique, pour diſpenſer la lumiere aux nations ! Un tel bienfait vous aſſure leur éternelle reconnoiſſance. Fixer dans un dictionnaire la ſignification préciſe de chaque mot, & diſſiper par ce moyen l'obſcurité myſtérieuſe qui enveloppe encore la morale, la politique, la métaphyſique, la théologie * 27, &c, c'eſt le ſeul moyen de terminer tant de diſputes, qu'éterniſe l'abus * 28 des mots ; c'eſt le ſeul qui puiſſe réduire la ſcience des hommes à ce qu'ils ſavent réellement.

Ce dictionnaire, traduit dans toutes les langues, ſeroit le recueil général de preſque toutes les idées des hommes. Qu'on attache à chaque expreſſion des idées préciſes, & le ſcholaſtique qui, par la magie des mots, a tant de fois bouleverſé le monde, ne ſera qu'un magicien ſans puiſſance. Le taliſman, dans la poſſeſſion duquel conſiſtoit ſon pouvoir, ſera briſé. Alors tous ces fous qui, ſous le nom de métaphyſiciens, errent depuis ſi long-temps dans le pays des chimeres, & qui ſur des outres pleins de vent traverſent en tous ſens les profondeurs de l'infini, ne diront plus qu'ils y voient ce qu'ils n'y voient pas,

(1) Tout gouvernement, qui défend de penſer & d'écrire ſur les objets de l'adminiſtration, eſt à coup ſûr un gouvernement dont on ne peut rien dire de bon.

qu'ils ſavent ce qu'ils ne ſavent pas. Ils n'en imposeront plus aux nations. Alors les propoſitions morales, politiques & métaphyſiques, devenues auſſi ſuſceptibles de démonſtration que les propoſitions de géométrie, les hommes auront de ces ſciences les mêmes idées; parce que tous (comme je l'ai montré) apperçoivent néceſſairement les mêmes rapports entre les mêmes objets.

Une nouvelle preuve de cette vérité, c'eſt qu'en combinant à peu près les mêmes faits, ſoit dans le monde phyſique, comme le démontre la géométrie, ſoit dans le monde intellectuel, comme le prouve la ſcholaſtique, tous les hommes ſont en tous les temps à peu près parvenus au même réſultat.





CHAPITRE XX.

Les excursions des hommes & leurs découvertes dans les royaumes intellectuels ont toujours été à peu près les mêmes.

Entre les pays imaginaires que parcourt l'esprit humain, celui des Fées, des Génies, des Enchanteurs est le premier où je m'arrête. On aime les contes : chacun les lit, les écoute, & s'en fait. Un desir confus du bonheur nous promene avec complaisance dans le pays des prodiges & des chimeres.

Quant aux chimeres, elles sont toutes de la même espece. Tous les hommes desirent des richesses sans nombre, un pouvoir sans bornes, des voluptés sans fin ; & ce desir vole toujours au delà de la possession.

Quel bonheur seroit le nôtre, disent la plupart des hommes, si nos souhaits étoient remplis aussi-tôt que formés ? O insensés ! ignorez-vous toujours que c'est dans le desir même que consiste une partie de votre félicité. Il en est du bonheur comme de l'oiseau doré envoyé par les Fées à une jeune princesse. L'oiseau s'abat à trente pas d'elle. Elle veut le prendre, s'avance doucement, elle est prête à le saisir : l'oiseau vole trente pas plus loin ; elle s'avance encore, passe plusieurs mois à sa poursuite ; elle est heureuse. Si l'oiseau se fût d'abord laissé prendre, la princesse l'eût mis en cage, & huit jours après s'en fût dégoûtée. C'est l'oiseau du bonheur que poursuivent sans cesse l'avare & la coquette. Ils ne l'at-

trapent point, & ſont heureux dans leurs pourſuites, parce qu'ils ſont à l'abri de l'ennui. Si nos ſouhaits étoient à chaque inſtant réaliſés, l'ame languiroit dans l'inaction, & croupiroit dans l'ennui. Il faut des deſirs à l'homme; il faut, pour ſon bonheur, qu'un deſir nouveau & facile à remplir ſuccéde toujours au deſir ſatisfait * 29. Peu d'hommes reconnoiſſent en eux ce beſoin. Cependant c'eſt à la ſucceſſion de leurs deſirs qu'ils doivent leur félicité.

Toujours impatients de les ſatisfaire, les hommes bâtiſſent ſans ceſſe des châteaux en Eſpagne; ils voudroient intéreſſer la nature entiere à leur bonheur. N'eſt-elle pas aſſez puiſſante pour l'opérer? c'eſt à des êtres imaginaires, à des Fées, à des Génies qu'ils s'adreſſent. S'ils en deſirent l'exiſtence, c'eſt dans l'eſpoir confus que, favoris d'un enchanteur, ils pourront par ſon ſecours devenir, comme dans les Mille & une Nuits, poſſeſſeurs de la lampe merveilleuſe, & qu'alors rien ne manqueroit à leur félicité.

C'eſt donc l'amour du bonheur productif de l'avide curioſité & de l'amour du merveilleux, qui chez les divers peuples créa ces êtres ſurnaturels, leſquels, ſous les noms de Fées, de Génies, de Dives, de Péries, d'Enchanteurs, de Sylphes, d'Ondins, &c, n'ont toujours été que les mêmes êtres auxquels on a fait par-tout opérer à peu près les mêmes prodiges. Preuve qu'en ce genre les découvertes ont été à peu près les mêmes.

CONTES PHILOSOPHIQUES.

Les contes de cette eſpece plus graves, plus impoſants, mais quelquefois auſſi frivoles & moins

amusants que les premiers, ont à peu près conservé entre eux la même ressemblance. Au nombre de ces contes à la fois si ingénieux & si ennuyeux, je place le beau moral (1), la bonté naturelle de l'homme, enfin les divers systêmes du monde physique. L'expérience seule devroit en être l'architecte; le philosophe ne la consulte-t-il pas; n'a-t-il pas le courage de s'arrêter où l'observation lui manque? il croit faire un systême, & ne fait qu'un conte.

Ce philosophe est forcé de substituer des suppositions au vuide des expériences, & de remplir, par des conjectures, l'intervalle immense que l'ignorance actuelle, & plus encore l'ignorance passée, laisse entre toutes les parties de son systême. Quant aux suppositions, elles sont presque toutes de la même espece. Qui lit les philosophes anciens, voit que tous adoptent à peu près le même plan, & que s'ils différent, c'est dans le choix des matériaux employés à la construction de l'univers.

Dans la nature entiere, Thalès ne vit qu'un seul élément; c'étoit le fluide aqueux. Protée, ce dieu marin, qui se métamorphose en feu, en arbre, en eau, en animal, étoit l'emblême de son systême. Héraclite reconnoissoit ce même Protée dans l'élément de la lumiere. Il ne voyoit dans la terre qu'un globe de feu réduit à l'état de fixité. Anaximene faisoit de l'air un agent indéfini; c'étoit le pere commun de tous les éléments. L'air condensé formoit

---

(1) Le beau moral ne se trouve que dans le Paradis des fous, où Milton fait pirouetter sans cesse les agnus, les scapulaires, les chapelets, les indulgences.

eaux ; l'air encore plus denſe formoit la terre. étoit aux différents degrés de denſité des airs que s les êtres devoient leur exiſtence. Ceux qui, près ces premiers philoſophes, ſe firent comme x, les architectes du palais du monde, & travaillent à ſa conſtruction, tomberent dans les mêmes eurs. Deſcartes en eſt la preuve. C'eſt de faits faits qu'on parvient aux grandes découvertes. Il t s'avancer à la ſuite de l'expérience, & jamais la précéder.

L'impatience naturelle à l'eſprit humain, & ſurut aux hommes de génie, ne s'accommode pas une marche ſi lente * 30, mais toujours ſi sûre : veulent deviner ce que l'expérience ſeule peut ur révéler. Ils oublient que c'eſt à la connoiſſance un premier fait, dont pourroient ſe déduire tous ux de la nature, qu'eſt attachée la découverte du ſtême du monde, & que c'eſt uniquement du hard, de l'analyſe & de l'obſervation qu'on peut nir ce premier fait ou principe général.

Avant d'entreprendre d'édifier le palais de l'uniers, que de matériaux il faut encore tirer des carieres de l'expérience. Il eſt temps enfin que tout ntiers à ce travail, & trop heureux de bâtir de oin en loin quelques parties de l'édifice projetté, es philoſophes, diſciples plus aſſidus de l'expérience, ſentent que ſans elle, on erre dans le pays des chimeres, où les hommes, dans tous les ſiecles, ont apperçu à peu près les mêmes fantômes, & toujours embraſſé des erreurs dont la reſſemblance prouve à la fois, & la maniere uniforme dont les hommes de tous les climats combinent les mêmes objets, & l'égale aptitude qu'ils ont à l'eſprit.

CONTES RELIGIEUX.

Ces ſortes de contes moins amuſants que les p
miers, moins ingénieux que les ſeconds, & cep
dant plus reſpectés, ont armé les nations les u
contre les autres, ont fait ruiſſeler le ſang huma
& porté la déſolation dans l'univers. Sous ce n
de contes religieux, je comprends généralem
toutes les fauſſes religions. Elles ont toujours co
ſervé entre elles la plus grande reſſemblance.

Entre les diverſes cauſes auxquelles on peut
rapporter l'invention * 31, je citerai le deſir de l'in
mortalité pour la premiere. La preuve, ſi l'on e
croit Warburton, & quelques autres ſavants, qu
Dieu eſt l'auteur de la loi des juifs, c'eſt, diſen
ils, qu'il n'eſt queſtion dans la loi moſaïque, ni de
peines, ni des récompenſes de l'autre vie, ni pa
conſéquent de l'immortalité de l'ame. Or, ajoutent
ils, ſi la religion juive étoit d'inſtitution humaine
les hommes euſſent fait de l'ame un être immortel
un intérêt vif & puiſſant les eût portés à la croir
telle * 32 : cet intérêt, c'eſt leur horreur pour l
mort & l'anéantiſſement. Cette horreur eût ſuffi
ſans le ſecours de la révélation, pour leur faire in
venter ce dogme. L'homme veut être immortel, &
ſe croiroit tel, ſi la diſſolution de tous les corps qu
l'environnent ne lui annonçoit chaque inſtant la vé
rité contraire. Forcé de céder à cette vérité, il n'e
deſire pas moins l'immortalité. La chaudiere du ra
jeuniſſement d'Eſon prouve l'ancienneté de ce deſi
Pour le perpétuer, il falloit du moins le fonder ſu
quelque vraiſemblance. A cet effet, l'on compoſ
l'ame d'une matiere extrêmement déliée ; on en fi

un atôme indestructible, survivant à la dissolution des autres parties, enfin un principe de vie.

Cet être, sous le nom d'ame (1), devoit conserver après la mort, tous les goûts dont elle avoit été susceptible, lors de son union avec le corps. Ce systême imaginé, l'on douta d'autant moins de l'immortalité de son ame, que ni l'expérience, ni l'observation ne pouvoit contredire cette croyance : l'une & l'autre n'avoit point de prise sur un atôme imperceptible. Son existence, à la vérité, n'étoit pas démontrée; mais qu'a-t-on besoin de preuves pour croire ce qu'on desire; & quelle démonstration est jamais assez claire, pour prouver la fausseté d'une opinion qui nous est chere? Il est vrai qu'on ne rencontroit point d'ames en son chemin ; & c'est pour rendre raison de ce fait, que les hommes, après la création des ames, crurent devoir créer le pays de leur habitation. Chaque nation & même chaque individu, selon ses goûts & la nature particuliere de ses besoins, en donna un plan particulier. Tantôt les peuples sauvages transporterent cette habitation dans une forêt vaste, giboyeuse, arrosée de rivieres poissonneuses; tantôt ils la placerent dans un pays découvert, plat, abondant en pâturages, au milieu duquel s'élevoit une fraise grosse comme une montagne, dont on détachoit des quartiers pour sa nourriture & celle de sa famille.

Les peuples, moins exposés au besoin de la faim,

(1) Les Sauvages ne refusent l'ame à quoique ce soit; ils en donnent à leurs fusils, à leurs chaudieres & à leurs briquets. V. le P. Hennepin, *Voyage de la Louisiane*, pag. 94.

&c., d'ailleurs, plus nombreux & plus instruits, y rassemblerent tout ce que la nature a d'agréable, & lui donnerent le nom d'Elizée. Les peuples avares le modélerent sur le jardin des Hespérides, & y cultiverent des plants, dont la tige d'or portoit des fruits de diamant. Les nations plus voluptueuses y firent croître des arbres de sucre, & couler des fleuves de lait; ils le peuplerent enfin de Houris. Chaque peuple fournit ainsi le pays des ames de ce qui faisoit sur la terre l'objet de ses desirs. L'imagination dirigée par des besoins & des goûts divers, opéra partout de la même maniere, & fut, en conséquence, peu variée dans l'invention des fausses religions.

Si l'on en croit le président de Brosse dans son excellente histoire du fétichisme, ou du culte rendu aux objets terrestres, le fétichisme fut non-seulement la premiere des religions, mais son culte conservé encore aujourd'hui dans presque toute l'Afrique, & sur-tout en Nigritie, fut jadis le culte universel (1). On sait, ajoute-t-il, que dans les *Pierres bœtites* c'étoit *Venus Uranie;* que dans la forêt de Dodone, c'étoit les chênes que la Grece adoroit. On sait que les dieux chiens, chats, crocodiles, serpents, éléphants, lions, aigles, mouches, singes, &c, avoient des autels, non-seulement en Egypte, mais encore en Syrie, en Phénicie, & dans presque toute l'Asie. On sait enfin que les lacs, les arbres, la mer & les rochers informes, étoient

(1) Si catholique veut dire universel, c'est à tort que le papisme en prend le titre. La religion du fétichisme & celle des païens ont été les seules vraiment catholiques.

pareillement l'objet de l'adoration des peuples de l'Europe & de l'Amérique. Or, une ſemblable uniformité dans les premieres religions en prouve une d'autant plus grande dans les eſprits, qu'on retrouve encore cette même uniformité dans des religions ou plus modernes, ou moins groſſieres. Telle étoit la religion Celtique. Le Mitras des Perſes ſe retrouve dans le dieu Thor; l'Ariman, dans le Loup; Feuris, l'Apollon des Grecs, dans le Balder; la Vénus, dans la Fréïa; & les Parques, dans les trois ſœurs Urda, Verandi, Skulda. Ces trois ſœurs ſont aſſiſes à la ſource d'une fontaine, dont les eaux arroſent une des racines du frêne fameux nommé *Udraſil*. Son feuillage ombrage la terre, & ſa cime élevée au deſſus des cieux, en forme le dais.

Les fauſſes religions ont donc preſque par-tout été les mêmes; d'où naît cette uniformité? De ce que les hommes à peu près animés du même intérêt, ayant à peu près les mêmes objets à comparer entre eux, & le même inſtrument, c'eſt-à-dire, le même eſprit pour les combiner, ont dû néceſſairement arriver aux mêmes réſultats. C'eſt parce qu'en général, tous ſont orgueilleux, que ſans aucune révélation particuliere, par conſéquent ſans preuve, tous regardent l'homme comme l'unique favori du ciel & comme l'objet principal de ſes ſoins. Peu d'hommes oſent, d'après un certain moine, ſe répéter quelquefois,

Qu'eſt-ce qu'un Capucin devant une planete?

Faut-il, pour fonder ſur des faits, l'orgueilleuſe prétention de l'homme, ſuppoſer, comme dans certaines religions, qu'abandonnant le ciel pour la terre,

la divinité, ſous la forme d'un poiſſon, d'un ſerpent, d'un homme, y venoit jadis en bonne fortune converſer avec les mortels ? Faut-il, pour preuve de l'intérêt que le ciel prend aux habitants de la terre, publier des livres, où ſelon quelques impoſteurs, ſont renfermés tous les préceptes & les devoirs que Dieu preſcrit à l'homme ?

Un tel livre, ſi l'on en croit les muſulmans, compoſé dans le ciel, fut apporté ſur la terre par l'ange Gabriel, & remis par cet ange à Mahomet. Son nom eſt le *Koran*. En ouvrant ce livre, on le trouve ſuſceptible de mille interprétations ; il eſt obſcur, inintelligible ; & tel eſt l'aveuglement humain, qu'on regarde encore comme divin, un ouvrage où Dieu eſt peint ſous la forme d'un tyran ; où ce Dieu eſt ſans ceſſe occupé à punir ſes eſclaves, pour n'avoir pas compris l'incompréhenſible ; où ce Dieu enfin, auteur de phraſes inintelligibles ſans le commentaire d'un iman, n'eſt proprement qu'un légiſlateur ſtupide, dont les loix ont toujours beſoin d'interprétations. Juſqu'à quand les muſulmans conſerveront-ils tant de reſpects pour un ouvrage ſi rempli de ſottiſes & de blaſphêmes ?

Mais ſi la métaphyque des fauſſes religions, ſi l'excurſion des eſprits dans le pays des ames, & les découvertes dans les régions intellectuelles ont partout été les mêmes, les impoſtures * 33 du corps ſacerdotal pour le ſoutien de ces fauſſes religions, n'auroient-elles pas en tous les pays, conſervé entre elles les mêmes reſſemblances ?

CHAP.



CHAPITRE XXI.

Impostures des Ministres des fausses religions.

En tout pays, & les mêmes motifs d'intérêt, & les mêmes faits à combiner ont fourni au corps sacerdotal les mêmes moyens d'en imposer aux peuples; en tout pays, les prêtres en ont fait usage (1).

Un particulier peut être modéré dans ses desirs, être content de ce qu'il possede; un corps est toujours ambitieux. C'est plus ou moins rapidement, mais c'est constamment qu'il tend à l'accroissement de son pouvoir & de ses richesses. Le desir du clergé fut en tous les temps d'être puissant & riche. Par quel moyen parvint-il à le satisfaire? par la vente de la crainte & de l'espérance. Les prêtres, négociants en gros de cette espece de denrée, sentirent que le débit en étoit sûr & lucratif, & que s'il nourrit le colporteur, qui vend dans les rues l'espoir du gros lot, & le charlatan, qui vend sur des tréteaux l'espoir de la guérison & de la santé, il pourroit pareillement nourrir le Bonze & le Talapouin, qui vendroient dans leurs temples la crainte de l'enfer & l'espoir du paradis : que si le charlatan fait

(1) Aux Indes les prêtres attachent certaines vertus & certaines indulgences à des tisons brûlés, & les vendent fort cher. A Rome le P. Péepe, jésuite, vendoit pareillement de petites prieres à la Vierge; il les faisoit avaler aux poules, & assuroit qu'elles en pondoient mieux.

fortune en ne débitant qu'une de ces deux especes de denrées, c'est-à-dire, l'espérance, les prêtres en feroient une plus grande, en débitant encore la crainte. L'homme, se sont-ils dit, est timide; ce sera, par conséquent, sur cette derniere marchandise qu'il y aura le plus à gagner. Mais à qui vendre la crainte? aux pécheurs; à qui vendre l'espoir? aux pénitents. Convaincu de cette vérité, le sacerdoce comprit qu'un grand nombre d'acheteurs supposoit un grand nombre de pécheurs, & que si les présents des malades enrichissent le médecin, ce feroit les offrandes & les expiations qui, désormais enrichiroient les prêtres; qu'il falloit des malades aux uns, & des pécheurs aux autres. Le pécheur devient toujours l'esclave du prêtre; c'est la multiplication des péchés qui favorise le commerce des indulgences, des messes, &c, accroît le pouvoir & la richesse du clergé. Mais parmi les péchés, si les prêtres n'eussent compté que les actions vraiment nuisibles à la société, la puissance sacerdotale eût été peu considérable. Elle ne se fût étendue que sur un certain nombre de scélérats & de frippons; or, le clergé vouloit même l'exercer sur les hommes vertueux; pour cet effet, il falloit créer des péchés que les honnêtes gens pussent commettre. Les prêtres voulurent donc que les moindres libertés entre filles & garçons, que le desir seul du plaisir fût un péché; de plus, ils instituerent un grand nombre de rits & de cérémonies superstitieuses; ils voulurent que tous les citoyens y fussent assujettis; que l'inobservation de ces rits fût réputée le plus grand des crimes, & que la violation de la loi rituelle, s'il étoit possible, fût, comme chez les juifs, plus

févérement punie que les forfaits les plus abominables.

Ces rits & ces cérémonies, plus ou moins nombreux chez les diverses nations, furent par-tout à peu près les mêmes: par-tout ils furent sacrés, & assurerent au sacerdoce la plus grande autorité sur les divers ordres de l'état* 34.

Cependant, parmi les prêtres des différentes nations, il en fut qui, plus adroits que les autres, exigerent du citoyen, non-seulement l'observation de certains rits, mais encore la croyance de certains dogmes. Le nombre de ces dogmes insensiblement multiplié par eux, accrut celui des incrédules & des hérétiques (1). Que prétendit ensuite le clergé? que l'hérésie fut punie en eux par la confiscation de leurs biens, & cette loi augmenta les richesses de l'église; elle voulut de plus que la mort fut la peine des incrédules, & cette loi augmenta son pouvoir. Du moment où les prêtres eurent condamné Socrate, le génie, la vertu, & les rois eux-mêmes tremblerent devant le sacerdoce. Son trône eut pour soutien l'effroi & la terreur panique. L'un & l'autre étendant sur les esprits les ténebres de l'ignorance, devinrent d'inébranlables appuis du pouvoir pontifical. Lorsque l'homme est forcé d'éteindre en lui les lumieres de la raison, alors sans connoissance du juste ou de l'injuste, c'est le prêtre qu'il consulte, c'est à ses conseils qu'il s'abandonne.

Mais pourquoi l'homme ne consulteroit-il pas de

---

(1) On peut dire en Europe : Dieu est au ciel ; le dire en Bulgarie est une hérésie & une impiété

préférence la loi naturelle ? Les fausses religions sont elles-mêmes fondées sur cette base commune. J'en conviens ; mais la loi naturelle n'est autre chose que la raison même * 35. Or, comment croire à sa raison, lorsqu'on s'en est défendu l'usage ? Qui peut d'ailleurs appercevoir les préceptes de la loi naturelle à travers le nuage mystérieux dont le corps sacerdotal les enveloppe ? Cette loi est le canevas de toutes les religions ; mais le prêtre a sur ce canevas brodé tant de mysteres, que la broderie en a entiérement couvert le fond. Qui lit l'histoire, y voit la vertu des peuples diminuer en proportion que leur superstition s'augmente (1). Quel moyen d'instruire un superstitieux de ses devoirs ? Est-ce dans la nuit de l'erreur & de l'ignorance qu'il reconnoîtra le sentier de la justice ? Un pays où l'on ne trouve d'hommes instruits que dans l'ordre sacerdotal, est un pays où l'on ne se formera jamais d'idées nettes & vraies de la vertu.

L'intérêt des prêtres n'est pas que le citoyen agisse bien, mais qu'il ne pense point. *Il faut*, disent-ils, *que le fils de l'homme sache peu, & croie beaucoup* (2).

(1) La superstition est encore aujourd'hui la religion des peuples les plus sages. L'Anglois ne se confesse, ni ne fête les saints. Sa dévotion consiste à ne point travailler, à ne point chanter le dimanche. L'homme qui, ce jour-là, joueroit du violon, seroit un impie. Mais il est bon chrétien, s'il passe ce même jour au cabaret avec des filles.

(2) Les prêtres ne veulent pas que Dieu rende à chacun selon ses œuvres, mais selon sa croyance.

CHAPITRE XXII.

De l'uniformité des moyens par lesquels les Ministres des fausses religions conservent leur autorité.

Dans toute religion, le premier objet que se proposent les prêtres, est d'engourdir la curiosité de l'homme, & d'éloigner de l'œil de l'examen tout dogme, dont l'absurdité trop palpable ne lui pourroit échapper.

Pour y parvenir, il falloit flatter les passions humaines; il falloit, pour perpétuer l'aveuglement des hommes, qu'ils desirassent d'être aveugles, & eussent intérêt de l'être. Rien de plus facile au Bonze. La pratique des vertus est plus pénible que l'observance des superstitions. Il est moins difficile à l'homme de s'agenouiller au pied des autels, d'y offrir un sacrifice, de se baigner dans le Gange * 36, & de manger maigre un vendredi, que de pardonner, comme Camille, à des citoyens ingrats, que de fouler aux pieds les richesses comme Papirius, que d'instruire l'univers comme Socrate. Flattons donc, a dit le Bonze, les vices humains; que ces vices soient mes protecteurs : substituons les offrandes & les expiations aux vertus, & persuadons aux hommes qu'on peut, par certaines cérémonies superstitieuses, blanchir l'ame noircie des plus grands crimes. Une telle doctrine devoit accroître les richesses & le crédit des Bonzes. Ils en sentirent toute l'importance; ils l'annoncerent, & on l'a reçue avec joie, parce

que les prêtres furent toujours d'autant plus relâchés dans leur morale, & d'autant plus indulgents aux crimes, qu'ils étoient plus séveres dans leur discipline, & plus exacts à punir la violation des rits (1).

Tous les temples devinrent alors l'asyle des forfaits; la seule incrédulité n'y trouva point de réfuge : & comme il est en tout pays peu d'incrédules & beaucoup de méchants, l'intérêt du plus grand nombre fut donc d'accord avec celui des prêtres.

Entre les tropiques, dit un navigateur, sont deux isles en face l'une de l'autre. Dans la premiere, on n'est point honnête, si l'on ne croit un certain nombre d'absurdités, & si l'on ne peut, sans se toucher, soutenir la plus cuisante démangeaison; c'est à la patience avec laquelle on la supporte, qu'est principalement attaché le nom de vertueux. Dans l'autre isle, on n'impose nulle croyance aux habitants; l'on peut se gratter où cela démange, & même se chatouiller pour se faire rire; mais l'on n'est point réputé vertueux, si l'on n'a fait des actions utiles à la société.

L'absurdité de la morale religieuse n'en devroit-elle pas désabuser les peuples ? Un prêtre, répondrai-je, s'enveloppe-t-il d'un vêtement lugubre ? affecte-t-il un maintien austere, un langage obscur ? ne parle-t-il qu'au nom de Dieu & des mœurs ? il séduit le peuple par les yeux & les oreilles. Que d'ailleurs les mots de *mœurs* & de *vertu* soient dans

(1) Si les catholiques sont, en général, sans mœurs, c'est qu'à la pratique des vraies vertus, les prêtres ont, dans la religion papiste, toujours substitué celle des cérémonies superstitieuses.

sa bouche des mots vuides de sens; peu importe. Ces mêmes mots, prononcés d'un ton mortifié, & par un homme vêtu de l'habit de la pénitence, en imposeront toujours à l'imbécillité humaine.

Tels furent les prestiges, &, si je l'ose dire, la simarre brillante sous laquelle les prêtres cacherent leur ambition & leur intérêt personnel. Leur doctrine fut d'ailleurs sévere à certains égards, & sa sévérité contribua encore à tromper le vulgaire. C'étoit la boîte de Pandore : son dehors éblouissoit, mais elle renfermoit au dedans le fanatisme, l'ignorance, la superstition, & tous les maux qui successivement ont ravagé la terre. Or, je demande, lorsqu'on voit en tous les temps les ministres des fausses religions employer les mêmes moyens pour accroître & leurs richesses & leur crédit (1), pour conserver leur autorité, & multiplier le nombre de leurs esclaves; lorsqu'on retrouve en tous les pays même absurdité dans les fausses religions, mêmes impostures dans leurs ministres, & même crédulité dans tous les peuples * 37, s'il est possible d'imaginer qu'il y ait essentiellement entre les hommes l'inégalité d'esprit qu'on y suppose.

(1) Si les prêtres se font par-tout les dépositaires & les distributeurs des aumônes, c'est qu'ils s'approprient une partie de ces aumônes; c'est que la distribution du reste soutient leur crédit & soudoie les pauvres. Tout moyen d'acquérir argent, & crédit paroît légitime aux prêtres. C'est sans honte que le clergé catholique charge des réparations des églises les peuples mêmes dont il épuise le trésor. Les églises sont les fermes du clergé; & tout au contraire des riches propriétaires, il a trouvé le moyen de les faire entretenir aux dépens des autres.

Je veux que l'esprit & les talents soient l'effet d'une cause particuliere, comment alors se persuader que de grands hommes, que des hommes, par conséquent, doués de cette singuliere organisation, aient cru les fables du paganisme, aient adopté la croyance du vulgaire, & se soient faits quelquefois martyrs des erreurs les plus grossieres ? Un tel fait inexpliquable, tant qu'on considere l'esprit comme le produit d'une organisation plus ou moins parfaite, devient simple & clair, lorsqu'on regarde l'esprit comme une acquisition. On ne s'étonne plus alors que des hommes de génie en certains genres, ne conservent aucune supériorité sur les autres, lorsqu'il s'agit de sciences ou de questions, dont ils ne se sont point occupés, & qu'ils ont peu méditées. On sait que dans cette position, le seul avantage de l'homme d'esprit sur les autres, (avantage sans doute considérable) c'est l'habitude qu'il a de l'attention, c'est la connoissance des meilleures méthodes à suivre dans l'examen d'une question, avantage nul, lorsqu'on ne s'occupe point de la recherche de telle vérité.

L'uniformité des ruses * 38 employées par les ministres des fausses religions ; la ressemblance des fantômes apperçus par eux dans les régions intellectuelles * 39 ; l'égale crédulité des peuples, prouvent donc que la nature n'a pas mis entre les hommes l'inégalité d'esprit qu'on y suppose, & qu'en morale, politique & métaphysique, s'ils portent sur les mêmes objets des jugements très-différents, c'est un effet & de leurs préjugés & de la signification indéterminée qu'ils attachent aux mêmes expressions.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de

dire, c'eſt que ſi l'eſprit ſe réduit à la ſcience ou à la connoiſſance des vrais rapports qu'ont entre eux les objets divers, & ſi, quelque ſoit l'organiſation des individus, cette organiſation, comme le démontre la géométrie, ne change rien à la proportion conſtante dans laquelle les objets les frappent, il faut que la perfection plus ou moins grande des organes des ſens n'ait aucune influence ſur nos idées, & que tous les hommes organiſés, comme le commun d'entre eux, aient, par conſéquent, une égale aptitude à l'eſprit.

L'unique moyen de rendre encore, s'il eſt poſſible, cette vérité plus évidente, c'eſt d'en fortifier les preuves en les accumulant. Tâchons d'y parvenir par un autre enchaînement de propoſitions.





CHAPITRE XXIII.

Point de vérité qui ne soit réductible à un fait.

De l'aveu de presque tous les philosophes, les plus sublimes vérités une fois simplifiées & réduites à leurs moindres termes, se convertissent en faits, &, dès-lors, ne présentent plus à l'esprit que cette proposition, *le blanc est blanc*, *le noir est noir* * 40. L'obscurité apparente de certaines vérités n'est donc point dans les vérités mêmes, mais dans la maniere peu nette de la présenter, & l'impropriété des mots pour l'exprimer. La réduit-on à un fait simple? si tout fait peut être également apperçu de tous les hommes * 41 organisés comme le commun d'entre eux, il n'est point de vérités qu'ils ne puissent saisir; or, pouvoir s'élever aux mêmes vérités, c'est avoir essentiellement une égale aptitude à l'esprit.

Mais est-il bien vrai que toute vérité soit réductible aux propositions claires ci-dessus énoncées? Je n'ajouterai qu'une preuve à celles qu'en ont déjà données les philosophes. Je la tire de la perfectibilité de l'esprit humain. Que suppose cette perfectibilité? deux choses:

L'une, que toute vérité est essentiellement à la portée de tous les esprits:

L'autre, que toute vérité peut être clairement présentée.

La puissance que tous les hommes ont d'appren-

dre un métier en eſt la preuve. Si les plus ſublimes découvertes des anciens mathématiciens aujourd'hui compriſes dans les éléments de géométrie, ſont ſues des géometres les moins célebres, c'eſt que ces découvertes ſont réduites à des faits.

Les vérités une fois portées à ce point de ſimplicité, ſi parmi elles il en étoit quelques-unes auxquelles les hommes ordinaires ne puſſent atteindre; c'eſt alors qu'appuyé ſur l'expérience, on pourroit dire que, ſemblable à l'aigle, le ſeul d'entre les oiſeaux qui plane au deſſus des nues, & fixe le ſoleil, le génie ſeul peut s'élever aux royaumes intellectuels, & y ſoutenir l'éclat d'une vérité nouvelle; or, rien de plus contraire à l'expérience. Le génie a-t-il apperçu une telle vérité? la préſente-t-il clairement? à l'inſtant même tous les eſprits ordinaires la ſaiſiſſent, & ſe l'approprient. Le génie eſt un chef hardi; il ſe fait jour aux régions des découvertes: il ouvre un chemin, & les eſprits communs ſe précipitent en foule après lui. Ils ont donc en eux la force néceſſaire pour le ſuivre; ſans cette force, le génie y pénétreroit ſeul. Cependant ſon unique privilege fut d'en frayer le premier la route.

Mais quel eſt l'inſtant où les plus hautes vérités deviennent à la portée des eſprits les plus communs? C'eſt celui où, dégagées de l'obſcurité des mots, & réduites à des propoſitions plus ou moins ſimples, elles ont paſſé de l'empire du génie dans celui des ſciences. Juſques-là, ſemblables à ces ames errantes dans les demeures céleſtes, attendant l'inſtant qu'elles doivent animer un corps, & paroître à la lumiere, les vérités encore inconnues errent dans les régions des découvertes, attendant que le génie

les y saisisse, & les transporte au séjour terrestre. Une fois descendues sur la terre, & déjà apperçues des excellents esprits, elles deviennent un bien commun.

Dans ce siecle, dit M. de Voltaire, si l'on écrit communément mieux en prose que dans le siècle passé, à quoi les modernes doivent-ils cet avantage ? aux modeles exposés devant eux. Les modernes ne se vanteroient pas de cette supériorité, si le génie du dernier siecle, déjà converti en science * 42, ne fût, si je l'ose dire, entré dans la circulation. Lorsque les découvertes du génie se sont métamorphosées en sciences, chaque découverte déposée dans leur temple, y devient un bien commun ; le temple s'ouvre à tous. Qui veut savoir, sait, & est à peu près sûr de faire tant de toises de science par jour ; le temps fixé pour les apprentissages en est la preuve. Si la plupart des arts, au degré de perfection où maintenant ils sont portés, peuvent être regardés comme le produit des découvertes de cent hommes de génie mises bout-à-bout, il faut donc, pour exercer ces arts, que l'ouvrier réunisse en lui, & sache heureusement appliquer les idées de ces cent hommes de génie. Quelle plus forte preuve de la perfectibilité de l'esprit humain & de son aptitude à saisir toute espece de vérité !

Que des arts on passe aux sciences, on reconnoît également que les vérités dont l'appercevance eût autrefois déifié leur inventeur, sont aujourd'hui très-communes. Le systême de Newton est par-tout enseigné.

Il en est de l'auteur d'une vérité nouvelle comme d'un astronome que le desir de la gloire ou

la curiosité fait monter à son observatoire. Il pointe sa lunette vers les cieux ; a-t-il apperçu dans leur profondeur quelque astre ou quelque satellite nouveau ? il appelle ses amis : ils montent, regardent à travers la lunette ; ils apperçoivent le même astre, parce qu'avec des organes à peu près semblables, les hommes doivent découvrir les mêmes objets.

S'il étoit des idées auxquelles les hommes ordinaires ne pussent s'élever, il seroit des vérités qui, dans l'étendue des siecles, n'auroient été saisies que de deux ou trois hommes de la terre également bien organisés ; le reste des habitants seroient, à cet égard, dans une ignorance invincible. La découverte du quarré de l'hypoténuse égal au quarré des deux autres côtés du triangle, ne seroit connu que d'un nouveau Pytagore ; l'esprit humain ne seroit point susceptible de perfectibilité : il y auroit enfin des vérités réservées à certains hommes en particulier ; l'expérience, au contraire, nous apprend que les découvertes les plus sublimes clairement présentées, sont conçues de tous : de-là ce sentiment d'étonnement & de honte toujours éprouvé lorsqu'on se dit : *rien de plus simple que cette vérité ; comment ne l'aurois-je pas toujours apperçue ?* Ce langage a sans doute quelquefois été celui de l'envie ; Christophe Colomb en est une preuve. Lors de son départ pour l'Amérique, *rien*, disoient les courtisans, *de plus fou que cette entreprise.* A son retour, *rien*, disoient-ils, *de plus facile que cette découverte.* Ce langage, souvent celui de l'envie, n'est-il jamais celui de la bonne foi ? N'est-ce pas de la meilleure foi du monde que tout-à-coup, frappé de l'évidence d'une idée nouvelle, & bientôt accoutumé à la

regarder comme triviale, on croit l'avoir toujours sue.

A-t-on une idée nette de l'expression d'une vérité ; a-t-on non-seulement dans sa mémoire, mais encore habituellement présentes à son souvenir toutes les idées de la comparaison desquelles cette vérité résulte ; n'est-on enfin aveuglé par aucun intérêt, par aucune superstition ? cette vérité bientôt réduite à ses moindres termes, c'est-à-dire, à cette proposition simple, *le blanc est blanc*, *le noir est noir*, sera conçue presque aussi-tôt que proposée.

En effet, si les systêmes des Locke & des Newton, sans être encore portés au dernier degré de clarté, sont néanmoins généralement enseignés & connus, les hommes organisés, comme le commun d'entre eux, peuvent donc s'élever aux idées de ces grands génies. Or, concevoir leurs idées * 43, c'est avoir la même aptitude à l'esprit. Mais de ce que les hommes atteignent à ces vérités, & de ce que leur science est, en général, toujours proportionnée au desir qu'ils ont d'apprendre, peut-on conclure que tous puissent également s'élever aux vérités encore inconnues ?





CHAPITRE XXIV.

L'esprit nécessaire pour saisir les vérités déjà connues, suffit pour s'élever aux inconnues.

Une vérité est toujours le résultat de comparaisons justes sur les ressemblances & les différences, les convenances ou les disconvenances apperçues entre des objets divers. Un maître veut-il expliquer à ses éleves les principes d'une science, & leur en démontrer les vérités déjà connues? que fait-il? Il met sous les yeux les objets de la comparaison desquels ces mêmes vérités doivent être déduites.

Mais lorsqu'il s'agit de la recherche d'une vérité nouvelle, il faut que l'inventeur ait pareillement sous les yeux les objets de la comparaison desquels doit résulter cette vérité. Mais qui les lui présente? le hasard. C'est le maître commun de tous les inventeurs. Il paroît donc que l'esprit de l'homme, soit qu'il suive la démonstration d'une vérité, soit qu'il la découvre, a dans l'un & l'autre cas les mêmes objets à comparer, les mêmes rapports à observer, enfin les mêmes opérations à faire (1). L'es-

(1) Je pourrois même ajouter qu'il faut encore plus d'attention pour suivre la démonstration d'une vérité déjà connue, que pour en découvrir une nouvelle. S'agit-il, par exemple, d'une proposition mathématique, l'inventeur en ce genre fait déjà la géométrie; il en a les figures habituellement présentes à la mémoire; il se les rappelle,

prit néceſſaire pour atteindre aux vérités déjà connues, ſuffit donc pour parvenir aux inconnues. Peu d'hommes, à la vérité, s'y élevent; mais cette différence entre eux eſt l'effet, 1°. des différentes poſitions où ils ſe trouvent, & de cet enchaînement de circonſtances auquel on donne le nom de haſard; 2°. du deſir plus ou moins vif qu'ils ont de s'illuſtrer, par conſéquent de la paſſion plus ou moins forte qu'ils ont pour la gloire.

Les paſſions peuvent tout. Il n'eſt point de fille idiote que l'amour ne rende ſpirituelle. Que de moyens ne lui fournit-il pas pour tromper la vigilance de ſes parents, pour voir & entretenir ſon amant? La plus ſotte eſt ſouvent alors la plus inventive.

L'homme ſans paſſions eſt incapable du degré d'application auquel eſt attachée la ſupériorité d'eſprit; ſupériorité, dis-je, qui peut-être eſt moins en nous l'effet d'un effort extraordinaire d'attention, que d'une attention habituelle.

Mais ſi tous les hommes ont une égale aptitude à l'eſprit, qui peut donc produire entre eux tant de différence?

---

pour ainſi dire, involontairement; ſon attention enfin peut ſe porter toute entiere ſur l'obſervation de leurs rapports. Quant à l'éleve, ces mêmes figures n'étant pas auſſi habituellement préſentes à ſa mémoire, ſon attention eſt donc néceſſairement partagée entre la peine qu'exige & le rappel de ces figures à ſon ſouvenir, & l'obſervation de leurs rapports.

NOTES.

NOTES.

1. Si les hommes, & sur-tout les Européens, disent les Banians, toujours en crainte, en défiance l'un de l'autre, sont toujours prêts à se combattre & à s'attaquer, c'est qu'ils sont encore animés de l'esprit de leurs premiers parents, *Cutteri* & *Toddicastrée*. Ce Cutteri, second fils de *Pourous* & destiné par Dieu à peupler une des quatre parties du monde, tourne ses pas vers l'Occident : le premier objet qu'il rencontre, est une femme nommée Toddicastrée : elle est armée d'un *Chuchery*, & lui d'une épée. Dès qu'ils s'apperçoivent, ils s'attaquent, se frappent ; le combat dure deux jours & demi ; le troisieme, las de se battre, ils se parlent, s'aiment, se marient, couchent ensemble, ont des fils toujours prêts, comme leurs ancêtres, à s'attaquer, lorsqu'ils se rencontrent.

2. Les plus spirituels & les plus méditatifs sont quelquefois mélancoliques, je le sais. Mais ils ne sont pas spirituels & méditatifs, parce qu'ils sont mélancoliques, mais mélancoliques, parce qu'ils sont méditatifs. Ce n'est point en effet à sa mélancolie, c'est à ses besoins que l'homme doit son esprit : le besoin seul l'arrache à son inertie naturelle. Si je pense, ce n'est point parce que je suis fort ou foible, mais parce que j'ai plus ou moins d'intérêt de penser. Lorsqu'on dit du malheur : *Ce grand-maître de l'homme*, on ne dit rien autre chose, sinon que le malheur & le desir de s'y soustraire nous forcent à penser. Pourquoi le desir de la gloire produit-il souvent le même effet ? c'est que la gloire est le besoin de quelques-uns. Au reste, ni les Rabelais, ni les Fontenelle, ni les La Fontaine, ni les Scarron n'ont passé pour tristes, & cependant personne ne nie la supériorité plus ou moins grande de leur esprit.

3. Ce que je dis de la bonté peut également s'appliquer à la beauté. L'idée différente qu'on s'en forme dépend presque toujours de l'explication qu'on entend faire de ce mot dans son enfance. M'a-t-on toujours vanté la figure de telle femme en particulier ? cette figure se grave dans ma mémoire comme modele de beauté ; & je ne jugerai plus de celle des autres femmes que sur la ressemblance plus ou moins grande qu'elles ont avec ce modele. Delà, la diversité de nos goûts & la raison pour laquelle l'un préfere la femme svelte à la femme grasse, pour laquelle un autre a plus de desir.

4. Cette décision de l'église fait sentir le ridicule d'une critique qui m'a été faite. Comment, disoit-on, ai-je pu soutenir que l'amitié étoit fondée sur un besoin & un intérêt réciproque ? Mais si l'église & les jésuites eux-mêmes conviennent que Dieu, quelque bon & puissant qu'il soit, n'est point aimé pour lui-même, ce n'est donc point sans cause que j'aime mon ami. Or, de quelle nature peut être cette cause ? ce n'est pas de l'espece de celles qui produisent la haine, c'est-à-dire, un sentiment de mal-aise & de douleur : c'est, au contraire, de l'espece de celles qui produisent l'amour, c'est-à-dire, un sentiment de plaisir. Les critiques qui m'ont été faites à ce sujet, sont si absurdes, que ce n'est pas sans honte que j'y réponds.

5. La primitive église ne chicanoit pas les gens sur leur croyance. Synésius en est un exemple. Il vivoit dans le cinquieme siecle. Il étoit philosophe platonicien. Théophile, alors évêque d'Alexandrie, voulant se faire honneur de cette conversion, pria Synésius de se laisser baptiser. Ce philosophe y consentit, à condition qu'il conserveroit ses opinions. Peu de temps après les habitants de Ptolémaïde demanderent Synésius pour leur évêque. Synésius refuse l'épiscopat ; & tels sont les motifs que dans sa cent-cinquieme lettre il donne à son frere de son refus. » Plus je » m'examine, dit-il, moins je me sens propre à l'épiscopat : » j'ai jusqu'ici partagé ma vie entre l'étude de la philoso-

» phie & l'amusement. Au sortir de mon cabinet je me » livre au plaisir. Or, il ne faut pas, dit-on, qu'un évê» que se réjouisse ; c'est un homme divin. Je suis d'ail» leurs incapable de toute application aux affaires civiles » & domestiques. J'ai une femme que j'aime : il me seroit » également impossible de la quitter, ou de ne la voir » qu'en secret. Théophile en est instruit ; mais ce n'est pas » tout. L'esprit n'abandonne pas les vérités qu'il s'est dé» montrées. Or, les dogmes de la philosophie sont con» tradictoires à ceux qu'un évêque doit enseigner. Com» ment prêcher la création de l'ame après le corps, la fin du » monde, la résurrection, & enfin tout ce que je ne crois » pas ? je ne puis me résoudre à la fausseté. Un philosophe, » dira-t-on, peut se prêter à la foiblesse du vulgaire, lui » cacher des vérités qu'il ne peut pas porter. Oui : mais il » faut alors que la dissimulation soit absolument nécessaire. » Je serai évêque, si je puis conserver mes opinions, en » parler avec mes amis ; & si pour entretenir le peuple » dans l'erreur, l'on ne me force point à lui débiter des » fables : mais s'il faut qu'un évêque prêche contre ce qu'il » pense, & pense comme le peuple, je refuserai l'épiscopat. » Je ne sais s'il est des vérités qu'on doive cacher au vul» gaire : mais je sais qu'un évêque ne doit pas prêcher le » contraire de ce qu'il croit. Il faut respecter la vérité com» me Dieu, & je proteste devant Dieu que je ne trahirai » jamais mes sentiments dans mes prédications ». — Synésius, malgré sa répugnance, fut ordonné évêque, & tint parole. Les hymnes qu'il composa ne sont que l'exposition des systêmes de Pytagore, de Platon & des Stoïciens ajustés aux dogmes & au culte des chrétiens.

6. La pieuse calomnie est encore une vertu de nouvelle création. Rousseau & moi en avons été les victimes. Que de faux passages de nos ouvrages cités dans les mandements de saints évêques !

7. Le clergé qui se dit humble, ressemble à Diogene, dont on voyoit l'orgueil à travers les trous de son manteau.

8. Qu'on lise à ce sujet les derniers chapitres de la regle de St. Benoît, l'on y verra que si les moines sont impitoyables & méchants, c'est qu'ils doivent l'être.

En général, des hommes assurés de leur subsistance, & sans inquiétude à cet égard, sont durs : ils ne plaignent point dans les autres des maux qu'ils ne peuvent éprouver. D'ailleurs, le bonheur ou le malheur des moines retirés dans un cloître est entiérement indépendant de celui de leurs parents & de leurs concitoyens. Les moines doivent donc voir l'homme des villes avec l'indifférence d'un voyageur pour l'animal qu'il rencontre dans les forêts. Ce sont les loix monastiques qui condamnent le religieux à l'inhumanité. En effet, qui produit dans les hommes le sentiment de la bienveillance ? Le secours éloigné ou prochain qu'ils peuvent se prêter les uns aux autres. C'est ce principe qui rassembla les hommes en société. Les loix isolent-elles mon intérêt de l'intérêt public ? dès-lors je deviens méchant. De-là la dureté des gouvernements arbitraires, & la raison pour laquelle les moines & les despotes ont, en général, toujours été les plus inhumains des hommes.

9. L'on croyoit autrefois que Dieu, selon les temps divers, pouvoit avoir des idées différentes de la vertu : & l'église s'en est clairement expliquée dans le concile de Bâle tenu à l'occasion des Hussites. Ceux-ci ayant protesté n'admettre d'autre doctrine que celle contenue dans les écritures ; les peres de ce concile leur répondirent par la bouche du cardinal de Casan : » Que les écritures n'étoient » point absolument nécessaires pour la conservation de » l'église, mais seulement pour la mieux conserver : qu'il » falloit toujours interprêter l'écriture selon le courant de » l'église actuelle, qui, changeant de sentiment, nous oblige de croire que Dieu en change aussi «.

10. On vante beaucoup les restitutions que fait faire la religion. J'ai vu quelquefois restituer le cuivre, & jamais l'or. Les moines n'ont point encore restitué d'héritage, ni les princes catholiques les royaumes envahis en Amérique.

11. C'eſt une juſtice de s'armer d'intolérance contre l'intolérant, comme un devoir au prince d'oppoſer une armée à une armée ennemie.

12. En ouvrant l'Encyclopédie, art. *Vertu*, quelle ſurpriſe d'y trouver, non une définition de la vertu, mais une déclamation ſur ce ſujet : *O homme !* s'écrie le compoſiteur de cet art, *veux-tu ſavoir ce que c'eſt que vertu ? rentre en toi-même. Sa définition eſt au fond de ton cœur.* Mais pourquoi ne feroit-elle pas également au fond du cœur de l'auteur, & ſuppoſé qu'elle y fût, pourquoi ne l'eût-il pas donnée ? Peu d'hommes, je l'avoue, ont une ſi bonne opinion de leurs lecteurs & ſi peu d'eux-mêmes. Si cet écrivain eût plus long-temps médité le mot *vertu*, il eût ſenti qu'elle conſiſte dans la connoiſſance de ce que les hommes ſe doivent les uns aux autres, & qu'elle ſuppoſe, par conſéquent, la formation des ſociétés. Avant cette formation, quel bien ou quel mal faire à une ſociété non encore exiſtante ? L'homme des forêts, l'homme nû & ſans langage peut bien acquérir une idée claire & nette de la force ou de la foibleſſe, mais non de la juſtice & de l'équité. Né dans une isle déſerte, abandonné à moi-même, j'y vis ſans vice & ſans vertu. Je n'y puis manifeſter ni l'un, ni l'autre. Que faut-il donc entendre par ces mots *vertueuſes & vicieuſes ?* les actions utiles ou nuiſibles à la ſociété. Cette idée ſimple & claire eſt, à mon ſens, préférable à toute déclamation obſcure & ampoulée ſur la vertu. Un prédicateur qui ne définit rien dans ſes ſermons ſur la vertu ; un moraliſte qui ſoutient tous les hommes bons, & ne croit pas aux injuſtes, eſt quelquefois un ſot, mais plus ſouvent un frippon qui veut être cru honnête, ſimplement parce qu'il eſt homme.

13. L'humanité de M. de Fénélon eſt célebre. Un jour qu'un curé ſe vantoit devant lui d'avoir les dimanches proſcrit les danſes de ſon village, M. le curé, dit l'archevêque, ſoyons moins ſéveres pour les autres ; abſtenons-nous de danſer ; mais que les payſans danſent. Pourquoi ne leur pas

laiffer quelques inftants oublier leur malheur ? Fénélon vrai & toujours vertueux, vécut une partie de fa vie dans la difgrace. Boffuet, fon rival en génie, étoit moins honnête : il fut toujours en crédit.

14. La morale des jéfuites & celle de Jefus n'ont rien de commun : l'une eft deftructive de l'autre. Ce fait eft prouvé par les extraits qu'en ont donnés les parlements ; mais pourquoi le clergé a-t-il toujours répété qu'on avoit du même coup détruit les jéfuites & la religion ? c'eft que dans la langue eccléfiaftique, religion eft fynonyme de fuperftition. Or, la fuperftition ou la puiffance papale a peut-être réellement fouffert de la retraite de ces religieux.

15. La crainte qu'infpiroient les jéfuites, fembloit les mettre au deffus de toute attaque. Pour braver leur haine & leurs intrigues, il falloit pouvoir montrer aux citoyens le poignard régicide enveloppé dans le voile du refpect & du dévouement ; faire reconnoître l'hypocrifie des jéfuites à travers le nuage d'encens qu'ils répandoient autour du trône & des autels ; il falloit enfin, pour enhardir la prudence timide des parlements, leur faire nettement diftinguer l'*extraordinaire de l'impoffible.*

16. Il en eft de l'efprit comme de la vertu. L'efprit appliqué aux vraies fciences de la géométrie, de la phyfique, &c, eft efprit dans tous les pays. L'efprit appliqué aux fauffes fciences de la magie, de la théologie, &c, eft local ; le premier de ces efprits eft à l'autre ce que la monnoie Africaine, nommée la coquille *Coris*, eft à la monnoie d'or & d'argent : l'une a cours chez quelques nations negres, l'autre dans tout l'univers.

17. Sur quoi doit-on établir les principes d'une bonne morale ? Sur un grand nombre de faits & d'obfervations. C'eft donc à la formation trop prématurée de certains principes qu'on doit peut-être attribuer leur obfcurité & leur fauffeté. En morale, comme en toute autre fcience, avant d'édifier un fyftême, l'effentiel eft de ramaf-

fer les matériaux néceſſaires pour le conſtruire. On ne peut plus maintenant ignorer qu'une morale expérimentale & fondée ſur l'étude de l'homme & des choſes, ne l'emporte autant ſur une morale ſpéculative & théologique, que la phyſique expérimentale ſur une théorie vague & incertaine. C'eſt parce que la morale religieuſe n'eut jamais l'expérience pour baſe, que l'empire théologique fut toujours réputé le royaume des ténebres.

18. Les moines eux-mêmes n'ont pas toujours fait le même cas de la pudeur. Quelques-uns, ſous le nom de Mamillaires, ont cru qu'on pouvoit ſans péché prendre la gorge d'une religieuſe. Il n'eſt point d'acte d'impudicité dont la ſuperſtition n'ait pas fait quelque part un acte de vertu. Au Japon, les Bonzes peuvent aimer les hommes & non les femmes; dans certains cantons du Pérou, les actes de l'amour Grec étoient des actes de piété : c'étoit un hommage aux dieux, & qu'on leur rendoit publiquement dans leurs temples.

19. Mde. Makaley, illuſtre auteur d'une hiſtoire d'Angleterre, eſt le Caton de Londres. » Jamais, dit-elle, » la vue d'un deſpote, ou d'un prince n'a ſouillé la pu- » reté de mes regards «.

20. Une abſurdité commune à tous les peuples, c'eſt d'attendre de leur deſpote humanité, lumieres. Vouloir former de bons écoliers ſans punir les pareſſeux, & récompenſer les diligents, c'eſt folie. Abolir la loi qui punit le vol & l'aſſaſſinat, & vouloir qu'on ne vole, ni n'aſſaſſine, c'eſt une volonté contradictoire. Vouloir qu'un prince s'occupe des affaires de l'état, & qu'il n'ait point intérêt de s'en occuper, c'eſt-à-dire, qu'il ne puiſſe être puni, s'il les néglige; vouloir enfin qu'un homme, au deſſus de la loi, c'eſt-à-dire, un homme ſans loi, ſoit toujours humain & vertueux, c'eſt vouloir un effet ſans cauſe.

21. Les Calmouks épouſent tant de femmes qu'ils veulent; ils ont, en outre, autant de concubines qu'ils en

peuvent nourrir. L'inceste, chez eux, n'est point un crime. Ils ne voient dans un homme & une femme qu'un mâle & une femelle. Un pere épouse sa fille sans scrupule; aucune loi ne le lui défend.

22. Chacun se dit; j'ai les plus saines idées de la vertu: qui ne pense pas comme moi a tort; chacun se moque de son voisin; tout le monde se montre au doigt, & ne rit jamais de soi que sous le nom d'autrui. Le même inquisiteur qui condamnoit Galilée, méprisoit certainement la scélératesse & la stupidité des juges de Socrate; il ne pensoit pas qu'un jour il seroit comme eux, le mépris de son siecle & de la postérité. La Sorbonne se croit-elle imbécille pour avoir condamné, Rousseau, Marmontel, moi, &c? Non : c'est l'étranger qui le croit pour elle.

23. Barillon fut exilé à Amboise; & Richelieu, qui l'y relégua, fut le premier des ministres, dit le cardinal de Retz, qui osa punir dans les magistrats, *la noble fermeté avec laquelle ils représentoient au roi des vérités, pour la défense desquelles leur serment les obligeoit d'exposer leur vie.*

24. S'il est vrai que la vertu soit utile aux états, il est donc utile d'en présenter des idées nettes, & de les graver dès la plus tendre enfance dans la mémoire des hommes. J'ai dit dans le livre de l'*Esprit*, Discours III, chap. XIII : » La vertu n'est autre chose que le desir » du bonheur public. Le bien général est l'objet de la » vertu, & les actions qu'elle commande, sont les » moyens dont elle se sert pour remplir cet objet. » L'idée de la vertu, ai-je ajouté, peut donc être par- » tout la même «. Si dans les siecles & les pays divers » les hommes ont paru s'en former des idées différentes; » Si des philosophes ont, en conséquence, cité l'idée de » la vertu comme arbitraire, c'est qu'ils ont pris pour » la vertu même les divers moyens dont elle se sert » pour remplir son objet, c'est-à-dire, les diverses ac-

» tions qu'elle commande. Ces actions ont, sans contre-
» dit, été quelquefois très-différentes, parce que l'inté-
» rêt des nations change selon les siecles & leur posi-
» tion, & qu'enfin le bien public peut, jusqu'à un cer-
» tain point, s'opérer par des moyens différents «.

L'entrée d'une marchandise étrangere aujourd'hui permise en Allemagne comme avantageuse à son commerce, & conforme au bien de l'état, peut être demain défendue. On peut demain en déclarer l'achat criminel, si par quelques circonstances, cet achat devient préjudiciable à l'intérêt national. » Les mêmes actions peuvent
» donc successivement devenir utiles & nuisibles à un
» peuple, & mériter, tour-à-tour, le nom de vertueuses
» ou de vicieuses, sans que l'idée de la vertu change, &
» cesse d'être la même «.

Quoi de plus d'accord avec la loi naturelle que cette idée! Cependant tel fut le pouvoir de l'envie & de l'hypocrisie, que je fus persécuté par le même clergé, qui, sans réclamation, avoit souffert qu'on élevât au cardinalat l'audacieux Bellarmin, pour avoir soutenu *que si le pape défendoit l'exercice de la vertu, & commandoit le vice, l'église Romaine, sous peine de péché, seroit obligée d'abandonner la vertu pour le vice :* » *Nisi vellet contra conscien-*
» *tiam peccare* «. Le pape, selon ce jésuite, avoit donc le droit de détruire la loi naturelle, d'étouffer dans l'homme toute idée du juste & de l'injuste, & de replonger enfin la morale dans le cahos dont les philosophes ont tant de peine à la tirer. L'église devoit-elle approuver ces principes? Et le pape en permettre la publication?

Mais en quel pays la maxime la plus abominable, la plus contraire au bien public, n'est-elle pas tolérée du puissant auquel elle est favorable? En quel pays a-t-on constamment puni l'homme vil & bas qui répete sans cesse au prince : » Ton pouvoir sur tes sujets est sans
» bornes; tu peux, à ton gré, les dépouiller de leurs
» biens, les jetter dans les fers, & les livrer au plus

» cruel supplice « : c'est toujours impunément que le Renard répete au Lion :

» *Vous leur fîtes, Seigneur,*
» *En les croquant beaucoup d'honneur* «.

Les seules phrases qu'on ne répete point sans danger aux princes, sont celles où l'on fixe les bornes que la justice, le bien public & la loi naturelle mettent à leur autorité.

25. Par métaphysique, je n'entends pas ce jargon inintelligible qui, transmis des prêtres Egyptiens à Pytagore; de Pytagore à Platon; de Platon à nous, est encore enseignée dans quelques écoles. Par ce mot j'entends, comme Bacon, la science des premiers principes de quelque art ou science que ce soit. La poésie, la musique, la peinture ont leurs principes fondés sur une observation constante & générale; elles ont donc aussi leur métaphysique, bien différente de la premiere. Je compare ces deux sortes de métaphysiques aux deux philosophies différentes de Démocrite & de Platon. C'est de la terre que le premier s'éleve par degrés jusqu'au ciel, & c'est du ciel que le second s'abaisse par degrés jusqu'à la terre. Le systême de Platon est fondé sur les nues, & le souffle de la raison a déjà en partie dissipé les nuages & le systême.

26. Les hommes ont toujours été gouvernés par les mots : diminue-t-on de moitié le poids de l'écu d'argent, si l'on lui conserve la même valeur numéraire, le soldat croit avoir à peu près la même paie. Le magistrat en droit de juger définitivement jusqu'à la concurrence de certaine somme, c'est-à-dire, de tel poids en argent, n'ose juger jusqu'à la concurrence de la moitié de cette somme. Voilà comme les hommes sont dupes des mots & de leur signification incertaine; les écrivains parleront-ils toujours de *bonnes mœurs*, sans attacher à ce mot

d'idées nettes & précises? Ignoreront-ils toujours que *bonnes mœurs* est une de ces expressions vagues, dont chaque nation se forme des idées différentes; que s'il est de *bonnes mœurs universelles*, il en est aussi de *locales*, &, qu'en conséquence, je puis, sans blesser les *bonnes mœurs*, avoir un serrail à Constantinople, & non à Vienne.

27. Les disputes théologiques ne sont & ne peuvent jamais être que des disputes de mots. Que les gouvernements les méprisent, les théologiens, après s'être injuriés, & réciproquement accusés d'hérésie, &c se lasseront de parler sans s'entendre, & sans être entendus. La crainte du ridicule leur imposera silence.

28. C'est à des disputes de mots qu'il faut pareillement rapporter presque toutes ces accusations d'athéïsme. Il n'est point d'homme éclairé qui ne reconnoisse une force dans la nature; il n'est donc point d'athée. Celui-là n'est point athée qui dit, le mouvement est Dieu; parce qu'en effet le mouvement est incompréhensible, parce qu'on n'en a pas d'idées nettes, parce qu'il ne se manifeste que par ses effets, & qu'enfin c'est par lui que tout s'opere dans l'univers. Celui-là n'est pas athée qui dit, au contraire, le mouvement n'est pas Dieu; parce que le mouvement n'est pas un être, mais une maniere d'être. Ceux-là ne sont pas athées qui soutiennent le mouvement essentiel à la matiere, qui le regardent comme la force invisible & motrice qui se répand dans toutes ses parties. Voit-on les astres changer continuellement de lieu, se rouler perpétuellement sur leur centre; voit-on tous les corps se détruire & se reproduire sans cesse sous des formes différentes; voit-on enfin la nature dans une fermentation & une dissolution éternelles; qui peut nier que le mouvement ne soit comme l'étendue, inhérent aux corps, & que le mouvement ne soit cause de ce qui est; en effet, si l'on donne toujours le nom de cause & d'effet à la concomitance de deux faits, & que, par-tout où il y a des corps, il y ait du mouvement;

on doit donc regarder le mouvement comme l'ame universelle de la matiere & de la divinité qui seule en pénetre la substance. Mais les philosophes qui sont de cette derniere opinion sont-ils athées? Non : ils reconnoissent également une force inconnue dans l'univers. Ceux mêmes qui n'ont point d'idées de Dieu, sont-ils athées? Non; parce que tous les hommes le seroient; parce qu'aucun n'a d'idées nettes de la divinité; parce qu'en ce genre toute idée obscure est égale à zéro, & qu'enfin avouer l'incompréhensibilité de Dieu, c'est dire sous un tour de phrase différent, qu'on n'en a point d'idée.

29. Il faut des desirs à l'homme pour être heureux; des desirs qui l'occupent, mais dont son travail ou ses talents puissent lui procurer l'objet. Entre les desirs de cette espece, le plus propre à l'arracher à l'ennui est le desir de la gloire.

30. Loin de condamner l'esprit de systême, je l'admire dans les grands hommes. C'est aux efforts faits pour défendre ou détruire ces systêmes qu'on doit sans doute une infinité de découvertes. Qu'on tente donc d'expliquer, s'il est possible, par un seul principe tous les phénomenes physiques de la nature; mais toujours en garde contre ces principes, qu'on les regarde simplement comme une des clefs différentes qu'on peut successivement essayer, dans l'espoir de trouver enfin celle qui doit ouvrir le sanctuaire de la nature. Que sur-tout l'on ne confonde point ensemble les contes & les systêmes : ces derniers veulent être appuyés sur un grand nombre de faits. Ce sont les seuls qu'on puisse enseigner dans les écoles publiques; pourvu néanmoins qu'on n'en soutienne point encore la vérité cent ans après que l'expérience en a démontré la fausseté.

31. Pourquoi, demandoit-on à un certain cardinal, fut-il en tous les temps des prêtres, des religions & des sorciers? C'est, répondit-il, qu'en tous les temps il fut des abeilles & des frélons, des laborieux & des paresseux, des dupes & des frippons.

32. Sans examiner s'il est de l'intérêt public d'admettre le dogme de l'immortalité de l'ame, j'observerai qu'au moins ce dogme n'a pas toujours été regardé politiquement comme utile. Il prit naissance dans les écoles de Platon, & Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte, le crut si dangereux, qu'il défendit, sous peine de mort, de l'enseigner dans ses états.

33. On sait que les anciens Druides étoient animés du même esprit que le prêtre papiste ; qu'ils avoient avant lui inventé l'excommunication ; qu'ils vouloient, comme lui, commander aux peuples & aux rois ; & qu'ils prétendoient avoir, comme les inquisiteurs, droit de vie & de mort chez tous les peuples où ils s'établissoient.

34. J'assistois un jour aux représentations que le clergé d'une cour d'Allemagne faisoit à son prince. J'étois porteur de l'anneau merveilleux qui fait dire & écrire aux hommes, non ce qu'ils veulent que les autres entendent & lisent, mais ce qu'ils pensent réellement. Sans la vertu de mon anneau, je n'aurois jamais sans doute entendu ni lu le discours suivant.

Lorsque le clergé croyoit assurer le prince que la religion étoit perdue dans ses états, que la débauche & l'impiété y marchoient le front levé, que les saints jours y étoient profanés par le travail, que la liberté de la presse ébranloit les fondements du trône & des autels, &, qu'en conséquence, les évêques enjoignoient au souverain d'armer les loix contre la liberté de penser, de protéger l'église, & d'en détruire les ennemis ; telles sont les paroles que je crus entendre dans cette adresse.

» Prince, votre clergé est riche & puissant, & voudroit l'être encore davantage. Ce n'est point la perte » des mœurs & de la religion, c'est celle de son crédit » qu'il déplore ; il desire le plus grand, & vos peuples » sont sans respect pour le sacerdoce ; nous les déclarons donc impies : nous vous sommons de ranimer » leur piété, & de donner à cet effet à votre clergé

» plus d'autorité sur eux. Le moment choisi pour se por-
» ter accusateur de vos peuples, & vous irriter contre
» eux, n'est peut-être pas le plus favorable ; jamais vos
» soldats n'ont été si braves, vos artisans plus indus-
» trieux, vos citoyens plus amis du bien public, &,
» par conséquent plus vertueux. On vous dira sans doute
» que les peuples les plus immédiatement soumis au cler-
» gé, que les Romains modernes n'ont, ni la même
» valeur, ni le même amour pour la patrie, ni par
» conséquent la même vertu. On ajoutera peut-être que
» l'Espagne & le Portugal, où le clergé commande si
» impérieusement, sont ruinés & dévastés par l'igno-
» rance, la paresse & la superstition, & qu'enfin, entre
» tous les peuples, ceux qui sont généralement hono-
» rés & respectés, sont ces mêmes peuples éclairés aux-
» quels l'église catholique donnera toujours le nom
» d'impies.

» Que votre oreille, ô Prince, soit toujours fermée
» à de pareilles représentations ; que de concert avec
» son clergé, elle répande les ténebres dans son empi-
» re, & sache qu'un peuple instruit, riche & sans su-
» perstition, est aux yeux du prêtre un peuple sans mœurs.
» Sont-ce, en effet, des citoyens aisés & industrieux
» qui, par exemple, auront pour la vertu de la conti-
» nence tout le respect qu'elle mérite ?

» Il en est, dira-t-on, à cet égard, du siecle présent
» comme des siecles passés. Charlemagne créé saint pour
» sa libéralité envers le sacerdoce, aimoit les femmes
» comme François I, & Henri VIII. Henri III, roi
» de France, avoit un goût moins décent. Henri IV,
» Elisabeth, Louis XIV, la reine Anne caressoient leurs
» maîtresses ou leurs amants de la même main dont ils
» terrassoient leurs ennemis. On ajoutera que les moi-
» nes eux-mêmes ont presque toujours cueilli en secret
» les plaisirs défendus, & qu'enfin sans changer la cons-
» titution physique des citoyens, il est très-difficile de

» les arracher au penchant damnable qui les porte vers » les femmes. Il est cependant un moyen de les y souf» traire ; c'est de les appauvrir. Ce n'est point des corps » sains & bien nourris qu'on peut chasser le démon de » la chair : l'on n'y parvient que par la priere & le » jeûne.

» Qu'à l'exemple de quelques-uns de ses voisins, Vo» tre Majesté nous permette donc de dépouiller ses sujets » de toute superfluité, de dîmer leurs terres, de piller » leurs biens, & de les tenir au plus étroit nécessaire. Si » touchée de ces pieuses remontrances, elle se rend à » nos prieres, que de bénédictions accumulées sur elle ! » Tout éloge seroit au dessus d'une action si méritoire. » Mais dans un siecle où la corruption infecte tous les » esprits, où l'impiété endurcit tous les cœurs, peut-on » espérer que Votre Majesté & ses ministres adoptent » un conseil si salutaire, un moyen si facile d'assurer la » continence de ses sujets ?

» Quant à la profanation des saints jours, nos remon» trances, à cet égard, paroîtront encore absurdes. » L'homme qui travaille fêtes & dimanches, ne s'enivre » point, il ne court point les femmes ; il ne nuit à per» sonne ; il sert son pays, il accroît l'aisance de sa fa» mille, il augmente le commerce de sa nation.

» De deux peuples également puissants & nombreux, » que l'un fête, comme en Espagne, cent-trente jours » de l'année, & quelquefois le lendemain ; que l'autre, » au contraire, n'en fête aucun ; le dernier de ces peuples » aura quatre-vingt ou nonante jours de travail plus que » le premier. Il pourra donc fournir à plus bas prix les » marchandises de ses manufactures ; ses terres seront » mieux cultivées, ses moissons plus abondantes. Mais » qu'importe à vos prêtres ? Ce que leur apprend l'ex» périence, c'est que moins un homme fréquente les » temples, moins il a de respect pour leurs ministres, » & moins ces ministres ont de crédit sur lui. Or, si

» la puissance est la premiere passion du prêtre, peu
» lui importe que le jour de fête soit pour l'artisan un
» jour de débauche; qu'au sortir du temple il coure les
» filles & les cabarets, & qu'enfin les après-vêpres
» soient si scandaleux. Plus de péchés, plus d'expiations,
» plus d'offrandes, plus le sacerdoce acquiert de riches-
» ses & de pouvoir. Quel est l'intérêt de l'église? de
» multiplier les vices; que demande-t-elle aux hommes?
» d'être stupides & pécheurs. Quant à la liberté de la pres-
» se, si votre clergé s'éleve si violemment contre elle, s'il
» vous redit sans cesse qu'elle sappe les fondements de
» la foi, & rend la religion ridicule; ce n'est pas qu'il ne
» sente comme le solide & l'ingénieux auteur de *l'Investi-
» gator Anglois*, que la vérité est à l'épreuve du ridicule;
» que le ridicule ne mord point sur elle, & qu'il en est
» la pierre de touche. Un ridicule jetté sur une démons-
» tration, est de la boue jettée sur du marbre; elle le
» tache un instant, se seche; il pleut, & la tache a dis-
» paru. Convenir qu'une religion ne peut supporter le
» ridicule, ce seroit en avouer la fausseté. L'église catho-
» lique ne répete-t-elle pas sans cesse que les portes de
» l'enfer ne prévaudront jamais contre elle? Oui; mais
» les prêtres ne sont pas la religion. Le ridicule peut af-
» foiblir leur autorité, peut enchaîner leur ambition; ils
» crieront donc toujours contre la liberté de la presse,
» exigeront que Votre Majesté interdise à ses sujets le
» droit d'écrire & de penser; qu'elle les dépouille à cet
» égard des privileges de l'homme, & ferme enfin la
» bouche à quiconque pourroit l'instruire.

» Si tant de demandes vous paroissent indiscretes, &
» que, jaloux du bonheur de vos peuples, vous vou-
» liez, Sire, ne commander qu'à des citoyens éclairés,
» sachez que la même conduite qui vous rendra cher à
» vos sujets & respectable à l'étranger, vous sera imputée
» à crime par votre clergé. Redoutez la vengeance d'un
» corps puissant, & pour la prévenir, remettez-lui votre
épée;

» épée ; c'est alors qu'assuré de la piété de vos peu» ples, le sacerdoce pourra recouvrer sur eux son an» cienne autorité, l'étendre de jour en jour, & lorsque » cette autorité sera affermie, s'en servir pour vous y » soumettre vous-même.

» Nous desirons d'autant plus vivement que Votre » Majesté ait égard à cette supplique, & nous octroie » notre demande, qu'elle nous délivrera d'une inquié» tude sourde, & qui n'est pas sans fondement. Il peut » s'établir des Quakers dans ses états ; ils peuvent se » proposer de donner *gratis* aux villes, bourgs, villa» ges & hameaux, toute l'instruction morale & religieuse » qui leur est nécessaire. Il peut, d'ailleurs, se former » quelque compagnie de finance, qui prenne au rabais » l'entreprise de cette même instruction, & la fournisse » meilleure & à meilleur compte. Qui sait s'il ne pren» droit point envie aux magistrats de s'emparer de nos » richesses, d'acquitter avec nos biens une partie de la » dette nationale, & par ce moyen de faire peut-être » de votre nation la plus redoutable de l'Europe. Or, » il nous importe peu, Sire, que vos peuples soient » heureux & redoutés, mais beaucoup que le sacerdoce » soit riche & puissant «.

Voilà ce que me parurent contenir les représentations du clergé. Je ne me lassois point de considérer l'adresse, l'habileté avec laquelle les prêtres avoient, en tous pays, toujours demandé au nom du ciel, la puissance & les richesses de la terre ; j'admirois la confiance qu'ils avoient toujours eue dans la sottise des peuples, & sur-tout des puissants. Mais ce qui m'étonnoit encore plus, c'étoit (en me rappellant les siecles d'ignorance) de voir qu'à cet égard, la plupart des souverains avoient toujours été au delà de l'attente de clergé.

35. Quelques-uns veulent qu'au moment de notre naissance, Dieu grave en nos cœurs les préceptes de la loi naturelle ; le contraire est prouvé par l'expérience. Si

Dieu doit être regardé comme l'auteur de la loi naturelle, c'est en tant qu'il est l'auteur de la sensibilité physique, & qu'elle est mere de la raison humaine. Cette espece de sensibilité, lors de la réunion des hommes en société les força, comme je l'ai déjà dit, de faire entre eux des conventions & des loix dont la collection compose ce qu'on appelle la loi naturelle. Mais cette loi fut-elle la même chez les divers peuples ? Non : sa plus ou moins grande perfection fut toujours proportionnée aux progrès de l'esprit humain ; à la connoissance plus ou moins étendue que les sociétés acquirent de ce qui leur étoit utile ou nuisible ; & cette connoissance fut chez toutes les nations le produit du temps, de l'expérience & de la raison. Pour nous faire voir en Dieu l'auteur immédiat de la loi naturelle, &, par conséquent, de toute justice, les théologiens doivent-ils admettre en lui des passions telles que l'amour ou la vengeance ? Doivent-ils le peindre comme un être susceptible de prédilection, enfin comme un assemblage de qualités incohérentes ? Est-ce dans un tel Dieu qu'on peut reconnoître l'auteur de la justice ?

36. Se peut-il qu'on ait chez presque tous les peuples attaché l'idée de sainteté à l'observation d'une cérémonie rituelle, d'une ablution, &c. Peut-on ignorer encore que les seuls citoyens, constamment vertueux & humains, sont les hommes heureux par leur caractere ; en effet, quels sont parmi les dévots les hommes les plus estimables ? Ceux qui, pleins de confiance en Dieu, oublient qu'il est un enfer. Quels sont, au contraire, parmi ces mêmes dévots les plus barbares ? Ceux qui, timides, inquiets & malheureux, voient toujours l'enfer ouvert sous leurs pas. Si la jeunesse est, en général, plus vertueuse & plus humaine que la vieillesse, c'est qu'elle a plus de desirs ; plus de santé, qu'elle est plus heureuse. La nature fut sage de borner la vie de l'hom-

me à quatre-vingt ou cent ans. Si le ciel eût prolongé sa vieillesse, l'homme eût été trop méchant.

37. En Tartarie, sous le nom de Dalaï Lama, le grand pontife est immortel; en Italie, sous le nom de pape, le même pontife est infaillible. Dans le pays des Mongales, le vicaire du grand Lama reçoit le titre de *Kutuchta*, c'est-à-dire, vicaire du Dieu vivant; en Europe, le pape porte le même nom. A Bagdat, en Tartarie, au Japon, dans le dessein d'avilir & de soumettre les rois, les pontifes, sous le nom de califes, de Lama, de Daïro, ont fait baiser leurs pieds aux empereurs; ils ont exigé que, montés sur leur mule, les empereurs en tinssent la bride, & les promenassent ainsi par les rues. Le pape n'a-t-il pas exigé les mêmes complaisances des empereurs & des monarques d'Occident? Les pontifes, en tout pays, ont donc eu les mêmes prétentions, & les princes la même soumission.

Si les disputes pour le califat ont fait en Orient ruisseler le sang humain, les disputes pour la papauté, l'ont pareillement fait couler en Occident. Six papes assassinerent leurs prédécesseurs, & se mirent en leur place. Les papes, dit Baronius, n'étoient point alors des hommes, mais des monstres.

N'a-t-on pas vu par-tout le nom d'ortodoxie donné à la religion du plus fort, & celui d'hérésie à celle du foible? Par-tout le pouvoir sacerdotal fut producteur du fanatisme, & le fanatisme du meurtre; par-tout les hommes se firent brûler pour des sottises théologiques, & donnerent en ce genre les mêmes preuves d'opiniâtreté & de courage.

Mais ce n'est pas uniquement dans les affaires de religion que les peuples se sont par-tout montrés les mêmes: ils n'ont pas moins conservé de ressemblances entre eux, lorsqu'il s'est agi de quelque changement dans leurs usages & leurs coutumes. Les Tartares Mantchoux, vainqueurs des Chinois, veulent leur couper les che-

veux : ces derniers brisent leurs fers, attaquent, défont ces redoutables Mantchoux & triomphent de leurs vainqueurs. Le Czar veut faire raser les Russes ; ils se révoltent : le roi d'Angleterre veut donner des culottes aux montagnards Ecossois ; ils s'arment. De l'Orient à l'Occident, les peuples sont donc par-tout les mêmes, & par-tout les mêmes causes élevent & détruisent les empires.

Lors de la conquête de la Chine, quel prince en occupoit le trône ? Un imbécille, une idole qu'on n'osoit instruire du mauvais état de ses affaires, & qui toujours encensé par ses favoris, n'avoit autour de lui que des intrigants sans esprit, sans lumieres & sans courage. Qui commandoit aux empires d'Orient & d'Occident, lorsque Rome & Constantinople furent prises & saccagées par Alaric & Mahomet II ? Des princes de la même espece. Tel étoit l'état de la France sous la vieillesse de Louis XIV, lorsqu'elle étoit battue de toutes parts.

La preuve que les hommes sont par-tout les mêmes ; c'est l'avilissement & l'ignorance où tombent successivement tous les peuples, selon l'intérêt que le gouvernement croit avoir de les abrutir. Un ministre est-il inepte ? Craint-il, si les peuples ouvrent les yeux, d'être reconnu pour tel ; il les leur tient fermés ; & la stupidité d'un peuple n'est point alors l'effet d'une cause physique, mais morale. Une cause de la même espece n'anime-t-elle pas du même esprit, ceux que le hasard éleve aux mêmes emplois ? Quel est en Espagne, en Allemagne, en Angleterre même, le premier soin de l'homme en place ? Celui de s'enrichir. L'affaire publique ne marche qu'après la sienne. Dans les charges inférieures de la judicature, si presque tous les hommes ont la même morgue & la même incapacité pour les affaires d'administration, à quoi l'attribuer ? Au défaut de leur organisation ? Non : mais à celui de leur instruction. Tout homme exercé aux finesses de la chicane, accoutumé à ne juger que d'après

l'autorité, remonte difficilement jusqu'aux premiers principes des loix ; il aggrandit sa mémoire, & retrécit son jugement. Dans l'esprit comme dans le corps, il n'est de parties fortes que les parties exercées. Les jambes des porteurs de chaises & les bras des bouchers en sont la preuve. Si les muscles de la raison sont dans les gens de loix communément assez foibles, c'est qu'ils en font peu d'usage.

Des faits sans nombre prouvent que par-tout les hommes sont essentiellement les mêmes ; que la différence des climats n'a point d'influence sensible sur les esprits, & même très-peu sur leurs goûts. L'Illinois comme l'Islandois s'assied près de sa barique d'eau-de-vie jusqu'à ce qu'il l'ait bue. En presque tous les pays, les femmes ont, comme en France, le même desir de plaire, le même goût pour la parure, le même soin de leur beauté, la même aversion pour la campagne, enfin le même amour pour la capitale, où toujours environnées d'un plus ou moins grand nombre d'adorateurs, elles se sentent réellement plus puissantes.

Qu'on promene ses regards sur l'univers entier, si l'on reconnoît même ambition dans tous les cœurs, même crédulité dans tous les esprits, même fourberie dans tous les prêtres, même coquetterie dans toutes les femmes, même desir de s'enrichir dans tous les citoyens, comment ne pas convenir que les hommes tous semblables les uns aux autres, ne different que par la diversité de leur instruction ; qu'en tous les pays leurs organes sont à peu près les mêmes, qu'ils en font à peu près le même usage ; & qu'enfin les mains Indiennes & Chinoises, sont, par cette raison, aussi adroites dans la fabrique des étoffes que les mains européennes. Rien n'indique donc, comme on le répete sans cesse, que ce soit à la différence des latitudes qu'on doive attribuer l'inégalité des esprits.

38. Les ruses des prêtres sont les mêmes par-tout ; par-

tout les prêtres sont jaloux de s'approprier l'argent des laïcs. L'église Romaine, à cet effet, vend la permission d'épouser sa parente; elle s'engage pour tant de messes, c'est-à-dire, pour tant de pieces de 12 sols, à délivrer tous les ans tant d'ames du purgatoire, par conséquent, à leur faire remettre tant de péchés. A la pagode de Tinagogo, comme à Rome, les prêtres, pour les mêmes sommes, vendent à peu près les mêmes espérances.

» A Tinagogo, (dit l'auteur de l'Histoire générale des » voyages, tom. IX, pag. 462.) le troisieme jour d'a» près un sacrifice qui se fait à la nouvelle lune de Dé» cembre, on place dans six longues & belles rues, une » infinité de balances suspendues par une verge de bron» ze. Là, chaque dévot, pour obtenir la rémission de » ses péchés, monte dans l'un des plateaux de ces ba» lances, & selon l'espece différente de ses fautes, met » pour contrepoids dans l'autre plateau différentes espe» ces de denrées ou de monnoies. Se reproche-t-il la » gourmandise, la violation du jeûne? Il se pese contre » du miel, du sucre, des œufs & du beurre. S'est-il livré » aux plaisirs sensuels? Il se pese contre du coton, de » la plume, du drap, des parfums & du vin; a-t-il été » dur envers les pauvres? Il se pese contre des pieces » de monnoie. Est-il paresseux? Contre du bois, du riz, » du charbon, des bestiaux & des fruits. Est-il enfin » orgueilleux? Il se pese contre du poisson sec, des » balais, de la fiente de vaches, &c. Tout ce qui sert de » contrepoids aux pécheurs appartient aux prêtres; tou» tes ces especes de dons, forment des piles d'une gran» de hauteur. Les pauvres même qui n'ont rien à don» ner, ne sont point exempts de ces aumônes; ils offrent » leurs cheveux; plus de cent prêtres sont assis les ci» seaux en main pour les leur couper; ces cheveux for» ment aussi de grands monceaux; plus de mille prêtres » rangés en ordre, en font des cordons, des tresses, » des bagues, des bracelets, &c., que des dévots ache-

» tent & emportent comme des précieux gages de la
» faveur du ciel. Pour se faire une idée de la somme à
» laquelle on peut évaluer ces aumônes pour la seule
» pagode de Tinagogo, il suffira, dit Pinto, auteur de
» cette relation, de rapporter que l'ambassadeur ayant
» demandé aux prêtres, à quelle somme ils estimoient
» ces aumônes, ils lui répondirent sans hésiter, que des
» seuls cheveux des pauvres, ils en tiroient chaque an-
» née plus de cent mille pardins, qui font quatre-vingt
» dix-mille ducats Portugais *u*.

39. Quelques philosophes ont défini l'homme, *un singe qui rit*; d'autres, *un animal raisonnable*. Quelques-uns enfin, *un animal crédule*. Cet animal, ajoutent-ils, est monté sur deux jambes, a les doigts flexibles, des mains adroites : il a beaucoup de besoins, en conséquence beaucoup d'industrie. D'ailleurs, aussi vain & aussi orgueilleux que crédule, il pense que tous les mondes sont faits pour la terre, & que la terre est faite pour lui. Cette définition ou description de l'homme ne seroit-elle pas la plus vraie ?

40. Chacun demande qu'est-ce que vérité ou évidence ? La racine des mots indique l'idée qu'on y doit attacher. Evidence est un dérivé de *videre*, *video*, je vois. Qu'est-ce qu'une proposition évidente pour moi ? C'est un fait de l'existence duquel je puis m'assurer par le témoignage de mes sens, jamais trompeurs, si je les interroge avec la précaution & l'attention requise. Qu'est-ce qu'une proposition évidente pour le général des hommes ? C'est pareillement un fait dont tous peuvent s'assurer par le témoignage de leurs sens, & dont ils peuvent de plus vérifier à chaque instant l'existence. Tels sont ces deux faits, *deux & deux font quatre*, *le tout est plus grand que sa partie*.

Si je prétends, par exemple, que dans les mers du Nord, il est un polype monstrueux nommé *Kraken*, & que ce polype est grand comme une petite isle, ce fait

évident pour moi, si je l'ai vu, si j'ai porté à son examen toute l'attention nécessaire pour m'assurer de sa réalité, n'est pas même probable pour qui ne l'a pas vu. Il est plus raisonnable de douter de ma véracité, que de croire à l'existence d'un animal si extraordinaire. Mais si d'après les voyageurs je décris la véritable forme des édifices de Pékin, cette description évidente pour ceux qui l'habitent, n'est que plus ou moins probable pour les autres. Aussi le vrai n'est-il pas toujours évident, & le probable est-il souvent vrai. Mais en quoi l'évidence differe-t-elle de la probabilité ? Je l'ai déjà dit : » Evidence est un fait qui » tombe sous nos sens, & dont tous les hommes peuvent » à chaque instant vérifier l'existence. Quant à la proba- » bilité, elle est fondée sur des conjectures, sur le té- » moignage des hommes, & sur cent preuves de cette » espece. Evidence est un point unique. Il n'est point di- » vers degrés d'évidence : il est au contraire divers degrés » de probabilité selon la différence 1°. des gens qui at- » testent ; 2°. du fait attesté «. Cinq hommes me disent avoir vu un ours dans les forêts de la Pologne. Ce fait, que rien ne contredit, est pour moi très-probable. Mais que non-seulement ces cinq hommes, mais encore cinq cent autres, m'attestent avoir rencontré dans ces mêmes forêts, des spectres, des ogres, des vampires ; leur témoignage réuni n'a pour moi rien de probable ; parce qu'il est, en pareil cas, encore plus commun de rassembler cinq cent menteurs, que de voir de tels prodiges.

41. Met-on sous nos yeux tous les faits de la comparaison desquels doit résulter une vérité nouvelle ? Attache-t-on des idées nettes aux mots dont on se sert pour la démontrer ? Rien alors ne la dérobe à nos regards ; & cette vérité, bientôt réduite à un fait simple, sera, par tout homme attentif, conçue presque aussi-tôt que proposée. A quoi donc attribuer le peu de progrès d'un jeune homme dans les sciences ? A deux causes ; l'une au défaut de

méthode dans les maîtres; l'autre au défaut d'ardeur & d'attention dans l'éleve.

42. Cette métamorphose perpétuelle du génie en science m'a souvent fait soupçonner que tout dans la nature se prépare & s'amene de lui-même. Peut-être la perfection des arts & des sciences est-elle moins l'œuvre du génie que du temps & de la nécessité. Le progrès uniforme des sciences dans tous les pays confirmeroit cette opinion. En effet, si dans toutes les nations, comme l'observe M. Hume, *ce n'est qu'après avoir bien écrit en vers qu'on parvient à bien écrire en prose*, une marche si constante de la raison humaine me paroîtroit l'effet d'une cause générale & sourde. Elle supposeroit du moins une égale aptitude à l'esprit dans tous les hommes de tous les siecles & de tous les pays.

43. Puisque les hommes conversent & disputent entre eux, il faut donc qu'ils se sentent intérieurement doués de la faculté d'appercevoir les mêmes vérités, & par conséquent d'une égale aptitude à l'esprit. Sans cette conviction, quoi de plus absurde que les disputes des politiques & des philosophes? Que serviroit de se parler, si l'on ne pouvoit s'entendre? Si on le peut, il est donc évident que l'obscurité d'une proposition n'est jamais dans les choses, mais dans les mots. Cette vérité, prouvée par l'expérience, donne la solution du problême proposé, il y a cinq ou six ans, par l'académie de Berlin: savoir, *Si les vérités métaphysiques en général, si les premiers principes de la théologie naturelle & de la morale sont susceptibles de la même évidence des vérités géométriques.* Attache-t-on une idée nette au mot *probité?* La regarde-t-on avec moi comme l'*habitude des actions utiles à la patrie?* Que faire pour déterminer démonstrativement quelles sont les actions vertueuses ou vicieuses? Nommer celles qui sont utiles ou nuisibles à la société. Rien de plus facile. Il est donc certain, si le bien public est l'objet de la morale, que ses préceptes, fondés sur des principes aussi sûrs que

ceux de la géométrie, ſont comme les propoſitions de cette derniere ſcience, ſuſceptibles des démonſtrations les plus rigoureuſes. Il en eſt de même de la métaphyſique. C'eſt une ſcience vraie, lorſque diſtinguée de la ſcholaſtique, on la reſſerre dans les bornes que lui aſſigne la définition de l'illuſtre Bacon.





SECTION III.

Des causes générales de l'inégalité des Esprits.



CHAPITRE I.

Quelles sont ces causes.

Elles se réduisent à deux.

L'une est l'enchaînement différent des événements, des circonstances & des positions où se trouvent les divers hommes. (Enchaînement auquel je donne le nom de hasard.)

L'autre est le desir plus ou moins vif qu'ils ont de s'instruire.

Le hasard n'est pas précisément aussi favorable à tous ; & cependant il a plus de part qu'on n'imagine aux découvertes dont on fait honneur au génie. Pour connoître toute l'influence du hasard, qu'on consulte l'expérience ; elle nous apprendra que dans les arts, c'est à lui que nous devons presque toutes nos découvertes.

En chymie, c'est au travail du grand œuvre que les adeptes (1) doivent la plupart de leurs secrets.

(1) Quelques adeptes cherchent dans la Genese la

Ces ſecrets n'étoient pas l'objet de leur recherche; ils ne ſont donc pas le produit du génie. Qu'on applique aux différents genres de ſciences ce que je dis de la chymie, on verra qu'en chacune d'elles, le haſard a tout découvert; notre mémoire eſt le creuſet des ſouffleurs. C'eſt du mêlange de certaines matieres jettées ſans deſſein dans un creuſet, que réſultent quelquefois les effets les plus inattendus & les plus étonnants; & c'eſt pareillement du mêlange de certains faits placés ſans deſſein dans notre ſouvenir, que réſultent nos idées les plus neuves & les plus ſublimes. Toutes les ſciences ſont également ſoumiſes à l'empire du haſard; ſon influence eſt la même ſur toutes, mais ne ſe manifeſte point d'une maniere auſſi frappante.

---

pierre philoſophale. Les ſeuls eccléſiaſtiques l'y ont trouvée.





CHAPITRE II.

Toute idée neuve est un don du hasard.

Une vérité entiérement inconnue ne peut être l'objet de ma méditation ; lorsque je l'entrevois, elle est déjà découverte. Le premier soupçon est le trait du génie ; à qui dois-je ce premier soupçon ? Est-ce à mon esprit ? Il ne pouvoit s'occuper de la recherche d'une vérité dont il ne supposoit pas même l'existence ; ce soupçon est donc l'effet d'un mot, d'une lecture, d'une conversation (1), d'un accident, enfin d'un rien auquel je donne le nom de hasard. Or, si nous lui sommes redevables de ces premiers soupçons, &, par conséquent, de ces découvertes, peut-on assurer que nous ne lui devions pas encore le moyen de les étendre & de les perfectionner.

La syrene de Comus est l'exemple le plus propre à développer mes idées. Si l'on a long-temps montré cette syrene à la foire, sans que personne en de-

(1) C'est à la chaleur de la conversation & de la dispute qu'on doit souvent ses idées les plus heureuses. Si ces idées, une fois échappées de la mémoire, ne s'y représentent plus, & sont perdues sans retour, c'est qu'il est presque impossible de se trouver deux fois précisément dans le concours de circonstances qui les avoit fait naître. On doit donc regarder de telles idées comme des dons du hasard.

vinât le méchanisme; c'est que le hasard ne mettoit sous les yeux de personne les objets de la comparaison desquels devoit résulter cette découverte; il avoit été plus favorable à Comus. Mais pourquoi n'est-il pas compté en France parmi les grands esprits? C'est que son méchanisme est plus curieux que vraiment utile; s'il eût été d'un avantage très-général & très-étendu, nul doute que la reconnoissance publique n'eût mis Comus au rang des hommes les plus illustres. Il eût dû sa découverte au hasard, & le titre d'homme de génie à l'importance de cette découverte.

Que résulte-t-il de cet exemple? 1°. Que toute idée neuve est un don du hasard; 2°. que s'il est des méthodes sûres pour former des savans & même des gens d'esprit, il n'en est point pour former des génies & des inventeurs. Mais, soit qu'on regarde le génie comme un don de la nature ou du hasard, n'est-il pas dans l'une ou l'autre supposition, également l'effet d'une cause indépendante de nous? En ce cas, pourquoi mettre tant d'importance à la perfection plus ou moins grande de l'éducation?

La raison en est simple. Si le génie dépend de la finesse plus ou moins grande des sens, l'instruction ne pouvant changer le physique de l'homme, rendre l'ouïe aux sourds, & la parole aux muets, l'éducation est absolument inutile; au contraire, si le génie est en partie un don du hasard, les hommes, après s'être assurés par des observations répétées, des moyens employés par le hasard pour former de grands talents, peuvent, en se servant à peu près des mêmes moyens, opérer à peu près les mêmes effets, & multiplier infiniment ces grands talents.

Supposons que pour produire un homme de génie, le hasard doive se combiner en lui avec l'amour de la gloire. Supposons encore qu'un homme naisse dans un gouvernement où loin d'honorer, on avilisse les talents : dans cet empire, il est évident que l'homme de génie sera entiérement l'œuvre du hasard.

En effet, ou cet homme aura vécu dans le monde, & devra son amour pour la gloire à l'estime qu'aura conservé pour les talents la société particuliere où il s'est trouvé. Ou il aura vécu dans la retraite, & devra alors ce même amour pour la gloire, à l'étude de l'histoire, au souvenir des honneurs anciennement décernés à la vertu & au talent, enfin à l'ignorance du mépris que ses concitoyens ont pour l'une ou l'autre.

Supposons, au contraire, que cet homme naisse dans un siecle & sous une forme de gouvernement où le mérite soit honoré. Alors il est évident que son amour pour la gloire, & son génie ne sera point en lui l'œuvre du hasard, mais de la constitution même de l'état ; par conséquent de son éducation, sur laquelle la forme des gouvernements a toujours la plus grande influence.

Considere-t-on l'esprit & le génie moins comme l'effet de l'organisation que du hasard * 1 ; il est certain, comme je l'ai déjà dit, qu'en observant les moyens employés par le hasard pour former de grands hommes, on peut, d'après cette observation, modéler un plan d'éducation, qui les multipliant dans une nation, y retrécisse infiniment l'empire de ce même hasard, & diminue la part immense qu'il a maintenant à notre instruction.

Cependant si c'est à des causes, à des accidents imprévus qu'on doit toujours le premier soupçon, par conséquent, la découverte de toute idée neuve, le hasard conservera donc toujours une certaine influence sur les esprits; j'en conviens : mais cette influence a aussi des bornes.





CHAPITRE III.

Des limites à poser au pouvoir du hasard.

Si presque tous les objets considérés avec attention ne renfermoient point en eux la semence de quelque découverte ; si le hasard ne partageoit pas à peu près également ses dons, & n'offroit point à tous des objets de la comparaison desquels il pût résulter des idées grandes & neuves, l'esprit seroit presque en entier le don du hasard.

Ce seroit à son éducation qu'on devroit sa science ; au hasard qu'on devroit son esprit ; & chacun en auroit plus ou moins, selon que le hasard lui auroit été plus ou moins favorable. Or, que nous apprend à ce sujet l'expérience ? C'est que l'inégalité des esprits est moins en nous l'effet du partage trop inégal des dons du hasard, que de l'indifférence avec laquelle on les reçoit.

L'inégalité des esprits doit donc être principalement regardée comme l'effet du degré différent d'attention portée à l'observation des ressemblances & des différences, des convenances & des disconvenances qu'ont entre eux les objets divers. Or, cette inégale attention est en nous le produit nécessaire de la force inégale de nos passions.

Il n'est point d'homme, animé du desir ardent de la gloire, qui ne se distingue toujours plus ou moins dans l'art ou la science qu'il cultive. Il est vrai qu'entre deux hommes également jaloux de s'illustrer,

c'eſt le haſard qui, préſentant à l'un d'eux des objets de la comparaiſon deſquels il réſulte des idées plus fécondes & des découvertes plus importantes, décide ſa ſupériorité. Le haſard, par l'influence qu'il aura toujours ſur le choix des objets qui s'offrent à nous, conſervera donc toujours quelque influence ſur les eſprits. Contient-on ſa puiſſance dans ces étroites limites, on a fait tout le poſſible. On ne doit pas s'attendre, à quelque degré de perfection qu'on porte la ſcience de l'éducation, qu'elle forme jamais des gens de génie de tous les habitants d'un empire. Elle ne peut que les y multiplier, & faire du plus grand nombre des citoyens, des hommes de ſens & d'eſprit. Voilà juſqu'où s'étend ſon pouvoir. C'en eſt aſſez pour réveiller l'attention des citoyens, & les encourager à la culture d'une ſcience dont la perfection procureroit, en général, tant de bonheur à l'humanité, & en particulier tant d'avantages aux nations qui s'en occuperoient. Un peuple, où l'éducation publique donneroit du génie à un certain nombre de citoyens, & du ſens à preſque tous, ſeroit, ſans contredit, le premier peuple de l'univers. Le ſeul & sûr moyen d'opérer cet effet, eſt d'habituer de bonne heure les enfants à la fatigue de l'attention.

Les ſemences des découvertes préſentées à tous par le haſard, ſont ſtériles, ſi l'attention ne les féconde. La rareté de l'attention produit celle des génies. Mais que faire pour forcer les hommes à l'application ? Allumer en eux les paſſions de l'émulation, de la gloire & de la vérité. C'eſt la force inégale de ces paſſions qu'on doit regarder en eux comme la cauſe de la grande inégalité de leurs eſprits.



CHAPITRE IV.

De la seconde cause de l'inégalité des Esprits.

Presque tous les hommes sont sans passions, sans amour pour la gloire * 2. Loin d'en exciter en eux le desir, la plupart des gouvernements, par une petite & fausse politique * 3, cherchent au contraire à l'éteindre. Alors, indifférents à la gloire, les citoyens font peu de cas de l'estime publique, & peu d'efforts pour la mériter.

Je ne vois dans la plupart des hommes que des commerçants avides. S'ils arment, ce n'est point dans l'espérance de donner leur nom à quelque contrée nouvelle. Uniquement sensibles à l'espoir du gain, ce qu'ils craignent, c'est que leur vaisseau ne s'écarte des routes fréquentées. Or, ces routes ne sont pas celles des découvertes. Que le navire soit, par le hasard, ou la tempête, porté sur des isles inconnues; le pilote, forcé d'y relâcher, n'en reconnoît ni les terres, ni les habitants. Il y fait de l'eau, remet à la voile, & court de nouveau les côtes pour y échanger ses marchandises. Rentré enfin dans le port, il désarme, & remplit le magasin du propriétaire des richesses & des denrées du retour, & ne lui rapporte aucune découverte.

Il est peu de Colombs; & sur les mers de ce monde, uniquement jaloux d'honneurs, de places, de crédit & de richesses, peu d'hommes s'embar-

quent pour la découverte de vérités nouvelles. Pourquoi donc s'étonner si ces découvertes sont rares ?

Les vérités sont, par la main du ciel, semées çà & là dans une forêt obscure & sans route. Un chemin borde cette forêt; il est fréquenté par une infinité de voyageurs. Parmi eux, il est des curieux à qui l'épaisseur & l'obscurité même du bois inspire le desir d'y pénétrer. Ils y entrent, mais embarrassés dans les ronces, déchirés par les épines, & rebutés dès les premiers pas, ils abandonnent l'entreprise, & regagnent le chemin. D'autres, mais en petit nombre, animés, non par une curiosité vague, mais par un desir vif & constant de gloire, s'enfoncent dans la forêt, en traversent les fondrieres, & ne cessent de la parcourir jusqu'à ce que le hasard leur ait enfin découvert quelque vérité plus ou moins importante. Cette découverte faite, ils reviennent sur leurs pas, percent une route de cette vérité jusqu'au grand chemin, & tout voyageur alors la regarde en passant; parce que tous ont des yeux pour l'appercevoir, & qu'il ne leur manquoit pour la découvrir que le desir vif de la chercher, & la patience nécessaire pour la trouver.

Un homme, jaloux d'un grand nom, doit s'armer de la patience du chasseur. Il en est du philosophe comme du Sauvage : le moindre mouvement du dernier écarte de lui le gibier, & la moindre distraction du premier éloigne de lui la vérité. Rien n'est plus pénible que de tenir long-temps son corps & son esprit dans le même état d'immobilité ou d'attention ; c'est le produit d'une grande passion. Dans le Sauvage, c'est le besoin de manger ; dans le philosophe, c'est celui de la gloire qui opere cet effet.

Mais qu'est-ce que ce besoin de la gloire? Le besoin même du plaisir. Aussi, dans tout pays où la gloire cesse d'en être représentative, le citoyen est indifférent à la gloire; le pays est stérile en génies & en découvertes. Il n'en est cependant point qui de temps en temps ne produise des hommes illustres; parce qu'il n'en est aucun où il ne laisse de loin en loin quelque citoyen, qui, frappé, comme je l'ai dit, des éloges prodigués dans l'histoire aux talents, ne desire d'en mériter de pareils, & ne se mette en quête de quelque vérité nouvelle. S'obstine-t-il à sa recherche? Parvient-il à sa découverte? Enorgueilli de sa conquête; la porte-t-il en triomphe dans sa patrie? Quelle est sa surprise, lorsque l'indifférence avec laquelle on la reçoit lui apprend enfin le peu de cas qu'on en fait.

Alors convaincu qu'en échange des peines & des fatigues qu'exige la recherche de la vérité, il n'aura chez lui que peu de célébrité & beaucoup de persécution; il perd courage, il se rebute, ne tente plus de nouvelles découvertes, se livre à la paresse, & s'arrête au milieu de sa carriere.

Notre attention est fugitive: il faut des passions fortes pour la fixer. Je veux qu'en s'amusant l'on calcule une page de chiffres; on n'en calcule point un volume qu'on n'y soit forcé par l'intérêt puissant de sa gloire ou de sa fortune. Ce sont les passions qui mettent en action l'égale aptitude que les hommes ont à l'esprit. Sans elles, cette aptitude n'est en eux qu'une puissance morte.

Mais, dira-t-on, si la force de notre constitution déterminoit celle de nos desirs; si l'homme devoit son génie à ses passions, & ses passions à son tem-

pérament, dans cette supposition, le génie feroit encore en nous l'effet de l'organisation, & par conséquent un don de la nature.

C'est à la discussion de ce point que se réduit maintenant cette question.



NOTES.

1. J'ai connu la sottise & la méchanceté des théologiens. Je suis donc forcé de renouveller de temps en temps que je ne regarde point le hasard comme un être; que je n'en fais point un dieu, & que par ce mot je n'entends que » l'enchaînement des effets dont nous n'appercevons pas » les causes «. C'est en ce sens qu'on dit du hasard: *Il conduit le dez.* Cependant tout le monde sait que la maniere de remuer le cornet & de jetter ce dez, est la raison suffisante qui fait amener plutôt terne que sonnet.

2 Permis aux insensés de déclamer sans cesse contre les passions. Sans elles, il n'est ni grand artiste, ni grand général, ni grand ministre, ni grand poëte, ni grand philosophe. On n'est point philosophe, lorsqu'indifférent au mensonge ou à la vérité, on se livre à cette apathie & à ce repos prétendu philosophique, qui retient l'ame dans l'engourdissement, & retarde sa marche vers la vérité. Que cet état soit doux, qu'on s'y trouve à l'abri de l'envie & de la fureur des bigots, & qu'en conséquence, *le paresseux se dise prudent*; soit; *mais qu'il ne se dise pas philosophe.* Quelle est la société la plus dangereuse pour la jeunesse? Celle de ces hommes prudents, discrets, & d'autant plus sûrs d'étouffer dans l'adolescent tout genre d'émulation, qu'ils lui montrent dans l'ignorance un abri contre la persécution, par conséquent le bonheur dans l'inaction.

Parmi les apôtres de l'oisiveté, il est quelquefois des gens de beaucoup d'esprit. Ce sont ceux qui ne doivent leur paresse qu'aux dégoûts & aux chagrins éprouvés dans la recherche de la vérité. La plupart des autres sont des hommes médiocres; ce qu'ils desirent, c'est que tous le soient. C'est l'envie qui leur fait prêcher la paresse. Que

faire pour échapper à la séduction de leurs discours ? En suspecter la sincérité : se rappeller qu'un intérêt noble ou vil fait toujours parler les hommes ; que toute supériorité d'esprit importune celui qui dédaigne la gloire, & s'enveloppe d'une paresse réputée philosophique ; qu'un tel homme a toujours intérêt d'étouffer dans les cœurs les germes d'une émulation qui lui donneroit trop de supérieurs.

3. Le projet de la plupart des despotes est de regner sur des esclaves, de changer chaque homme en automate. Ces despotes, séduits par l'intérêt du moment, oublient que l'imbécillité des sujets annonce la chûte des rois, qu'elle est destructive de leur empire, & qu'enfin il est à la longue plus facile de régir un peuple éclairé, qu'un peuple stupide.





SECTION IV.

Les Hommes communément bien organisés sont tous susceptibles du même degré de passion : leur force inégale est toujours en eux l'effet de la différence des positions où le hasard les place. Le caractere original de chaque Homme (comme l'observe Pascal) n'est que le produit de ses premieres habitudes.



CHAPITRE I.

Du peu d'influence de l'organisation, & du tempérament sur les passions & le caractere des Hommes.

Au moment où l'enfant se détache des flancs de la mere, & s'ouvre les portes de la vie, il y entre sans idées, sans passions. L'unique besoin qu'il éprouve est celui de la faim. Ce n'est donc point au berceau que se font sentir les passions de l'orgueil, de l'avarice, de l'envie, de l'ambition, du desir de

l'estime & de la gloire. Ces passions factices (1), nées au sein des bourgs & des cités, supposent des conventions & des loix déjà établies entre les hommes, par conséquent leur réunion en société. Ces passions seroient donc inconnues & de celui qui, porté au moment de sa naissance par la tempête & les eaux sur une côte déserte, y auroit été, comme Romulus, alaité par une louve, & de celui qui, la nuit enlevé de son berceau par une Fée ou un Génie, seroit déposé dans quelqu'un de ces châteaux enchantés & solitaires, où se promenoient jadis tant de princesses & de chevaliers. Or, si l'on naît sans passions, l'on naît aussi sans caractere. Celui que produit en nous l'amour de la gloire est une acquisition, par conséquent un effet de l'instruction. Mais la nature ne nous doueroit-elle point dès la plus tendre enfance de l'espece d'organisation propre à former en nous un tel caractere ? Sur quoi fonder cette conjecture ? A-t-on remarqué qu'une certaine disposition dans les nerfs, les fluides, ou les muscles, donnât constamment la même maniere de penser ; que

(1) En Europe, l'on peut compter encore la jalousie au nombre des passions factices. L'on y est jaloux, parce qu'on est vain ; la vanité entre dans la composition de presque tous les grands amours européens ; il n'en est pas de même en Asie. La jalousie y peut être un pur effet de l'amour des plaisirs physiques ; sait-on, par expérience, que plus les desirs des sultanes sont contraints, plus ils sont vifs, plus elles donnent & reçoivent de plaisir. La jalousie, fille de la luxure des sultans & des visirs, y peut construire des sérails, & y renfermer les femmes.

la nature retranchât certaines fibres du cerveau des uns, pour les ajouter à celui des autres; qu'en conséquence elle inspirât toujours à ceux-ci un desir vif de la gloire? Dans la supposition où les caracteres seroient l'effet de l'organisation, que pourroit l'éducation? Le moral change-t-il le physique? La maxime la plus vraie rend-elle l'ouïe aux sourds? Les plus sages leçons d'un précepteur applatissent-elles le dos d'un bossu? Allongent-elles la jambe d'un boiteux? Elevent-elles la taille d'un Pigmée? Ce que la nature fait, elle seule peut le défaire. L'unique sentiment qu'elle ait dès l'enfance gravé dans nos cœurs, est l'amour de nous-mêmes. Cet amour, fondé sur la sensibilité physique, est commun à tous les hommes. Aussi, quelque différente que soit leur éducation, ce sentiment est-il toujours le même en eux: aussi dans tous les temps & les pays s'est-on aimé, s'aime-t-on, & s'aimera-t-on toujours de préférence aux autres. Si l'homme varie dans tous ses autres sentiments, c'est que tout autre est en lui l'effet des causes morales. Si ces causes sont variables, leurs effets doivent l'être. Pour constater cette vérité par des expériences en grand, je consulterai d'abord l'histoire des nations.



CHAPITRE II.

Des changements survenus dans le caractere des Nations, & des causes qui les ont produits.

Chaque nation a sa maniere particuliere de voir & de sentir, qui forme son caractere ; & chez tous les peuples, ce caractere, ou change tout-à-coup, ou s'altere peu à peu, selon les changements subits ou insensibles survenus dans la forme de leur gouvernement, par conséquent dans l'éducation publique (1).

Celui des François depuis long-temps regardé comme gai, ne fut pas toujours tel. L'empereur Julien dit des Parisiens, *je les aime, parce que leur caractère, comme le mien, est austere* * *& sérieux.*

Le caractere des peuples change donc ; mais quand ce changement se fait-il le plus sensiblement appercevoir ? Dans les moments de révolution où les peuples passent tout-à-coup de l'état de liberté à celui de l'esclavage. Alors de fier & d'audacieux qu'étoit un peuple, il devient foible & pusillanime ; il n'ose lever ses regards sur l'homme en place ; il est gouverné, & peu lui importe qui le gouverne. Ce peuple enfin découragé se dit comme l'âne de la fable : *Quel que soit mon maître, je n'en porterai pas*

(1) La forme du gouvernement où l'on vit, fait toujours partie de notre éducation.

un plus lourd fardeau. Autant un citoyen libre eſt paſſionné pour la gloire de ſa nation, autant un eſclave eſt indifférent au bien public. Son cœur privé d'activité & d'énergie eſt ſans vertus, ſans eſprit, ſans talents : les facultés de ſon ame ſont engourdies : il néglige les arts, le commerce, l'agriculture, &c. Ce n'eſt point à des mains ſerviles qu'il appartient de travailler & de fertiliſer la terre ; un Simonide aborde un empire deſpotique, & n'y trouve point des traces d'hommes ; le peuple libre eſt courageux, franc, humain & loyal * 2. Le peuple eſclave eſt lâche, perfide, délateur, barbare : il pouſſe à l'excès ſa cruauté. L'officier trop ſévere, au moment du combat, a tout à redouter du ſoldat maltraité ; le jour de la bataille eſt pour ce dernier le jour du reſſentiment ; celui de la ſédition eſt pareillement pour l'eſclave opprimé le jour long-temps attendu de la vengeance : elle eſt d'autant plus atroce que la crainte en a plus long-temps concentré la fureur (1).

Quel tableau frappant d'un changement ſubit dans le caractere d'une nation nous préſente l'hiſtoire Romaine ! Quel peuple, avant l'élévation des Céſars, montra plus de force, de vertu, plus d'amour pour la liberté, plus d'horreur pour l'eſclavage ! & quel peuple (le trône des Céſars affermi) montra plus de foibleſſe & de vileté * 3 ? Sa baſſeſſe fatiguoit Tibere.

---

(1) La dépoſition de Nabab-Jaffier-Ali-Kan, rapportée dans la Gazette de Léide du 23 Juin 1761, en eſt la preuve.

Indifférent à la liberté, Trajan la lui offre; il la refuse. Il dédaigne cette liberté que ses ancêtres eussent payée de tout leur sang; tout change alors dans Rome, & l'on voit à ce caractere opiniâtre & grave qui distinguoit ses premiers habitants, succéder ce caractere léger & frivole que Juvénal leur reproche dans sa dixieme satyre.

Veut-on un exemple plus récent d'un pareil changement? Comparons les Anglois d'aujourd'hui aux Anglois du temps d'Henri VIII, d'Edouard VI, de Marie & d'Elisabeth. Ce peuple maintenant si humain, si tolérant, si éclairé, si libre, si industrieux, si ami des arts & de la philosophie, n'étoit alors qu'un peuple esclave, inhumain, superstitieux, sans arts & sans industrie.

Un prince usurpe-t-il sur ses peuples une autorité sans bornes? Il est sûr d'en changer le caractere, d'énerver leur ame, de la rendre craintive & basse*4. C'est de ce moment qu'indifférents à la gloire, ses sujets perdent ce caractere d'audace & de constance propre à supporter tous les travaux, à braver tous les dangers; le poids du pouvoir arbitraire brise en eux le ressort de l'émulation.

Qu'impatient de la contradiction *5 le prince donne le nom de factieux à l'homme vrai; il a substitué dans sa nation le caractere de la fausseté à celui de la franchise. Que dans des moments critiques, ce prince, livré à ses flatteurs, ne trouve ensuite auprès de lui que des gens sans mérite; à qui s'en prendre? A lui seul; c'est lui-même qui les a rendus tels.

Qui croiroit, en considérant les maux de la servitude, qu'il fût encore des princes assez peu éclai-

rés pour vouloir régner sur des esclaves, des princes assez stupides pour ignorer les changements funestes que le despotisme opere dans le caractere de leurs sujets ?

Qu'est-ce que le pouvoir arbitraire ? Un germe de calamités qui, déposé dans le sein d'un état, ne s'y développe que pour y porter le fruit de la misere & de la dévastation. Croyons-en le roi de Prusse : » Rien de meilleur «, dit-il, dans un discours prononcé à l'académie de Berlin, » que le » gouvernement arbitraire ; mais sous des princes » justes, humains & vertueux : rien de pis sous le » commun des rois «. Que de rois de cette espece ! Combien compte-t-on de Titus, de Trajans & d'Antonins ? Voilà ce que pense un grand homme. Quelle élévation d'âme, quelles lumieres un tel aveu ne suppose-t-il pas dans un monarque ! Qu'annonce en effet le pouvoir despotique ? Souvent la ruine du despote, & toujours celle de sa postérité * 6. Le fondateur d'une telle puissance met son royaume à fonds perdu : ce n'est que l'intérêt viager & mal-entendu de la royauté, c'est-à-dire, celui de l'orgueil, de la paresse ou d'une passion semblable, qui fait préférer l'exercice d'un despotisme injuste & cruel sur des esclaves malheureux, à l'exercice d'une puissance légitime & bien aimée * 7 sur un peuple libre & fortuné. Le pouvoir arbitraire est un enfant sans prévoyance, qui sacrifie sans cesse l'avenir au présent.

Le plus redoutable ennemi du bien public n'est point le trouble, ni la sédition, mais le despotisme * 8. Il change le caractere d'une nation, & toujours en mal, il n'y porte que des vices. Quelque

soit la puissance d'un sultan des Indes, il n'y créera jamais de citoyens magnanimes. Il ne trouvera jamais dans ses esclaves les vertus des hommes libres. La chymie ne tire d'un corps mixte qu'autant d'or qu'il en renferme, & le pouvoir le plus arbitraire ne tire jamais d'un esclave que la bassesse qu'il contient.

L'expérience prouve donc que le caractere & l'esprit des peuples changent avec la forme de leur gouvernement; qu'un gouvernement différent donne tour-à-tour à la même nation un caractere élevé ou bas, constant ou léger, courageux ou timide.

Pourquoi, disent les étrangers, n'apperçoit-on d'abord dans tous les François qu'un même esprit & un même caractere, comme une même physionomie dans tous les negres? C'est que les François ne jugent & ne pensent point d'après eux * 9, mais d'après les gens en place; leur maniere de voir par cette raison doit être assez uniforme. Il en est des François comme de leurs femmes; ont-elles mis leur rouge, sont-elles au spectacle? Toutes semblent porter le même visage. Je sais qu'avec de l'attention, l'on découvre toujours quelque différence entre les caracteres & les esprits des individus; mais il faut du temps pour l'appercevoir.

La frivolité des François, l'inquisition de leur police, le crédit de leur clergé les rend en général plus semblables entre eux qu'on ne l'est par-tout ailleurs. Or, si telle est l'influence de la forme du gouvernement sur les mœurs & le caractere des peuples, quel changement dans les idées & le caractere des particuliers ne doivent point produire les changements arrivés dans leur fortune & leur position!



CHAPITRE III.

Des changements survenus dans le caractere des Particuliers.

Ce qui s'opere en grand & d'une maniere frappante dans les nations, s'opere en petit & d'une maniere moins sensible dans les individus. Presque tout changement dans leurs positions en occasionnent dans leurs caracteres. Un homme est sévere, chagrin, impérieux; il gronde, il maltraite ses esclaves, ses enfants & ses domestiques; le hasard l'égare dans une forêt, il se retire la nuit dans un antre; des lions y reposent. Cet homme y conserve-t-il son caractere dur & chagrin? Au contraire, il se tapit dans un coin de l'antre, & se garde bien d'exciter par aucun geste la fureur de ces animaux.

De l'antre du lion physique qu'on le transporte dans la caverne du lion moral: qu'on l'attache au service d'un prince cruel & despote; doux & modéré en présence du maître, peut-être cet homme deviendra-t-il le plus vil & le plus rampant de ses esclaves. Mais, dira-t-on, son caractere contraint ne sera pas changé: c'est un arbre courbé avec effort que son élasticité naturelle rendra bientôt à sa premiere forme. Eh quoi! imagine-t-on que cet arbre quelques années assujetti par des cables à une certaine courbure, pût jamais se redresser? Quiconque

assure qu'on contraint, & qu'on ne change point les caracteres, ne dit rien autre chose, sinon qu'on ne détruit point en un instant des habitudes anciennement contractées.

L'homme d'humeur la conserve, parce qu'il a toujours quelque inférieur sur lequel il peut l'exercer. Mais qu'on le tienne long-temps en présence du lion ou du despote, nul doute qu'une contrainte longue, répétée & transformée en habitude, n'adoucisse son caractere. En général, tant qu'on est assez jeune pour contracter des habitudes nouvelles, les seuls défauts & les seuls vices incurables sont ceux qu'on ne peut corriger sans employer des moyens dont les mœurs, les loix ou la coutume ne permettent point l'usage. Il n'est rien d'impossible à l'éducation : elle fait danser l'ours.

Notre premiere nature, comme le prouve Pascal & l'expérience, n'est autre chose que notre premiere habitude.

L'homme naît sans idées, sans passions; il est imitateur, docile à l'exemple : c'est, par conséquent, à l'instruction qu'il doit ses habitudes & son caractere. Or, je demande pourquoi des habitudes contractées pendant un certain temps, ne seroient pas, à la longue, détruites par des habitudes contraires. Que de gens changent de caractere selon le rang, selon la place différente qu'ils occupent à la cour & dans le ministere, enfin selon le changement arrivé dans leurs positions. Pourquoi le bandit transporté d'Angleterre en Amérique, y devient-il souvent honnête ? C'est qu'il devient propriétaire, qu'il a des terres à cultiver, & qu'enfin sa position a changé.

Le militaire eſt dans les camps dur & impitoyable; l'officier accoutumé à voir couler le ſang, devient inſenſible à ce ſpectacle. Eſt-il de retour à Londres, à Paris, à Berlin? Il redevient humain & compatiſſant. Pourquoi regarde-t-on chaque caractere comme l'effet d'une organiſation particuliere, lorſqu'on ne peut déterminer la nature de cette organiſation? Pourquoi chercher dans des qualités occultes la cauſe d'un phénomene moral, que le développement du ſentiment de l'amour de ſoi peut beaucoup mieux expliquer?





CHAPITRE IV.

De l'amour de soi.

L'Homme est sensible au plaisir & à la douleur physique : il fuit l'un, & cherche l'autre, & c'est à cette fuite & à cette recherche constantes qu'on donne le nom d'amour de soi.

Ce sentiment, effet immédiat de la sensibilité physique, & commun à tous, est inséparable de l'homme. J'en donne pour preuve sa permanence, l'impossibilité de le changer, ou même de l'altérer. De tous les sentiments, c'est le seul de cette espece; nous lui devons tous nos desirs, toutes nos passions : elles ne sont que l'application du sentiment de l'amour de soi à tel ou tel objet. C'est donc à ce sentiment diversement modifié selon l'éducation qu'on en reçoit, selon le gouvernement sous lequel on vit, & les positions différentes où l'on se trouve, qu'on doit attribuer l'étonnante diversité des passions & des caracteres.

L'amour de nous-mêmes nous fait en entier ce que nous sommes. Par quelle raison est-on si avide d'honneurs & de dignités ? c'est qu'on s'aime, c'est qu'on desire son bonheur, &, par conséquent, le pouvoir de se le procurer. L'amour de la puissance & des moyens de l'acquérir est donc nécessairement lié dans l'homme à l'amour de lui-même * 10. Chacun veut commander, parce que chacun voudroit accroître sa félicité, &, pour cet effet, que tous ses

concitoyens s'en occupassent. De tous les moyens de les y contraindre, le plus sûr est celui de la force & de la violence. L'amour du pouvoir, fondé sur celui du bonheur, est donc l'objet commun de tous nos desirs * 11. Aussi les richesses, les honneurs, la gloire, l'envie, la considération, la justice, la vertu, l'intolérance, enfin toutes les passions factices (1), ne sont-elles en nous que l'amour du pouvoir déguisé sous ces noms différents.

(1) Tout en nous est passion factice, à l'exception des besoins, des douleurs & des plaisirs physiques.





CHAPITRE V.

De l'amour des richesses & de la gloire.

A la tête des vertus cardinales, on place la force & le pouvoir : c'est la vertu la plus & peut-être la seule vraiment estimée. Le mépris est le partage de la foiblesse.

D'où naît notre dédain pour ces nations orientales dont quelques-unes nous égalent en industrie, comme le prouve la fabrique de leurs étoffes, & dont plusieurs nous surpassent peut-être en vertus sociales ? Méprisons-nous simplement en elles la bassesse avec laquelle elles supportent le joug d'un despotisme honteux & cruel ? Ce mépris seroit juste ; mais non : nous les méprisons comme lâches, & non exercées aux armes. C'est donc la force * 12 qu'on respecte, & la foiblesse qu'on méprise. L'amour de la force & du pouvoir est commun à tous (1). Tous le desirent ; mais tous, comme César ou Cromwel, n'aspirent point à un pouvoir suprême ; peu d'hommes en conçoivent le projet, encore moins sont à portée de l'exécuter.

L'espece de pouvoir qu'en général on souhaite est celui qu'on peut facilement acquérir. Chacun peut

(1) L'homme sans desir, l'homme qui se croit parfaitement heureux, seroit sans doute insensible à l'amour du pouvoir. S'il est des hommes de cette espece, ils sont en trop petit nombre pour y avoir égard.

devenir riche, & chacun desire les richesses. Par elles, on satisfait à tous ses goûts, on secourt les malheureux, on oblige une infinité d'hommes, par conséquent on leur commande.

La gloire, comme les richesses, procure le pouvoir; & l'on en est pareillement avide. La gloire s'acquiert, ou par les armes, ou par l'éloquence. On sait quelle estime on avoit à Rome & dans la Grece pour l'éloquence : elle y conduisoit aux grandeurs & à la puissance : *Magna vis & magnum nomen*, dit à ce sujet Cicéron, *sunt unum & idem.* Chez ces peuples, un grand nom donnoit un grand pouvoir. L'orateur célebre commandoit à une multitude de clients. Et dans tout état républicain, quiconque est suivi d'une foule de clients, est toujours un citoyen puissant. L'Hercule Gaulois, de la bouche duquel sortoit une infinité de fils d'or, étoit l'emblême de la force morale de l'éloquence. Mais pourquoi cette éloquence, jadis si respectée, n'est-elle plus maintenant honorée? C'est qu'elle n'ouvre plus la route des honneurs.

L'amour de la gloire, de l'estime, de la considération, n'est donc proprement en nous que l'amour déguisé de la puissance.

La gloire, dit-on, est la maîtresse de presque tous les grands hommes : ils la poursuivent à travers les dangers; ils bravent, pour l'obtenir, les travaux de la guerre, les ennuis de l'étude, & la haine de mille rivaux * 13. Mais dans quel pays? Dans ceux où la gloire fait puissance. Par-tout où la gloire ne sera qu'un vain titre, où le mérite sera sans crédit réel, le citoyen indifférent à l'estime publique fera peu d'efforts pour l'obtenir. Pourquoi la gloire est-elle

regardée comme une plante du ſol républicain, qui, dégénérée dans les pays deſpotiques, n'y pouſſe jamais avec une certaine vigueur? C'eſt que dans la gloire on n'aime proprement que le pouvoir, & que dans un gouvernement arbitraire tout pouvoir diſparoît devant celui du deſpote. L'homme qui paſſe la nuit ſous les armes, ou dans ſes bureaux, s'imagine aimer l'eſtime; il ſe trompe. L'eſtime n'eſt que le nom qu'il donne à l'objet de ſon amour, & le pouvoir eſt la choſe même.

Sur quoi j'obſerverai que ce même éclat, que cette même puiſſance dont quelquefois la gloire eſt environnée, & qui nous la rend ſi chere, doit ſouvent nous la rendre odieuſe dans nos concitoyens: & delà l'envie.





CHAPITRE VI.

De l'Envie.

Le mérite, dit Pope, produit l'envie, comme le corps produit l'ombre. L'envie annonce le mérite, comme la fumée l'incendie & la flamme. L'envie acharnée contre le mérite, ne le respecte ni dans les grandes places, ni sur le trône. Elle poursuit également un Voltaire, un Catinat, un Frédéric. Si l'on se rappelloit souvent jusqu'où se porte sa fureur, peut-être qu'effrayés des malheurs semés sur les pas des grands talents, on seroit sans courage pour les acquérir.

L'homme de génie qui se dit à la lueur de sa lampe : ce soir je finis mon ouvrage : demain est le jour de la récompense : demain le public reconnoissant s'acquitte envers moi : demain enfin je reçois la couronne de l'immortalité. Cet homme oublie qu'il est des envieux. En effet, demain arrive ; l'ouvrage est publié ; il est excellent, & le public n'acquitte point sa dette. L'envie détourne loin de l'auteur le parfum suave des éloges (1) ; elle y substitue l'odeur

(1) De toutes les passions, l'envie est la plus détestable. Le portrait qu'en fait je ne sais quel poëte, est effrayant. La compassion, dit-il, s'attendrit sur l'infortune des hommes : l'envie s'en réjouit, & trouve sa joie dans leurs peines. Il n'est point de passion qui ne se propose quelque

empeſtée de la critique & de la calomnie. Le jour de la gloire ne luit preſque jamais que ſur la tombe des grands hommes. Qui mérite l'eſtime, rarement en jouit, & qui ſeme le laurier, ſe repoſe rarement ſous ſon ombrage (1).

Mais l'envie habite-t-elle tous les cœurs ? Il n'en eſt point du moins où elle ne pénetre. Que de grands hommes ne peuvent ſouffrir de concurrents, ne veulent entrer en partage d'eſtime avec aucun de leurs concitoyens, & oublient qu'au banquet de la gloire il faut, ſi je l'oſe dire, que chacun ait ſa portion !

Les ames mêmes les plus nobles prêtent quelquefois l'oreille à l'envie : elles réſiſtent à ſes conſeils; mais non, ſans efforts. La nature a fait l'homme envieux. Vouloir le changer, c'eſt vouloir qu'il ceſſe de s'aimer ; c'eſt vouloir l'impoſſible. Que le légiſlateur ne ſe propoſe donc point d'impoſer ſilence à la jalouſie, mais d'en rendre la rage impuiſſante, &

---

plaiſir pour objet. Le malheur d'autrui eſt le ſeul que ſe propoſe l'envie.

Le mérite s'indigne de la proſpérité du méchant & du ſtupide, & l'envie de celle du bon & du ſpirituel. L'amour & la colere, allumés dans une ame, y brûlent une heure, un jour, une année ; l'envie la ronge juſqu'au tombeau.

Sous la banniere de l'envie marchent la haine, la calomnie, la trahiſon & la cabale. Par-tout, l'envie traîne à ſa ſuite la maigreur de la famine ; les venins de la peſte & la rage de la guerre.

(1) Si les grands écrivains deviennent après leur mort les précepteurs du genre humain, il faut convenir que de leur vivant, les précepteurs ſont bien châtiés par leurs éleves.

d'établir, comme en Angleterre, des loix propres à protéger le mérite contre l'humeur du ministre & le fanatisme du prêtre. C'est tout ce que la sagesse peut en faveur des talents. Tous les siecles ont déclamé contre ce vice. Qu'ont produit ces déclamations? L'envie existe encore, & n'a rien perdu de son activité, parce que rien ne change la nature de l'homme.

Cependant, il est un moment où l'envie lui est inconnue : ce moment, c'est la premiere jeunesse. Peut-on encore se flatter de surpasser, ou du moins d'égaler en mérite des hommes déjà honorés de l'estime publique; espere-t-on entrer en partage de la considération qui leur est décernée? Alors pleins de respect pour eux, leur présence excite notre émulation : on les loue avec transport, parce qu'on a intérêt de les louer, & d'accoutumer le public à respecter en eux nos talents futurs. La louange est un tribut que la jeunesse paie volontiers au mérite, & que l'âge mûr lui refusera toujours.

A trente ans, l'émulation de vingt s'est déjà transformée en envie. Perd-on l'espoir d'égaler ceux qu'on admire, l'admiration fait place à la haine. La ressource de l'orgueil, c'est le mépris des talents. Le vœu de l'homme médiocre, c'est de n'avoir point de supérieur. Que d'envieux répetent tout bas, d'après je ne sais quel comique :

Je t'aime d'autant plus que je t'estime moins.

Ne peut-on étouffer la réputation d'un homme célebre; on exige du moins de lui la plus grande modestie. L'envieux a reproché à M. Diderot jusqu'à ces mots du commencement de son Interpré-

tation de la Nature : *Jeune homme prends & lis.* L'on étoit jadis moins difficile. Le jurifconfulte Dumoulin dit de lui : *Moi qui n'ai point d'égal, & qui fuis fupérieur à tout le monde.* Tant d'actes d'humilité exigés maintenant de la part des auteurs, fuppofe un fingulier accroiffement dans l'orgueil des lecteurs. Cet orgueil annonce la haine du mérite, & cette haine eft naturelle. En effet, fi jaloux de leur bonheur, les hommes defirent le pouvoir, & par conféquent la gloire & la confidération qui le procurent, ils doivent détefter dans un homme trop illuftre celui qui les en prive. Pourquoi dit-on hautement tant de mal des gens d'efprit ? C'eft qu'on fe fent intérieurement forcé d'en penfer du bien. Lorfqu'on tire le gateau des rois, l'on en conferve une part pour Dieu ; & lorfqu'on détaille le mérite d'un homme fupérieur, on lui trouve toujours quelque défaut : c'eft la part de l'envie.

Ne s'éleve-t-on point au deffus de fes concitoyens, on veut les abaiffer jufqu'à foi. Qui ne peut leur être fupérieur, veut du moins vivre avec des égaux * 14. Tel eft & fera toujours l'homme. Parmi les ames vertueufes & le plus au-deffus de la jaloufie, peut-être n'en eft-il aucune qui ne foit fouillée de quelque tache légere. Qui peut, en effet, fe vanter d'avoir toujours loué courageufement le génie ? de n'avoir à cet égard jamais diffimulé fon eftime ? de n'avoir pas en préfence du maître gardé un filence coupable, & dans les éloges donnés aux talents, de n'avoir point ajouté un de ces *mais* perfides, qui fi fouvent échappent à la jaloufie (1).

---

(1) Que d'hommes donnent aux anciens la préférence

Tout grand talent est, en général, un objet de haine, & delà l'empressement avec lequel on achete les feuilles, où on le déchire cruellement. Quel autre motif les feroit lire? Seroit-ce le desir de perfectionner son goût * 15? Mais les auteurs de ces feuilles ne sont ni des Longins, ni des Despréaux: ils n'ont pas même la prétention d'éclairer le public. Qui peut composer de bons ouvrages, ne s'amuse point à critiquer ceux des autres. L'impuissance de bien faire produit le critique. Sa profession est humble. Si les Desfontaines plaisent, c'est en qualité de consolateurs des sots (1). C'est l'amertume de leur satyre qui proclame le génie. Blâmer avec acharnement est la maniere de louer de l'envie. C'est le premier éloge que reçoit l'auteur d'un bon ouvrage, & le seul qu'il puisse arracher de ses rivaux. C'est à regret qu'on admire; c'est uniquement soi qu'on veut trouver estimable; il n'est presque point d'homme qui ne parvienne à se le persuader; a-t-on le sens commun? on le préfere au génie; a-t-on quelques petites vertus? on les met au dessus des plus grands talents; on déprise tout ce qui n'est pas soi. En fait d'envie, il n'est qu'un homme qui puisse s'en croire exempt; c'est celui qui ne s'est jamais examiné.

Le génie a pour protecteur * 16, & panégyriste

---

sur les modernes, pour n'être pas forcés de reconnoître dans leur société un Locke, un Séneque, un Virgile, &c.

(1) Racine & Pradon font chacun une *Phédre*. Les Desfontaines du siecle s'éleverent contre Racine, & leur critique eut du succès. Elle déchargea quelque temps les sots du poids insupportable de l'estime.

la jeunesse & quelques hommes éclairés & vertueux. Mais leur impuissante protection * 17 ne lui donne ni crédit, ni considération ; cependant la nourriture commune du talent & de la vertu, ce sont la considération & les éloges. Privé de cette nourriture, l'un & l'autre languit & meurt ; l'activité & l'énergie de l'ame s'éteint. C'est la flamme qui n'a plus rien à dévorer.

Dans presque tous les gouvernements, les talents, comme les prisonniers des Romains condamnés & livrés aux bêtes, en sont la proie. Le génie est-il en mépris à la cour ? L'envie fait le reste * 18. Elle en détruit jusqu'à la semence ; le mérite a-t-il toujours à lutter contre l'envie ; il se fatigue, & quitte l'arene, s'il n'y voit point de prix pour le vainqueur. On n'aime ni l'étude, ni la gloire pour elles-mêmes, mais pour les plaisirs, l'estime & le pouvoir qu'elles procurent. Pourquoi ? C'est qu'en général on desire moins d'être estimable que d'être estimé ; c'est que, jaloux de la gloire du moment * 19, la plupart des écrivains uniquement attentifs à flatter le goût de leur siecle & de leur nation * 20, ne lui présentent que les idées du jour, des idées agréables à l'homme en place, par la protection duquel ils esperent obtenir argent, considération & même un succès éphemere.

Mais il est des hommes qui le dédaignent. Ce sont ceux qui, transportés en esprit dans l'avenir, & jouissant d'avance des éloges & de la considération de la postérité, craignent de survivre à leur réputation * 21. Ce seul motif leur fait sacrifier la gloire & la considération du moment à l'espoir quelquefois éloigné d'une gloire & d'une considération plus

grande; ces hommes ſont rares ; ils ne deſirent que l'eſtime des citoyens eſtimables.

Qu'importe à Marmontel les cenſures * 22 de la Sorbonne ? Il eût rougi de ſes éloges. La couronne treſſée par la ſottiſe ne s'ajuſte point ſur la tête du génie. C'eſt le nouvel ornement d'architecture dont on avoit en Languedoc couronné la maiſon quarrée. Un voyageur paſſe devant l'édifice & s'écrie : » Je » vois le chapeau d'arlequin ſur la tête de Céſar «.

Qu'on n'imagine cependant pas que le citoyen le plus jaloux d'une eſtime durable, aime, & la gloire, & la vérité pour elle-même. Si telle eſt la nature de chaque individu qu'il ſoit néceſſité de s'aimer de préférence à tous, l'amour du vrai eſt toujours en lui ſubordonné à l'amour de ſon bonheur : il ne peut aimer dans le vrai que le moyen d'accroître ſa félicité. Auſſi ne recherche-t-il ni la gloire, ni la vérité dans les pays & les gouvernements où l'un & l'autre ſont mépriſés.

La fureur de l'envie, le deſir des richeſſes & des talents, l'amour de la conſidération, de la gloire & de la vérité, ne ſont donc jamais dans l'homme que l'amour de la force & du pouvoir * 23 déguiſé ſous ces noms différents.





CHAPITRE VII.

De la Justice.

La justice est la conservatrice de la vie, de la liberté des citoyens. Chacun veut jouir de ses diverses propriétés; chacun aime donc la justice dans les autres, & veut qu'ils soient justes à son égard; mais qui lui feroit desirer de l'être à l'égard des autres! Aime-t-on la justice pour la justice même, ou pour la considération qu'elle procure ?

L'homme s'ignore si souvent lui-même : on apperçoit tant de contradiction entre sa conduite & ses discours (1), que pour le connoître, c'est dans

(1) En morale comme en religion, il est peu de vertueux & beaucoup d'hypocrites. Mille gens se parent de sentiments qu'ils n'ont, ni ne peuvent avoir. Compare-t-on leur conduite avec leurs discours ? On ne voit en eux que des fripons, qui veulent faire des dupes. On doit, en général, se méfier de la probité de quiconque affiche des mœurs trop austeres, & se donne pour Romain. Il en est qui se montrent réellement vertueux au moment que la toile se leve, & qu'ils vont jouer un grand rôle sur la scene de ce monde. Mais dans le déshabillé, combien en est-il qui conservent la même honnêteté, & soient toujours justes ?

Ce qui m'assure de l'amour des premiers Romains pour la vertu, c'est la connoissance de leurs loix & de leurs mœurs. Sans cette connoissance, la vertu des Romains modernes me feroit suspecter celle des premiers, & je ses

ses actions & dans sa nature même qu'il le faut étudier.

---

dirois, comme le cardinal de Bessarion, au sujet des miracles, *que les nouveaux font douter des anciens.*

L'homme juste, mais éclairé, ne prétend point aimer la justice pour la justice même. Est-on sans reproche? On avoue sans honte que dans toutes ses actions on n'eut jamais que son bonheur en vue; mais qu'on l'a toujours confondu avec celui de ses concitoyens. Peu le placent aussi heureusement.





CHAPITRE VIII.

De la justice considérée dans l'Homme de la Nature.

Pour juger l'homme, considérons-le dans son état primitif, dans celui d'un sauvage encore farouche. Est-ce l'équité que ce sauvage aime & respecte ? Non : mais la force. Il n'a ni dans son cœur d'idée de la justice, ni dans sa langue de mots pour l'exprimer. Quelle idée pourroit-il s'en former, & qu'est-ce en effet qu'une injustice ? La violation d'une convention ou d'une loi faite pour l'avantage du plus grand nombre. L'injustice ne précede donc pas l'établissement d'une convention, d'une loi & d'un intérêt commun. Avant la loi, il n'est donc pas d'injustice : *Si non esset lex, non esset peccatum.* Que suppose l'établissement des loix ? 1°. La réunion des hommes en une plus ou moins grande société. 2°. La création d'une langue propre à se communiquer un certain nombre d'idées (1).

(1) Selon M. Locke, » une loi est une regle prescrite aux citoyens avec la sanction de quelque peine » ou récompense propre à déterminer leurs volontés. » Toute loi, selon lui, suppose peine & récompense at» tachée à son observation ou à son infraction «.

Cette définition donnée, l'homme qui viole chez un peuple policé une convention non encore revêtue de cette sanction, n'est point punissable ; cependant il est injuste. Mais pouvoit-il l'être avant l'établissement de tou-

Or, s'il est des sauvages dont la langue ne s'étend point encore au delà de cinq ou six sons ou cris ; la formation d'une langue est donc l'œuvre de plusieurs siecles. Jusqu'à cette œuvre accomplie, les hommes sans conventions & sans loix, vivent donc en état de guerre.

Cet état, dira-t-on, est un état de malheurs, & le malheur créateur des loix doit forcer les hommes à les accepter. Oui : mais jusqu'à cette acceptation, si les hommes sont malheureux, ils ne sont pas du moins injustes. Comment usurper le champ, le verger du propriétaire & commettre enfin un vol, lorsqu'il n'est encore ni propriétaire, ni partage de champ ou de verger ? Avant que l'intérêt public eût déclaré la loi du premier occupant une loi sacrée ; quel eût été le plaidoyer d'un sauvage habitant un canton giboyeux, dont un sauvage plus fort eût voulu le chasser ? » Quel est ton droit, » diroit le premier, pour me bannir de ce canton ? » A quel titre, diroit le second, prétends-tu le » posséder ? Le hasard, répondroit le foible, y a

tes conventions, & la formation d'une langue propre à l'exprimer ? Non ; parce que dans cet état, l'homme n'a d'idées, ni de la propriété ; ni par conséquent de la justice.

Que nous apprend l'expérience, à laquelle, en morale comme en physique, il faut soumettre les théories les plus ingénieuses, & qui seule, en constate la vérité ou la fausseté ? C'est que l'homme a des idées de la force, avant d'en avoir de la justice ; c'est qu'en général, il est sans amour pour elle ; c'est que même dans les pays policés où l'on parle toujours d'équité, personne ne la consulte qu'il n'y soit forcé par la crainte d'un pouvoir égal ou supérieur au sien.

» porté mes pas : il m'appartient, parce que je l'habite, & que la terre est au premier occupant. Quel » est ce droit de premier occupant *24, répondroit » le puissant ? Si le hasard t'a le premier conduit en » ce lieu, le même hasard m'a donné la force néces» saire pour t'en chasser. Auquel des deux droits don» ner la préférence ? Veux-tu connoître toute la su» périorité du mien, leve les yeux au ciel ; tu vois » l'aigle fondre sur la colombe ; abaisse-les sur la » terre, tu vois le cerf déchiré par le lion. Porte tes » regards sur la profondeur des mers ; tu vois la do» rade dévorée par le requin. Tout dans la nature » t'annonce que le Foible est la proie du Puissant ; » la force est un don des Dieux ; par elle je possede » tout ce que je puis ravir ; en m'armant de ces » bras nerveux, le ciel t'a donc déclaré sa volonté. » Fuis de ces lieux, cede à la force, ou com» bats *25 «. Que répondre au discours de ce sauvage, & quelle injustice lui reprocher, lorsque le droit du premier occupant n'est pas encore un droit convenu ?

Justice suppose loix établies ; observation de la justice suppose équilibre de puissance entre les citoyens. Le maintien de cet équilibre est le chef-d'œuvre de la science de la législation. C'est une crainte mutuelle & salutaire qui force les hommes d'être justes les uns envers les autres. Que cette crainte cesse d'être réciproque, alors la justice devient une vertu méritoire, & la législation d'un peuple est vicieuse. Sa perfection suppose que l'homme est nécessité à la justice.

La justice est inconnue du sauvage isolé. Si l'homme policé en a quelque idée, c'est qu'il reconnoît des loix ; mais aime-t-il la justice pour elle-même ? C'est à l'expérience à nous en instruire.



CHAPITRE IX.

De la justice considérée dans l'Homme & les Peuples policés.

Quel amour l'homme a-t-il pour la justice? Pour le savoir, qu'on éleve un citoyen au dessus de tout espoir & de toute crainte : qu'on le place sur un trône d'Orient.

Assis sur ce trône, il peut lever d'immenses taxes sur ses peuples. Que va-t-il faire? Toute taxe a les besoins de l'état pour objet & pour mesure. Tout impôt perçu au delà de ses besoins est un vol, une injustice, point de vérité plus avouée. Cependant, malgré le prétendu amour de l'homme pour l'équité, point de despote asiatique qui ne commette cette injustice & ne la commette sans remords. Que conclure? Que l'amour de l'homme pour la justice est fondé, ou sur la crainte des maux compagnons de l'iniquité, ou sur l'espoir des biens compagnons de l'estime, de la considération & enfin du pouvoir attaché à la pratique de la justice.

La nécessité où l'on est pour former des hommes vertueux, de punir, de récompenser, d'instituer des loix sages, d'établir une excellente forme de gouvernement, sont autant de preuves évidentes de cette vérité.

Qu'on applique aux peuples ce que je dis de l'homme. Deux peuples sont voisins; ils sont, à cer-

tains égards, dans une dépendance réciproque : ils sont, en conséquence, forcés de faire entre eux des conventions, & de créer un droit des gens. Le respectent-ils ? Oui ; tant qu'ils se craignent réciproquement ; tant qu'une certaine balance de pouvoir subsiste entre eux. Cette balance est-elle rompue ? La nation la plus puissante viole sans pudeur ces conventions * 26. Elle devient injuste, parce qu'elle peut l'être impunément. Le respect tant vanté des hommes pour la justice, n'est jamais en eux qu'un respect pour la force.

Cependant point de peuple qui, dans la guerre, ne réclame la justice en sa faveur. Mais dans quel moment, dans quelle position ? Lorsque ce peuple est entouré de nations puissantes, qui peuvent prendre part à ses querelles. Quel est alors l'objet de sa réclamation ? De montrer dans son ennemi un voisin injuste, ambitieux, redoutable ; d'exciter contre lui la jalousie des autres peuples, de s'en faire des alliés, & de se fortifier de leurs forces. L'objet d'une nation dans tant d'appels à la justice, c'est d'accroître sa puissance, & d'assurer sa supériorité sur une nation rivale. L'amour prétendu des peuples pour la justice n'est donc en eux qu'un amour réel du pouvoir.

Supposons qu'uniquement occupés de leurs affaires domestiques, les voisins de deux nations rivales ne puissent prendre part à leurs querelles, & leur prêter secours ; qu'arrivera-t-il ? C'est que sans appel à la justice & sans égard à l'équité, la nation la plus puissante portera le fer & le feu chez la nation ennemie. Son droit sera la force. Malheur, dira-t-elle, au foible & au vaincu.

Lorsqu'à la tête des Gaulois, Brennus attaqua les Clusiens ; » quelles offenses, lui dirent les ambassadeurs Romains, les Clusiens vous ont-ils faites « ? Brennus, à cette demande, se prit à rire. » Leur offense, répondit-il, c'est le refus qu'ils font » de partager leurs terres avec moi ; c'est la même » que vous ont faites jadis & ceux d'Albe & les » Fidénates & les Ardénates ; que vous faisoient » nagueres les Véiens, les Carpenates, une partie » des Falisques & des Volsques. Pour vous en venger, vous avez pris les armes, vous avez lavé » cette injure dans leur sang, vous avez asservi » leurs personnes, pillé leurs biens, ruiné leurs » villes & leurs campagnes : & en ceci vous ne leur » avez fait ni tort, ni injustice ; vous avez obéi à » la plus ancienne des loix, qui donne au fort le » bien du foible ; loi souveraine dans la nature, qui » commence aux dieux, & finit aux animaux. Etouffez donc, ô Romains, votre pitié pour les Clusiens. La compassion est encore inconnue aux » Gaulois : ne leur en inspirez pas le sentiment, ou » craignez qu'ils n'aient aussi pitié de ceux que vous » opprimez «. Peu de chefs de nations ont l'audace & la franchise de Brennus ; leurs discours seront différents : leurs actions sont les mêmes : & dans le fait, tous ont le même mépris pour la justice * 27.

L'histoire du monde n'est que le vaste recueil des preuves multipliées de cette vérité * 28. Les invasions des Huns, des Goths, des Vandales, des Sueves, des Romains ; les conquêtes & des Espagnols & des Portugais dans l'une & l'autre Inde, enfin nos Croisades ; tout prouve que dans leurs

entreprises, c'eſt leur force & non la juſtice que les nations conſultent. Tel eſt le tableau que nous préſente l'hiſtoire. Or, le même principe qui meut les nations, doit, & néceſſairement & pareillement, mouvoir les individus qui les compoſent.





CHAPITRE X.

Le Particulier, comme les Nations, n'estime dans la justice que la considération & le pouvoir qu'elle lui procure.

Un homme est-il, par rapport à ses concitoyens, à peu près dans l'état d'indépendance d'un peuple à l'égard d'un autre ? Cet homme n'aime dans la justice 29 que le pouvoir & le bonheur qu'elle lui procure. A quelle autre cause en effet, sinon à cet extrême amour pour le pouvoir, attribuer notre admiration pour les conquérants * 30 ? Le conquérant, dit le corsaire Démétrius à Alexandre, est un homme qui, à la tête de cent mille autres, vole à la fois cent mille bourses, égorge cent mille citoyens, fait en grand le mal que le brigand fait en petit, & qui plus injuste que ce dernier, est plus nuisible à la société ; le voleur est l'effroi du particulier ; le conquérant est, comme le despote, le fléau d'une nation. Qui détermine notre respect pour les Alexandres, les Cortès, & notre mépris pour les Cartouches, les Raffiats ? La puissance des uns & l'impuissance des autres : dans le brigand, ce n'est pas proprement le crime, mais la foiblesse qu'on méprise * 31. Le conquérant se présente comme fort ; on veut être fort ; on ne peut mépriser ce qu'on voudroit être.

L'amour de l'homme pour le pouvoir est tel

qu'en tous les cas l'exercice lui en eſt agréable, parce qu'il lui en rappelle l'exiſtence. Tout homme deſire une grande puiſſance, & tout homme ſait qu'il eſt preſque impoſſible d'être à la fois toujours juſte & puiſſant. On fait ſans doute de ſon pouvoir un uſage meilleur ou moins bon, ſelon l'éducation différente qu'on a reçue : mais enfin quelque heureuſe qu'elle ait été, il n'eſt point de grand qui ne commette encore des injuſtices. L'abus du pouvoir eſt lié au pouvoir, comme l'effet l'eſt à la cauſe. Corneille l'a dit :

Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que ce qu'il doit * 32.

Ce vers eſt un axiome moral confirmé par l'expérience ; & cependant perſonne ne refuſe une grande place, dans la crainte de s'expoſer à la tentation prochaine d'une injuſtice ; l'amour de l'équité eſt donc toujours en nous ſubordonné à l'amour du pouvoir ; l'homme uniquement occupé de lui-même, ne cherche que ſon bonheur. S'il reſpecte l'équité, c'eſt le beſoin qui l'y néceſſite * 33.

S'éleve-t-il un différend entre deux hommes à peu près égaux en force & en puiſſance ; tous deux contenus par une crainte réciproque ont recours à la juſtice : chacun en réclame la déciſion. Pourquoi ? Pour intéreſſer le public en ſa faveur, & par ce moyen acquérir une certaine ſupériorité ſur ſon adverſaire. Mais que l'un de ces deux hommes manifeſtement plus puiſſant que l'autre, puiſſe impunément l'outrager ; alors ſourd au cri de la juſtice, il ne diſcute plus, il commande. Ce n'eſt ni l'équité, ni même l'apparence de l'équité qui juge entre le Foible & le Puiſſant ; mais la force, le crime & la

tyrannie. C'eſt à ce titre que le divan donne le nom de ſéditieuſes aux remontrances du Foible qu'il opprime.

Je n'ajoute qu'une preuve aux précédentes ; c'eſt la plus forte.





CHAPITRE XI.

L'amour du pouvoir, dans toute espece de gouvernement, est le seul moteur des hommes.

Dans chaque forme de gouvernement, dit M. de Montesquieu, il est un différent principe d'action: » La crainte dans les états despotiques; l'honneur » dans les monarchiques, la vertu dans les répu» blicains, sont ces divers principes moteurs «.

Mais sur quelle preuve M. de Montesquieu (1)

(1) La crainte, dit M. de Montesquieu, est le principe moteur des empires despotiques. Il se trompe. La crainte n'augmente point, elle affoiblit, au contraire, le ressort des ames. Je n'admets pour principe d'activité d'une nation que les objets constants du desir de presque tous les citoyens. Or, dans les états despotiques il n'en est que deux; l'un, le desir de l'argent; l'autre, la faveur du prince.

Dans les deux autres formes de gouvernement, il est, selon le même écrivain, deux autres principes de mouvement d'une nature, dit il, très-différente; l'un est l'honneur: il s'applique aux états monarchiques; l'autre est la vertu: il n'est applicable qu'aux républiques.

Les mots *honneur* & *vertu* ne sont pas, il est vrai, parfaitement synonimes. Cependant si celui d'*honneur* rappelle toujours à l'esprit l'idée de quelque vertu, ces mots ne différent donc entre eux que dans l'étendue de leur signification. L'honneur & la vertu sont donc des principes de même nature.

Si M. de Montesquieu ne se fût pas proposé de don-

fonde-t-il cette assertion ? Est-il bien vrai que la crainte, l'honneur & l'amour de la vertu soient réellement les forces motrices & différentes des divers gouvernements ? Ne pourroit-on pas, au contraire, assurer qu'une cause unique, mais variée dans ses applications, est également le principe d'activité de tous les empires ; & que si M. de Montesquieu, moins frappé du brillant de sa division, eût plus scrupuleusement discuté cette question, il fût parvenu à des idées plus profondes, plus claires & plus générales : il eût apperçu dans l'amour du pouvoir le principe moteur de tous les citoyens : il eût reconnu dans les divers moyens d'acquérir le pouvoir, le principe auquel on doit, en tous les siecles & dans tous les pays, rapporter la conduite différente des hommes. En effet, dans toute nation

---

ner à chaque forme de gouvernement un principe différent d'action, il eût reconnu le même dans tous. Ce principe est l'amour du pouvoir, par conséquent l'intérêt personnel diversement modifié selon les différentes constitutions des états & leurs diverses législations. Si la vertu, comme il le dit, est le principe d'activité des états républicains, ce n'est du moins que dans des républiques pauvres & guerrieres. L'amour de l'or & du gain est celui des républiques commerçantes....

Il paroît donc que dans tous les gouvernements l'homme obéit à son intérêt; mais que son intérêt n'est pas le même dans tous. Plus on examine, à cet égard, les mœurs des peuples, plus on s'assure que c'est à leur législation qu'ils doivent leurs vices & leurs vertus. Les principes de M. de Montesquieu sur cette question me paroissent plus brillants que solides.

le pouvoir est ou comme à Maroc & en Turquie, concentré dans un seul homme, ou comme à Venise & en Pologne, réparti entre plusieurs, ou comme à Sparte, à Rome & en Angleterre, partagé dans le corps entier de la nation. Conséquemment à ces diverses répartitions de l'autorité, on sent que tous les citoyens peuvent contracter des habitudes & des mœurs différentes, & cependant se proposer tous le même objet, c'est-à-dire, celui de plaire à la puissance suprême, de se la rendre favorable, & d'obtenir, par ce moyen, quelque portion ou émanation de son autorité.

Du gouvernement d'un seul.

Le gouvernement est-il purement arbitraire? La suprême puissance réside dans les seules mains du sultan. Ce sultan, communément mal élevé, accorde-t-il sa protection à certains vices, est-il sans humanité, sans amour de la gloire, sacrifie-t-il à ses caprices le bonheur de ses sujets? Les courtisans uniquement jaloux de sa faveur, modelent leur conduite sur la sienne; ils affectent d'autant plus de mépris pour les vertus patriotiques, que le despote marque pour elles plus d'indifférence. Dans ce pays, on ne voit ni Timoléons, ni Léonidas, ni Régulus, &c. De tels citoyens ne peuvent éclore qu'au degré de considération & de respect qu'on avoit pour eux à Rome & dans la Grece, où l'homme vertueux, assuré de l'estime nationale, ne voyoit rien au dessus de lui.

Dans un état despotique, quel respect auroit-on pour un homme honnête? Le sultan, unique dis-

pensateur des récompenses & des punitions, concentre en lui toute la considération ; l'on n'y brille que de son éclat réfléchi, & le plus vil favori y marche égal au héros. Dans tout gouvernement de cette espece, il faut que l'émulation s'éteigne ; l'intérêt du despote souvent contraire à l'intérêt public, y doit obscurcir toute idée de vertu ; & l'amour du pouvoir, ce principe moteur du citoyen, n'y peut former des hommes justes & vertueux.

Du gouvernement de plusieurs.

Dans ces gouvernements, la suprême puissance est entre les mains d'un certain nombre de grands ; le corps des nobles est le despote * 34. L'objet de ces nobles est de retenir le peuple dans une pauvreté & un asservissement honteux & inhumain. Or, pour leur plaire, pour en être protégé, & mériter leur faveur, que faire ? Entrer dans leurs vues, favoriser leur tyrannie, sacrifier perpétuellement le bonheur du plus grand nombre à l'orgueil du plus petit. Dans une pareille nation, il est encore impossible que l'amour du pouvoir produise des hommes justes & de bons citoyens.

Du gouvernement de tous.

Le pouvoir suprême est-il dans un état également reparti entre tous les ordres de citoyens ? La nation est le despote ? Que desire-t-elle ? Le bien du plus grand nombre. Par quels moyens obtient-on sa faveur ? Par les services qu'on lui rend. Alors toute action conforme à l'intérêt du grand nombre est juste & vertueuse : alors l'amour du pouvoir, principe moteur des citoyens, doit les nécessiter à l'amour de la justice & des talents.

Quel est le produit de cet amour ? la félicité publique.

La puissance suprême partagée dans toutes les classes des citoyens, est l'ame qui, répandue également dans tous les membres d'un état, le vivifie, le rend sain & robuste.

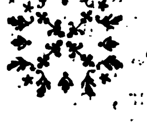
Qu'on ne s'étonne donc point si cette forme de gouvernement a toujours été citée comme la meilleure. Les citoyens libres & heureux n'y obéissent qu'à la législation qu'eux-mêmes se sont donnée ; ils ne voient, au dessus d'eux, que la justice & la loi ; ils vivent en paix ; parce qu'au moral comme au physique, c'est l'équilibre des forces qui produit le repos. L'ambition d'un homme l'a-t-elle rompu ? N'existe-t-il plus de dépendance entre les diverses classes de citoyens ? Est-il, ou comme en Perse, un homme, ou comme en Pologne, un corps de grands dont l'intérêt s'isole de celui de leur nation ? L'on n'y rencontre que des oppresseurs & des opprimés ; & les citoyens se partagent en deux classes, l'une d'esclaves, & l'autre de tyrans.

Si M. de Montesquieu eût médité profondément ces faits, il eût senti qu'en tous les pays, les hommes sont unis par l'amour du pouvoir ; mais que ce pouvoir s'obtient par des moyens divers, selon que la puissance suprême, ou se réunit, comme en Orient, dans les mains d'un seul, ou se divise, comme en Pologne, dans le corps des grands, ou se partage, comme à Rome & à Sparte, dans les divers ordres de l'état ; que c'est à la maniere différente dont le pouvoir s'acquiert, que les hommes doivent leurs vices ou leurs vertus, & qu'ils n'aiment point la justice pour la justice même.

Une

Une des plus fortes preuves de cette vérité eſt la baſſeſſe avec laquelle les rois eux-mêmes honorerent l'injuſtice dans la perſonne de Cromwel. Ce Cromwel, inſtrument aveugle & criminel de la liberté future de ſon pays, n'étoit qu'un brigand injuſte & redoutable. Cependant à peine eſt-il nommé protecteur, que tous les princes chrétiens courtiſent ſon amitié, tous s'efforcent, par leurs députations & leurs ambaſſadeurs, de légitimer, autant qu'il eſt en eux, les crimes de l'uſurpateur. Perſonne alors ne s'indigna de la baſſeſſe avec laquelle on recherchoit cette alliance. L'injuſtice n'eſt donc jamais mépriſée que dans le foible. Or, ſi le principe moteur des monarques & des nations entieres l'eſt des individus qui les compoſent, on peut donc aſſurer qu'uniquement occupé d'accroître ſa conſidération, l'homme n'aime dans la juſtice que la puiſſance & la félicité qu'elle lui procure.

C'eſt à ce même motif qu'il doit ſon amour pour la vertu.





CHAPITRE XII.

De la Vertu.

Le mot *vertu*, également appliquable à la *prudence*, au *courage* (1), à la charité, n'a donc qu'une signification incertaine & vague. Cependant il rappelle toujours à l'esprit l'idée confuse de quelque qualité utile à la société.

Lorsque les qualités de cette espece sont communes au plus grand nombre des citoyens, une nation est heureuse au dedans, redoutable au dehors, & recommandable à la postérité. La vertu, toujours utile aux hommes, par conséquent, toujours respectée, doit au moins, en certains pays, réfléchir pouvoir & considération sur le vertueux. C'est cet amour de la considération qu'il prend en lui pour l'amour de la vertu; chacun prétend l'aimer pour elle-même. Cette phrase est dans la bouche de tous & n'est dans le cœur d'aucun. Quel motif détermine l'austere anachorete à jeûner, prendre le cilice & la discipline ? l'espoir du bonheur éternel; il craint l'enfer, & desire le paradis.

Plaisir & douleur, ces principes productifs des vertus monacales, sont aussi les principes des vertus

---

(1) *Virtus*, dit Cicéron, est un dérivé du mot *vis*. Sa signification naturelle est *fortitudo*. Aussi a-t-il en grec la même racine. Force & courage sont les premieres idées que les hommes purent se former de la vertu.

patriotiques. L'espoir des récompenses les fait éclore. Quelque amour désintéressé qu'on affecte pour elles, *sans intérêt d'aimer la vertu, point de vertu.* Pour connoître l'homme à cet égard, il faut l'étudier, non dans ses discours, mais dans ses actions. Quand je parle, je mets un masque : quand j'agis, je suis forcé de l'ôter. Ce n'est plus alors sur ce que je dis, c'est sur ce que je fais que l'on me juge : & l'on me juge bien.

Qui plus que le clergé prêcha l'amour de l'humilité & de la pauvreté ? Et qui mieux que l'histoire même du clergé prouve la fausseté de cet amour ? En Baviere, l'électeur, dit-on, a pour l'entretien de ses troupes, de ses justices & de sa cour, moins de revenu que le clergé pour l'entretien de ses prêtres. Cependant en Baviere, comme par-tout ailleurs, le clergé prêche la vertu de pauvreté. C'est donc la pauvreté d'autrui qu'il prêche.

Pour savoir le cas réel qu'on fait de la vertu, supposons la reléguée près d'un prince dont elle ne puisse attendre ni grace, ni faveur. Quel respect à sa cour aura-t-on pour la vertu ? Aucun. On n'y peut estimer que la bassesse, l'intrigue, & la cruauté déguisées sous les noms de *décence*, de *sagesse*, & de *fermeté*. Un visir y donne-t-il audience ? Les Grands, prosternés à ses pieds, daigneront à peine jetter un regard sur le mérite. Mais, dira-t-on, l'hommage de ces courtisans est forcé ; c'est un effet de leur crainte : soit. L'on rend donc plus à la crainte qu'à la vertu. Ces courtisans, ajoutera-t-on, méprisent l'idole qu'ils encensent. Il n'en est rien. On hait le puissant, on ne le méprise point. Ce n'est pas la colere du géant, c'est celle du pigmée qu'on

dédaigne. Son impuissance le rend ridicule. Quelque chose qu'on dise, l'on ne méprise point réellement ce qu'on n'ose mépriser en face. Le mépris secret prouve foiblesse, & celui dont on se targue en pareil cas n'est que la vanterie d'une haine impuissante * 35. L'homme en place est le géant moral; il est toujours honoré. L'hommage rendu à la vertu est passager; celui qu'on rend à la force est éternel. Dans les forêts, c'est le lion & non le cerf qu'on respecte. La force est tout sur la terre. La vertu sans crédit s'y éteint. Si dans les siecles d'oppression elle a quelquefois jetté le plus grand éclat; si lorsque Thebes & Rome gémissoient sous la tyrannie, l'intrépide Pélopidas, le vertueux Brutus, naissent & s'arment, c'est que le sceptre étoit encore incertain dans les mains du tyran; c'est que la vertu pouvoit encore ouvrir un chemin à la grandeur & à la puissance. N'y fraye-t-elle plus de route? Le tyran s'est-il, à la faveur du luxe & de la mollesse, affermi sur le trône? A-t-il plié le peuple à la servitude? Il ne naît plus alors de ces vertus sublimes, qui, par le bienfait de l'exemple, pourroient être encore si utiles à l'univers. Le germe de l'héroïsme est étouffé.

En Orient, une vertu mâle seroit folie aux yeux même de ceux qui s'y piquent encore d'honnêteté. Quiconque y plaideroit la cause du peuple, y passeroit pour séditieux. Thamas-Kouli-Kan entre dans l'Inde avec son armée; le ravage & la désolation le suivent. Un Indien courageux l'arrête: » O Thamas, » lui dit-il, es-tu Dieu? agis donc en Dieu: es-tu » prophete? conduis-nous dans la voie du salut: » es-tu roi? cesse d'être barbare; que par toi le » peuple soit protégé & non détruit. Je ne suis

» point, lui répond Thamas, un Dieu pour agir » en Dieu; un prophête pour montrer la voïe du » salut; un roi pour rendre les peuples heureux. Je » suis un homme envoyé dans la colere du ciel pour » visiter les nations * 36 «. Le discours de l'Indien fut traité de séditieux * 37, & la réponse de Thamas applaudie de l'armée.

S'il est au théatre un caractere généralement admiré, c'est celui de Léontine. Cependant quelle estime à la cour d'un Phocas auroit-on pour un pareil caractere ? Sa magnanimité effraieroit les favoris; & le peuple, à la longue, toujours l'écho des Grands, en condamneroit la noble audace. Vingt-quatre heures de séjour dans une cour d'Orient prouve ce que j'avance. La fortune & le crédit y sont seuls respectés. Comment y aimer la vertu ? Comment la connoître ? Pour s'en former des idées nettes * 38, il faut habiter un pays où l'utilité publique soit l'unique mesure du mérite des actions humaines. Ce pays est encore inconnu des géographes. Mais les Européens sont encore bien différents des Asiatiques. S'ils ne sont pas libres, du moins ne sont-ils pas entiérement dégradés par l'esclavage. Ils peuvent encore aimer & connoître la vertu.





CHAPITRE XIII.

De la maniere dont la plupart des Européens considerent la Vertu.

La plupart des peuples de l'Europe honorent la vertu dans la spéculation : c'est un effet de leur éducation. Ils la méprisent dans la pratique : c'est un effet de la forme de leurs gouvernements.

Si l'Européen admire dans l'histoire, applaudit au théatre des actions généreuses, auxquelles l'Asiatique seroit souvent insensible, c'est, comme je viens de le dire, l'effet de son instruction.

L'étude de l'histoire grecque & romaine en fait partie. A cette lecture, quelle ame encore sans intérêt & sans préjugés ne se sent pas affectée des mêmes sentiments patriotiques, qui jadis animoient les anciens héros ! L'adolescence ne refuse point son estime à des vertus qui, consacrées par le respect universel, ont été célébrées dans tous les siecles par les écrivains les plus illustres.

Faute de la même instruction, l'Asiatique n'éprouve pas les mêmes sentiments, & ne conçoit pas la même vénération pour les vertus mâles des grands hommes. Si l'Européen les admire sans les imiter, c'est qu'en presque aucun gouvernement ces vertus ne conduisent point aux grandes places, & qu'on n'estime réellement que le pouvoir.

Qu'on me présente dans l'histoire, ou sur le théatre, un grand homme Grec, Romain, Breton, ou

Scandinave, je l'admirerai. Les principes de vertu reçus dans mon enfance, m'y forceront : je me livrerai d'autant plus volontiers à ce sentiment, que je ne me comparerai point à ce héros. Que sa vertu soit forte & la mienne foible, je m'en déguiserai la foiblesse ; je rejetterai sur la différence des lieux, des temps & des circonstances, celle que je remarque entre lui & moi. Mais si ce grand homme est mon concitoyen, pourquoi ne l'imitai-je point dans sa conduite ? Sa présence doit humilier mon orgueil. Puis-je m'en venger ? Je me venge : je blâme en lui ce que je respecte dans les anciens. J'insulte à ses actions généreuses : je le punis de son mérite, & je méprise du moins hautement en lui son impuissance.

Ma raison, qui juge la vertu des morts, me contraint d'estimer dans la spéculation les héros qui se sont rendus utiles à leur patrie. Le tableau de l'héroïsme ancien produit un respect involontaire dans toute ame qui n'est point encore entiérement dégradée. Mais dans mon concitoyen cet héroïsme m'est odieux. J'éprouve en sa présence deux sentiments contradictoires, l'un d'estime, l'autre d'envie. Soumis à ces deux impulsions différentes, je hais le héros vivant ; je dresse un trophée sur sa tombe, & satisfais ainsi mon orgueil & ma raison. Lorsque la vertu est sans crédit, son impuissance me met en droit de la mépriser, & j'en profite. La foiblesse attire l'insulte * 39 & le dédain.

Pour être honoré de son vivant, il faut être fort * 40. Aussi le pouvoir est-il l'unique objet du desir des hommes. Qu'ils aient à choisir entre les forces d'Encelade & les vertus d'Aristide ; c'est au

don de la force qu'ils accorderont la préférence. De l'aveu de tous les critiques, le caractere d'Enée est plus juste & plus vertueux que celui d'Achille. Pourquoi donc celui du dernier excite-t-il plus d'admiration ? C'est qu'Achille est fort ; c'est qu'on desire encore plus d'être puissant que juste, & qu'on admire toujours ce qu'on voudroit être.

Sous le nom de vertu, c'est toujours le pouvoir & la considération que l'on recherche. Pourquoi exiger au théatre que la vertu y triomphe toujours du vice ? Qui fut l'inventeur de cette regle ? Le sentiment intérieur & confus qu'on n'aime dans la vertu que la considération qu'elle procure. Les hommes ne sont vraiment jaloux que de commander, & c'est cet amour de la puissance qui fournit au législateur le moyen de les rendre & plus fortunés & plus vertueux.





CHAPITRE XIV.

L'amour du pouvoir est dans l'Homme la disposition la plus favorable à la vertu.

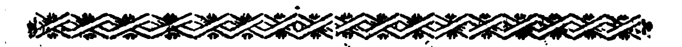
Si la vertu étoit en nous l'effet ou d'une organisation particuliere, ou d'une grace de la divinité, il n'y auroit d'honnêtes que les hommes organisés par la nature, ou prédestinés par le ciel pour être vertueux. Les loix bonnes ou mauvaises, la forme plus ou moins parfaite des gouvernements n'auroient que peu d'influence sur les vertus des peuples. Les souverains seroient dans l'impuissance de former de bons citoyens; & l'emploi sublime de législateur seroit, pour ainsi dire, sans fonctions. Qu'on regarde, au contraire, la vertu comme l'effet d'un desir commun à tous; (tel est le desir de commander) le législateur pouvant toujours attacher estime, richesse, enfin puissance, sous quelque dénomination que ce soit, à la pratique des vertus, il peut toujours y nécessiter les hommes. Dans une excellente législation, les seuls vicieux seroient les fous. C'est donc toujours à l'absurdité plus ou moins grande des loix qu'il faut en tout pays attribuer la plus ou moins grande stupidité ou méchanceté des citoyens.

Le ciel, en inspirant à tous l'amour du pouvoir, leur a fait le don le plus précieux. Qu'importe que tous les hommes naissent vertueux, si tous naissent susceptibles d'une passion qui peut les rendre tels.

Cette vérité clairement exposée, c'est au législateur, c'est aux magistrats à découvrir ensuite dans l'amour universel des hommes pour la puissance, les moyens d'assurer la vertu des citoyens & le bonheur des peuples.

Jusqu'au desir de la gloire, tout n'est donc dans l'homme qu'un amour déguisé du pouvoir. C'est dans ce dernier amour que se cache encore le principe de l'intolérance.





CHAPITRE XV.

De l'Intolérance civile.

L'Homme naît entouré de peines & de plaisirs. S'il desire l'épée du pouvoir, c'est pour écarter les unes, & conquérir les autres. Altéré de puissance, sa soif à cet égard est insatiable. Non content de commander à sa nation, il veut encore commander à ses opinions. Il n'est pas moins jaloux de s'emparer de la raison de ses concitoyens, que le conquérant d'envahir les trésors & les provinces de ses voisins. Il ne se croit vraiment maître que de ceux dont il s'asservit les esprits. Il emploie à cet effet la force : elle soumet à la longue la raison. Les hommes finissent par croire les opinions qu'on les force de publier. Ce que ne peut le raisonnement, la violence l'exécute.

L'intolérance dans les monarques est toujours l'effet de leur amour pour le pouvoir. Ne pas penser comme eux, c'est mettre une borne à leur autorité : c'est annoncer un pouvoir égal au leur. Quel est en certains pays le crime le plus sévérement puni ? La contradiction. Quel forfait fit en France inventer le supplice oriental de la cage de fer ? Quel infortuné y renferma-t-on ? Fut-ce le militaire lâche & sans génie, qui dirigea mal un siege, défendit mal une place, & qui par ineptie, jalousie ou trahison, laissa ravager les provinces qu'il pouvoit couvrir ? Fut-ce le ministre qui surchargea le peuple

d'impôts * 41, & dont les édits furent destructifs du bonheur public ? Non : le malheureux, condamné à ce supplice, fut un Gazettier d'Hollande qui, critiquant peut-être trop amérement les projets de quelques ministres François * 42, fit rire l'Europe à leurs dépens * 43. Quel homme en Espagne, en Italie, fait-on pourir dans les cachots ? Est-ce le juge qui vend la justice, le gouverneur qui mésuse de son pouvoir ? Non; mais le colporteur qui vend pour vivre quelques livres où l'on doute de l'humilité & de la pauvreté ecclésiastique. A qui, dans certaines contrées donne-t-on le nom de mauvais citoyen ? Est-ce au frippon qui vole & dissipe la caisse nationale ? De tels forfaits presque toujours impunis, trouvent par-tout des protecteurs. Celui-là seul est mauvais citoyen qui, dans une chanson ou une épigramme, a ri de la fripponnerie ou de la frivolité * 44 d'un homme en place.

J'ai vu des pays où le disgracié n'est pas celui qui fait le mal, mais celui qui révele son auteur. Met-on le feu à la maison ? C'est l'accusateur qu'on châtie, & l'incendiaire qu'on caresse. Dans de tels gouvernements souvent le plus grand des crimes est l'amour de la patrie & la résistance aux ordres injustes du puissant. Pourquoi le mérite est-il toujours suspect au ministre inepte ? D'où naît sa haine pour les gens de lettres * 45 ? De ce qu'il les regarde comme autant de fanaux propres à éclairer ses méprises * 46.

Sous le nom de fous l'on attachoit jadis des sages à la personne des princes; & sous ce nom, il leur étoit quelquefois permis de dire la vérité * 47. Ces fous déplurent : leur charge a par-tout été suppri-

mée ; & c'eſt peut-être la ſeule réforme générale que les ſouverains aient faite dans leur maiſon ; ces fous ſont les derniers ſages qu'on ait ſoufferts auprès des grands ; veut-on s'en approcher, veut-on leur être agréable, que faire ? parler comme eux & les fortifier dans leurs erreurs ; ce rôle n'eſt pas celui d'un homme éclairé, franc & loyal. Il parle & penſe d'après lui : les grands le ſavent, & l'en haïſſent ; ils ſentent, à cet égard, la borne de leur autorité. C'eſt aux hommes de cette eſpece qu'il eſt ſur-tout défendu de penſer & d'écrire ſur les matieres d'adminiſtration. Qu'en arrive-t-il ? Privés du conſeil de gens inſtruits, les rois ſacrifient à la crainte momentanée de la contradiction, leur puiſſance réelle & durable ; en effet, ſi le prince n'eſt fort que de la force de ſa nation ; ſi la nation n'eſt forte que de la ſageſſe de ſon adminiſtration ; & ſi les hommes chargés de cette adminiſtration ſont néceſſairement tirés du corps de la nation, il eſt impoſſible dans un gouvernement où l'on perſécute l'homme qui penſe, où l'on aveugle tous les citoyens, que la nation produiſe de grands miniſtres. Le danger de s'inſtruire y détruit l'inſtruction, & le peuple gémit ſous le ſceptre de cette orgueilleuſe ignorance, qui bientôt précipite dans une ruine commune & le deſpote & ſa nation * 48.



CHAPITRE XVI.

L'Intolérance est souvent fatale aux Princes.

Le pouvoir & le plaisir présents sont souvent destructifs du plaisir & du pouvoir à venir. Pour commander avec plus d'empire, un prince desire-t-il des sujets sans idées, sans énergie, sans caractere * 49, enfin des automates, toujours obéissants à l'impression qu'il leur donne ? S'il parvient à les rendre tels, il sera puissant au dedans, foible au dehors : il sera le tyran de ses sujets, & le mépris de ses voisins.

Telle est la position du despote ; l'orgueil du moment, la lui fit desirer. Il se dit à lui-même, c'est sur mes peuples que j'exerce habituellement mon pouvoir : c'est donc leur résistance & leur contradiction qui rappellant plus souvent à ma mémoire l'idée de mon impuissance, me seroit la plus insupportable. S'il défend en conséquence la pensée à ses sujets, il déclare par cet acte qu'indifférent à la grandeur & à la félicité de sa nation, peu lui importe de mal gouverner ; mais beaucoup de gouverner sans contradiction. Or, du moment où le fort a parlé, le foible se tait, s'abrutit, & cesse de penser ; parce qu'il ne peut communiquer ses pensées.

Mais, dira-t-on, si l'engourdissement dans lequel la crainte retient les esprits, est nuisible à un état ; faut-il en conclure que la liberté de penser & d'écrire soit sans inconvénient ?

En Perſe, dit Chardin, on peut, juſques dans les cafés, parler hautement & cenſurer impunément le viſir. Le miniſtre qui veut être averti du mal qu'il fait, ſait qu'il ne peut l'être que par le cri public. Peut être en Europe eſt-il des pays plus barbares que la Perſe.

Mais du moment où le citoyen pourra tout penſer, tout écrire; que de livres faits ſur des matieres qu'il n'entendra pas ! Que de ſottiſes les écrivains ne diront-ils pas ! Tant mieux : ils en laiſſeront moins à faire aux viſirs. La critique relevera les erreurs de l'auteur : le public s'en moquera ; c'eſt toute la punition qu'il mérite. Si la légiſlation eſt une ſcience, ſa perfection doit être l'œuvre du temps & de l'expérience. En quelque genre que ce ſoit, un excellent livre en ſuppoſe une infinité de mauvais. Les tragédies de la paſſion dûrent précéder celles d'Héraclius, de Phedre, de Mahomet, &c. Que la preſſe ceſſe d'être libre * 50, l'homme en place, non averti de ſes fautes, en commettra ſans ceſſe de nouvelles. Il fera preſque toutes les ſottiſes que l'écrivain eût dites * 51. Or, il importe peu à une nation qu'un auteur diſe des ſottiſes ; c'eſt tant pis pour lui : mais il lui importe beaucoup que le miniſtre n'en faſſe point ; c'eſt tant pis pour elle.

La liberté de la preſſe n'a rien de contraire à l'intérêt général * 52 : cette liberté eſt dans un peuple l'aliment de l'émulation. Quels hommes doivent l'entretenir ? Les gens en place. Qu'ils veillent d'autant plus ſoigneuſement à ſa conſervation, qu'une fois éteinte, il eſt preſque impoſſible de la rallumer. Un peuple déjà policé tombe-t-il dans l'abrutiſſement, quel remede à ce mal ? la conquête : elle

seule peut redonner de nouvelles mœurs à ce peuple, & le rendre encore célebre & puissant. C'est le vœu d'un citoyen honnête; d'un homme qui s'intéresse à la gloire de sa nation, qui se croit grand de sa grandeur, & heureux de son bonheur. Le vœu du despote n'est pas le même, parce qu'il ne se confond point avec ses esclaves; parce qu'indifférent à leur gloire comme à leur bonheur, il n'est touché * 53 que de leur servile obéissance.

Le sultan aveuglément obéi est content; que d'ailleurs ses sujets soient sans vertus, que l'empire s'affoiblisse, qu'il périsse par la consomption, peu lui importe: il suffit que la durée de la maladie en cache la véritable cause, & qu'on ne puisse en accuser l'ignorance du médecin. La seule crainte des sultans & de leurs visirs, c'est une convulsion subite dans l'empire. Il en est des visirs comme des chirurgiens; leur unique desir c'est que l'état & le malade n'expirent point entre leurs mains. Que d'ailleurs l'un & l'autre meurent du régime qu'ils prescrivent, leur réputation est sauve; ils s'en inquiétent peu.

On ne demande point au peuple industrie & vertu, mais soumission & argent. Semblable à l'araignée qui, sans cesse entoure de nouveaux fils l'insecte dont elle fait sa proie, le sultan, pour dévorer plus tranquillement ses peuples * 54, les charge chaque jour de nouvelles chaînes.

Toute remontrance l'importune & l'irrite. C'est l'enfant mal élevé; il mord dans le fruit empoisonné, & bat la mere qui le lui arrache. Quel cas sous son regne fait-on d'un citoyen vrai & courageux? C'est un fou qu'on punit * 55. Quel cas fait-on d'un citoyen

citoyen bas & vil * 56 ? C'eſt un ſage qu'on récompenſe ; les ſultans veulent être flattés * 57. Qui peut ſe refuſer à leurs deſirs ? Qui peut, ſous un pareil gouvernement, s'intéreſſer vivement au bonheur public ? Seroient-ce quelques ſages répandus çà & là dans un empire ? Leurs lumieres n'éclairent perſonne ; ce ſont des lampes dans des tombeaux ; le deſpote ne ſe confie qu'à des hommes qui, vieillis dans les antichambres, en ont l'eſprit & les mœurs. Ce furent ces flatteurs qui précipiterent les Stuards à leur ruine. » Quelques prélats, dit un écrivain » Anglois, s'étant apperçus de la bigotte foibleſſe de » Jacques I, en profiterent pour lui perſuader que » la tranquillité publique dépendoit de l'uniformité » du culte ; c'eſt-à-dire, de certaines cérémonies re» ligieuſes. Jacques le crut, tranſmit cette opinion » à ſes deſcendants. Quelles en furent les ſuites ? » l'exil & la ruine de ſa maiſon.

» Lorſque le ciel, dit Velleïus Paterculus, veut » châtier un ſouverain, il lui inſpire le goût de la » flatterie * 58 & la haine de la contradiction. Au » même inſtant l'entendement du ſouverain s'obſ» curcit : il fuit la ſociété des ſages, marche dans » les ténebres, tombe dans les abîmes, &, ſelon » le proverbe latin, paſſe de la fumée dans le feu «. Si tels ſont les ſignes de la colere du ciel, contre quel ſultan n'eſt-il pas irrité ?

» De quelle maniere parle-t-on de moi & de mon » gouvernement, diſoit un empereur de la Chine à » Confucius ; chacun, répond le philoſophe, ſe tait, » tous gardent un morne ſilence ; c'eſt ce que je » deſire, reprend l'empereur ; & c'eſt ce que vous » devriez craindre, replique le philoſophe ; le ma-

» lade flatté est abandonné : sa fin est prochaine.
» Il faut révéler au monarque les défauts de son es-
» prit, comme les maladies de son corps ; sans cette
» liberté, l'état & le prince sont perdus «. Cette
réponse déplût à l'empereur. L'intérêt présent de l'or-
gueil l'emporte presque toujours sur tout intérêt à
venir, & les peuples sont princes en ce point.





CHAPITRE XVII.

La flatterie n'est pas moins agréable aux Peuples qu'aux Souverains.

Les peuples veulent, comme les rois, être courtisés & flattés. La plupart des orateurs d'Athenes n'étoient que de vils adulateurs de la populace. Prince, nation, particulier * 59; tout est avide d'éloges. A quoi rapporter ce desir universel? à l'amour du pouvoir. Qui me loue, réveille en moi l'idée de puissance, à laquelle se joint toujours l'idée du bonheur. Qui me contredit, rappelle au contraire à mon souvenir l'idée de foiblesse, à laquelle se joint toujours l'idée du malheur. Le desir de la louange est commun à tous : mais trop sensibles à cette louange, les peuples ont quelquefois donné le nom de bons patriotes à leurs plus vils flatteurs. Qu'on vante avec transport les vertus de sa nation, mais qu'on ne soit pas aveugle sur ses vices. L'éleve le plus vraiment aimé, n'est pas le plus loué. Le véritable ami n'est point adulateur.

Les particuliers ne sont que trop portés à vanter les vertus de leurs concitoyens ; ils font cause commune avec eux. Notre adulation pour nos compatriotes n'est point la mesure de notre amour pour la patrie; en général, point d'homme qui n'aime sa nation. L'amour des François est naturel au François. Pour devenir mauvais citoyen, il faut

que, détachant mon intérêt de l'intérêt public, les loix me rendent tel.

L'homme vertueux se reconnoît au desir qu'il a de rendre encore, s'il est possible, ses concitoyens & plus illustres & plus heureux. En Angleterre, les vrais patriotes sont ceux qui s'élevent avec le plus de force contre les abus du gouvernement. En Portugal, à qui donne-t-on ce même titre? à celui qui loue le plus bassement l'homme en place : & cependant quel citoyen! quel patriote!

C'est à cette connoissance approfondie des motifs de notre amour pour la flatterie & de notre haine pour la contradiction, qu'on doit la solution d'une infinité de problêmes moraux, inexplicables sans cette connoissance. Pourquoi toute vérité nouvelle est-elle d'abord si mal accueillie ? c'est qu'une vérité de cette espece contredit toujours quelque opinion généralement accréditée, prouve la foiblesse ou la fausseté d'une infinité d'esprits, & qu'une infinité de gens, par conséquent, ont intérêt de haïr & d'en persécuter l'auteur.

Le frere Côme perfectionne l'instrument de la taille : il opere d'une maniere nouvelle : cette maniere est à la fois moins dangereuse & moins douloureuse. Qu'importe? L'orgueil des chirurgiens fameux en est humilié; ils le persécutent, veulent le bannir de France; ils sollicitent une lettre de cachet, & le hasard veut qu'on la refuse.

L'homme de génie est presque par-tout plus vivement poursuivi que l'assassin : c'est que l'un n'a que les parents de l'assassiné, & l'autre tous ses concitoyens pour ennemis.

J'ai vu une dévote demander à la fois au minis-

tre la grace d'un voleur & l'emprisonnement d'un janséniste & d'un déiste. Quel motif la détermi-noit ? son orgueil. Que m'importe, eût-elle dit volontiers, qu'on vole & qu'on assassine, pourvu que ce ne soit ni moi, ni mon confesseur ! ce que je veux, c'est qu'on ait de la religion ; c'est que le déiste, par ses raisonnements, ne blesse plus ma vanité.

Nous éclaire-t-on ? on nous humilie ; porte-t-on la lumiere au nid des petits hiboux ? son éclat les importune : ils crient. Les hommes médiocres sont ces petits hiboux. Qu'on leur présente quelques idées claires & lumineuses, ils crieront qu'elles sont dangereuses, fausses * 60 & punissables.

Les idées fortes & grandes sont presque par-tout proscrites ; les auteurs qu'on lit, sont ceux qui rendent d'une maniere neuve & saillante les idées communes ; ils sont loués, parce qu'ils sont peu louables ; parce qu'ils ne contredisent personne ; la contradiction, insupportable à tous, l'est sur-tout aux grands. On connoît la fureur de Charles-Quint contre les luthériens ; cependant, lorsqu'après avoir abdiqué l'empire, il vivoit dans la retraite : » J'ai, » disoit-il alors, trente montres sur ma table, & » pas deux qui marquent au même instant précisé-» ment la même heure (1). Comment donc ima-

(1) Un domestique de Charles-Quint entre étourdiment dans sa cellule, renverse une table, & brise les trente montres posées dessus. Charles se prend à rire ; plus heureux que moi, dit-il au domestique, tu trouves enfin le seul moyen de les mettre d'accord.

» giner qu'en fait de religion, je ferois penser tous
» les hommes de la même maniere «. Quels étoient ma folie & mon orgueil ! que Charles-Quint n'a-t-il fait plutôt cette réflexion ! Que de semences de guerre il eût étouffé ! Que de sang humain il eût épargné !

Ce n'est point assez de régner sur un peuple, de commander aux idées de ses concitoyens ; on veut encore commander à leurs goûts. M. Rousseau n'aime point la musique françoise ; son sentiment est d'accord avec celui de toutes les nations de l'Europe ; il le déclare dans un ouvrage ; mille voix s'élevent contre lui ; il faut le faire pourrir dans un cachot ; on sollicite une lettre de cachet ; & le ministre, heureusement trop sage pour l'accorder, ne veut point exposer la nation françoise à ce ridicule.

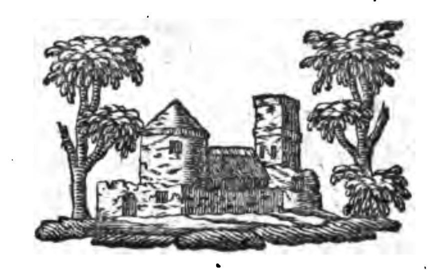
Point d'attentats auxquels ne se porte l'intolérance humaine. Qui peut l'enchaîner ? une crainte réciproque. Que deux hommes égaux en force different d'opinions, aucun d'eux ne s'insulte, parce qu'on offense rarement celui qu'on croit ne pouvoir impunément offenser.

A quelles causes attribuer entre militaires, la politesse des disputes ? à la crainte du duel ; entre les gens de lettres ? à la crainte du ridicule. Nul ne veut être confondu avec les pédants de college.

Des loix séveres peuvent réprimer l'intolérance comme le vol. Que, libre dans mes goûts & mes opinions, la loi me défende d'insulter à ceux d'autrui, mon intolérance enchaînée par les édits du magistrat, ne se portera point à des violences. Mais que le gouvernement m'affranchisse de la crainte

du duel, du ridicule & des loix, mon intolérance non contenue me rendra de nouveau cruel & barbare.

La fureur atroce avec laquelle les différentes ſectes religieuſes ſe ſont perſécutées en eſt la preuve.





CHAPITRE XVIII.

De l'Intolérance religieuse.

Cette espece d'intolérance est la plus dangereuse ; l'amour du pouvoir en est le motif, & la religion le prétexte. Que punit-on dans l'hérétique ou l'impie ? l'homme assez audacieux pour penser d'après lui, pour croire plus à sa raison qu'à celle des prêtres, & pour se déclarer leur égal. Ce prétendu vengeur du ciel ne l'est jamais que de son orgueil humilié.

Aux yeux d'un Muphti, comme à ceux d'un Bonze, un incrédule est un impie, que doit frapper le feu du ciel : aux yeux du sage, ce n'est qu'un homme qui ne croit pas au conte de ma Mere-l'Oye.

Se peut-il que des hommes couverts des haillons de la pénitence & du masque de la charité, aient en to temps été les plus atroces ? Quoi ! le jour de la tolérance ne luit point encore ? Quoi ! des gens honnêtes se haïssent & se persécutent sans honte pour des disputes de mots, souvent pour le choix des erreurs, & parce qu'ils portent les noms divers de luthériens, de calvinistes, de catholiques, de mahométans, &c.

En anathématisant le Kalender ou le Derviche, le Moine ignore-t-il qu'aux yeux de ce Derviche, le vrai impie, le vrai scélérat, est ce Chrétien, ce Pape, ce Moine qui ne croit pas à Mahomet ? Faut-il qu'éternellement condamnée à la stupidité, chaque secte

approuve en elle ce qu'elle détefte dans les autres ?

Qu'on fe rappelle quelquefois la parabole ingénieufe d'un peintre célebre. Tranfporté, dit-il, en rêve aux portes du paradis, le premier objet qui frappe mes yeux, eft un vieillard vénérable : à fes clefs, à fa tête chauve, à fa longue barbe, je reconnois St. Pierre. L'Apôtre fe tient fur le feuil des portes céleftes. Une foule de gens s'avancent vers lui ; le premier qui fe préfente eft un papifte : J'ai, lui dit-il, toute ma vie été dévot, & cependant affez honnête homme : Entre donc, répond le Saint, & place-toi au banc des catholiques : vient après un réformé ; il lui préfente la même requête ; il en reçoit la même réponfe : Place-toi, dit le Saint, parmi les réformés. Arrivent enfuite des marchands de Smyrne, de Bagdat, de Baffora, &c. Ils étoient Mufulmans, avoient toujours été vertueux, & St. Pierre leur fit prendre place parmi les Mufulmans; enfin, vient un incrédule. Quelle eft ta fecte, demanda l'Apôtre : D'aucune, Monfeigneur ; j'ai cependant toujours été honnête : Tu peux entrer ; mais où te mettre ? choifis toi-même : affieds-toi près de ceux qui te paroiffent les plus raifonnables.

Plût au ciel qu'éclairé par cette parabole, on ne prétendit plus commander aux opinions des autres ! Dieu veut que la vérité foit la récompenfe de l'examen. Les prieres les plus efficaces pour en obtenir la connoiffance, font, dit-on, l'étude & l'application. O Moines ftupides ! avez-vous jamais fait cette priere ?

Qu'eft-ce que vérité ? Vous l'ignorez, & vous perfécutez celui qui, dites-vous, ne la connoît pas, & vous avez canonifé les dragonades des Céve-

nes ; & vous avez élevé à la dignité de Saint un Dominique, un barbare qui fonda le tribunal de l'inquisition, & massaçra les Albigeois * 61, & sous Charles IX, vous faisiez aux catholiques un devoir du meurtre des réformés ; & dans ce siecle enfin si éclairé, il est des monstres qui traitent la tolérance de crime & d'indifférence pour la religion, & qui voudroient revoir encore ce jour de sang & de massacre, ce jour affreux de St. Barthelemi, où l'orgueil sacerdotal se promenoit dans les rues, commandant la mort des François. Tel le Sultan, suivi du bourreau, parcourt les rues de Constantinople, demandant le sang du chrétien qui porte la culotte rouge. Plus barbares que ce Sultan, c'est vous qui distribuez aux chrétiens des glaives pour s'entr'égorger.

O religions, (je parle ici des fausses) si vous n'étiez que ridicules, l'homme d'esprit ne releveroit point vos absurdités ! S'il s'en fait un devoir, c'est que ces absurdités dans des hommes armés du glaive de l'intolérance * 63, sont un des plus cruels fléaux de l'humanité.





CHAPITRE XIX.

L'Intolérance & la persécution n'est pas de commandement divin.

A qui Jesus donna-t-il le nom de race de viperes ? Fut-ce aux Païens, aux Esséniens, à ces Saducéens * 64 qui nioient l'immortalité de l'ame & même l'existence de Dieu ? Non : ce fut aux Pharisiens ; ce fut aux prêtres juifs.

Faut-il que par la fureur de leur intolérance, les prêtres catholiques méritent encore ce même nom ? A quel titre persécutent-ils un hérétique ? L'hérésie est un nom que le Puissant donne à des opinions communément vraies, mais contradictoires aux siennes. L'hérésie est locale, comme l'orthodoxie. L'hérétique est un homme de la secte non dominante dans la nation où il vit ; cet homme, moins protégé, & par conséquent plus foible, peut être impunément insulté, & on l'insulte.

Si les ministres de Neufchâtel, accusateurs de M. Rousseau * 65, fussent nés Athéniens ou Juifs, ils eussent donc, à titre de forts, également poursuivi Socrate ou Jesus. O ! éloquent Rousseau, vous n'eûtes point à rougir de l'estime de ces stupides : elle eût prouvé quelque analogie entre leurs idées & les vôtres : elle eût taché vos talents. Vous fûtes persécuté au nom de la divinité, mais non par elle.

Qui s'éleve avec plus de force que le fils de Dieu contre l'intolérance ? Ses Apôtres veulent qu'il fasse

defcendre le feu du ciel fur les Samaritains ; il les en reprend aigrement. Les Apôtres, alors animés de l'efprit du monde, n'avoient point encore reçu celui de Dieu. A peine en furent-ils éclairés, qu'ils furent profcrits, & non profcripteurs.

Le ciel ne confere à perfonne le droit de maffacrer l'hérétique. Jean n'ordonne point aux chrétiens de s'armer contre les païens * 66 : *Aimez-vous les uns les autres*, répete-t-il fans ceffe ; *telle eft la volonté de Dieu. Accomplit-on ce précepte, on a rempli la loi.*

Néron pourfuivit dans les premiers chrétiens des hommes d'une opinion différente de la fienne : mais Néron fut un tyran en horreur à l'humanité. Commet-on les mêmes barbaries ; viole-t-on fans remords la loi naturelle & divine qui défend *de faire à autrui ce qu'on ne voudroit pas qui nous foit fait ?* On doit être également maudit de Dieu & des hommes.

Qui tolere les intolérants fe rend coupable de tous leurs crimes. Qu'une églife fe dife perfécutée, lorfqu'on lui contefte le droit de perfécuter, le prince doit être fourd à fes follicitations ; c'eft fur la conduite du fils de Dieu que l'églife doit régler la fienne. Or, Jefus & les Apôtres laifferent à l'homme le libre exercice de fa raifon. Pourquoi l'églife lui en défendroit-elle l'ufage ; nul n'a droit fur l'air que je refpire, ni fur la plus noble fonction de mon efprit, fur celle de juger par moi-même ; feroit-ce aux autres que j'abandonnerois le foin de penfer pour moi ? J'ai ma confcience, ma raifon, ma religion, & ne veux avoir ni la confcience, ni la raifon, ni la religion du Pape. Je ne veux point mo-

déler ma croyance sur celle d'autrui, dit un Archevêque de Cantorbéry. Chacun répond de son ame : c'est donc à chacun à examiner :

Ce qu'il croit ;
Sur quel motif il croit ;
Quelle est la croyance qui lui paroît la plus raisonnable.

Quoi, dit Jean Gerson, Chancelier de l'université de Paris, le ciel m'auroit doué d'une ame, d'une faculté de juger, & je la soumettrois à celle des autres ; & ce seroit eux qui me guideroient dans ma maniere de vivre & de mourir ?

Mais un homme peut-il préférer sa raison à celle de sa nation ? Un tel orgueil est-il légitime ? Pourquoi non ? Si Jupiter prenoit encore en main les balances avec lesquelles il pesoit jadis les destinées des héros ; s'il mettoit dans l'un des plateaux l'opinion d'un Locke, d'un Fontenelle, d'un Bayle, & de l'autre, l'opinion des nations italiennes, françoises, espagnoles, &c. ; le dernier des plateaux s'éleveroit comme chargé de nul poids. La diversité & l'absurdité des différents cultes prouve le peu de cas qu'on doit faire de l'opinion des peuples. La sagesse divine elle-même parut, dit l'écriture, *Judæis scandalum, gentibus stultitiam ;* scandale aux Juifs, folie aux yeux des nations ; je ne dois, en fait de religion, nul respect à l'opinion d'un peuple : c'est à moi seul que je dois compte de ma croyance. Tout ce qui se rapporte immédiatement à Dieu ne doit avoir pour juge que l'Etre suprême. Le Magistrat lui-même uniquement chargé du bonheur tem-

porel des hommes, n'a droit de punir que les crimes commis contre la société. Nul prince, nul prêtre, ne peut poursuivre en moi la prétendue faute de ne pas penser comme lui.

Par quel motif la loi défendroit-elle à mon voisin de disposer de mon bien, & lui permettroit-elle de disposer de ma raison & de mon ame ? mon ame est mon bien. C'est de la nature que je tiens le droit de penser & de dire ce que je pense. Lorsque les premiers chrétiens exposerent aux nations & leur croyance, & les motifs de cette croyance; lorsqu'ils mirent le Gentil à portée de juger entre sa religion & la leur, & de faire usage d'une raison donnée à l'homme pour distinguer le vice de la vertu, & le mensonge de la vérité, l'exposition de leur sentiment n'eut sans doute rien de criminel. Dans quel moment les Chrétiens mériterent-ils la haine & le mépris des nations? Lorsque brûlant le temple des idoles, ils voulurent, par la violence, arracher le Païen à la religion qu'il croyoit la meilleure* 67. Quel étoit le but de cette violence? La force impose silence à la raison; elle proscrit tel culte rendu à la divinité; mais que peut-elle sur la croyance? Croire, suppose des motifs pour croire; la force n'en est point un; or, sans motif, on ne croit pas réellement : c'est tout au plus si l'on croit croire * 68.

Point de prétexte pour admettre une intolérance condamnée par la raison & la loi naturelle. Cette derniere loi est sainte; elle est de Dieu; il ne l'a point annullée; il la confirme, au contraire, dans son évangile.

Tout prêtre qui, ſous le nom d'ange de paix, excite les hommes à la perſécution, n'eſt donc point, comme on le croit, dupe d'un zele ſtupide * 69 & mal entendu. Ce n'eſt point à ſon zele, c'eſt à ſon ambition qu'il obéit.





CHAPITRE XX.

L'Intolérance est le fondement de la grandeur du Clergé.

La doctrine, la conduite du prêtre, tout prouve son amour pour le pouvoir ; que protege-t-il ? l'ignorance ; l'ignorant est crédule ; il fait peu d'usage de sa raison, pense d'après les autres, est facile à tromper, & dupe du plus grossier sophisme * 70.

Qu'est-ce que le prêtre persécute ? la science : le savant ne croit pas sans examen ; veut voir par ses yeux, est plus difficile à tromper. En Europe, les prêtres se sont élevés contre Galilée ; ils ont excommunié dans Virgile & Scheiner les découvertes que l'un avoit fait des antipodes, & l'autre des tâches dans le soleil ; ils ont proscrit dans Bayle la saine logique, dans Descartes l'unique méthode d'apprendre ; ils ont forcé ce philosophe à s'expatrier * 71 ; ils ont jadis accusé tous les grands hommes de magie * 72 ; & maintenant que la magie a passé de mode, ils accusent encore d'athéisme & de matérialisme * 73 ceux qu'en qualité de sorciers, ils eussent jadis fait brûler.

Le soin du prêtre fut toujours d'éloigner la vérité du regard des hommes. Toute lecture instructive leur est interdite ; le prêtre s'enferme avec eux dans une chambre obscure, & ne s'y occupe qu'à boucher les crevasses par lesquelles la lumiere pourroit entrer ; il hait & haïra toujours le philosophe ; il craindra

craindra toujours que des hommes éclairés ne renverſent un empire fondé ſur l'erreur & l'aveuglement.

Un deſpote d'Aſie veut que ſes ſujets concourent de tout leur pouvoir à ſes plaiſirs ; qu'ils apportent à ſes pieds leur hommage & leurs richeſſes. Les prêtres papiſtes exigent pareillement l'hommage & les richeſſes des catholiques A-t-il fallu, pour accroître leur puiſſance & leurs tréſors, courir à la barbarie & à la cruauté ? ils ont été cruels & barbares.

Du moment qu'inſtruits par l'expérience, qu'on rendoit plus à la crainte qu'à l'amour ; qu'on préſentoit plus d'offrandes à Ariman qu'à Oromaze, au cruel Moloe qu'au doux Jeſus ; c'eſt ſur la terreur qu'ils ont fondé leur empire : ils ont voulu pouvoir, à leur gré, brûler le juif & l'hérétique * 74, empriſonner le janſéniſte & le déiſte, &, malgré l'horreur qu'inſpire à toute ame humaine & ſenſible le tribunal de l'inquiſition, ils ont conçu le projet de l'établir. A force d'intrigues, ils y parvinrent en Eſpagne, en Italie, en Portugal, &c.

Plus la maniere de procéder de ce tribunal fut arbitraire, plus il fut redouté. Alors la puiſſance ſacerdotale s'accrût de toutes les frayeurs dont elle frappoit l'imagination des hommes. Le moine impunément ſourd au cri de la compaſſion, aux larmes de la miſere & aux gémiſſements de la douleur, n'épargna ni la vertu, ni les talents. Ce fut par la confiſcation des biens ; ce fut à l'aide des tortures & des bûchers qu'il uſurpa enfin ſur les peuples une autorité ſupérieure à celle des magiſtrats, & ſouvent même à celle des rois.

Un eſprit éclairé fait que la violence fait les hy-

pocrites, & la persuasion des chrétiens; qu'un hérétique est un frere qui ne pense pas comme lui sur certains dogmes métaphysiques; que ce frere, privé du don de la foi est à plaindre, non à punir, & que si nul ne peut croire vrai ce qu'il voit faux, nul pouvoir humain ne peut commander à la croyance. Cependant l'intolérance religieuse fait encore le malheur des nations; l'excessif amour du moine pour le pouvoir produisit son excessive barbarie; cruel par systême, le moine l'est encore par son éducation; foible, hypocrite & poltron par état, tout prêtre catholique doit, en général, être atroce. Aussi dans les pays soumis à sa puissance, exerça-t-il, en tous les temps, tout ce que peut imaginer l'injustice & la cruauté la plus raffinée. Si d'une religion instituée pour inspirer la douceur & la charité, il fit un instrument de persécutions & de massacres; si tout dégoûtant du sang versé dans un auto-da-fé, il ose, dans le sacrifice de l'autel, lever ses mains homicides au ciel, qu'on ne s'en étonne point; couvert du sang hérétique, il doit se regarder comme le vengeur de la divinité. Quel corps n'a pas légitimé les actions les plus abominables, lorsqu'elles tendoient à l'accroissement de son pouvoir!

J'ai considéré les diverses religions, & j'ai vu leurs divers sectateurs s'entre-arracher les flambeaux avec lesquels ils vouloient brûler leurs semblables. J'ai vu les diverses superstitions servir de marchepied à l'orgueil ecclésiastique. Quel est donc, me suis-je dit, le vrai impie? Est-ce l'incrédule? Non: mais le fanatique * 75 ambitieux; c'est lui qui, persécuteur, assassin de ses freres, enviant à l'exécuteur des vengeances célestes le plaisir de tourmen-

ter les hommes dans les enfers, se présente pour remplir ses abominables fonctions sur la terre; qui ne voyant qu'un damné dans un incrédule, voudroit, par une mort prompte, hâter encore sa damnation, & par une gradation inouie de cruauté, que cet homme, son semblable, fût au même instant arrêté, emprisonné, jugé, maudit, brûlé & damné.





CHAPITRE XXI.

Impossibilité d'étouffer dans l'homme le sentiment de l'Intolérance ; moyen de s'opposer à ses effets.

Le levain de l'intolérance est indestructible : il ne s'agit que d'en suspendre le développement & l'action. Des loix séveres doivent donc les réprimer comme le vol.

S'agit-il d'un intérêt personnel ? Le magistrat, en défendant les voies de fait, lie les mains de l'intolérance. Pourquoi les lui délie-t-il, lorsque, sous le masque de la religion, cette intolérance peut exercer les plus grandes cruautés ?

Les hommes sont de leur nature intolérants. Quand le soleil de la raison les éclaire un moment, que n'en profitent-ils pour s'enchaîner par des loix sages, & se mettre dans l'heureuse impuissance de se nuire, lorsqu'ils seront de nouveau saisis de l'accès d'une rage intolérante ?

De bonnes loix peuvent également contenir le dévot furieux & le prêtre perfide. En Angleterre, en Hollande, dans une partie de l'Allemagne, des crimes & des malheurs multipliés ont, sur cet objet, ouvert enfin les yeux des peuples. Ils sentent que la liberté de penser est de droit naturel ; que penser produit le besoin de communiquer ses pensées, & que dans un peuple, comme dans un particulier, l'indifférence est un signe de stupidité.

Qui n'éprouve pas le besoin de penser, ne pense pas. Il en est de l'esprit comme du corps ; ne fait-

on point usage de leurs facultés, on devient impotent de corps & d'esprit. Lorsque l'intolérance a comprimé l'ame des citoyens, lorsqu'elle en a détruit le ressort, alors l'esprit de vertige & d'aveuglement se répand sur une nation.

Le toucher de Midas, disent les poëtes, changeoit tout en or : la tête de Méduse transformoit tout en pierres : l'intolérance transforme pareillement en hypocrites, en foux, en idiots * 76 tout ce qui se trouve dans l'athmosphere de sa puissance. C'est elle qui, dans l'Orient, porta ces premiers germes de stupidité qu'y développa depuis le despotisme. C'est l'intolérance qui condamne au mépris de l'univers, présent & à venir, toutes ces contrées superstitieuses, dont les habitants paroissent réellement plutôt appartenir à la classe des brutes, qu'à celle des hommes.

Il n'est qu'un cas où la tolérance puisse devenir funeste à une nation ; c'est lorsqu'elle tolere une religion intolérante ; telle est la catholique. Cette religion, devenue la plus puissante dans un état, y répandroit encore le sang de ses stupides protecteurs ; c'est un serpent qui piqueroit le sein qui l'auroit réchauffé. Que l'Allemagne y soit attentive ! ses princes ont intérêt d'embrasser le papisme : il leur offre de grands établissements pour leurs freres, leurs enfants, &c. Ces princes, une fois catholiques, voudront forcer la croyance de leurs sujets, & dussent-ils encore verser le sang humain, ils le feront de nouveau couler. Les flambeaux de la superstition & de l'intolérance fument encore. Un léger souffle peut les rallumer, & embraser l'Europe. Où s'arrêteroit l'incendie ? Je l'ignore. La Hollande seroit-elle sûre de s'y soustraire ? Le Breton lui-même

pourroit-il, du haut de ses dunes, long-temps braver la fureur du catholique ? Le fossé des mers est une barriere impuissante contre le fanatisme. Qui l'empêcheroit de prêcher une nouvelle croisade, d'armer l'Europe contre l'Angleterre, d'y prendre terre, & de traiter un jour les Bretons comme il traita jadis les Albigeois.

Que le ton insinuant du catholique n'en impose pas aux protestants. Le même prêtre qui regarde en Prusse l'intolérance comme une abomination & une infraction à la loi naturelle & divine, regarde en France la tolérance comme un crime & une hérésie * 77. Qui le rend en ces pays si différent de lui-même ? Sa foiblesse en Prusse, & sa puissance en France.

Qu'on considere la conduite des chrétiens d'abord foibles ; ce sont des agneaux : devenus forts, ce sont des tigres.

Instruites par leurs malheurs passés les nations ne sentiront-elles jamais la nécessité d'enchaîner le fanatisme, & de bannir de toute religion le dogme monstrueux de l'intolérance ? Qui dans ce moment même ébranle le trône de Constantinople, & ravage la Pologne ? Le fanatisme. C'est lui qui, défendant au catholique Polonois d'admettre le Dissident au partage de ses privileges, ordonne de préférer la guerre à la tolérance. En vain impute-t-on au seul orgueil des Grands les malheurs actuels de ces contrées ; sans la religion, les Grands n'eussent point armé la nation, & l'impuissance de leur orgueil eût maintenu la paix dans la patrie. Le papisme est l'auteur caché des malheurs de la Pologne.

A Constantinople, c'est le fanatisme musulman qui, couvrant d'opprobre & d'ignominie le chré-

tien grec, l'arme en secret contre l'empire dont il auroit été le défenseur.

Plût au ciel que ces deux exemples, & présents, & frappants, des maux produits par l'intolérance religieuse, fussent les derniers de cette espece, & que désormais indifférents à tous les cultes, les gouvernements jugeassent les hommes sur leurs actions, & non sur leur croyance; qu'ils regardassent les vertus & le génie comme les seuls titres à la faveur publique; apprissent que ce n'est point de l'horloger papiste, turc, ou réformé, mais du meilleur qu'il faut acheter sa montre; & qu'enfin ce n'est point à l'étendue de la croyance, mais à celle des talents, qu'il faut confier les places.

Tant que le dogme de l'intolérance subsiste, l'univers moral renferme dans son sein le germe de nouvelles calamités. C'est un volcan demi-éteint, qui se rallumant un jour avec plus de violence, peut de nouveau porter l'incendie & la désolation.

Telles sont les craintes d'un citoyen qui, sincere ami des hommes, souhaite vivement leur bonheur.

J'ai, je crois, suffisamment prouvé qu'en général toutes les passions factices, & en particulier l'intolérance civile & religieuse, n'étoient dans l'homme qu'un amour déguisé du pouvoir. Les longs détails où m'ont entraîné les preuves de cette vérité, auront sans doute fait oublier au lecteur les motifs qui m'ont nécessité à cette discussion. J'ai dû montrer que dans les hommes, si toutes les passions citées ci-dessus sont factices, tous, par conséquent, en sont susceptibles. C'est pour rendre encore plus évidente cette vérité, que je finis par le tableau généalogique des passions.



CHAPITRE XXII.

Généalogie des passions.

Un principe de vie anime l'homme. Ce principe est la sensibilité physique, principe qui produit en lui un sentiment d'amour pour le plaisir, & de haine pour la douleur. C'est de ces deux sentiments réunis dans l'homme, & toujours présents à son esprit, que se forme ce qu'on appelle en lui le sentiment de l'amour de soi. Cet amour de soi engendre le desir du bonheur; le desir du bonheur celui du pouvoir; & c'est ce dernier qui donne à son tour naissance à l'envie, à l'avarice, à l'ambition, & généralement à toutes les passions factices qui, sous des noms divers, ne sont en nous qu'un amour du pouvoir déguisé, & appliqué aux divers moyens de se le procurer.

Ces moyens ne sont pas toujours les mêmes. Aussi voit-on les hommes, selon les positions où ils se trouvent, & le gouvernement sous lequel ils vivent, marcher au pouvoir par la voie, ou des richesses, ou de l'intrigue, ou de l'ambition, ou de la gloire, ou des talents, &c, mais y marcher constamment.

Si l'on se rappelle maintenant ce que j'ai dit, aux Sections II, III & IV de cet ouvrage :

1°. Que tous les hommes ont une égale aptitude à l'esprit :

2°. Que cette égale aptitude est en eux une puissance morte, si elle n'est vivifiée par les passions ;

3°. Que la passion de la gloire est celle qui met le plus communément cette puissance en action :

4°. Que tous en sont susceptibles dans les pays où la gloire conduit au pouvoir :

La conclusion générale que j'en tirerai, c'est que tous les hommes organisés, comme le commun d'entre eux, peuvent être animés de l'espece de passion propre à les élever aux plus hautes vérités.

La seule objection à laquelle il me reste à répondre est celle-ci. Tous les hommes, dira-t-on, peuvent aimer la gloire * 78 ; mais cette passion peut-elle être portée dans chacun d'eux au degré de force suffisant pour mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit ?

Pour résoudre cette question, je suppose que j'ai concentré tout mon bonheur dans la possession de la gloire : alors cette passion aussi vive que l'amour de moi-même, se confondra nécessairement en moi avec ce sentiment. Il s'agit donc de prouver que le sentiment de l'amour de soi, commun à tous les hommes, est le même dans tous, & qu'il peut du moins les douer tous de l'énergie & de la force d'attention qu'exige l'acquisition des plus grandes idées.



CHAPITRE XIII.

De la force du sentiment de l'amour de soi.

Le sentiment de l'amour de soi, différemment modifié dans les différents hommes, est essentiellement le même dans tous. Ce sentiment est indépendant de la finesse plus ou moins grande des organes. On peut être sourd, aveugle, bossu, boiteux, & avoir le même desir de sa conservation, la même haine pour la douleur, & le même amour pour le plaisir. Ni la force, ni la foiblesse du tempérament, ni la perfection des organes n'augmentent ou ne diminuent en nous la force du sentiment de l'amour de soi. Les femmes n'ont pas moins d'amour pour elles que les hommes, & n'ont cependant pas la même organisation. S'il étoit un moyen de mesurer la force de ce sentiment, ce seroit par sa *constance*, son *unité*, &, si je l'ose dire, par sa présence habituelle. A tous ces égards, le sentiment de l'amour de soi est le même dans tous les hommes.

C'est ce sentiment qui, tantôt les arme d'un courage opiniâtre comme d'une épée pour triompher des plus grands obstacles, & qui tantôt les doue d'une crainte prudente, comme d'un bouclier, pour échapper au danger. C'est ce sentiment enfin qui, toujours occupé du bonheur de chaque individu, veille sans cesse à sa conservation. Si l'amour de soi est le même dans tous, tous sont donc susceptibles du même degré de passion, par conséquent du degré

propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit. Mais j'admets pour un moment que le sentiment de l'amour de soi se fît moins vivement sentir à l'un qu'à l'autre : il est certain que cette différence, non encore apperçue par l'expérience, seroit, par conséquent, très-petite, & qu'elle n'influeroit en rien sur les esprits.

Un méchanicien ne détourne d'un fleuve que la partie nécessaire à mouvoir les rouages & les machines placées le long de son rivage ; il laisse le surplus des eaux suivre leurs cours, & se perdre dans des marais. Il ne faut donc pareillement détourner du sentiment total de l'amour de soi que la partie propre à mettre en action l'égale aptitude que tous les hommes ont à l'esprit. Cette partie est moins considérable qu'on ne le pense : consulte-t-on sur ce point l'expérience? Elle nous apprend que la crainte de la férule, du fouet, ou d'une punition encore plus légere, suffit pour douer l'enfant de l'attention qu'exige l'étude & de la lecture & des langues * 79. Or, cette espece d'attention est, ou la plus, ou du moins une des plus pénibles & des plus fatigantes (1).

L'expérience nous apprend encore que toutes nos découvertes sont des dons du hasard ; que nous lui devons le premier soupçon de toute vérité nouvelle ; que toutes les vérités de cette espece sont, pour ainsi

(1) Si l'étude de leur propre langue paroît, en général, moins pénible aux enfants que l'étude de la géométrie, c'est que les enfants éprouvent plus habituellement le besoin de parler, que celui de comparer ensemble des figures géométriques, & que le besoin senti de l'attention la rend toujours moins désagréable & moins pénible.

dire, saisies sans attention; que leur découverte, par cette raison, a toujours été regardée comme une inspiration, & qu'il n'est point de poëte, ni de philosophe à qui l'expression harmonieuse & brillante, claire & précise de ses pensées n'ait coûté plus de soins & de travail que ses idées les plus heureuses.

D'où il résulte que tous les hommes organisés comme le commun d'entre eux, sont susceptibles du degré d'attention requis pour s'élever aux plus hautes vérités, & que dans l'hypothese où le sentiment de l'amour de soi ne fût pas le même dans tous (hypothese sans doute impossible) la petite différence qui se trouveroit à cet égard entre les hommes, n'auroit encore aucune influence sur leur esprit.

En effet, qu'on suppose le sentiment de l'amour de soi plus vif dans l'un que dans l'autre; ce sentiment, comme l'expérience le prouve, n'en seroit pas moins également habituel dans eux. Or, si toute supériorité d'esprit dépend moins d'une attention vive que d'une attention habituelle (1), il est évident

---

(1) Lorsqu'il s'agit d'esprit, le lecteur, pour bien saisir mes idées, doit rappeller à sa mémoire que l'esprit est le produit de l'attention, & l'attention celui d'une passion quelconque, & sur-tout celle de la gloire. Qu'en vain le hasard ou l'éducation nous offriroit dans une lecture une conversation, &c, des objets de la comparaison desquels il pût résulter des idées nouvelles; que ces objets seroient pour nous des semences stériles, si l'attention ne les fécondoit, c'est-à-dire, si nous n'avions un intérêt, un desir vif de les comparer, & d'observer les ressemblances &

que dans cette supposition, tous les hommes seroient encore doués du degré de passion nécessaire pour mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit.

---

les différences, les convenances & les disconvenances que ces objets ont entre eux & avec nous.

Si l'on dit souvent du grand homme qu'il est fils du malheur, c'est qu'en général toujours occupé de s'y soustraire, l'homme est alors forcé de penser & de réfléchir. Il est donc toujours ce que le fait la position où il se trouve. Mais l'adversité est-elle si salutaire qu'on le dit? Oui, dans la premiere jeunesse, lorsqu'on peut encore contracter l'habitude de penser & de réfléchir. Cet âge passé, le malheur afflige l'homme, & l'éclaire peu. L'*infortune*, dit le proverbe écossois, *est saine à déjeûner*, *indifférente à dîner*, &, *mortelle à souper*. D'ailleurs, l'adversité n'excite souvent en nous qu'une effervescence vive & momentanée; parce qu'elle est souvent passagere. La passion de la gloire est plus durable, & par cette raison, la plus propre à produire de grands hommes, & à former de grands talents.





CHAPITRE XXIV.

Des grandes Idées, effets de la constance de l'attention.

Un desir violent occasionne souvent un effort d'esprit plus vif que continu. Or, l'acquisition des grands talents suppose un travail opiniâtre & un desir de s'instruire encore plus habituel que vif. Quelque occupés que les gens du monde soient de leur fortune & de leurs plaisirs, ils éprouvent par instant des desirs de gloire. Pourquoi ces desirs sont-ils stériles en eux ? c'est qu'ils ne sont pas assez durables ; c'est à la constance des desirs que sont attachés les grands succès. Si les Agnès trompent toujours les Arnolphes, c'est que le desir de voir leurs amants est en elles toujours plus habituel que le desir de les en empêcher ne l'est à leurs surveillants.

Les habitans de Kamschatka, d'une stupidité sans égale à certains égards, sont à d'autres d'une industrie merveilleuse. S'agit-il de se faire des vêtements ? leur adresse, dit leur historien, surpasse celle des Européens (1). Pourquoi ? c'est qu'ils habitent une des contrées de la terre la plus sujette aux intempéries de

(1) Si les habitants de Kamschatka nous surpassent dans certains arts, ils peuvent nous égaler en tous. Les talents ne sont que la différente application du même esprit à des genres divers.

Qui souleve une livre de plume ou de laine, souleve

l'air, où, par conséquent, le besoin d'être vêtu se fait le plus habituellement sentir. Le besoin habituel est toujours industrieux. Eprouve-t-on celui de la considération ? procure-t-elle pouvoir (cet objet commun du desir des hommes) on fait tout pour l'obtenir. C'est dans la possession de cette estime qu'on concentre tout son bonheur, & c'est alors que le desir de la gloire s'identifie avec l'amour de nous-mêmes.

Si ce dernier sentiment, comme l'expérience le prouve, est habituellement présent à tous les hommes, il doit donc les douer tous de l'espece d'attention à laquelle est attachée la supériorité de l'esprit.

Tous les hommes organisés comme le commun d'entre eux, sont donc susceptibles non-seulement de passions, mais encore du degré habituel de passions suffisant pour les élever aux plus grandes idées.

D'où provient l'extrême inégalité des esprits ? De ce que personne ne voit précisément * 80 les mêmes objets, ne s'est précisément trouvé dans les mêmes positions * 81 ; n'a reçu la même éducation ; & de ce qu'enfin le hasard, qui préside à notre instruction, ne conduit pas tous les hommes à des mines également riches & fécondes.

C'est donc à l'éducation, prise dans toute l'étendue du sens qu'on peut attacher à ce mot, & dans lequel

---

une livre de fer ou de plomb. La différence apperçue entre l'industrie des habitants de Kamschatka & la nôtre, tient donc à la différence de besoins que doivent éprouver, dans des climats différents, des peuples sauvages ou policés.

même l'idée du hasard se trouve comprise (1), qu'on peut rapporter l'inégalité des esprits.

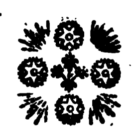
Pour completter les preuves de cette vérité, il me reste à montrer dans la section suivante les erreurs & contradictions où tombent ceux qui, sur ce même sujet, adoptent des principes différents des miens.

Je prendrai M. Rousseau pour exemple. C'est de tous les auteurs celui qui, dans ses ouvrages, a traité cette question avec le plus d'esprit & d'éloquence.

---

(1) Il est à Rome des conservatoires ou écoles de musique, dont on sort toujours bon musicien, & dans lesquels il se forme tous les ans quelques hommes de génie. On voit aussi à Paris une école des ponts & chaussées, dont il ne sort que des gens instruits, parmi lesquels se trouvent quelques hommes supérieurs.

Une excellente éducation peut donc les multiplier dans une nation, & faire du reste des citoyens des gens de sens & d'esprit. Or, ces avantages d'une excellente éducation sont suffisants pour encourager à l'étude d'une science, à la perfection de laquelle est en partie attaché le bonheur de l'humanité.



NOTES.

NOTES.

1. Quelques-uns ont, à la guerre, regardé l'impétuosité de l'attaque comme le caractere distinctif des François; mais cette impétuosité n'est point un caractere: elle leur est commune avec les Turcs, & généralement avec toutes les nations non accoutumées à une discipline févere. Les François d'ailleurs en sont susceptibles. Le roi de Prusse en a dans ses armées, & tous y font l'exercice à la prussienne.

2. Les mots *loyal* & *poli* ne sont point synonimes. Un peuple esclave peut être poli. L'habitude de la crainte doit le rendre révérencieux. Un tel peuple est souvent plus civil & toujours moins loyal qu'un peuple libre. Les négociants de tous les pays attestent la loyauté des commerçants anglois. L'homme libre est, en général, l'homme honnête.

3. Dans une nation avilie on ne trouve pas même parmi ses meilleurs citoyens des caracteres d'une certaine élévation. Des ames nobles & fieres y seroient trop discordantes avec les autres.

4. Parmi les souverains, quel est le plus loué? le plus craint, & le plus détestable. Mais ce tyran, tant loué de son vivant, est l'exécration de son peuple à sa mort. Il peut être sûr, quelque éloge qu'on lui ait donné, que son nom sera le mépris de la postérité. La mort est la lance d'Ituriel: elle détruit le charme du mensonge & de la flatterie. Ce que la mort opere sur les sultans, la disgrace l'opere sur ses visirs. Sont-ils en place? Point d'éloges qu'on ne leur prodigue; point de talents qu'on leur refuse. En sortent-ils? Ils ne sont plus que ce qu'ils étoient avant d'y parvenir, souvent des hommes communs & sans génie.

5. Le despote, toujours sans prévoyance contre ses ennemis du dehors, pourroit-il se flatter que des peuples habitués à trembler sous le fouet du pouvoir, assez vils pour se laisser lâchement dépouiller de la propriété de leurs biens, de leur vie, & de leur liberté, le défendront contre l'attaque d'un ennemi puissant? Un monarque doit savoir qu'en brisant la chaîne qui lie l'intérêt de chaque particulier à l'intérêt général, il anéantit toute vertu: que la vertu détruite dans un empire le précipite à sa ruine; que les étaies du trône despotique doivent s'affaisser sous son poids; qu'uniquement fort de la force de son armée, cette armée défaite, ses sujets affranchis de toute crainte, cesseront de combattre pour lui; que deux ou trois batailles ont, en Orient, décidé du sort des plus grands états. Darius, Tigrane, Antiochus en sont la preuve. Les Romains combattirent 400 ans pour subjuguer la libre Italie; & pour se soumettre la servile Asie, ils ne firent que s'y présenter.

6. Pour l'intérêt de sa gloire & de sa sûreté, le despote devroit regarder comme amis ces mêmes philosophes qu'il hait, & comme ennemis ces mêmes courtisans qu'il chérit, & qui, vils flatteurs de tous ses vices, l'excitent aux crimes qui préparent sa chûte.

7. A quel signe distingue-t-on le pouvoir arbitraire du pouvoir légitime? Tous deux font des loix, tous deux infligent le supplice de mort, ou de moindres peines aux violateurs de ces loix; tous deux emploient la force de la communauté, c'est-à-dire, celle de la nation, ou pour maintenir leurs édits, ou pour repousser l'attaque de l'ennemi. Mais ils diffèrent, dit Locke, en ceci, c'est que le premier de ces pouvoirs emploie la force publique pour satisfaire des fantaisies, & s'asservir ses citoyens; & que le second s'en sert pour se rendre respectable à ses voisins, pour assurer aux concitoyens la propriété de leurs biens, leur vie, leur liberté, pour accroître leur bonheur. Enfin, l'usage de la force nationale pour tout autre objet

que l'avantage général, est un crime. C'est donc à la différente maniere d'employer la force nationale qu'on peut distinguer le pouvoir arbitraire du pouvoir légitime.

8. Tel parut le despotisme au vertueux Tullius, septieme roi de Rome : il eut le courage de mettre lui-même des bornes à l'autorité royale.

9. Entre les diverses causes du peu de succès de la France dans la derniere guerre, si l'on compte la jalousie, l'inexpérience des Généraux, & leur indifférence pour le bien public, peut-être ne faut-il pas oublier la gangrene de l'imbécillité religieuse, qui brouilloit alors beaucoup de têtes à la cour.

10. L'amour de l'homme pour le pouvoir est tel qu'en Angleterre même, il n'est presque point de ministre qui ne voulût revêtir son prince du pouvoir arbitraire. L'ivresse d'une grande place fait oublier au ministre qu'accablé lui-même sous le poids du pouvoir qu'il édifie, lui & sa postérité en feront peut-être les premieres victimes.

11. Le desir du pouvoir est général ; & si pour y parvenir tous les hommes ne s'exposent point aux mêmes dangers, c'est que l'amour de la conservation est dans la plupart d'entre eux en équilibre avec l'amour de la puissance.

12. En presque tout pays l'on donne à la force la préférence sur la justice. En France, l'on met l'avocat à la taille ; l'on en exempte le lieutenant. Pourquoi ? C'est que l'un est, jusqu'à un certain point, représentatif de la justice, & l'autre de la force.

13. Quels sont les ennemis d'un homme célebre ? Ses rivaux, & presque tous ses contemporains. Sa présence les humilie. De qui l'homme illustre est-il loué ? De l'étranger ; l'étranger est sans envie. C'est la postérité vivante. L'éloignement des lieux équivaut à celle des temps.

14. Est-on intérieurement contraint de reconnoître dans un autre plus d'esprit qu'en soi ; on le hait, sa présence importune ; l'on veut se venger, s'en défaire, & pour cet

effet, ou on le force à s'expatrier comme Descartes, Bayle, Maupertuis, &c ; ou on le persécute comme Montesquieu, Rousseau, &c.

Il n'est point, dit-on, de grand homme aux yeux de sa femme ou de son valet-de-chambre. Je le crois bien. Comment vivre habituellement avec un homme qu'on seroit trop souvent forcé d'admirer ? On prend dans ce cas le parti, ou de le quitter, ou de l'estimer peu.

Le mérite réservé donne à la fois une disposition au respect & à la haine, & le mérite affable une disposition à l'amour & au mépris. Qui veut être chéri de ce qui l'environne doit se contenter de peu d'estime. L'oubli du mérite en est le pardon. Les grands talents font quelques admirateurs & peu d'amis ; le vœu secret & général du plus grand nombre, ce n'est pas que l'esprit s'exalte, c'est que la sottise s'étende.

15. Quel motif fait acheter les feuilles satyriques ? La critique qu'on y fait des grands hommes ; les louanges qu'on y donne aux médiocres. On ne changera point à cet égard la nature humaine. Si les Athéniens, dit Plutarque, avancerent si promptement le jeune Cimon aux premieres places, c'étoit pour mortifier Thémistocle ; ils s'ennuyoient d'estimer long-temps le même homme ; pourquoi vanteroient-on à l'excès les talents naissants ? souvent pour déprimer les talents reconnus ; pénetre-t-on, dit Plutarque, profondément dans le cœur humain, en connoît-on les principes moteurs ? on voit que le desir d'obliger un homme a souvent moins de part au service qu'on lui rend, que l'envie d'en humilier un autre.

16. En général, les peres honnêtes & peu éclairés voient impatiemment leur fils fréquenter les hommes de lettres, & donner à leur société la préférence sur toute autre : l'orgueil paternel en est humilié.

17. Si comme on le dit, les lettres & la philosophie sont en France sans protecteurs, on peut, sans être prophete, assurer que la génération prochaine y sera sans

esprit & sans talents, & que, de tous les arts, ceux de luxe y seront les seuls cultivés.

18. La violence & la persécution sont, en général, proportionnées au mérite du persécuté. En tout pays les hommes illustres ont éprouvé des disgraces; en Angleterre, il n'y a gueres plus de cent cinquante ans qu'on y peut être impunément grand homme.

19. Peu d'auteurs pensent d'après eux; la plupart font des livres d'après des livres. Cependant qui n'a point une maniere à lui, ne doit point s'attendre à l'estime de la postérité.

20. Jadis, toujours à genoux devant les anciens, quiconque eût, en secret, préféré le Tasse à Virgile, ou à Homere, n'en fût jamais convenu. Quel motif néanmoins a-t-on de taire son sentiment, lorsqu'on ne le donne pas pour loi? Qui mieux que la diversité des opinions peut éclairer le goût du public.

21. Le prince & le magistrat redoutent-ils le jugement de la postérité? ils méritent communément son estime: ils sont justes dans leurs édits & leurs sentences. Il en est de même d'un auteur; a-t-il, en écrivant, la postérité présente à son souvenir? sa maniere de comparer devient grande. Il découvre des vérités importantes; il s'assure de l'estime générale, parce qu'il écrit pour les hommes de tous les siecles & de tous les pays.

22. Ce libelle théologique, intitulé *Censure de Bélisaire*, fait horreur par la barbarie & la cruauté de ses assertions: il rappelle toujours à mon esprit ce beau vers de Racine:

Et quoi, Mathan! d'un prêtre est-ce là le langage?

23. Les citoyens auxquels on doit le plus de respect sont d'abord ces généraux & ces ministres habiles dont la valeur ou la sagesse assure, ou la grandeur, ou la félicité des empires; mais après ces chefs de guerre ou de justice, quels citoyens sont les plus utiles? Ceux qui per-

fectionnent les arts & les ſciences, dont les découvertes utiles & agréables, ou fourniſſent aux beſoins de l'homme, ou l'arrachent à ſes ennuis. Pourquoi donc marquer plus de conſidération à l'homme riche, à l'homme en faveur, qu'au grand géometre, au grand poëte, & au grand philoſophe ? c'eſt que notre premier reſpect eſt pour un pouvoir à la poſſeſſion duquel nous joignons toujours l'idée de bonheur & de plaiſir.

24. C'eſt du moment où les hommes multipliés ont été forcés de cultiver la terre, qu'ils ont ſenti la néceſſité d'aſſurer au cultivateur & ſa récolte & la propriété du champ qu'il labouroit. Avant la culture, doit-on s'étonner que le fort crut avoir ſur un terrein vague & ſtérile, autant de droit que le premier occupant ?

25. La réſiſtance au puiſſant eſt réputée ſédition & crime, même dans les pays policés ; quelle preuve plus claire de ce fait que les plaintes d'un négociant Anglois portées à la chambre des Communes ? » Meſſieurs, dit-» il, vous n'imagineriez jamais les tours perfides que » nous font les negres. Leur méchanceté eſt telle ſur » certaines côtes d'Afrique, qu'ils préferent la mort à l'eſ-» clavage. Sont-ils achetés ? ils ſe poignardent, ſe jettent » dans des puits. Autant de perdu pour l'acheteur ; jugez » par ce fait de la perverſité de cette maudite race «.

26. Dans quel moment les peuples violent-ils le droit des gens ? lorſqu'ils le peuvent impunément. Rome foible fut équitable & vertueuſe ; eut-elle conquis la Macédoine ? aucune nation ne put lui réſiſter ; Rome, devenue plus forte, ceſſa d'être juſte. Ses habitants furent dès-lors ſans honneur & ſans foi ; le Puiſſant eſt toujours injuſte. La juſtice entre les nations eſt toujours fondée ſur une crainte réciproque, & delà cet axiome politique :

Si vis pacem, para bellum.

Veux-tu la paix, ſois prêt à la guerre.

27. Ariſtote met le brigandage au nombre des diffé-

rentes especes de chasses. Solon, entre les diverses professions, compte celle de voleur; il observe seulement qu'il ne faut voler ni ses concitoyens, ni les alliés de la république; Rome fut sous le premier de ses rois un repaire de brigands. Les Germains, dit César, regardent la dévastation & le pillage comme le seul exercice convenable à la jeunesse, le seul qui puisse l'arracher à la paresse, & former des hommes.

28. Il est, dit-on, un droit des gens entre les Anglois, les François, les Allemands, les Italiens, &c.; je le crois. La crainte des représailles l'établit chez des nations qu'une puissance à peu près égale force à respecter; sont elles affranchies de cette crainte? ont-elles affaire à des peuples sauvages? dès ce moment le droit des gens est nul & chimérique à leurs yeux.

Est-ce aux nations chrétiennes à parler de droit des gens, de loi naturelle & de vertu? elles qui, sans outrage de la part des Indiens orientaux, abordent leurs côtes, dévastent leurs villes & en chassent les habitants; elles qui, dans les villages Africains, portent avec les marchandises de l'Europe, la discorde, la guerre, & en profitent pour faire des esclaves; elles enfin qui, sans prétexte & sans offense de la part des Indiens occidentaux, débarquent en Amérique, renversent les trônes de Montézume & des Incas, égorgent leurs sujets, s'approprient leurs états, & oublient qu'il est un droit de *primo occupanti*.

L'église se vante de faire restituer les larcins & les dépôts volés : mais a-t-elle fait restituer les empires du Mexique & du Pérou à leurs vrais propriétaires? De concert avec les princes, n'a-t-elle pas, au contraire, pillé le Nouveau-Monde? ne s'est-elle pas enrichie de ses dépouilles, & n'a-t-elle pas enfin, par sa conduite, jetté du mépris sur les préceptes de cette loi naturelle, qu'elle dit gravée par Dieu dans tous les cœurs?

Est-il d'ailleurs une morale plus absurde que celle de

l'église? Qu'un prince prenne une maîtresse, qu'il satisfasse un goût aussi indifférent au bien public : si ce goût ou cette maîtresse est défavorable aux projets de l'église, le prêtre s'éleve & crie à l'impiété. Mais que ce même prince porte la dévastation & la guerre chez un peuple qui ne l'a pas offensé; qu'il fasse périr 400,000 hommes dans cette expédition; qu'il surcharge ses sujets d'impôts, le prêtre garde le silence. Quelle morale que celle du clergé catholique!

29. On aime, dit-on, la justice; mais les magistrats en sont les organes, & chargés par état de l'administrer, ils doivent sur-tout protéger l'innocence; la protégent-ils réellement? Une affaire criminelle est en Espagne & en Angleterre instruite de deux manieres différentes. Celle où l'on donne un avocat à l'accusé, où l'on fait publiquement son procès, est, sans contredit, celle où l'innocence est le plus à l'abri de la corruption & de la partialité des juges; c'est la meilleure; pourquoi n'est-elle pas adoptée? Pourquoi les magistrats n'en sollicitent-ils pas l'admission? C'est qu'ils imaginent que plus leurs sentences seront arbitraires, plus ils inspireront de crainte, & plus ils acquerront de pouvoir sur le peuple. L'amour tant vanté de l'équité, n'est donc ni naturel, ni commun aux hommes; comment se dire ami de l'humanité, lorsqu'on ne l'est pas même de la justice?

30. L'idée de bonheur étroitement liée dans notre mémoire à l'idée de puissance, en peut être difficilement séparée. On respecte jusqu'à l'apparence du pouvoir; c'est à ce sentiment qu'on doit peut-être une certaine admiration pour le suicide; on suppose une grande puissance à qui méprise assez la vie pour se donner la mort. A quelle autre cause, sinon à l'amour du pouvoir, doit-on attribuer l'excessive haine des femmes sages pour les hommes d'un certain goût? Les Alexandre, les Socrate, les Solon, les Catinat étoient des héros, des amis fideles, des citoyens honnêtes; on peut donc, avec ce cer-

tain goût, servir utilement & sa famille & sa patrie. D'où vient l'horreur des femmes pour les hommes qui en sont soupçonnés ? C'est qu'elles ont sur eux peu de puissance ; ce défaut de pouvoir leur est insupportable ; ce sont autant d'esclaves de moins dans leur empire. Ils sont donc coupables d'un crime que la mort seule peut expier.

31. C'est la force qui rend un monarque respectable à un monarque. Philippe II travaille à son bureau ; il se sent un besoin ; il appelle, personne ne vient ; son bouffon se met à rire. De quoi ris-tu, dit le roi ? Du respect, de l'estime & de la crainte que vous inspirez à l'Europe, & du mépris qu'elle auroit pour vous, si vous cessiez d'être fort, & que vos autres sujets ne vous servissent pas mieux que vos domestiques.

32. L'enthousiasme de l'équité se fait rarement sentir aux princes ; peu d'entre eux sont animés du noble amour de l'humanité ; dans l'antiquité, le seul Gélon en fournit un exemple. Il a horreur des sacrifices humains ; il porte la guerre en Afrique, & contraint les Carthaginois vaincus d'abolir ces détestables sacrifices. Cathérine arme pareillement pour forcer les Polonois à la tolérance. De toutes les guerres, ces deux sont peut-être les seules réellement entreprises pour le bonheur des nations. Gélon & Cathérine II partageront à cet égard l'estime de la postérité. Veut-on apprécier le mérite des souverains ? Qu'on ne les juge point sur de petits maux produits par quelques tracasseries domestiques, mais sur les grands biens qu'ils ont, ou faits, ou voulu faire à l'humanité. Le desir du bien est rare en eux ; le seul moment où communément le bien public s'opere, est celui où l'intérêt du puissant se trouve conforme à l'intérêt général. Quel instant les rois de France prirent-ils pour rendre la liberté aux sujets, & pour affoiblir le pouvoir féodal ? celui où les orgueilleux vassaux de la couronne marchoient égaux aux souverains. Alors l'ambition des monarques ordonna l'affranchissement des peuples.

33. Est-il, comme on le dit, des hommes qui sacrifient leur intérêt le plus cher à celui de la justice? Non; mais il en est qui n'ont rien de plus cher que la justice. Ce sentiment généreux est en eux l'effet d'une excellente éducation: quel moyen de le graver dans toutes les ames? En leur présentant, d'une part, l'homme injuste comme avili, méprisé, &, par conséquent, comme foible; & de l'autre, l'homme juste, comme estimé, &, par conséquent, comme fort.

Les idées de justice se sont-elles, par ce moyen, liées dans la mémoire aux idées de pouvoir & de bonheur? Elles se confondent, & n'en forment plus qu'une. Prend-on l'habitude de se le rappeller ensemble? Bientôt il n'est plus possible de les séparer. Cette habitude une fois contractée, on met de l'orgueil à se montrer toujours juste & vertueux; & rien alors qu'on ne sacrifie à ce noble orgueil.

Voilà comme l'amour du pouvoir & de la considération engendre l'amour de la justice. Ce dernier amour, il est vrai, est étranger à l'homme: celui du pouvoir, au contraire, lui est naturel: il est commun à tout, au vertueux comme au frippon, au sauvage comme à l'homme policé. L'amour du pouvoir est l'effet immédiat de la sensibilité physique; & le desir de la justice l'effet de l'instruction. En conséquence, c'est de la sagesse des loix que dépend la vertu des peuples. Que d'hommes vertueux chez un peuple où l'on respecte la justice, seroient injustes chez une nation féroce, où l'équité seroit traitée de foiblesse & de lâcheté? on n'aime donc point l'équité pour l'équité même. C'est une question de tout temps décidée par la conduite & les mœurs de tous les peuples & de tous les despotes.

34. Dans le gouvernement féodal, quels sont les tyrans du peuple? Les seigneurs. Les tyrans, dira-t-on, y sont donc plus multipliés que dans les gouvernements despotiques? J'en doute. Le sultan a sous lui des visirs,

des pachas, des beys, des receveurs d'impôts, des directeurs de douanes ou de domaines, enfin une infinité de commis ou de sous-despotes encore plus indifférents que les propriétaires au bonheur des vassaux.

35. En Angleterre, si la mal-honnêteté est dans un Grand méprisée des Petits, c'est que ces Petits protégés par la loi, n'ont rien à en redouter. Dans tout autre pays, si le vice du Grand est au contraire respecté, c'est qu'en lui le vice est armé de puissance, & qu'on peut abhorrer & non mépriser la puissance.

36. Attila, comme Thamas, se glorifioit d'être le fléau de l'Eternel.

37. Séditieux & rebelle sont les noms injurieux que l'oppresseur puissant donne au foible opprimé.

38. Dans tout empire où les volontés momentanées du prince sont loi, toutes les loix sont contradictoires, & l'on n'apperçoit des principes moraux, ni dans ceux qui gouvernent, ni dans ceux qui sont gouvernés.

39. Le mépris est le partage de la foiblesse. Cette vérité est peut-être la seule qui ne soit ignorée d'aucun prince. Un souverain perd-il une province? une ville? Il est méprisable à ses propres yeux. Enleve-t-il injustement cette ville ou cette province à son voisin? Il s'en croit plus estimable : il a toujours vu l'injustice honorée dans le puissant, & l'univers se taire devant la force.

40. Le fort & le méchant, dit un poëte Anglois, ne redoute qu'un plus fort & plus méchant que lui. Mais le juste & le vertueux doit redouter tous les hommes : il a tous ses concitoyens pour persécuteurs : jusqu'à ses amis, tout l'attaque. Sa vertu les affranchit de la crainte de sa vengeance; son humanité équivaut en lui à foiblesse; & dans un gouvernement vicieux, le bon & le foible sont nés victimes du méchant & du fort.

41. Un mylord débarque en Italie, parcourt les campagnes de Rome, & s'embarque brusquement pour l'Angleterre. Pourquoi, lui dit-on, quittez-vous ce beau pays à

» Je n'y puis, répond-il, soutenir plus long-temps le » spectacle du malheur des paysans Romains; leur mi- » sere me déchire: ils n'ont plus face humaine «. Ce seigneur exagéroit peut-être; mais il ne mentoit pas.

42. Le meurtre de Clitus fut la honte d'Alexandre, & le supplice du gazetier Hollandois, celle du ministere françois. Le crime de ces deux infortunés fut le même: tous deux eurent l'imprudence d'être vrais. L'on s'indigna dans le siecle dernier du traitement fait au gazetier. Il est des siecles encore plus vils, où le supplice de l'homme vrai trouveroit des approbateurs.

43. S'attendrit-on sur le sort de ce gazetier? Compare-t-on le crime au châtiment? L'on se croit transporté chez ce sultan des Indes qui fait pendre son visir pour avoir mis trois grains de poivre dans une tartre à la crème. Peu s'en est fallu que l'illustre & malheureux M. de la Chalotais n'ait subi le même sort, pour avoir pareillement mis trois grains de sel dans une lettre écrite, dit-on, à un Contrôleur-général.

44. En France, pourquoi n'oseroit-on mettre la frivolité des Grands sur la scene? C'est que des comédies de cette espece opéreroient peu de conversions. Un poëte qui, par un tableau ridicule & saillant de la frivolité, se flatteroit de corriger les mœurs françoises, se tromperoit; on ne remplit point le tonneau des Danaïdes. Il ne se forme point d'esprit sensé dans un gouvernement sur lequel les femmes & les prêtres ont une certaine influence. L'esprit léger & frivole est le seul qu'on y doive cultiver; c'est le seul qui conduise à la fortune.

45. Ce n'est point à son génie, c'est toujours à quelque événement particulier que l'homme de talents doit la protection de l'ignorant. Si la laideur cherche la compagnie des aveugles, l'ignorance fuit celle des clairvoyants.

46. Le visir inepte voit toujours de mauvais œil l'homme qui voyage chez des peuples & des princes éclairés;

il craint qu'au retour le voyageur ne le méprise. Ennemi né des gens instruits, il se vante de son mépris pour eux; & c'est sur ce mépris que l'étranger le juge. Les grands ministres & les grands princes ont toujours été protecteurs des lettres.

47. C'étoit jadis le privilege des fous de dire quelquefois la vérité aux princes : mais encore avec quelle précaution & dans quel moment! Imitons, disoit l'un d'eux, la prudence des chats : ils ne se croient point en sûreté dans un appartement, qu'ils n'en aient auparavant flairé tous les coins.

48. C'est à la liberté dont jouissent encore les Anglois & les Hollandois, que l'Europe doit le peu qui lui en reste. Sans eux presque aucune nation qui ne gémît sous le joug de l'ignorance & du despotisme. Tout homme vertueux, tout bon citoyen doit donc s'intéresser à la liberté de ces deux peuples.

49. Ce n'est qu'à des automates que le despotisme commande; on n'a de caractere que dans les pays libres; les Anglois en ont un; les Orientaux n'en ont point; la crainte & la bassesse l'étouffent en eux.

50. Le gouvernement défend-il d'imprimer sur les matieres d'administration? il fait vœu d'aveuglement, & ce vœu est assez commun. » Tant que mes finances se» ront bien régies & mes armées bien disciplinées, di» soit un grand prince, écrira qui voudra contre ma dis» cipline & mon administration. Mais si je négligeois l'un » ou l'autre; qui sait si je n'aurois pas la foiblesse d'im» poser silence aux écrivains «.

51. Entre-t-on au ministere? ce n'est plus le temps de se faire des principes, mais de les appliquer. Emporté par le courant des affaires, ce qu'on apprend alors ne sont que des détails toujours ignorés de quiconque n'est point en place.

52. Gêner la presse, c'est insulter une nation; lui défendre la lecture de certains livres, c'est la déclarer esclave ou imbécille.

53. L'âge où l'on parvient aux grandes places est souvent celui où l'attention devient la plus pénible. A cet âge, qui me contraint d'étudier est mon ennemi. Je veux bien pardonner aux poëtes leurs beaux vers; je puis les lire sans attention : mais je ne pardonne point au moraliste ses bons raisonnements. L'importance des sujets qu'il traite m'oblige de réfléchir. Combat-il mes préjugés? il blesse mon orgueil, il m'arrache d'ailleurs à ma paresse; il me force à penser. Et toute contrainte produit haine.

54. Le terrein du despotisme est fécond en miseres comme en monstres. Le despotisme est un luxe de pouvoir inutile au bonheur du souverain; la seule idée de ce pouvoir eût fait frémir un Romain; il est l'effroi d'un Anglois : » Craignons, dit à ce sujet le juge Prat, que » l'étude de l'Italien & du François n'avilisse un peuple » libre «.

Que sont aux yeux d'un Anglois les Grands de l'Europe? des hommes qui joignent à la qualité d'esclaves celle d'oppresseurs des peuples : des citoyens que la loi même ne peut protéger contre l'homme en place. Un Grand n'est en Portugal propriétaire, ni de sa vie, ni de ses biens, ni de sa liberté. C'est un negre domestique qui, fouetté par l'ordre immédiat du maître, méprise le negre de l'habitation fouetté par l'ordre de l'intendant. Voilà dans presque toutes les cours de l'Europe, l'unique différence sensible entre l'humble bourgeois & l'orgueilleux grand seigneur.

55. Il faut ou ramper ou s'éloigner de la cour : qui ne peut vivre que de ses graces, doit être vil, ou mourir de faim. Peu d'hommes prennent ce dernier parti.

56. Le feu roi de Prusse, à souper avec l'ambassadeur d'Angleterre, lui demande ce qu'il pense des princes : » En général, répond-il, ce sont de mauvais sujets; ils » sont ignorants, ils sont perdus par la flatterie. La seule » chose à laquelle ils réussissent, c'est à monter à che» val; aussi de tous ceux qui les approchent, le cheval

» est le seul qui ne les flatte point, & qui leur casse » le col, s'ils le gouvernent mal «.

57. Plus un gouvernement est despotique, plus les ames y sont avilies & dégradées, plus l'on s'y vante d'aimer son tyran. Les esclaves bénissent à Maroc leur sort & leur prince, lorsqu'il daigne lui-même leur couper le cou.

58. Les souverains, corrompus par la flatterie, sont des enfans gâtés. Habitués à commander à des esclaves, ils ont souvent voulu conserver le même ton avec leurs égaux, & en ont été quelquefois punis par la perte d'une partie de leurs états. C'est le châtiment que les Romains infligerent à Tigrane, à Antiochus, &c. Lorsque ces despotes oserent s'égaler à des peuples libres.

59. Est-on riche, on veut être loué comme riche; a-t-on de la naissance? on veut être loué comme gentilhomme. Est-on bien fait? on veut être loué pour sa taille. En fait de louange, on n'est point difficile; on s'accommode de tout.

60. L'homme de génie pense d'après lui; ses opinions sont quelquefois contraires aux opinions reçues: il blesse donc la vanité du grand nombre. Pour n'offenser personne, il ne faut avoir que les idées de tout le monde. L'on est alors sans génie & sans ennemi.

61. Les Albigeois furent traités comme les Vaudois; on n'imagine point l'excès auquel se porta contre eux la fureur de l'intolérance. Le tableau effrayant des barbaries exercées contre les Vaudois, nous est conservé par Samuel Morland, ambassadeur d'Angleterre en Savoye, & pour lors résidant sur les lieux mêmes : » Jamais, » dit-il, les chrétiens n'ont commis tant de cruautés con- » tre les chrétiens. L'on coupoit la tête aux Barbes (c'é- » toient les pasteurs de ces peuples); on les faisoit bouil- » lir; on les mangeoit; on fendoit avec des cailloux le » ventre des femmes jusqu'au nombril; on coupoit à d'au- » tres les mamelles : on les faisoit cuire sur le feu & » on les mangeoit; on mettoit à d'autres le feu aux

» parties honteuſes : on les leur briſoit, & l'on mettoit
» en place des charbons ardents ; on arrachoit à d'autres
» les ongles avec des pinces ; on attachoit des hommes
» demi-morts à la queue des chevaux, & on les traînoit en cet état à travers les rochers. Le moindre de
» leurs ſupplices étoit d'être précipités d'un mont eſcarpé, d'où ils tomboient ſouvent ſur des arbres auxquels
» ils reſtoient attachés, & ſur leſquels ils périſſoient de
» faim, de froid ou de bleſſures ; l'on en hachoit en
» mille pieces, & l'on ſemoit leurs membres & leurs
» chairs meurtries dans les campagnes ; on empaloit les
» vierges par les parties naturelles ; on les portoit en
» cette poſture en guiſe d'étendards. On traîna, entre
» autres, un jeune homme nommé Pélanchion par les rues
» de Lucerne, ſemé par-tout de cailloux pointus. Si la
» douleur lui faiſoit lever la tête ou les mains, on les
» lui aſſommoit : enfin, on lui coupa les parties honteuſes, qu'on lui enfonça dans la gorge, & on l'étouffa
» ainſi ; enſuite on lui coupa la tête, & l'on jetta le tronc
» ſur le rivage. Les catholiques déchiroient de leurs mains
» les enfants qu'ils arrachoient au berceau ; ils faiſoient
» rôtir les petites filles toutes vives, leur coupoient les
» mamelles, & les mangeoient ; ils coupoient à d'autres
» le nez, les oreilles & les autres parties du corps ; ils
» rempliſſoient la bouche de quelques-uns de poudre à
» canon, & y mettoient le feu ; ils en écorchoient tout
» vifs ; ils en tendoient la peau devant les fenêtres de
» Lucerne : ils arrachoient la cervelle à d'autres qu'ils
» faiſoient rôtir & bouillir pour en manger. Les moindres ſupplices étoient de leur arracher le cœur, de les
» brûler vifs, de leur couper le viſage, de les mettre
» en mille morceaux, & de les noyer. Mais ils ſe montrerent vrais catholiques & dignes romains, quand
» ils allumerent un four à Garcigliane, dans lequel ils
» forcerent onze Vaudois à ſe jetter les uns après les
» autres dans les flammes, juſqu'au dernier, que ces meurtriers

» tiers y jetterent eux-mêmes. On ne voyoit dans tou-
» tes les vallées que des corps morts ou mourants; les
» neiges des Alpes étoient teintes de sang; l'on trou-
» voit ici une tête coupée, là un tronc, des jambes;
» des bras, des entrailles déchirées & un cœur pal-
» pitant «.

Quel prétendu crime punissoit-on dans les Vaudois avec tant de barbarie, celui, disoit-on, de la rebellion. Ce qu'on leur reprochoit, c'étoit de n'avoir point abandonné leur demeure & le lieu de leur naissance au premier ordre de Gastalde & du pape; de ne s'être point exilés d'un pays qu'ils possédoient depuis 1500 ans, & dans lequel ils avoient toujours librement exercé leur culte. C'est ainsi que la douce religion catholique, ses doux ministres & ses doux saints ont toujours traité les hommes; que feroient de plus les apôtres du diable?

62. On ne porte point sur les religions l'œil attentif de l'examen, sans concevoir le dernier mépris pour l'espece humaine en général, & pour soi-même en particulier. Quoi, se dit-on, il a fallu des milliers d'années pour désabuser des hommes aussi spirituels que moi des contes du paganisme! Quoi les Juifs & les Guebres conservent encore leurs erreurs! Quoi! les Musulmans croient encore à Mahomet, & seront peut-être des milliers d'années à reconnoître la fausseté du Koran? Il faut donc que l'homme soit un animal bien imbécille & bien crédule, & qu'enfin notre planete, comme l'a dit un sage, soit le Bedlam, ou les petites maisons de l'univers.

63. Pourquoi le prêtre est-il assez généralement aimé en Angleterre? c'est qu'il est tolérant; c'est que la loi lui lie les mains, qu'il ne nuit & ne peut nuire à personne; c'est que l'entretien du clergé anglois est moins à charge à l'état que celui du clergé catholique, & qu'enfin, en ce pays, la religion n'est proprement qu'une opinion philosophique.

64. Les Saducéens étoient regardés comme les plus

vertueux d'entre les juifs ; en Hébreu, le mot Saduc est synonime de juste. Aussi ces Saducéens étoient-ils, & devoient-ils être moins haïs de Dieu que les Pharisiens ; ces derniers demandoient la mort & le sang de Jesus-Christ. Or, l'incrédulité est & sera toujours moins contraire à l'esprit de l'évangile que l'inhumanité & le déicide.

65. A la honte de la France, M. Rousseau n'a pas été moins persécuté à Paris qu'à Neufchâtel. Les Sorbonistes ne pouvoient lui pardonner son dialogue du raisonneur & de l'inspiré. Mais les raisonnements de M. Rousseau étoient vrais, ou ils étoient faux ; réfuter par la force de bons raisonnements, c'est injustice : en réfuter de faux par la violence, c'est folie ; c'est avouer sa stupidité ; c'est décrier sa propre cause ; les sophismes se réfutent d'eux-mêmes ; la vérité est facile à défendre. D'ailleurs, quelles sont les objections de M. Rousseau ? celle que tout Bonze, Dervis, Mandarin fait au moine qui veut le convertir. Ces objections sont-elles insolubles ? qu'est-ce que les moines vont faire à la Chine ? Pourquoi demandent-ils aux princes des biens, des aumônes, des gratifications pour subvenir aux frais d'une mission où ils ne convertissent personne ? mais les moines, en parcourant l'Orient, n'ont d'autre objet que de s'enrichir par le commerce ; ils n'emploient les trésors que leur prodiguent les peuples, qu'à frustrer ces mêmes peuples du profit d'un commerce légitime.

En butte aux cabales des prêtres, M. Rousseau est traité dans ce siecle comme Abélard le fut au douzieme par les moines de St. Denis. Il avoit nié que leur fondateur fut ce Denis l'aréopagite cité dans le nouveau testament ; dès ce moment, on le déclare ennemi de la gloire & de la couronne de France ; il est, en conséquence flétri, persécuté, proscrit par les saints de son siecle. Qui s'oppose aux prétentions d'un moine est un impie ; delà ces accusations de blaspheme & d'athéisme, devenues maintenant si puériles & si ridicules.

66. Cassiodore pensoit comme St. Jean : la religion, dit-il, ne peut être commandée ; la force fait des hypocrites & non des croyants : *Religio imperari non potest ; quia nemo cogitur ut credat.* La foi, dit St. Bernard, doit être persuadée & non ordonnée ; *fides suadenda, non imperanda.* Rien de plus volontaire, dit Lactance, que la religion : elle est nulle dans celui auquel elle répugne. *Nihil est tam voluntarium quam religionem in quâ, si animus aversus est, jam sublata, jam nulla est.* Rien de moins religieux, dit Tertulien, que de vouloir contraindre la croyance : ce n'est point par la violence, c'est librement qu'on peut croire. *Non est religionis religionem cogere velle, cum sponte suscipi debeat, non vi.*

67. Les païens, dira-t-on, croyoient à des prêtres mposteurs. Soit : cette croyance donnoit-elle droit de les persécuter ? mille gens croient au charlatan, à la bonne femme de préférence au médecin. Ce dernier peut-il demander la mort des incrédules en médecine ? Dans les maladies corporelles comme spirituelles, c'est à chacun à choisir son médecin.

68. Souvent, dit M. Lambert de Prusse dans son *Novum organum*, l'on croit penser & croire plus qu'on ne pense, & qu'on ne croit réellement C'est la source de mille erreurs. Un homme s'abstient-il, par exemple, de la lecture des livres défendus ? c'est un homme qui croit croire, & qui soupçonne en secret la fausseté de sa croyance ; c'est le plaideur de mauvaise foi, qui n'ose lire le factum de sa partie adverse.

69. Les pilotes du vaisseau de la superstition sont éclairés : quant aux matelots, la plupart sont imbécilles. Le clergé gouvernant exige peu de lumieres du clergé gouverné ; & l'on n'a sur ce point rien à reprocher à ce dernier : A quoi s'occupe votre frere le prêtre, demandoit-on un jour à Fontenelle ; le matin, répond le philosophe, il dit la messe ; & le soir il ne sait ce qu'il dit.

70. Rien de plus absurdement subtil, disent les An-

glois, que les arguments des théologiens, pour prouver aux ignorants catholiques la vérité du papisme. Ces arguments démontreroient également la vérité du Koran, celle des Mille & une Nuits & du conte de ma mere l'Oye; veut-on s'en convaincre, qu'on applique à ces contes les sophismes & distinctions de l'école, ils n'auront rien de théologiquement incroyable.

71. Descartes persécuté, quitte la France, emportant, comme Enée, ses pénates avec lui, c'est-à-dire, l'estime & les regrets des gens éclairés. Le parlement alors aristotélicien rend arrêt contre les Cartésiens; leur doctrine y est condamnée comme l'a depuis été celle de l'Encyclopédie, de l'Esprit & d'Emile; rien de différent dans ses divers arrêts que leur date. Or, les parlements actuels se moquent du premier; les parlements futurs riront pareillement des derniers.

72. Voyez l'apologie des grands hommes accusés de magie par Naudé. L'auteur s'y croit obligé de prouver qu'Homere, Virgile, Zoroastre, Orphée, Démocrite, Salomon, le pape Silvestre, Empédocle, Apollonius, Agrippa, Albert le grand, Paracelse, &c n'ont jamais été sorciers.

73. Les théologiens ont tant abusé du mot *matérialiste*, dont ils n'ont jamais pu donner d'idées nettes, qu'enfin ce mot est devenu synonime d'esprit éclairé. On désigne maintenant par ce nom les écrivains célebres, dont les ouvrages sont avidement lus.

74. De quelles imputations odieuses les catholiques n'ont-ils pas chargé les réformés? Que de ruses employées par les moines pour irriter les princes contre des sujets fideles! Que d'art pour ne faire voir en eux que des rebelles qui, la rage dans le cœur & les armes à la main, sont toujours prêts d'escalader le trône! Toutes les différentes sectes du christianisme sont aujourd'hui tolérées en Hollande, en Angleterre & en Allemagne. Quels troubles y excitent-elles? La paix dans cet empire

s'est établie à la suite de la tolérance & s'y maintiendra sans doute tant que le magistrat y saura contenir l'ambition ecclésiastique.

75. Rien de moins déterminé que la signification de ce mot *impie*, auquel on attache si souvent une idée vague & confuse de scélératesse. Entend-on par ce mot un athée? Donne-t-on ce nom à celui qui n'a que des idées obscures de la divinité? en ce sens, tout le monde est athée : car personne ne comprend l'incompréhensible ; applique-t-on ce nom aux soi-disants matérialistes? mais si l'on n'a point encore d'idées nettes & complettes de la matiere, on n'a point en ce sens d'idées nettes & complettes de l'impie matérialiste. Traitera-t-on d'athées ceux qui n'ont pas de Dieu la même idée que les catholiques? Il faudra donc appeller de ce nom les païens, les hérétiques & les infideles ; en ce dernier sens, athée n'est plus synonime de scélérat. Il désigne un homme qui, sur certains points de métaphysique ou de théologie, ne pense pas comme le moine & la Sorbonne. Pour que ce mot d'athée ou d'impie rappelle à l'esprit quelque idée de scélératesse, à qui l'appliquer? aux persécuteurs.

76. Durant la derniere guerre, cent caillettes d'après leurs confesseurs, accusoient les encyclopédistes du dérangement de nos finances ; & Dieu sait si aucun des encyclopédistes avoit été chargé de leur administration. D'autres reprochoient aux philosophes le peu d'amour des colonels pour la gloire, & ces mêmes philosophes étoient alors exposés à une persécution que le seul amour de la gloire & du bien public peut supporter. D'autres rapportoient à la publication de l'Encyclopédie, aux progrès de l'esprit philosophique les défaites des François, & c'étoit alors le roi très-philosophe de Prusse, & le peuple très-philosophe des Anglois qui battoient par-tout leurs armées. La philosophie étoit le baudet de la fable : elle avoit fait tout le mal.

En Portugal on rencontre peu de philosophes : ainsi la foiblesse de l'état s'y trouve-t-elle en proportion avec la sottise & la superstition des peuples.

77. On ne fut jamais en France plus intolérant ; peut-être n'y imprimeroit-on pas aujourd'hui sans carton l'histoire ecclésiastique de M. Fleuri, & n'y permettroit-on pas l'impression des fables de La Fontaine. Quelle impiété ne trouveroit-on pas dans ces vers du statuaire & de la statue de Jupiter ?

A la foiblesse du sculpteur,
Le poëte autrefois n'en dut guere ;
Des Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colere.
Il étoit enfant en ceci ;
Les enfants n'ont l'ame occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

78. L'amour de la gloire éleve l'homme au dessus de lui-même ; elle étend les facultés de son ame & de son esprit. Mais qui regarderoit cet amour comme l'effet d'une organisation particuliere, se tromperoit. Le desir de la gloire est une passion tellement factice & dépendante de la forme du gouvernement, que le législateur peut toujours, à son gré, l'éteindre ou l'allumer dans une nation.

79. Il n'est point d'art ou de science qui n'ait sa langue particuliere, & c'est l'étude de cette langue qui, dans un âge avancé, nous rend incapables de l'étude d'une nouvelle science.

80. Dans chaque pays il est un certain nombre d'objets que l'éducation offre également à tous, & c'est cette impression uniforme de ces objets qui produit dans les citoyens cette ressemblance d'idées & de sentiments à

laquelle on donne le nom d'esprit & de caractere national.

Il est, en outre, un certain nombre d'objets divers que le hasard & l'éducation présentent à chacun des individus, & c'est l'impression différente de ces objets qui, dans ces mêmes individus, produit cette diversité d'idées & de sentiments à laquelle on donne le nom d'esprit & de caractere particulier.

81. Je suppose qu'on ne puisse s'illustrer dans les lettres sans partager son temps entre le monde & la retraite; que ce soit dans les déserts que se ramassent les diamants, & dans les villes qu'on les taille, les polisse & les monte; il est évident que le hasard & la fortune qui me permettent d'habiter tour-à-tour la ville & la campagne, auront plus fait pour moi que pour un autre.

Fin du troisieme Volume.

TABLE SOMMAIRE.

De l'Homme, de ses facultés intellectuelles & de son éducation.

INTRODUCTION.

SECTION I.

SECTION II.

Tous les Hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'Esprit.

SECTION III.

Des causes de l'inégalité des Esprits.

SECTION IV.

Les hommes communément bien organisés sont tous susceptibles du même degré de passion : que leur force inégale est toujours l'effet de la différence des positions où le hasard nous place : que le caractere original de chaque homme (comme l'observe Pascal) n'est que le produit de ses premieres habitudes.

Fin de la Table Sommaire.